
U d'/of OTTAWA
39003001096097

LA GRANDE DÉVOTE

LES FEMMES DU GRAND SIÈCLE

LA GRANDE DÉVOTE

PAR

EUGÈNE MORET



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1879



LES FEMMES DU GRAND SIÈCLE

LA

GRANDE DÉVOTE

I

La période éclatante du règne du grand siècle. — Les débris de la Fronde. — La Thébaïde. — Les dompteurs de passions. — L'esprit de Ninon de Lenclos. — Le Puget à Versailles. — Les portraits de madame de Montespan. — La mode est d'avoir des maîtresses. — De jolies mœurs! — La salle des Bassans. — Le petit-fils de Henri IV et de la jardinière d'Anet. — Le nouveau colonel des dragons. — Le rival du roi.

Louis XIV, à l'époque où débute cette partie de notre récit des *Femmes du grand siècle*, était à l'apogée de sa fortune. Les prêtres n'en parlaient que comme d'un envoyé de Dieu, et le peuple tout entier, ébloui par sa magnificence, imitait les courtisans et se prosternait devant sa puissance.

Depuis 1670, ses armées avaient repris l'offen-

sive, sillonnant l'Europe et remplissant du bruit de son nom et de ses deux conquêtes, les deux tiers de l'Allemagne.

Mais à Saint-Germain et à Versailles, les fêtes n'en continuaient pas moins. La guerre n'avait rien d'effrayant pour un roi qui comptait des armées de plus de cent trente mille hommes, renforcées par une forte artillerie, commandées par des généraux comme Turenne, Condé, Luxembourg, et secondées par un ingénieur comme Vauban.

Mais avant d'accompagner le roi dans la Flandre, de le suivre de victoire en victoire au milieu du luxe des camps et dans l'enivrement de son orgueil, avant surtout de jeter un rapide coup d'œil sur le vaste champ ensanglanté et de sonder l'abîme que creusent sans cesse la vanité des hommes et leur injustice, arrêtons-nous un instant au seuil même de Versailles.

Le château n'était pas encore arrivé au dernier degré de sa splendeur. Il manquait quelques milliards, quelques charretées de victimes pour conclure l'œuvre gigantesque.

Il s'élevait, dominant de sa masse de pierre l'immense jardin royal.

Palais que les génies
Ont doré comme un rêve et rempli d'harmonies.

Mais on n'avait pas encore complètement vaincu le sol, détourné les rivières, détruit et reconstruit

la nature. Versailles tout entier ne parlait pas du maître. Le souvenir de Louis XIII s'y lisait encore. Son ombre mélancolique y traversait parfois les allées solitaires, assombrissant de son souffle glacé les hautes cimes verdissantes des bosquets touffus. Mais si la main du manœuvre y manquait, le génie de l'artiste l'avait déjà conçu, et le grand Versailles n'avait plus rien à gagner dans l'imagination du roi. Puis, si riche qu'il pût devenir, si grandiose, si splendide... jamais son passé ne pouvait être effacé. C'était le règne de madame de Montespan, et ce devait être sinon le plus grand, au moins le plus glorieux des règnes.

Alors, celle-ci était maîtresse souveraine.

Autant mademoiselle de La Vallière avait fui les honneurs, autant celle-ci les recherchait. Elle avait rêvé un trône : elle le possédait, sans partage, sans rivalité. La reine n'eût osé lui adresser un reproche. La cour entière ne jurait que par madame de Montespan, et qui voulait des charges, des priviléges, des faveurs, ne s'adressait ni aux princes, ni aux ministres, ni au roi, mais à la marquise de Montespan.

L'amour du roi pour madame de Montespan marquait une nouvelle période dans le règne de Louis XIV, celle de la monarchie absolue; il n'y avait plus ni débris ni souvenirs de la Fronde ; les héros de ce temps étaient dispersés ou morts : le coadjuteur, cardinal de Retz, se condamnait à la retraite la plus obscure pour payer ses dettes, et il

ne trouvait de consolation que dans quelques amis dévoués et la marquise de Sévigné, sa parente.

Le duc de Beaufort allait combattre les Turcs pour le compte de la République de Venise. Saint-Evremond se faisait exiler pour sa hardiesse; Bussy-Rabutin, le railleur, était jeté à la Bastille; La Rochefoucauld, mécontent, se réfugiait sous sa tente.

La Fronde, même modérée, avait perdu la voix sous la main puissante qui créait la monarchie orientale, dit Capefigue; si Louis XIV en avait pu effacer le souvenir sur chaque pierre de Paris, il l'aurait fait; de là les répugnances pour l'esprit de ruelle, pour la petite coterie dont Ninon de Lenclos était l'âme; il savait que de là venaient les jeux de mots redoutés, les oppositions de toute espèce contre les actes de son règne, les courtisans et les royales habitudes.

C'était autant pour fuir les tristesses du temps que pour combattre les tendances de la philosophie que s'était fondée la savante colonie de Port-Royal. Cet asile fut la thébaïde de la Fronde, à côté de Paris agité.

Les amours de Louis XIV pour mademoiselle de La Vallière étaient encore de la Fronde; elles se rattachaient à Saint-Germain, à la minorité, à la régence d'Anne d'Autriche, aux filles d'honneur de la reine et de madame Henriette d'Angleterre, aux mousquetaires, aux libres allures de cette cour moitié frondeuse. Avec les amours du roi pour

madame de Montespan, la monarchie de Louis XIV allait commencer une nouvelle époque, celle du régime absolu, magnifique, oriental : plus d'obstacles désormais à la volonté du roi ; toutes les bouches devaient chanter son éloge ; il pourrait oser ses caprices les plus effrénés, les actes les plus contraires aux lois, l'adultère public, la vie commune avec des maîtresses mariées.

Partout il trouvait des flatteurs, des poètes, des peintres, pour diviniser ses passions, comme celles des rois à Babylone; il était Jupiter, Apollon, le Soleil sur son char, suivi des Heures obéissantes.

Pour dompter de telles passions, les jansénistes du Port-Royal étaient impuissants, parce qu'ils étaient durs, inflexibles, les jésuites seuls pouvaient assouplir un tel caractère ; car, pour se faire écouter, il fallait que la voix fût douce et qu'elle pût caresser l'idole.

On sait, en effet, que pour ramper, glisser, nul n'était plus habile que les jésuites, ces bonnes gens si doux et si inoffensifs.

Voilà où en était la situation. Le soir, en pénétrant dans la salle de l'*Œil-de-Bœuf*, nous y rencontrons tous les courtisans en grand costume et attendant le roi. Il était alors sept à huit heures du soir. Le roi ne devait traverser la salle qu'à neuf heures, pour ensuite se rendre à la salle du grand couvert. Il y avait donc un temps assez long à occuper, et chacun l'employait à sa guise : le plus grand nombre, à deviser, les uns sur les affaires de l'État,

les autres sur la prochaine guerre; celui-ci sur la retraite de mademoiselle de La Vallière et le triomphe de madame de Montespan, ceux-là sur des sujets beaucoup moins scabreux et beaucoup plus agréables : histoires d'amour et anecdotes libertines, mais bref, tout le monde s'en donnait à cœur joie sur le compte des absents.

Que faire à la cour à moins qu'on ne médise.

— Messieurs, disait l'un, la duchesse de Sablonville n'a pas de cœur.

— Elle a de l'esprit.

— Méchant?

— Non; caustique, railleur.

— Médisant.

— C'est toujours de l'esprit.

— Un mauvais esprit.

— Allons, allons, dit un autre, de Mercey n'a pas gagné son procès.

— J'ai peut-être beaucoup gagné en le perdant.

— Il est inutile d'en rappeler, mon cher.

— Je m'en garderai bien.

— De Villacerf le gagnera pour toi.

— Moi, messieurs, fit le gentilhomme s'avançant, je suis votre valet. Sachez d'abord qu'on ne gagne jamais avec les femmes. Bossuet y perdrait son latin; Racine, sa candeur; Vauban, ses ruses de guerre. Si elles rendent la place, c'est qu'elles comptent prendre la ville. Si une femme vous crie : Prenez garde! c'est qu'elle espère qu'au bas de l'escalier vous vous casserez le cou.

— Le pauvre homme a-t-il dû être traité par ces belles pour le leur rendre si bien.

— Si mal vous voulez dire.

— Messieurs, prenez quatre femmes qui ne parlent point la même langue; eh bien! elles finiront par s'entendre pour faire pendre la cinquième qui surviendra, reprit Villacerf.

En ce moment entrait un nouveau gentilhomme. Admirablement pris dans sa petite taille, il se balançait en marchant, foulant les tapis de Versailles d'un pas aussi assuré que s'il eût promené sa mine railleuse dans le boudoir de Ninon. Les fils soyeux d'une petite moustache blonde se retroussaient aux deux coins de ses lèvres pincées. Vêtu avec un luxe extravagant, mais du meilleur ton, il regardait autour de lui avec insouciance, saluant à peine d'une incli ation de tête la foule des petits gentilshommes encombrant les vestibules et les corridors.

A son entrée dans la salle des Bassans, il souleva son chapeau et se jeta sur un canapé.

— Pardieu ! messieurs, fit-il, Sa Majesté se fait bien désirer, ce soir !

— C'est Lauzun, dit le duc d'Arpajon qui ne s'était pas retourné. Quel autre que lui émettrait ainsi à voix haute sa mauvaise humeur ?

— Messieurs. je vous propose un reversi.

Tout le monde se mit à rire.

— Nous ne sommes pas ici au Palais-Royal, dit le comte de Fiesque.

— C'est pardieu vrai ! Voyez messieurs ce que c'est que de hanter les mauvais lieux. Je ne mets plus les pieds au Palais-Royal de dix ans !

— Il pourrait bien dire la vérité sans s'en douter fit le marquis de Villacerf.

— Tiens, je ne vous avais pas vu, marquis, cria Lauzun apercevant ce dernier ; votre main ! Que diable ! vous vous faites rare, mon cher.

— Je descends du coche, il n'y a pas une heure.

— Vous fuyez la cour ; vous avez tort. Vous n'arriverez à rien.

— Je l'espère bien.

— Allons donc ! il faut être quelque chose en ce monde. Voyez moi ; me voilà à la veille d'être nommé lieutenant-général, et, de plus, capitaine des cent gentilshommes au bec-de-corbin, pour quelques mois.

— Pas plus?

— Croyez-vous, par hasard, que je veuille rester là ? Et la place de grand maître, donc ; et le bâton de maréchal ; et le collier de l'ordre ?...

— Lauzun, mon ami, vous me faites l'effet d'un oiseau de nuit qui voudrait voler au soleil.

— Dans quinze jours, j'épouse Mademoiselle.

Et Lauzun, certain de l'effet qu'allait produire cette réponse, pirouetta sur ses talons et disparut dans les groupes.

— Quoi donc ? Qu'avez-vous, messieurs ? demanda le prince de Montfort, qui, ayant ses grandes entrées à la cour, venait de chez le roi et s'en retournait.

— Il y a, dit le marquis de Noirmoutier, que Lauzun prétend des choses impossibles !

— Son mariage, peut-être, avec une princesse du sang, la petite-fille de Henri IV ?

— Cela même.

Ce ne fut qu'une voix pour crier encore à l'impossible.

— Ne savez-vous pas que Mademoiselle l'adore ? dit le prince.

— Le roi consent.

Chacun, des yeux, chercha Lauzun, mais Lauzun avait disparu, trop courtisan pour ignorer qu'il laissait dans la salle des Bassans plus d'envieux que d'amis.

— Voilà le roi, cousin d'un petit cadet de Gascogne, dit le duc de Castel.

— Cousin à la mode de Gascogne.

— C'est d'une bonne parenté.

— Dufrény, le poète, l'est bien déjà; et plus que ne le sera jamais Lauzun.

— Oui, cela est vrai; mais il faut être Lauzun pour savoir exploiter pareille fortune.

Ici qu'on nous permette de ne point taire l'anecdote qui concerne ce Dufrény.

Henri IV, bon roi, assez peu regardant, quand il s'agissait d'une femme, fût-elle vachère ou duchesse, nous dit-on, coucha tout rustiquement avec une jardinière d'Anet : voilà comment Dufrény se trouva fils de Henri IV, et petit cousin de Louis XIV, qui ne doutait pas de l'origine.

— Mon beau cousin, lui dit-il quelquefois, vous aimez le jeu, le vin et les femmes, ventre-saint-gris!

Dufrény portait sur sa face de véritables armoiries, c'est-à-dire le grand nez bourbonnien de Henri IV; ses yeux et son sourire étaient de famille, et il ne lui manquait que la barbe pour compléter la ressemblance. Du reste, grand joueur, buveur intrépide, coureur d'aventures et panier percé, il eût plutôt renoncé à son origine que d'y mentir.

Ce fut lui, qui dans sa vieillesse, épousa sa blanchisseuse, dont l'histoire divertit si fort la cour.

La blanchisseuse était jeune, jolie, agaçante, un vrai minois de grisette; elle était avec cela travailleuse, sage, honnête, et rêvait le mariage comme toutes les grisettes passées et futures. Or, comme la boulangère, la blanchisseuse avait des écus, et, joyeuse, les faisait sonner dans son sac.

— Quand j'aurai deux cents ducats, se dit-elle, je trouverai un bon parti.

Voilà les deux cents ducats amassés et le parti qui se présente.

Le drôle qui jetait les yeux sur la blanchisseuse était un valet de chambre d'une bonne maison, mais bête et laid à faire peur à tout autre qu'une grisette qui se marie pour se faire appeler madame.

Le parti est accepté, le mariage décidé, et la blanchisseuse s'en va courant de pratique en pratique.

— Que veux-tu, ma belle?

— Le paiement d'une petite dette, monsieur. Je me marie, et vous savez quand on entre en ménage, on a toujours besoin de son argent.

— C'est trop juste.

Et chacun de payer son vieux compte, et de souhaiter un bon mari à l'accorte blanchisseuse.

De maison en maison, de porte en porte, elle arrive à celle de Dufrény.

Depuis deux ans, celui-ci la payait en brillantes promesses.

— Monsieur, lui dit-elle en l'abordant, aujourd'hui vous me payerez en argent; je me marie.

— Ton mari est-il bien?

— Nous causerons après, si bon vous semble.

— Tu dis donc que tu veux de l'argent? Eh bien! un point m'embarrasse, c'est que je n'en ai pas, ou, si j'en ai, je n'en ai guère.

— O mon Dieu! mon Dieu! que c'est malheureux! Voyez donc, moi qui me marie!

— Tu me l'as déjà dit.

— Et vous me devez trente pistoles!

— Je ne le nie pas.

— Non, vous êtes honnête, mais vous ne payez point.

— Voyons : qui épouses-tu ?

— Un valet de chambre.

— Diable ! et il se nomme?...

— M. Manet.

— Mais on n'épouse pas M. Manet, valet de chambre avec trente pistoles.

— J'ai quelques économies.

— Ah bah ! et beaucoup ?

— Oh ! quel drôle d'homme vous faites, monsieur Dufrény ; on ne peut pas se fâcher avec vous. Voyons, quand me payerez-vous ?... Vous êtes bien aimable tout de même, puis vous avez du talent, à ce qu'il paraît ; c'est bien dommage que vous ne payiez pas mieux vos dettes, vous seriez un homme charmant.

« Mon mari, voyez-vous, n'a ni votre figure, ni votre esprit, ni vos manières; mais ça ne fait rien quand le cœur est bon. »

Et voilà la blanchisseuse ne pensant plus à ses trente pistoles, mais racontant bel et bien à Dufrény, qui la fait asseoir et qui l'écoute, ses luttes, ses rêves, ses projets de fortune, et le bonheur qu'elle aura d'être madame Manet.

— Tu dis que tu possèdes deux cents ducats ? dit Dufrény qui se rappelait surtout cette particularité.

— Gagnés à la sueur de mon front.

— Ça ne fait rien.

Et voilà Dufrény qui suppute dans son cerveau tous les châteaux que l'on peut bâtir — en rêve — avec deux cents ducats, et qui, à la dérobée, regarde la gentille blanchisseuse.

— A quoi pensez-vous ? monsieur Dufrény, dit celle-ci.

— Si le nom de Dufrény te plaisait mieux que celui de Manet.

— Sans doute; il est plus joli.... il est surtout mieux porté, fit-elle en baissant les yeux.

— Eh bien ! ajouta Dufrény, tu as deux cents ducats et tu es charmante, ma divine; moi, j'ai trente pistoles, — que je te dois, — et je suis valet de chambre du roi... je t'épouse.

— J'accepte, fit la blanchisseuse, valet de chambre pour valet de chambre, vous l'êtes du roi, et vous me plaisez mieux que l'autre,

Le mariage se fit, et, dans la même semaine, Dufrény joua et perdit la dot.

Madame Dufrény pleura.

— Ne pleure pas, dit le mari, je suis au mieux avec le roi, et je ne lui ai pas encore demandé mon cadeau de noces.

Et voilà Dufrény, les poches vides, se promenant à Versailles et guettant le roi.

— Ingrat ! s'écrie Sa Majesté en l'apercevant, tu m'abandonnes, je ne te vois plus ; qu'as-tu fait depuis si longtemps ?

— Sire, je me suis marié.

— Encore ?

— Ce n'est que la troisième fois.

— Tu as dû dépenser beaucoup d'argent ?

— En jouant, oui, sire ; mais le mariage ne m'a coûté que trente pistoles.

Et Dufrény de raconter son histoire avec sa blanchisseuse, et le roi et les courtisans de rire aux éclats.

— Oh ! sire, quelle étrange chose que la vie ! que de sots merveilleux et de chutes rapides !

— Tu n'es qu'un fou !

— Bah ! sire, Sa Majesté mon grand-père me pardonnerait ma blanchisseuse en faveur de sa jardinière d'Anet.

— Je ne serai jamais assez puissant pour t'enrichir, dit le roi en riant, car c'est encore une pension que tu me demandes, n'est-ce pas ?

Louis XIV pensionna Dufrény, et toutes les dames de la cour firent blanchir leur linge chez madame Dufrény, dont le mari ne fut jamais plus riche.

— Enfin, se répétait souvent Dufrény, en manière de consolation, pauvreté n'est pas vice.

Mais un certain jour que l'aiguillon sans doute le pinçait plus fort :

— C'est bien pis, ajouta-t-il.

Mais revenons à la cour de Louis XIV

Le roi parut. Toutes les voix cessèrent, et les courtisans se rangèrent sur son passage. Contre l'habitude, personne ne fut invité au souper, et le roi, le visage soucieux, se contenta de traverser la salle, adressa quelques mots au prince de Montfort et au duc de Charost, et, saluant de la main, il s'éloigna. Les courtisans défilèrent, et le plus grand nombre descendit par les derrières et gagna la cour de marbre. Quelques autres restèrent, et plusieurs capitaines regagnèrent la salle des gardes, où leur service les appelait.

— Vraiment ! fit-on.

— Pardieu ! dit un de ces derniers qui marchait à

côté du marquis de Villacerf, je me creusais la tête, tout ce soir, pour deviner le motif qui fait notre ami aussi méprisant pour les femmes; je l'ai trouvé.

— Il est amoureux de mademoiselle de Simeuse, et, de plus, il l'a été de Madame de Cantal. Eh bien ! le pauvre marquis a été deux fois éconduit.

— Voilà qui explique tout.

— Messieurs, dit celui-ci que son flegme n'abandonnait jamais, il y a du vrai dans ce que vient d'avancer M. d'Espars ; et je vais vous dire la vérité entière. J'ai aimé madame de Cantal...

— Ah ! fit-on ; enfin, il avoue...

— Huit jours !

— Mademoiselle de Simeuse, de vendredi dernier à mardi, qui était hier, ce qui fait quatre jours. Aujourd'hui, j'aime madame la comtesse de Presles. Or, je n'ai été éconduit nulle part, je me suis retiré ; je me retirerai peut-être encore, mais on n'éconduit pas le marquis de Villacerf. Ma grande colère contre les femmes voulez-vous que je vous la dise ? La voilà : c'est qu'à les entrevoir, elles sont charmantes et qu'à les approcher elles sont détestables.

— Monsieur de Villacerf, c'est que vous n'approchez pas assez; je vous assure que de très-près elles sont ravissantes, fit le comte de Verne.

— De loin, continua de Villacerf, elles ont toutes les perfections, toutes les qualités; arrachez le fin tissu qui les recouvre, ce sont des couleuvres,

des sirènes ; elles n'ont en partage que la ruse, la vanité, l'hypocrisie, l'égoïsme...

— Mon ami, mon ami, cet homme est fou !

Celui qui venait de prononcer ces paroles était Gaston de Montaubert s'adressant à son frère Maurice.

Le jeune homme entrait brillant, rayonnant, vêtu de son plus bel uniforme, le front animé et le sourire, un sourire franc et jeune, stéréotypé sur les lèvres.

— Qu'as-tu demanda Maurice qui avait l'air aussi triste que son frère avait l'air heureux.

— J'aime.

— Encore !

— Cet homme ne sait ce qu'il dit en blâmant les femmes, pauvres anges à qui l'homme seul coupe les ailes. Moi je te dis que les femmes sont des anges.

— Songes-tu à mademoiselle de Lansac ?

— Qui te parle d'une ingrate qui ne m'a jamais aimé, qui me fuit, qui me fait fermer sa porte, une femme qui boude !

— C'est vrai, j'oubliais que tu l'avais oubliée... Tu es bien heureux de pouvoir oublier, toi !

— Elle ne m'aime pas te dis-je : je veux un amour partagé.

— C'est juste. Tu ne doutes de rien, toi ; tu cours au-devant des conquêtes, et tu crois à l'amour de la première femme dont les yeux noirs se sont rencontrés avec les tiens.

— Erreur... je devine à coup sûr quand une femme m'aime.

C'est pourquoi tu adores la duchesse de Lamolle ?

— Il s'agit bien de cette prude.

— Ah !... C'est la petite du Frénoy qui te captive, alors ?

— Tu es loin !

— Il y a deux jours...

— Il y a deux jours, pardieu ! ce n'est pas aujourd'hui, alors. N'as-tu pas entendu le marquis de Villacerf, un homme qui hait les femmes et qui ose en regarder quatre dans une semaine ? Je te dis, moi, que je suis amoureux fou de mademoiselle de Risbourg.

— En voici la première nouvelle.

Tous les officiers étaient alors réunis dans la salle des gardes.

— Messieurs, fit une voix, soyons galants, et ne demandons pas à cette beauté ce qu'elle vient faire ici.

Une femme vêtue de noir et le masque sur le visage, entrait en ce moment. Elle salua de la tête et alla droit à Maurice de Montaubert, qui, le front dans ses mains, écoutait à peine les exploits brillants de son frère.

— Venez, dit cette femme à haute voix.

Une femme se présentant dans cette attitude mystérieuse, et disant à un gentilhomme de la suivre. il n'y avait nul moyen de résister.

— Où me menez-vous ? demanda Maurice à peine hors de la salle des gardes.

— Le comte de Montaubert aurait-t-il par hasard peur d'une femme? Non certes, n'est-ce pas. Venez donc, alors.

Maurice mentait en assurant qu'il n'avait peur de rien. Il avait peur de se rencontrer avec madame de Montespan, soit qu'il ne voulut pas d'un roi pour rival, et que son amour-propre, s'en trouvât froissé, soit qu'il eût l'orgueil de désirer être seul et que son amour ne pût descendre à souscrire à toutes les mesquines combinaisons des liaisons défendues.

Il fuyait madame de Montespan depuis le jour fatal où il avait appris la décision de son triomphe. Cette révélation l'avait accablé; mais il s'était résigné, se jurant qu'il serait aussi fort et aussi fier qu'elle était ambitieuse. Elle avait tout fait pour le revoir : Maurice s'était montré inexorable. Elle lui avait écrit : Maurice, petit officier de fortune, n'avait point daigné répondre à la royale favorite. C'était jouer gros jeu ; mais il soutenait n'avoir plus rien à perdre.

Madame de Montespan, parvenue au faite de la grandeur, n'ayant plus rien à ambitionner dans ce monde, aimée du monarque le plus riche, le plus honoré, le mieux servi, reine en quelque sorte du plus grand peuple de la terre, et débarrassée du mari qu'elle haïssait, n'était pas encore assez puissante pour triompher de la vertu de l'homme qu'elle allait aimer.

Eh bien! par une de ces bizarreries de la nature qui ne peuvent s'expliquer, et qui prouveraient encore quelques bons sentiments dans l'âme la plus pervertie, madame de Montespan qui, rongée par l'ambition, avait négligé, oublié, méconnu Maurice, ne songeait plus qu'à lui, ne rêvait plus que de sa belle et magnifique nature. Que les courtisans de sa haute fortune lui semblaient petits, rampants, auprès du noble cœur qui l'avait recherchée quand elle n'était rien, et qui la fuyait maintenant qu'elle pouvait tout pour lui! Elle le fit demander; il ne vint pas. Devant le roi, devant toute la cour, elle l'interpella, lui reprochant son peu de courtoisie à son égard. Maurice lui répondit avec dignité, déguisant habilement ses réponses agressives sous une enveloppe d'urbanité militaire.

Une Mortemart ne pouvait s'y méprendre.

Elle se mordit les lèvres; une seconde, elle médita une éclatante vengeance contre l'homme assez hardi pour repousser ses avances, pour ne pas se courber devant sa beauté, son esprit, sa fortune, pour la mépriser au milieu de la cour pompeuse où elle trônait en souveraine absolue. Mais elle revint à des sentiments meilleurs; ce n'était pas une méchante femme. Toute puissante, l'histoire ne fait mention que de quelques criminelles pensées que le temps devait effacer. Elle ne fut ni une madame des Ursins, ni une madame de Maintenon; elle ne fut qu'une maîtresse jalouse.

Le cœur de madame de Montespan se rouvrait

tout entier aux illusions de sa première jeunesse. Elle redevenait bonne par l'amour. Son caractère impérieux et irritable avait le dessous dans la lutte intime qui, chez elle, se livrait intérieurement. Forte alors, retrempée à cette source divine où son cœur se plongeait, elle se promettait de n'user de son autorité que pour faire le bien et de n'opposer au mépris insultant de Maurice qu'une protection anonyme.

Or, un matin, Maurice, se réveillant, fut bien surpris de voir ses deux frères Henri et Gaston accourir chez lui tout joyeux.

— Nous te félicitons, lui dirent-ils.

— Et de quoi, mort-Dieu? D'avoir, sans débrider, dormi jusqu'à neuf heures?

— Soit, puisque la fortune te vient en dormant.

— Quelle fortune?

— Certes! appuya Gaston; et si c'était à moi que pareil bonheur arrivât, je n'aurais point été délaissé par la belle de Luxange, et je ne serais pas surtout obligé de me venger de madame de Brême, une femme de vingt-neuf ans... C'est une horreur!

— Que diable! si je comprends un mot de tout ce que vous me chantez là! Tenez, à vous dire vrai, je ne dormais pas, je rêvais... Laissez-moi continuer mon rêve, et allez au château sans moi.

— Mais puisqu'il est devant toi, là, sur ta console; tu ne le vois donc pas? dit Gaston.

— Quoi, mort-Dieu!

— Mais ton brevet de colonel!

— Colonel, moi?... Vous rêvez!

— Tu viens de nous avouer que c'était toi.

— Pardieu! la farce est bonne; moi colonel!

— Des dragons du roi.

— Puisque c'est Lauzun! je savais bien que vous étiez fous.

— Lauzun est lieutenant-général; de plus, il a obtenu le commandement des cent gentilshommes au bec de corbin de la maison du roi.

— C'est un heureux coquin.

— Et toi, tu le remplaces aux dragons.

Et Gaston tendit à son frère le brevet signé du roi qui lui donnait la charge créée pour Lauzun,

— Je le vois, dit-il, je le lis, mais je ne le crois pas encore.

— Nous le soignerons, dit Gaston avec résignation; tu préviendras madame de Chaulieu que je ne peux y aller ce soir; d'abord j'ai affaire avec madame de Granvel, puis je m'établis garde-malade au chevet du comte de Montaubert.

— J'y suis! exclama Maurice; je devine: c'est vrai, vous aviez raison: je suis bien colonel des dragons du roi, mais je ne le serai plus ce soir.

— C'est plus grave, dit Gaston; le vent a changé, mais notre frère est au plus mal.

— Gaston! dit Maurice, tu m'accompagneras chez le roi.

— Pauvre Maurice! soupira Gaston.

— Je veux le voir, au conseil, aujourd'hui même, et lui rendre ce brevet dont je n'ai que faire.

— Oh ! pour le coup, c'est fini ! exclama Gaston ; s'il en réchappe, c'est que Dieu aura eu pitié de mon désespoir.

Et Gaston se sauva bel et bien pour ne pas en entendre davantage.

— Henri, c'est toi alors qui m'accompagneras, dit Maurice s'adressant à son cadet.

— Mais tu n'y songes pas ! dit Henri beaucoup plus calme que Gaston et ne comprenant pas moins toute la portée de l'acte que préméditait son frère ; rendre un brevet au roi, qui t'en a jugé digne, c'est l'insulter gravement.

— Telle n'est point mon intention ; ce brevet ne vient pas du roi, mais de la favorite.

— Mais il est signé du roi.

— Oui... je le sais bien... mais je te dis que c'est madame de Montespan qui me fait colonel, et je ne le veux pas, comprends tu ?

Et le jour même Maurice, qui avait ses entrées dans les petits appartements, se portait sur le passage du roi.

Ce fut madame de Montespan qui vint à passer.

— Colonel, fit-elle, recevez nos félicitations.

— Je ne suis pas colonel, madame, dit Maurice dont la voix trahissait l'émotion et dont une mortelle pâleur couvrait les traits.

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

— Madame, le roi a été mal éclairé sans doute, mal conseillé ; il s'est mépris : je ne mérite pas la charge dont il a daigné m'honorer, et je vous prie,

madame, vous qui avez l'honneur d'approcher de Sa Majesté, de le supplier de reprendre ce brevet.

Et Maurice, tirant le parchemin de sous son justaucorps, le tendit à madame de Montespan, qui s'en saisit avec un mouvement d'emportement qu'elle ne sut ou ne put réprimer.

— C'est bien, monsieur, fit-elle, le roi sera instruit de ce refus, et Sa Majesté en pensera ce que bon lui semblera.

Maurice s'inclina respectueusement. Cette fois, la marquise de Montespan eut un éclair de haine dans les yeux.

— Encore vaincue ! se dit-elle.

Cette rencontre avait été la dernière entre les deux amants. Maurice, plus qu'autrefois encore, avait fui madame de Montespan, et celle-ci, cherchant à oublier le fier jeune homme, n'avait recherché aucune nouvelle entrevue. Et c'est à madame de Montespan que songeait Maurice, tout en suivant la femme qui l'entraînait. Il était alors sur la grande route de Saint-Cyr, il faisait presque nuit, et un carrosse était devant lui.

— Montez, monsieur, dit l'inconnue.

Un laquais ouvrit la portière, tendit le marchepied, et Maurice, dont l'hésitation ralentissait les mouvements, regarda de tous côtés, et n'apercevant rien à sa gauche que les premières maisons de Versailles, et à sa droite la route se déroulant au milieu de la campagne teinte des premières lueurs du crépuscule, il se décida, et monta. A peine la

portière se fut-elle refermée qu'il se repentit. Mais il était trop tard : le carrosse rentrait dans Versailles, tournait la rue de Satory, et, brûlant le pavé, traversait la place d'Armes et gagnait l'avenue de Paris.

— Attendons jusqu'à Viroflay, se dit-il.

A Viroflay, un méchant hameau alors de quatorze maisons, il voulut descendre, mais il s'aperçut que les portières étaient fermées extérieurement, de manière à ce qu'il ne pût les ouvrir. La soirée s'avançait, il faisait presque nuit ; il interpella les deux laquais, il fit tapage, et personne ne lui répondit.

— Nous verrons à Sèvres, se dit-il.

A Sèvres, il en fut de même. Le carrosse s'arrêta dix minutes à peine, le temps de relayer, et repartit à fond de train, sans qu'un palefrenier ou un laquais daignât répondre à M. le comte de Montaubert, qui se morfondait et paraissait trouver la plaisanterie de mauvais goût; mais il se résigna. Or, grand fut son étonnement quand le carrosse, quittant la grand'route, s'engagea dans plusieurs ruelles, et, tournant sur les derrières d'un parc immense dont les arbres séculaires couronnaient les murs de clôture, pénétra dans le parc par une grille de service, et roula silencieusement dans les allées ombreuses.

Maurice essaya d'ébranler la portière, qui, à son grand étonnement, céda sans trop forte pression. Il sauta à terre et s'approcha du cocher pour l'interroger ; mais celui-ci tourna aussitôt bride, et, fouettant ses chevaux, il s'éloigna avec rapidité.

Maurice n'était point de ces esprits brouillons et irréfléchis comme celui de Gaston son frère. Il lui fallait en toute circonstancele temps de la réflexion. Aussi ne pensa-t-il à se précipiter sur les pas du carrosse que lorsque celui-ci fut à une certaine distance; il arriva à la grille, elle était fermée; il en mesura la hauteur, elle pouvait avoir une douzaine de pieds.

Quant à escalader les murailles, il n'y fallait pas penser davantage : défendue par une rangée de gros arbres rabougris, elles étaient séparées du sol par un large fossé rempli d'eau. Devant lui se déroulait un vaste tapis vert bordé de chaque côté par deux allées de peupliers, avenues larges, profondes, mystérieuses, se perdant à une portée de mousquets pour se rejoindre au perron d'une petite maison que l'œil devinait à travers les éclaircies d'une forêt de sapins.

Maurice, bien convaincu qu'il était prisonnier, résolut de se diriger vers l'habitation; il n'avait pas fait vingt-cinq pas qu'il se trouva en face de la marquise de Montespan. Elle était vêtue de blanc, et d'une beauté si parfaite, que Maurice fut ébloui et subjugué.

— Monsieur le comte de Montaubert, fit-elle, merci à vous d'être venu visiter une pauvre recluse? Vous voyez une pénitente désolée, continua la favorite royale, une malheureuse pécheresse qui s'est imposée trois jours de retraite. Monsieur le comte me fait-il l'offre de son bras? »

Et la marquise, sans attendre la réponse du jeune capitaine, s'y suspendit avec coquetterie.

— Madame, j'étais tranquillement à Versailles, dans la salle des Gardes... quand...

— Ne trouvez-vous pas que ce parc est superbe! cette petite maison, que vous apercevez là-bas, charmante! N'ai-je pas un ciel fait tout exprès? Regardez, monsieur, comme il est beau?

— Ce n'est point de cela, madame, que...

— Oh! ne craignez pas pour moi les jaloux, les envieux, je prétends ne recevoir personne, entendez-vous, monsieur le comte? personne! Aucune femme ne m'a suivie... Je suis seule. Mon pauvre Maurice, avec une vieille servante et un nègre qui ne sait pas un mot de Français. Vous voyez bien qu'il n'y a nulle crainte, et que le roi ne soupçonnera jamais qu'il faille tant de temps pour faire le voyage de Fontainebleau.

— Madame, vous êtes libre...

— Voyez ce paysage! Ne se croirait-on pas en Italie? Ne dirait-on pas une de ces tièdes nuits de Naples et de Venise, où la brise molle vous caresse en vous rafraîchissant.

— Madame! murmura cette fois Maurice d'une voix intelligible.

La marquise de Montespan s'appuyait nonchalamment sur le bras du gentilhomme. Les paroles, en s'échappant de ses lèvres avaient comme un écho dans le parc, et vibraient à l'oreille du jeune homme comme une mélodie céleste. Ses cheveux

noirs, que nul peigne ne retenait, se soulevaient au caprice du vent, flottant autour d'elle en découvrant son cou et ses blanches épaules.

Maurice frissonnait à ce doux contact.

— Vous êtes un enfant, lui dit-elle, un fou... Venez, suivez-moi...

— Et le roi, madame.

— Le roi n'existe plus pour moi.

« Venez, Maurice; demain vous serez libre, vous me mépriserez, vous aurez le droit de dire à tous : « Voyez, voyez cette femme ! cette femme si orgueilleuse, si vaine si amoureuse des grandeurs ? cette femme hautaine que vous redoutez, et que pas un de vous n'oserait offenser ! cette femme devant laquelle vous vous courbez ? Eh bien ? elle est ma maîtresse !... »

— Je ne dirai pas cela, madame, j'en suis incapable. Vous savez bien que je vous aime ! Votre ingratitude n'a rien détruit en moi de la passion que vous y avez allumée. Je vous aime et je vous respecte, non comme la maîtresse royale, mais comme l'amante de mon cœur. Je vous aime, mais je veux fuir.

— Maurice, vous m'obéirez pour la dernière fois, vous resterez.

Le comte prit les deux mains de la marquise de Montespan dans les siennes.

— Mais le roi ?

— Le roi pas plus que le moindre de ses sujets, n'est à l'abri des accidents de ce monde.

La nuit était claire. La lune argentait de ses

rayons multiples les cimes des lauriers roses et des sapins. Une brise folle courait dans le feuillage, et le parfum des orangers montaient dans l'espace e embaumait l'air. Maurice saisi d'une émotion indicible se laissa entrainer sans mot dire.

II

L'entrevue. — L'évanouissement. — Madame de Surgères. — La supplique et l'histoire de madame Scarron. — Lauzun toujours en quête de la grande Mademoiselle. — Mademoiselle de Lansac. — La catastrophe terrible.

Trois jours après l'entrevue de madame de Montespan et du comte Maurice de Montaubert, celui-ci se disposait à rejoindre son régiment, en route pour la Flandre, et la première, avec grand fracas et en fastueux équipage, revenait de son voyage de Fontainebleau. Mais déjà, le surlendemain, la favorite royale accourait se reposer de ses fatigues et du poids de sa gloire à l'hôtel d'Albret, témoin souvent des succès de mademoiselle de Tonnay-Charente.

Le vieux comte d'Albret avait vu madame de Montespan toute petite. Il lui en était resté un grand amour pour cette femme, qu'il admirait dans son esprit et qu'il excusait dans ses fautes.

C'était là que la puissante maitresse oubliait volontiers ses triomphes pour se reporter aux beaux jours de sa première jeunesse ; et ce fut là surtout qu'au temps de ses malheurs, elle vint se consoler de l'ingratitude et de la perfidie humaines.

Elle se disposait à entrer delibérément dans le grand salon où se tenait ordinairement le vieux gentilhomme, en compagnie de quelques dames. quand une porte réservée, donnant sur le corridor s'entr'ouvrant, elle se trouva en face de Maurice.

— Merci, lui dit-elle en lui tendant la main ; c'est bien à vous d'être venu.

— Ne me remerciez pas, madame.

— Vous ignoriez peut-être ma présence ici aujourd'hui?

— Je ne me suis présenté dans cette maison que dans l'esprit de vous y rencontrer.

Un sourire de joie frangea les lèvres de la dans l'espoir de favorite.

— Vous voyez bien que vous m'aimez un peu. fit-elle en se rapprochant du huguenot.

— Je n'ai jamais nié cet amour. Mais j'aimerais mieux vous voir morte que dans les bras de l'homme que vous dites tromper pour moi, quand vous me trompez pour lui.

— Venez-vous donc m'assassiner? dit la marquise penchant sa belle tête sur l'épaule de Maurice, et la relevant avec coquetterie.

— Non, dit celui-ci avec un pâle sourire, je viens vous faire mes adieux.

— Maurice, dit madame de Montespan d'une voix pénétrante, vous êtes un enfant; vous partez à l'heure d'être heureux. Laissez donc faire la fortune et mon amour. Restez... Dans deux ans, vous êtes lieutenant-général du royaume. Un jour, vous serez pair de France, et le collier de l'ordre brillera sur la dentelle de votre justaucorps bleu.

— Laissez-moi, dit-il, et ne profanez pas l'amour que j'ai au cœur par des calculs ambitieux. Que m'importent votre lieutenance, votre pairie, votre collier! Je n'avais rêvé que vous, mais vous seule...

— Partez donc! fit madame de Montespan avec douleur; ma destinée m'attache auprès du roi.

— Et moi, la mienne m'exile de tout ce que j'aime!

Les portes s'ouvraient. On annonça la princesse d'Harcourt, une ennemie de la marquise. Une larme roula sur sa joue et tomba sur sa main. Elle détourna la tête. Une lutte se livrait dans son cœur. L'orgueil triompha, et l'amour fut vaincu. Sa main humide encore effleura les lèvres de Maurice, qui s'éloigna vivement.

— Madame Scarron, fit d'une voix émue la marquise de Montespan à une jeune femme qu'elle apercevait à l'autre bout du corridor, soyez donc assez bonne pour prévenir le maréchal que je suis attendue ce soir par le roi, et que je n'aurai pas le plaisir de le voir.

Mais le maréchal comte d'Albret avait entendu la voix de la favorite, et accourait pour la recevoir.

— Vous ne nous quitterez pas ainsi! fit-il avec galanterie.

« Mais comme vous êtes pâle! Souffrez-vous, marquise?

— Oui, en effet, je ne me sens pas bien... La chaleur sans doute.

— Mais, marquise !...

— Oh ! ce n'est rien... une légère indisposition.

— Il ne faut rien négliger, marquise, quand il s'agit d'une santé aussi précieuse que la vôtre.

Et se tournant vers la future madame de Maintenon :

— Madame Scarron, de grâce, je vous prie, appelez mes gens ; que Bornier descende à l'instant, l'état de la marquise exige les plus grands soins.

Mais avant qu'on l'en eût priée, madame Scarron s'était déjà multipliée, et madame de Montespan, étendue dans un fauteuil recevait d'elle les soins les plus empressés.

Celle-ci avait failli s'évanouir, et repoussant doucement la main blanche de la jeune femme :

— Merci, ma bonne madame Scarron, disait-elle ; vous êtes la charité en personne. Mais laissez-moi, ne prenez point tant de peine, je me sens mieux ; je ne sais vraiment le sujet qui a pu, chez moi, occasionner ce malaise.

Quelques minutes après, en effet, le visage de la marquise avait perdu sa pâleur et reprenait sa sérénité. Bientôt il ne fut plus question de cet instant d'indisposition ; et, les cercles se formant,

on entoura le marquise avec un grand respect. Là, comme partout, elle était reine par l'esprit et la beauté, comme la veille La Vallière l'était par la justice et la bonté de son cœur.

Derrière le cercle, à quelque distance, se tenait dans une attitude modeste la veuve du pauvre cul-de-jatte Scarron.

Comme on le voit, celle-ci faisait tout doucement son chemin. De petite orpheline recueillie par pitié, elle était devenue madame Scarron ; puis, tirant profit de sa beauté, de sa rouerie, de son hypocrisie et de sa piété, après avoir été nourrie par la charité de la paroisse Saint-Eustache et s'être fait pensionner par Villars, Beuvron, les trois Villarceaux, Montchevreuil et bien d'autres, elle était parvenue à se faire admettre à l'hôtel de la rue de Richelieu et à l'hôtel d'Albret.

Un moment déjà, elle avait cru avoir attiré le regard du roi, mais celui-ci s'en occupait plus. En attendant, elle continuait son rôle de solliciteuse, afin de ne pas s'éloigner les mains vides s'il lui fallait quitter la place. Ayant appris que le nom de son mari répugnait au roi, elle avait tout fait pour qu'on lui permît d'en changer. Cette permission lui avait été accordée, et elle se nommait alors madame de Suggères.

Mais Ninon de Lenclos, qui, après l'avoir beaucoup aimée et pratiquée, ne pouvait plus la sentir, la contraignit encore à faire choix d'un nouveau nom.

Elle l'appelait madame Suggères ; « et, ma foi !

disait elle, le nom est bien trouvé. En effet, madame de La Sablière lui a suggéré d'épouser le cul-de-jatte Scarron ; le maréchal d'Albret, le duc de Richelieu et les trois Villarceaux lui ont suggéré de le délaisser de son vivant et de le renier après sa mort ; l'abbé Gobelin lui a suggéré de faire la prude ; enfin, l'ambition et l'ingratitude lui ont suggéré de prendre dans l'esprit du roi la bienfaitrice qui l'avait tirée de la misère pour lui confier ses enfants. »

Celle-ci, contrariée de l'épigramme, acheta un jour la terre de Maintenon et en prit le nom.

— C'est madame Maintenant, dit Ninon.

Mais la prude laissera dire, et continuera à gagner du terrain. Le roi s'habituera à sa personne. Il trouvera presque qu'elle a de l'esprit et en conviendra le soir avec madame de Montespan, qui ne se lassera pas de dire un bien inouï de sa protégée.

A quelques pas d'elle causaient deux jeunes gentilshommes : l'un était Henri de Montaubert, haïssant un jour cette femme, et l'adorant le lendemain. Il avouait alors que la passion l'avait égaré, il se jetait à ses pieds et la suppliait de lui pardonner. Madame Scarron jouait la comédie à ravir. Elle se révoltait et s'indignait qu'un homme *qu'elle avait la faiblesse d'aimer,* un homme *pour qui elle avait été coupable et qui l'avait mise dans la nécessité de rougir,* osât l'accuser et prêtât l'oreille à d'infâmes calomnies. Puis, se radoucissant, elle versait de grosses larmes, se disait malheu-

reuse, et, avec des transports et des soupirs, jetait ses beaux bras blancs autour du cou du jeune gentilhomme.

Celui-ci, vaincu, eût sur les Évangiles juré que madame Scarron était pure comme les images sur fond d'or qui ornaient son missel. Celle-ci forte alors, parlait du bon Dieu, du Paradis, de la Vierge et invoquait tous les saints dormant dans les niches de Notre-Dame. Oh ! la vertueuse femme, et que Henri se repentait d'avoir un instant cru aux sottises des Villacerf, des Lauzun et des d'Effiat.

Ce soir-là, madame de Montespan, touchée de la déférence que madame Scarron montrait pour sa personne et de l'empressement qu'elle avait mis à lui prodiguer ses soins lors de son évanouissement répondait à ses avances par quelques mots charitables.

Il y avait une si grande différence entre ces deux femmes, que la politesse froide de madame de Montespan pouvait paraître un événement. Quant à madame Scarron, elle redoublait d'amabilité auprès de la favorite royale.

— Madame, lui dit la première, je parlerai au roi dans votre intérêt. Il est vraiment fâcheux que la veuve d'un de nos bons poètes comiques soit condamnée à une existence mesquine.

— J'ai toujours sollicité en vain près de Sa Majesté, répondit madame Scarron avec humilité.

— Si le roi vous connaissait mieux, il serait plus juste envers vous.

— Je mets entre vos mains le sort de ma supplique.

— Je ne l'oublierai pas, dit madame de Montespan, qui ne l'oublia pas en effet, mais qui alors ignorait à quelle femme elle avait affaire et ce que cette femme lui réservait dans l'avenir.

La veuve s'éloigna triomphante.

Quelques jours auparavant, cependant, elle avait remis une supplique à Louis XIV en personne et n'avait reçu aucune réponse : elle ne se découragea point pour cela, et n'en devint que plus importune.

Il faut entendre certaine dame de la cour, s'aidant de madame de la Ferté, raconter cette démarche de la future madame de Maintenon près du roi.

Le roi un jour recevait des placets, que des femmes, des moines, de vieux officiers lui remettaient. Tout à coup, je vois s'avancer vers Sa Majesté une belle femme, habillée de noir ; je la reconnais tout de suite : c'était cette dame qui proclamait si haut les belles qualités de Louis XIV, le jour de son entrée à Paris avec la jeune reine. Le roi, en recevant le papier que lui remit son admiratrice, se montra peu reconnaissant, car il lui tourna promptement le dos, et je l'entendis, lorsqu'il passa près de moi, dire au duc de Saint-Aignan :

« *Il pleut en vérité des mémoires de madame Scarron*. Quand cessera-t-elle de m'obséder ? »

— Par bonheur, dis-je à la maréchale, cette pauvre suppliante n'a pas entendu. — Oh ! me répondit madame de la Ferté, quand elle aurait eu l'oreille

affligée de ce mauvais compliment, cela ne l'aurait pas dégoûtée de solliciter; je connais la dame, rien ne lasse sa persévérance. Il y a deux ans qu'elle demande sans succès : savez-vous ce qu'il en est résulté? C'est qu'elle se présente de plus en plus fréquemment. Depuis six mois, madame Scarron pourrait être prise pour un personnage des tapisseries de Saint-Germain, du Louvre ou de Fontainebleau. Mais l'histoire de cette intrépide solliciteuse est piquante; si vous voulez monter dans mon carrosse pour retourner à Paris, je vous la raconterai chemin faisant. » J'acceptai. — Je fus une des premières protectrices de la dame au placet à son arrivée dans la capitale, reprit madame de La Ferté quand nous fûmes dans son équipage : Je me suis brouillée ensuite avec elle pour de petites raisons qu'il serait trop long de rapporter. Je ne vous en dirai pas moins sur elle la plus exacte vérité. Cette veuve, qui se nommait, étant demoiselle, Françoise d'Aubigné, est née d'un gentilhomme et de la fille du geôlier de Niort.

D'Aubigné ayant été emprisonné dans cette ville, comme prévenu d'avoir fabriqué de la fausse monnaie, devint amoureux de la fille de son gardien, la séduisit et lui promit d'en faire sa femme, si elle parvenait à rompre ses chaînes et consentait à fuir avec lui. La jeune personne fit plus : elle vola son père, puis s'abandonna à la bonne foi de son amant, qui l'emmena avec lui à la Martinique, où il l'épousa.

Madame d'Aubigné eut, au Nouveau-Monde, deux garçons et deux filles : ne nous attachons qu'à Françoise, qui passa en France à l'âge de quinze ans, sous la conduite de madame de Blénac, femme du gouverneur de la Martinique. Françoise était prodigieusement jolie : cette qualité, qui est une belle recommandation auprès des hommes, devient souvent un titre d'exclusion auprès des femmes. Il en fut ainsi pour mademoiselle d'Aubigné. Soit que le gouverneur se fût montré trop prévenant auprès d'elle durant la traversée, soit que madame de Blénac craignît que cela n'arrivât plus tard, la jeune insulaire fut abandonnée par cette dame à la Rochelle.

Vous savez, ma chère comtesse, poursuivit la maréchale, avec quel empressement on prête aux riches. Or, il faut qu'en fait d'intrigues mademoiselle d'Aubigné ait été bien opulente, car on lui a beaucoup prêté. La chronique scandaleuse veut qu'elle ait passé en Poitou des bras d'un simple villageois borgne, bossu, boiteux, dans ceux du marquis de Chevreuse, puis dans le lit d'un juge, enfin sur le dur matelas d'un jeune bachelier, qui tour à tour abandonnèrent cette fleur de beauté, après l'avoir entr'ouverte, fait épanouir et presque flétrie. Elle s'achemina un beau matin vers Paris, où tout intrigant qui calcule bien, vient tôt ou tard.

Françoise, avait du marquis de Chevreuse des lettres pour la comtesse d'Olonne et pour moi ; je la vis arriver à mon hôtel conduite par une demoi-

selle David, fille d'une laideur repoussante, chez qui elle était descendue. Je faisais cas de la protection du marquis, je m'employai volontiers pour placer mademoiselle d'Aubigné en qualité de demoiselle de compagnie. Elle était belle comme un lutin : aucune dame n'en voulait, parce qu'on craignait que les hommes ne la voulussent. De guerre lasse nous songeâmes, madame d'Olonne et moi, à marier notre protégée.

Le poète Scarron cherchait femme : nous nous avisâmes de lui présenter la petite insulaire ; il ne manqua pas de la trouver à son gré. Mais elle !...

Comment disions-nous, pourra-t-elle s'habituer au cul-de-jatte le plus mal conformé, le plus infirme, le moins homme de toute la France ! Enfin, la misère heurtait à la porte de Françoise : elle n'aimait la galanterie qu'accompagnée du plaisir... Elle se décida à marcher à l'autel avec le podagre Scarron, qu'on y porta...

Ce n'est pas tout : il y avait dans l'esprit de ce grotesque écrivain, presque autant d'irrégularités que dans sa personne. Je n'oublierai jamais certaines clauses du contrat qu'il fit rédiger ; les voici : « La dame ne portera point de rubans ; elle sera toujours habillée d'étoffes de laine. Ses devoirs assidus seront d'attendre son mari à dîner et à souper, d'avoir bien soin de lui durant ses maladies, de ne recevoir personne pendant qu'il n'y sera point, de ne jamais manger avec lui quand il y aura compagnie, à moins qu'il ne lui ai dit de se mettre à

table ; enfin, elle devra s'appeler *mademoiselle* et non madame. » Quant à cette dernière clause, on assure que le poëte la fit rayer du contrat le lendemain de la noce, comme essentiellement contraire à la nature des choses.

Cette dame est admirée à la cour : elle en fait presque partie, racontait la *Chronique de l'Œil-de-Bœuf.* La persévérance des solliciteurs est toujours récompensée par le succès ; la veuve Scarron obtint en 1662 ou 1663, la pension qu'elle avait demandée si obstinément et avec de si cruels dégoûts. Louvois aida beaucoup à l'obtention de cette faveur, et Louvois, surtout à cette époque, n'était pas homme à rendre un service désintéressé à une femme aussi belle que Françoise d'Aubigné. Ce même ministre, consulté dernièrement par Louis XIV sur le choix d'une gouvernante pour les enfants de la favorite élevés secrètement à Paris, se rappela sa belle protégée, qu'il recommanda au roi et à madame de Montespan comme une personne très-propre à former ses enfants.

Madame Scarron, pressentie relativement à cette charge, répondit qu'elle l'accepterait volontiers, mais de Sa Majesté seule ; s'avisant en cela un peu tard d'un scrupule qui, dès longtemps, s'est trouvé en défaut sur des cas de conscience beaucoup plus essentiels.

Le roi déféra au désir de la veuve ; il lui écrivit une lettre fort polie, bien qu'il se sentit une sorte d'éloignement pour elle, et qu'il eût été déterminé

à la choisir que par tout ce que Louvois lui avait dit de son aptitude.

Louis-Augustin, premier fils du roi et de madame de Montespan, est venu avec un pied contrefait, raconntait-on alors, on craint qu'il ne soit boîteux. Le médecin Daquin pense cependant que les eaux de Baréges peuvent encore prévenir cette difformité : le jeune demi-prince part demain pour le Midi de la France, conduit par madame Scarron, sa nouvelle gouvernante. La tendresse paternelle de Louis XIV pour ses bâtards, ajoute le chroniqueur, ne ralentit point le cours des infidélités qu'il fit toujours à leurs mères ; la pauvre duchesse de La Vallière vit dans une triste solitude, réduite et résignée au régime des souvenirs, qu'interrompent, à de longs intervalles, quelques passades déterminées par la pitié. La favorite elle même ne reçoit plus que de tièdes hommages, auxquels, il est vrai, l'ardente marquise supplée avec usure. Mademoiselle de Ludre, fille d'honneur d'Henriette d'Angleterre, puis de la princesse palatine, captive en ce moment presque toutes les bonnes grâces du galant monarque disait-on encore, on appelle cette jeune personne *Madame*, parce qu'elle était chanoinesse en Lorraine avant de venir à la cour, et qu'à plus d'un titre la qualification de demoiselle convient peu aux demi-religieuses parmi lesquelles la nouvelle conquête de Sa Majesté a vécu. Cette femme est belle, mais elle a peu d'esprit.

C'est après l'entrevue de madame de Montespan

et de la dévote qu'un gentilhomme qui se faisait remarquer par l'élégance de son costume et le sans-façon de ses manières s'était approché de Henri de Montaubert. Il s'exprimait à haute voix, du ton d'un homme qui n'a rien à redouter ici-bas. Le bonheur rayonnait dans ses yeux.

La joie l'empêchait de rester en place. Il disait : « Mon cousin, » en parlant du roi, et s'inquiétait des princes du sang comme s'il eût désiré les prendre sous sa protection. Ce petit monsieur si bruyant n'était autre que le marquis de Lauzun, échappé de la Bastille depuis quinze jours, et à la veille de s'illustrer à jamais par un opulent mariage.

Mademoiselle, petite-fille de Henri IV, princesse du sang et la plus riche héritière de France, raffolait du beau Lauzun. Elle en raffolait au point que cet amour la rendait folle. Il lui fallait Lauzun ou le cloître. C'était à ses prières que le drôle devait sa liberté et les bonnes grâces de Sa Majesté. Il y avait là une question de haute politique. La grande Demoiselle, épousant Lauzun, perdait de sa puissance, et de princesse royale redescendait au rang de simple femme de qualité. Le roi, convaincu que cette mésalliance le servait admirablement, donnait son consentement.

Le jour du mariage était fixé. Lauzun, en attendant, se démenait comme un diable qui sent l'eau bénite. A Versailles et aux Tuileries, il n'y avait place que pour lui. Partout on le rencontrait majestueusement vêtu et parfaitement insolent.

— Messieurs, disait-il à tous ceux qu'il accostait, dans trois fois vingt-quatre heures je suis le mari de la grande Demoiselle. Notez que je suis un cadet de Gascogne, et que j'ai débarqué à Paris sans un sou vaillant. Mon Dieu, oui, le roi sera mon bien-aimé cousin. Oh! le délicieux cousin que j'aurai là, sangdioux! Je me marierai à la messe de Sa Majesté, ne vous en déplaise, et cela fera bien enrager Monsieur et tous nos méchants princes.

Et, pendant qu'il parlait, ses valets avaient ordre de se montrer, affichant par la ville la livrée de la grande Demoiselle. Il fut interrompu dans son épanouissement par le marquis de Villacerf, qui, lui frappant sur l'épaule d'une façon significative, lui dit quelques mots à l'oreille.

— Allons donc! fit Lauzun éclatant de rire, je ne vous crois pas.

— A votre aise!

— Mais de qui tenez-vous ces beaux propos!

— Du prince de Montfort.

— Ce n'est pas possible!

— Allez au diable! exclama de Villacerf; je n'ai jamais connu un homme aussi entêté que vous.

— Dame! songez donc, fit Lauzun; ce que vous m'annoncez là est capital; c'est la ruine complète de mes plus chères espérances. Non, marquis, c'est impossible.

En ce moment, le prince de Montfort faisait son entrée dans le salon. A la vue de Henri de Montaubert, il pâlit.

— Lui ici! exclama-t-il; mais il ne sait donc rien!

Il s'approcha et étudia la physionomie du jeune homme. Elle était triste, comme toujours, mais rien n'annonçait qu'un événement fatal eût depuis peu traversé sa vie. Le prince de Montfort prit de Villacerf à part.

— Comment se fait-il qu'après la catastrophe arrivée il y a deux heures à peine à Gaston, son cadet soit ici?

— Comment se fait-il, reprit de Villacerf, que Maurice y était tout à l'heure?

— Ils ignorent tout encore, sans doute; mais aidez-moi à entraîner le pauvre jeune homme loin de cette réunion.

De Villacerf prit avec familiarité le bras de Henri de Montaubert.

— Venez donc, lui dit-il, Lauzun est un méchant compagnon. Il pleure sa fortune.

— Ma fortune! cria Lauzun qui réfléchissait; elle n'est pas encore perdue.

— J'en fais juge le prince de Montfort, fit le marquis de Villacerf.

— Que le duc de Lauzun n'épousera pas la grande Demoiselle?

— Il met en doute mes assertions.

— Harnibieu! comme juraient nos grands-pères, il a tort. Sa Majesté Louis XIV, faisant droit aux réclamations de Monsieur, du prince de Condé, du prince de Conti, et aux protestations de la haute

noblesse, a décidé que la main de mademoiselle, puissante fille de Henri IV et la plus riche héritière du royaume, ne pouvait tomber dans celle d'un petit gentilhomme de Gascogne.

— Monsieur ! fit Lauzun avec hauteur.

— C'est le roi qui parle, monsieur de Lauzun, fit le prince de Montfort.

— C'est désagréable ! Qu'allez-vous faire de la livrée de vos gens, monsieur de Lauzun? dit le marquis de Villacerf avec ironie.

Lauzun, qui un moment parut atterré, releva la tête :

— Bah ! exclama-t-il, l'amour triomphe de tous les obstacles, et je suis aimé.

De Villacerf, entraînant Henri de Montaubert, avait rejoint le prince de Montfort. Au même instant, Maurice de Montaubert parut.

Il était pâle et chancelait comme un homme ivre.

— Il sait tout, dit Villacerf.

— Oui, fit le prince de Montfort, mais prévenons-le que son frère ne sait rien.

Il s'agissait, en effet, d'une catastrophe horrible arrivée le jour même à Gaston.

Mais remontons de quelques heures le cours de notre récit, et nous y arriverons plus sûrement.

Gaston n'était pas heureux. Comme ces chênes centenaires que le temps, en les vieillissant, enracinent profondément dans le sol, quelques années de plus avaient suffi pour éclairer le gentilhomme sur le véritable amour qui le consumait. Oubliant un

instant mademoiselle de Lansac qui, ne croyant plus en lui, le repoussait, il s'était jeté dans des amours faciles, se traînant à la remorque de tous les cœurs épuisés et encore avides. Mais bientôt, il s'était lassé de ces liaisons sans lendemain et sans émotions. Il avait, dans le monde, rencontré de nouveau mademoiselle de Lansac, et il avait sollicité son pardon. Mais un regard froid et réservé avait été la seule réponse de l'amante délaissée.

Fière et indépendante, celle-ci avait la force de souffrir et de se condamner à un célibat éternel, mais non celle de courir après un bonheur envolé. Son rêve avait été troublé ; elle ne voulait point se rendormir pour le continuer.

Les siens, enlevés par une catastrophe terrible, qui avait fait grand bruit à l'époque, l'avaient laissée libre de sa personne et de ses biens. C'était une des plus riches héritières de la noblesse. Si la fortune rendait sa personne chère, la douleur la poétisait. On la citait comme une des beautés les plus parfaites de la cour. On rappelait à propos un mot de madame de Montespan peignant des craintes exagérées et une jalousie secrète. La favorite n'avait rien à redouter. Louise de Lansac ne briguait aucun des triomphes de la cour, et paraissait à peine dans le monde. Le prince de La Trémoille et un Rohan s'étaient vus refusés par elle, et le roi lui-même n'eût pas été écouté avec plus de réserve.

Gaston comprenait enfin ce que la légèreté de

l'âge lui avait fait prendre, et n'en souffrait que davantage. Il eût donné sa vie tout entière pour voir luire le moindre sourire à son intention sur les lèvres de mademoiselle de Lansac, et celle ci ne dissimulait rien de la sévérité de son front. Elle paraîssait dans le monde et quelquefois à la cour, mais parce que son rang et son nom l'y obligeaient.

Depuis la mort de ceux qui lui étaient chers et l'abandon de Gaston de Montaubert, on ne la rencontrait que vêtue de noir des pieds à la tête. C'était plus que le deuil de sa famille qu'elle portait, c'était celui d'un amour méconnu.

Le roi chassait dans la forêt de Satory, située aux portes de Versailles. Le jour était à son déclin, et les hautes cimes des chênes et des sapins, noyées dans la brume, s'effaçaient dans l'horizon sombre. Gaston, jetant la bride sur le cou de son cheval, s'était laissé devancer par la chasse et errait à l'aventure. Attristé par le souvenir de mademoiselle de Lansac, sa tête noble et fière se penchait sur sa poitrine, dans une attitude humble et réfléchie.

Faire battre à nouveau le cœur de cette femme, devenait tout le but de sa vie ; retrouver pour lui, pour lui seul, ces élans de tendresses, ces trésors de grâces et d'expansion qu'elle avait montrés autrefois, devenait le rêve de son cerveau enthousiaste.

Il était alors à deux pas du fameux lac des Suisses, que l'on apercevait des fenêtres du château et de la terrasse de l'Orangerie. L'eau frissonnant

sous l'aile de la brise répondait aux échos du boissonnant la fanfare. Gaston n'entendait ni l'hallali bruyant, ni les plaintes de la bête aux abois, ni le cri des piqueurs ; son oreille, frappée par des bruits mystérieux, ne le faisait assister qu'au spectacle saisissant de la nature à son couchant.

Le ciel alors, zébré d'un rouge ardent, colorait la partie occidentale de la forêt. Le soleil, dont on n'apercevait plus, le disque lumineux, s'endormait dans ses langes de pourpre, jetant un dernier éclat dans le ciel entr'ouvert.

Soudain, Gaston fut tiré de ses mélancoliques pensées par le choc précipité du sabot d'un cheval frappant sur le sol granitique. Il regarda autour de lui et ne vit rien, d'abord ; mais, levant la tête, ce fut *elle* qu'il aperçut. Elle, mademoiselle de Lansac, vêtue d'une amazone noire, les tresses épaisses de ses cheveux déroulés et s'affaissant sur ses épaules, le front dissimulé sous un chapeau de velours à plume noire, le port hautain et l'attitude noble. C'était elle ; une de ses mains jouait avec une cravache qu'elle laissait ensuite retomber négligemment aux flancs de l'animal. De l'autre, elle le caressait, l'aidant de la voix à vaincre les difficultés du terrain qu'elle lui faisait franchir.

Le cheval avançait, gravissant la montée, et mademoiselle de Lansac, jetant autour d'elle un regard indécis, s'arrêtait quelquefois à considérer le paysage. Gaston, effacé dans l'épaisseur d'un taillis, replié sur lui-même, n'osant respirer, la

suivait des yeux. Son cœur battait à tout rompre. la sueur lui coulait du front. Mademoiselle de Lansac disparaissait derrière la montée. Gaston se pencha et l'entrevit encore à travers un bosquet. Tout son corps trembla ; l'émotion le rendit fou.

— De l'audace, dit-il, et, si elle m'a jamais aimé. elle reviendra à moi !

Eperonnant jusqu'au sang sa monture, il franchit l'espace de terrain qui le séparait de la colline et la gravit au galop. Harassé, essoufflé, le cheval s'arrêta court, le mors frangé d'écume et les flancs meurtris. Gaston de Montaubert, humble et tremblant, découvrit son front pâle devant mademoiselle de Lansac. Celle-ci ne fut ni assez vive ni assez habile pour détourner la tête et dissimuler une pâleur subite.

— Mademoiselle, Dieu ne vous a-t-il fait un cœur d'or que pour le rendre sourd aux larmes humaines ?

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

— Que vous n'avez pas sur les lèvres un mot de consolation pour celui qui souffre !

— Vous souffrez donc, monsieur de Montaubert ? demanda-t-elle avec ironie.

— Assez pour mourir.

— On ne meurt pas de la folie.

— Mais on peut mourir de se savoir haï par vous !

— Moi, je ne hais personne, monsieur.

Et Louise de Lansac fouetta de sa cravache son cheval impatient, qui partit au galop.

— Cette femme est implacable! exclama Gaston : vivant, elle me bafoue; mort, elle me plaindra peut-être!

Et tournant bride, il redescendit la montée, gagna par les allées détournées la route royale, et pénétra dans la forêt.

— Elle doit passer là, se dit-il; attendons.

Au même instant, Louise apparut. Gaston sentit la vie l'abandonner; il poussa son cheval en travers de la route. Mademoiselle de Lansac jeta sur lui un regard terrifiant. Le huguenot joignit les mains.

— Je vous aime! murmura-t-il; m'aimez-vous un peu, Louise?

— Non, dit mademoiselle de Lansac : laissez-moi, monsieur : la cour va s'inquiéter de mon absence.

Gaston courba la tête, sa joue s'empourpra, et ses yeux s'injectèrent de sang.

— Faites place! exclama Louise de Lansac, inexorable jusqu'au bout.

Et elle fit avancer son cheval. Mais soudain, par une secousse nerveuse, elle le cloua au sol, et, poussant un cri terrible, elle s'affaissa sur sa selle et tomba à la renverse. Elle avait vu Gaston de Montaubert éperonner sa monture jusqu'au sang, et, lui jetant un suprême adieu, bondir par-dessus les halliers. Elle avait entendu l'eau de la pièce des Suisses s'ouvrir avec un sourd fracas, et, tourbillonnant, blanche d'écume, se refermer sur sa proie.

III

La route des écoliers. — Marly. — Les eaux, les jardins; folles sommes enfouies comme à Versailles. — La poésie amoureuse de mademoiselle de La Vallière. — Les méchants vers de madame de Montespan. — La justice du beau pays de France. — Une anecdote authentique. — Les premiers bains de sang. — Le comte de Charolais guéri. — La mode en viendra. — Les trois cavaliers. — Guiche retrouvé. — Les cloches du couvent. — La procession des voiles blancs. — Les chants de Dieu et le cri humain.

Effrayé par l'horrible cri qu'avait poussé mademoiselle de Lansac, la cour, qui était proche, s'était inquiétée, et cinq à six gentilshommes étaient accourus de son côté. Ramenée à son hôtel à sept heures, elle montait en carrosse à neuf, et se faisait conduire rue du Vieux-Versailles, où demeuraient les Montaubert. Les deux ainés veillaient au chevet de Gaston. Sauvé par les gens du prince de Montfort, témoins de sa folle équipée, étendu dans un lit et brûlé par la fièvre, Gaston ne donnait aucun signe de vie.

— Il est perdu, disaient les médecins.

Mademoiselle de Lansac avait entendu et s'approchant du lit de Gaston, elle lui prit les deux mains et dans un muet désespoir les porta à ses lèvres ; puis, saluant les deux frères, elle s'éloigna, dévorant ses larmes. A onze beures, elle envoyait un

courrier rue du Vieux-Versailles, et il lui fut répondu que les dernières espérances s'évanouissaient d'heure en heure.

— Partons, dit-elle, partons à l'instant. Plus tard, je n'en aurais plus le courage. Si la fatale nouvelle m'arrivait, il me faudrait mourir aussi, et Dieu défend le suicide.

Une chaise de poste était attelée dans la grande cour de l'hôtel. Louise de Lansac, enveloppée dans les plis ouattés d'un manteau de soie, se jeta dedans tout en pleurs.

— Mademoiselle va à son château du Nivernais? dit un valet de pied

— Non, répondit celle-ci; prenez la route de l'Allemagne.

A deux heures du matin, un domestique de la maison de Montaubert accourait à l'hôtel de Lansac prévenir qu'un mieux sensible s'était manifesté chez Gaston; mais mademoiselle de Lansac était loin.

La chaise de poste roulait alors avec un bruit sourd au milieu des riantes campagnes du centre de la France: c'étaient partout des pentes douces, des vallées fertiles, des sites pittoresques.

Mais, plus la chaise de poste gagnait du terrain, plus le paysage se refroidissait et perdait de ses capricieux contours. Il y avait déjà quelque chose de brumeux dans l'atmosphère. La nature, moins luxuriante de végétation, plus aride, plus sévère, s'imprégnait d'une poésie rude et plus sauvage, qui

s'accordait avec l'âme désolée de mademoiselle de Lansac.

Quinze jours après, on apprenait qu'elle était entrée au couvent des sœurs de la Vierge, situé dans le palatinat du Rhin, et qu'elle se disposait à prendre le voile. Le désespoir de Gaston fut grand. La jeunesse avait triomphé de la maladie. Revenu promptement à la santé, grâce à la présence de ses frères, il ne rentrait dans la vie que pour pleurer une affection et prendre le deuil de celle qu'il aimait.

— Ecoute, lui dit Maurice, que sommes-nous venus chercher à Paris?... le bonheur, n'est-ce pas? Eh bien ! aucun de nous ne l'a trouvé ; retournons dans nos montagnes.

— Oui, je suis de cet avis, fit Gaston ; quittons Paris, partons... D'abord Louise n'y est plus ; qu'y ferais-je ? Mais avant de nous enterrer à jamais loin du monde, que ne passons-nous en Allemagne?...

— Eh bien ! soit ! s'écrièrent les deux frères ; partons pour nos Pyrénées par la route de l'Allemagne ; c'est la route des écoliers, ce sera celle des amoureux.

Laissons-les s'éloigner et jetons un coup d'œil sur la cour brillante du grand roi, qui alors quittait volontiers Versailles pour Marly, autre charmant endroit où les plaisirs étaient réunis, comme plus tard ils le furent à Choisy-le-Roi.

Marly n'est pas achevé, mais les voyages à ce nouveau château ont commencé, dit un contem-

porain. Le roi nomme ceux qui doivent le suivre à Marly.

On assure que Sa Majesté avait adopté cette précaution pour exclure quelques dames qui lui déplaisaient. Les personnes admises au voyage sont logées, deux à deux dans les pavillons; les femmes y trouvent tout ce qui est nécessaire à leur toilette; il en est de même pour les hommes. Quand une dame est désignée, il est entendu que son mari peut l'accompagner. Les nouveaux voyages excitent les plus grandes ambitions de la cour; ils sont même le sujet de singulières négociations : jeudi dernier, la princesse de Montauban, qui n'a point encore été du nombre des élues, offrit une forte somme à la princesse d'Harcourt pour se substituer à elle; cette dernière répondit que si elle ne se fût pas trouvée sur les listes, elle eût elle-même cherché à se faire céder, moyennant rétribution, une place dans les carosses de la cour. Mon nom, par un insigne bonheur, étant venu à l'idée de Sa Majesté dès le quatrième voyage, je puis parler de Marly avec une parfaite connaissance des lieux.

Par une magnifique avenue, on arrive au château, dont le parc tient à celui de Versailles. Une grille d'un fort beau travail ferme la cour, qui est ronde et sur les côtés de laquelle sont les écuries. Le principal édifice consiste en un gros pavillon carré et isolé, mais près duquel se groupent, de chaque côté, six petits pavillons. Le château est décoré, en dehors, de pilastres d'ordre corinthien. Dans les

intervalles, *Rousseau* a peint à fresque, sur les dessins de Lebrun, des trophées, des allégories héroïques et des devises. Chaque face du bâtiment présente un avant-corps feint, couronné par un fronton. Les perrons à pans, placés dans les angles et aux faces, sont ornés de seize groupes d'enfants, et de huit sphinx bronzés, dont l'exécution est due au ciseau d'un jeune sculpteur nommé *Coustou*.

Ces perrons conduisent à quatre vestibules servant d'entrées aux quatre appartements du rez-de-chaussée, qui sont réservés au roi et aux premiers princes du sang. Ces appartements ont chacun une communication avec le *grand salon,* dont la forme est octogone avec quatre cheminées pratiquées dans les pans. Cette vaste pièce est ornée de pilastres ioniques, surmontés d'une attique où sont représentées les Saisons. Quatre croisées, garnies de balcons dorés, éclairent ce beau salon, ainsi que quatre fenêtres ovales, entourées de guirlandes soutenues par des Amours.

Il y a des appartements de maître à l'entresol et au premier étage ; le second est abandonné aux officiers et femmes de service. En face du château se présente une grande esplanade, appelée l'*amphithéâtre,* sur la rampe de laquelle sont posés quatorze vases ; cette même rampe est toute revêtue de panneaux de marbre, compartis de différentes couleurs.

Les eaux de Marly sont d'un goût exquis, particulièrement la pièce dite *les Vents.* Cette fontaine

est décorée d'un groupe de marbre représentant la jonction des deux mers : l'Océan est désigné par un vieillard s'appuyant sur une urne, la Méditerranée s'offre sous la figure d'une jeune femme ayant près d'elle un enfant : elle croise son bras sur celui de l'Océan, pour désigner le canal du Languedoc. Ce groupe, qui n'est pas encore fini, sera un des beaux ouvrages de Coustou. Les jardins, où l'on trouve des modèles de tout ce que l'art peut imaginer de plus galant, ont été plantés par Durusé.

Mais à combien de travaux inouïs et de dépenses colossales les eaux et les jardins de Marly n'ont-ils pas donné lieu ! Louis XIV avait tout exprès choisi un emplacement incommode, où il ne fût pas permis de construire autre chose qu'un ermitage. Le roi voulait seulement, disait-il alors, un petit pavillon où l'on pût coucher trois nuits, du mercredi au samedi, avec sept ou huit courtisans et quelques laquais.

Mais les vues de ce prince s'étant agrandies, il a fallu que l'espace s'élargit, que le sol se métamorphosât, que les difficultés cédassent... Et que d'essais infructueux ! De grands arbres étaient apportés de Compiègne ou de Fontainebleau couverts de leur feuillage, et faisaient jouir quelque temps le roi d'une végétation factice. Bientôt ils mouraient ; mais ils étaient si promptement remplacés, qu'on n'avait pas le temps de s'en apercevoir.

C'est ainsi que, pendant plusieurs années, Louis

XIV eut des ombrages à Marly. Quelquefois, par suite de variations dans ses idées, des bosquets étaient changés en pièces d'eau ; on se promenait avec surprise en gondole là où, quelques mois plus tôt, on avait cherché la fraîcheur des bois ; quelques mois plus tard, les ondes avaient fait place de nouveau à des chênes, des charmes ou des ormeaux.

Vingt fois, les bassins furent changés en cascades, les eaux jaillissantes en canaux ; et j'ai vu la demeure des poissons, ornée, par une recherche jusqu'alors sans exemple, de dorures et de sculptures du meilleur goût, détruite cependant lorsqu'elle était à peine achevée, être remplacée par un boulingrin.

En un mot, Marly est en bon chemin de coûter autant que Versailles ; et ce sera la conséquence d'un choix fait exprès pour ne pas dépenser.

Prodigalité insensée et éternelle.

Pendant ce temps, mademoiselle de La Vallière, sœur Louise de la Miséricorde plutôt, enfermée derrière les hautes murailles des carmélites, pleure et se lamente : elle ne répond plus au roi lui envoyant les vers qui suivent :

Avez-vous ressenti l'absence ?
Êtes-vous sensible au retour
De celui que votre présence
Fait vivre de joie et d'amour,
Et qui se meurt d'impatience
Alors que sans vous voir, il doit passer un jour ?

elle ne lui répond plus :

Je me fais un plaisir extrême
De penser à vous nuit et jour,
Je vis plus en vous qu'en moi-même,
Je meurs sans vous faire la cour.
Les plaisirs sans ce que l'on aime
Sont autant de larcins que l'on fait à l'amour.

C'est le temps de madame de Montespan, qui s'écrie, sans que son cœur y soit pour rien :

J'entends déjà le bruit des armes
Et le tambour qui bat aux champs
Je sens renaître les alarmes
Que vous me causez tous les ans.
Verserai-je toujours des larmes
A chaque retour du printemps ?

Et la preuve que le cœur n'y était pour rien, c'est qu'elle dit plus bas, mais assez haut pour qu'on l'entende, essayant de rabattre les grands airs de Louis XIV :

A la cour et dans les gazettes.
On dit assez ce que vous êtes :
Ne nous prônez donc plus tant vos exploits :
Il sied mal aux grands rois
De conter des sornettes.
A la cour et dans les gazettes.
On dit assez ce que vous êtes ;
Et quand on croit les affaires bien nettes.
Il ne faut point de tambours ni trompettes
A la cour et dans les gazettes.

Et pendant qu'on embellissait Versailles, qu'on construisait Marly, que les milliards de la France s'engloutissaient et que, comme dit Madame de

Montespan, le roi contait des sornettes et en faisait surtout conter, la misère grandissait en France et la justice s'y rendait de belle façon.

Aux rudes pays d'Auvergne, de Forez, de Velay, un autre moyen âge était revenu, mais bizarre, fantasque et d'une férocité moqueuse. Là un joyeux seigneur, autorisé par trois ou quatre assassinats, se passait toutes ses idées, celle, par exemple, de murer un homme tout vif, de le tenir des mois dans son armoire, courbé, ni assis ni debout. Un autre ne tuait pas; il faisait tuer à petits coups par son fils, enfant de dix ans. Le viol était un jeu, et plus même que du temps des serves. La femme, moins passive, amusait par son désespoir. Une scène laide, c'était le jour des noces, l'aîné du paysan, dit la loi du Béarn, est censé le fils du seigneur, car il peut être de ses œuvres. On exigeait toujours, raconte Michelet, que la pauvre femme tremblante montât au château, et on marchandait devant elle. C'était pour le seigneur le meilleur jour pour pressurer son paysan. Il tirait parfois moitié de la dot.

Ce qui était plus fort, c'est qu'ils faisaient la guerre au roi. Si la justice se hasardait chez eux, c'étaient d'incroyables fureurs. Une assignation royale était un outrage qu'on lavait dans le sang. Trois huissiers s'étaient mis ensemble pour aller assigner je ne sais quel marquis de Forez. Il s'en tint offensé à ce point, que, non content de les mettre à la porte, il monta à cheval, les poursuivit jusqu'à la nuit; les rejoignant dans une auberge, il les

tua tous trois dans leur lit. Dix ans durant, il resta roi chez lui.

Ecoutez d'ailleurs cette anecdocte qui est authentique et qui était comme le prélude de ce qui devait se passer plus tard sous Louis XV, lors de la fin du Parc-aux-Cerfs et de la décrépitude du roi. Vers cette époque, il était venu à Paris un Knès, Tartare ; je n'ai point besoin de vous dire que les Knès sont de véritables princes russes, les princes du sol, si l'on peut s'exprimer ainsi ; celui-là était un homme âgé de trente à trente-cinq ans, véritable colosse, petit-fils de ces Titans qui, lors de la révolte de Jupiter, avaient escaladé le ciel ; celui-là était prodigieusement riche, et conduisait à sa suite une de ces maisons asiatiques dont en France nous n'avons aucune idée, quelque chose comme cent domestiques. Beau de figure, magnifique dans ses vêtements, brutal dans ses manières, le prince se fut bien vite fait une réputation à Paris. Nous disons à Paris, car à Versailles, étant dans la disgrâce de son empereur, Ivan VI, il avait déclaré ne point vouloir s'y présenter ; mais il se promettait bien de se dédommager de son exil de Versailles en voyant à Paris la bonne et surtout la mauvaise compagnie,

Le Tartare eut le bonheur de tomber à Paris dans un moment où rien n'était à la mode. Il profita de l'occasion, et pendant six mois, chose inouïe ! on ne parla dans les salons et ailleurs que du beau et riche Tartare.

Au bout de huit ou dix mois de séjour et de plaisirs immodérés dans la capitale, tout à coup le bruit se répandit que le prince Tartare venait d'avoir l'honneur de retrouver une maladie perdue, quelque chose comme la lèpre ou l'éléphantiosis ; les médecins, consultés par lui, déclarèrent que le cas était très-heureux pour la médecine, qui doutait que cette maladie eût jamais existé portée à ce degré d'intensité, mais très-déplorable pour le prince, qui était perdu à tout jamais ; ses amis se désespéraient ou faisaient semblant de se désespérer ; mais lui, lorsqu'ils croyaient se séparer de lui pour toujours, prit congé d'eux en riant, leur déclarant que cette maladie n'était qu'une misère, une dartre inoffensive, dont il connaissait le remède, et qu'il leur donnait rendez-vous dans six mois parfaitement guéri.

« Sur cette promesse, il s'éloigna. Les médecins n'avaient pas voulu le contrarier à propos de son retour ; mais à peine était-il parti qu'ils déclarèrent que Paris pouvait porter le deuil du prince russe, attendu qu'il ne le reverrait jamais. Un an s'écoula ; c'était plus de temps qu'il n'en fallait pour oublier dix princes russes. Aussi en avait-on perdu jusqu'au plus petit souvenir, lorsque tout à coup le bruit se répandit à Paris et à Versailles que le prince tartare était revenu parfaitement guéri, et que de la maladie dont il était atteint, et que la Faculté avait déclarée mortelle, il n'en était pas plus question que si elle n'avait jamais existé. La médecine jeta

les hauts cris et fut presque tentée de nier que ce fût le même prince ; mais ceux qui l'avaient connu le reconnurent ; hommes et femmes surtout, affirmèrent l'indentité. Il fallut bien se rendre à l'évidence ; seulement, on convint qu'un traitement secret et inconnu en Europe avait pu seul opérer un pareil miracle.

Mais quel était ce traitement, qui non-seulement rendait la vie, mais encore la jeunesse et la beauté, car le prince revenait non-seulement avec la vie qu'il allait perdre, mais encore avec la jeunesse et la beauté qu'il avait perdues.

On devine les instances qui furent faites près du prince ; mais de la part de personne elles ne furent plus vives que de celle du comte de Charolais, qui atteint lui-même d'une dartre vive, était menacé de quelque chose de pareil à ce qu'il avait vu chez le prince avant que celui-ci quittât Paris pour aller suivre le traitement mystérieux qui l'avait remis en santé. Le comte de Charolais insista donc de telle façon, que le prince, qui avait fait avec lui une liaison intime, sans vouloir lui dire quel traitement il avait suivi, lui proposa d'écrire à Moscou pour en faire venir le médecin mogol qui l'avait rendu à la santé ; le comte accepta, donnant au prince carte blanche pour les arrangements pécuniaires à prendre avec le savant Aben-Hakile.

Deux mois s'écoulèrent dans l'attente ; au bout de ces deux mois, le prince entra chez le comte de Charolais avec un homme à barbe blanche, qui

paraissait avoir plus de cent ans. Malgré cet âge, malgré une grande difficulté dans la marche, il avait conservé des yeux vifs et pleins d'éclairs, et une certaine expression satanique répandue par toute sa personne. Il était facile de voir que le savant Mogol appartenait à cette secte de chercheurs de pierre philosophale qui ne reculent devant aucun sacrifice pour la trouver, et qui ont tout sacrifié, même la vie de leurs semblables, devant ce rêve irréalisable de l'alchimie.

Voici le traitement que le médecin mogol ordonna : M. de Charolais devait pendant deux mois interrompre toute relation avec ses maîtresses, se nourrir de poisson, de légumes et de pâtisseries légères, ne boire que de l'orgeat et de la limonade, et se loger de telle façon qu'aucune autre personne de l'hôtel ne se trouvât logée ni à un étage supérieur ni à son niveau.

La chambre, en outre, sans compter trois portes. devait avoir trois fenêtres, l'une au nord, l'autre à l'orient, l'autre à l'occident ; il devait ne venir dans cette chambre que pour y coucher, n'y entrer que du pied gauche, n'en sortir que du droit, ne pas y boire, ne pas y manger, et n'y satisfaire aucun des besoins de la vie. Chaque jour, en se levant et avant de se coucher, il lui était enjoint de dire mentalement, et sans qu'aucun mouvement des lèvres l'accompagnât, une prière rédigée dans une langue indienne, mais écrite en caractère français ; enfin, tous les jours, avant son second repas, il devait

prendre un bain composé d'herbes aromatiques, cueillies à certains instants, dans certains lieux et dans certaines conditions dont il n'eut jamais entière connaissance. Ceci était le côté cabalistique du traitement. — Voici le côté matériel :

Tous les vendredis, le médecin tirait au malade huit onces de sang, puis, au moyen d'une machine, à la place de ces huit onces de sang corrompu, il lui injectait dans la veine ouverte une quantité de sang humain; ce sang devait être extrait du corps d'un enfant n'ayant pas encore atteint l'âge de puberté, et dont le corps avait été soumis à des pratiques mystérieuses qui demeurèrent inconnues au comte; enfin, le dernier vendredi du mois, le docteur ordonnait un bain aux trois-quarts de sang de taureau et pour sa quatrième partie de sang humain. Tout cela devait être répété quatre fois, de manière à ce qu'il y eût en tout l'équivalent d'un bain de sang humain, au bout de ce traitement, qui aurait duré deux mois, le comte de Charolais devait être guéri. Il le fit et fut guéri. Nous ne chercherons pas quel remède avait fait le miracle, mais toujours est-il qu'on crut à la puissance des bains de sang, et qu'ils prirent une si grande extension à cette époque, que des enfants furent enlevés pour y suffire, et que le peuple, un jour, se révolta et pendit quelques agents de police.

Mais revenons à nos héros, qui, on se le rappelle, parlaient de voyager en Allemagne et de prendre, un peu comme nous dans l'histoire, où il y a tou-

jours à butiner, la route des écoliers. On entrait alors au mois d'août, et le mois ne s'était pas écoulé que trois cavaliers, débouchant par les vallées de Nark-Musberg, gravissaient les montagnes qui dominent le Palatinat, vêtus d'un simple justaucorps de drap brun, des pistolets à la ceinture, un feutre à larges bords leur dissimulant le haut du visage. Ils avaient descendu la montagne coupée au val Willstad, et suivaient une route accidentée devant laquelle s'offrit bientôt le bourg de Kreuznach.

— N'est-ce pas ici, dit l'aîné des trois cavaliers, que c'est volontairement exilé le plus brillant de nos gentilshommes !

— Le plus valeureux de nos capitaines, dit Henri.

— Et le plus aimé des amants, reprit Gaston; oui, ce doit être ici, dans ce coin de terre isolée.

— Il fut aimé, en effet, et d'une sainte femme; découvrons-nous devant ce grand souvenir.

— Pauvre Henriette ?

— Pauvre Guiche !

Ils étaient devant une petite maison bâtie en briques, avec des fenêtres en ogive, et deux ailes parallèles qui lui donnaient l'apparence d'un manoir seigneurial au petit pied. Une allée sablée conduisait à la porte principale, dont les battants entr'ouverts laissaient soupçonner un jardin sur le derrière.

— Ce doit être là sa maison, je n'y suis jamais venu, je le gagerais.

— Eh bien ! dit Maurice en entraînant Henri.

dans quelques minutes nous te rejoignons, et tu auras eu le loisir de prévenir le comte de Guiche de notre arrivée. Gaston mit sa monture au pas, et pénétra dans l'allée sablée. Quelques secondes après, il était introduit dans une vaste pièce où le jour, tamisé par d'épais rideaux de couleur sombre, arrivait à peine. Les meubles étaient antiques, et de moelleux tapis assourdissaient les pas. Mais lui, qui venait chercher un homme de cœur dans la force de l'âge, quelle fut sa surprise de se trouver en présence de deux jeunes filles et presque d'un vieillard !

— Pardon, fit-il, le comte de Guiche ?

— Qui m'appelle ? fit la voix du comte, que Gaston n'avait pas voulu reconnaître dans l'homme qu'il avait d'abord aperçu.

— Moi, moi, comte ! s'écria Gaston ému jusqu'aux larmes, courant au devant de son hôte.

Le comte de Guiche, reconnaissant Gaston de Montaubert, pour lequel il avait toujours éprouvé une vive affection, reconnaissant surtout un compatriote, un ami, un Français de son monde, et qui savait sa mélancolique histoire, s'était laissé tomber dans ses bras.

— Suis-je bien changé ? lui dit-il en souriant.

— Oui, répondit Gaston ; vous êtes malade sans doute, et vous vous abandonnez à de noires idées?...

Ah ! fit le comte avec bonté, c'est vous qui me conseillez, monsieur Gaston ! vous dont on m'a écrit les amoureuses folies ! vous qui n'êtes à Kreuznach

que pour respirer l'air qui la fait vivre? vous qui aimez à en mourir.

Les deux gentilshommes se tendirent la main et se la pressèrent silencieusement. Les jeunes filles s'approchèrent et, déposant un baiser sur le front du comte de Guiche, demandèrent la permission de se retirer.

— Allez, mes enfants, dit ce dernier, et ce soir, dans vos jeux, soyez peu bruyantes, afin qu'à l'heure de votre coucher votre prière soit plus fervente.

— Nous prierons pour toi, parrain, dit la plus jeune.

— Pour votre mère et ses enfants, et pour Henriette d'Angleterre, qui vous aimait, et dont l'âme est au ciel.

Le comte de Guiche parut se laisser aller à ses amères réflexions, et les jeunes filles, habituées à ne pas le troubler, s'éloignèrent sans bruit et toutes soucieuses.

Quand il releva la tête, il aperçut Gaston et voulut chasser ses souvenirs.

— Ce sont vos filles? dit, en hésitant et à voix basse, le jeune homme.

— Chut! taisez-vous! fit la voix du comte qui s'éleva.

Et, mettant deux doigts sur les lèvres de Gaston :

— Ce sont mes nièces, les filles de la duchesse de Valentinois... ce sont aussi mes filleules. Vous avez entendu? elles m'appellent leur parrain.

Puis, tout rayonnant, il se pencha à son oreille :

— Oui, fit-il à voix si basse, qu'à peine il l'entendit; oui, ce sont mes filles; ne le dites jamais à personne. Ce sont mes filles...

Et son visage se transformant :

— N'est-ce pas, fit-il, que la plus jeune est tout le portrait de Henriette?

Et, le sourire abandonnant ses lèvres, il retomba dans sa morne apathie.

Deux heures après, les trois frères traversaient Kreuznach au galop de leurs chevaux. Ils s'engagèrent dans la campagne, et commencèrent à monter une côte rapide, au haut de laquelle on apercevait les clochers aigus du vieux monastère de Hall-Brucken. Il était alors six heures du soir. Le soleil, se repliant dans sa course, festonnait d'or l'Orient enflammé. Les nuages se fondaient dans une teinte uniforme. Le jour, à son déclin, disparaissait avec lenteur. On se sentait vivre dans une atmosphère étrange, rafraichie par la brise soufflant du nord, et embaumée par les parfums qui s'exhalaient des vallées dormant au pied de Hall-Brucken.

Les trois frères entendirent les cloches sonner à toute volée et se répondre dans la montagne. Puis des voies fraîches et sonores s'élevèrent soudain et frappèrent l'écho d'une harmonie inattendue. Profondément émus, ils n'osèrent plus avancer.

Elle est là, disait Gaston : il me semble que je distingue sa voix dans ce concert céleste.

— Allons, fit Maurice.

Mais l'écho résonna plus vibrant et les deux portes du monastère s'ouvrant lentement, on aperçut dans l'ombre, au fond de la chapelle ou l'encens brûlait, les filles de Dieu toute vêtues de blanc et chantant sa gloire. Au pied de l'autel étaient agenouillées cinq jeunes vierges, le front voilé et la tête couronnée de fleurs. Elles se levèrent, passèrent devant leurs compagnes qui, s'inclinant devant elles, les suivirent. Et toutes, un cierge à la main, défilèrent lentement. Les chants accompagnaient leur marche nocturne, et on entendait le bruit monotone de leurs pas, et le tintement des cloches se mêlant au diapason de leurs voix.

Les trois jeunes gens étaient descendus de cheval. Gaston tremblait comme la feuille, et ses deux frères, émotionnés malgré eux par ce spectacle grandiose qui se déroulait sous leurs yeux, ne trouvaient pas un mot pour le faire revenir à lui. Un paysan, attiré par la procession, s'était approché et se tenait à quelques pas de Maurice.

— Mon brave homme, lui dit celui-ci, quelle est donc la fête que le couvent célèbre aujourd'hui?

— Mais aucune, mon bon monsieur, répondit le paysan. La procession a lieu toutes les fois que l'une des sœurs novices a prononcé des vœux. Pour l'heure, on dit qu'il y en a cinq, et l'on cite même une grande dame de Paris, à ce qu'il parait...

Celles des jeunes filles qui marchaient à la tête de la procession apparurent sous leurs longs voiles blancs. Maurice et Henri ployèrent le genou, bais-

sèrent la tête et contraignirent Gaston à les imiter.

Mais celui-ci, leur échappant, fit un pas en avant, fixa un œil hagard devant lui, poussa un cri et tomba à la renverse. Un cri étouffé lui avait répondu ; un cierge était à terre. Les chants cessèrent ; la nuit couvrit la montagne, et les portes du monastère se refermèrent lourdement.

IV

C'était le temps des folies amoureuses et des remords cuisants. — La rencontre singulière. — L'entrevue suprême. — La fuite projetée. — Tentative odieuse. — Comment en ce temps-là déjà les femmes comprenaient la vengeance.

Le paysan qui s'était approché lors de la procession avait été témoin de l'évanouissement de Gaston, et avait offert ses soins.

— Connais-tu une auberge ici près ? lui avait demandé Henri.

— Oui, monseigneur, une auberge où votre malade sera bien couché et bien veillé. C'est ma maison, celle que vous apercevez là-bas, dans la montagne. Nous ne sommes pas riches, ma pauvre femme et moi, mais nous avons le nécessaire et nous savons nous rendre utiles au prochain.

— C'est bien, dit le jeune homme : nous acceptons ton offre mon ami : conduis-nous vers ta demeure.

Gaston, le front rafraîchi par le vent qui soufflait

maintenant avec force, revenait tout doucement à lui. La sueur lui perlait au front, son œil s'ouvrait dans le vide, il avait la fièvre.

— C'est qu'elle est divinement belle sous le voile! murmura-t-il.

Le lendemain, à la fièvre avait succédé un assez long abattement. Il put se lever et errer dans la campagne. Mais rien ne pouvait distraire sa pensée et le rendre à la vie réelle. Il lui fallait revoir Louise. Maurice, qui devinait ses souffrances et en connaissait les remèdes, se fit introduire près de la supérieure du couvent et lui exposa le but de sa visite.

Celle-ci invoqua les règles de la comunauté et refusa nettement de consentir à une entrevue entre Gaston de Montaubert et Louise de Lansac, sœur Louise en religion.

Le jeune homme revint découragé. Henri, à son tour, s'y présenta, et ne fut pas plus heureux. Gaston, poussé par la fièvre et un excès d'audace, frappa lui-même aux portes du couvent. Il se nomma, et la supérieure vint le recevoir. Le visage sévère de cette femme ne l'effraya pas. Il pleura, il supplia, et la sœur resta inflexible.

Mais, relevant la tête, Gaston devina une émotion dans le cœur de celle qu'il implorait en vain. C'était une femme jeune encore, une grande dame de la cour d'Angleterre. Elle avait beaucoup connu la duchesse d'Orléans, l'amante du comte de Guiche, et avait été longtemps une amie pour elle. Cette

femme là, elle aussi, avait aimé. Trompée, et comprenant tous les hommes dans sa haine, elle s'était réfugiée en Allemagne, jurant de se renfermer dans la solitude la plus austère.

Quelques temps après, elle consacrait sa fortune à la construction du couvent de Hall-Bruken, et, attirant à elle tous les désolés de ce monde, toutes les incomprises du cœur. elle obtenait le titre d'abbesse sous la direction d'un haut dignitaire de l'Église

Le cloître avait refroidi ses sentiments humains, et son visage, tendre autrefois, s'était couvert d'un masque hautain. Elle ne voulait pas croire à l'élévation des sentiments. Elle avait cuirassé son cœur contre les séductions et s'était juré désormais de ne tressaillir à aucune douleur terrestre. Elle oubliait que la religion divine, c'est la charité, l'amour pour autrui et le pardon pour les grands coupables.

Mais, à la vue de Gaston baignant ses mains de larmes brûlantes et retenant ses sanglots dans sa poitrine, à la vue de ce désespoir effrayant dans sa sincérité, son cœur, bon jadis, malgré elle s'était ému. Elle avait pensé, elle aussi, que l'amour un temps l'avait fait vivre.

— Attendez, dit-elle ; je ne vous promets rien. Il me faut aussi la consulter.

Elle disparut dans les longs corridors, et plusieurs portes se refermèrent sur elle.

Gaston était seul dans une vaste salle d'une hauteur excessive. Il se promena lentement et le bruit

de ses pas sur les dalles froides le fit frissonner. Il regarda autour de lui. Au-dessus de sa tête, il y avait un christ le front couronné d'épines. Gaston baissa les yeux et attendit avec anxiété. Tout ce qui l'entourait pesait sur son cœur d'un poids horrible. Il entendit des pas qui se rapprochaient, il prêta l'oreille: une ombre apparut dans le clair-obscur de la pièce. Il s'avança et tendit les bras.

— Louise ! exclama-t-il.

La sœur qui était devant lui leva son voile, et Gaston recula en poussant un cri.

— Vous ! vous ! put-il à peine articuler.

— Monsieur, dit la sœur, ce n'est pas moi que vous attendiez, mais tranquillisez-vous, sœur Louise ne va pas tarder à paraitre. Je l'ai devancée pour vous prévenir de son arrivée et vous rassurer sur le retard apporté à cette entrevue.

— Vous ! répétait Gaston, d'une pâleur livide.

— Monsieur, continua la sœur, vous êtes le seul homme qui, depuis la fondation de cette maison ait eu permission de s'entretenir avec l'une de nous. J'ai obtenu plus encore, et vous verrez celle que vous venez y chercher, ici même, et non à travers une grille, comme les lois les plus indulgentes de la communauté l'exigeraient.

— Et c'est vous qui avez prié pour moi ! s'écria Gaston au comble de l'étonnement et de la stupéfaction.

— Seulement, ajouta la sœur, dont le visage, d'une rayonnante beauté, ne reflétait aucune sen-

sation, j'ai été chargée par notre supérieure d'assister à cette entrevue.

— Vous ! et vous n'avez pas refusé ?

— Il le fallait. De plus, j'ai reçu ordre de répéter fidèlement toutes les paroles qui seront prononcées par elle et par vous dans cet entretien, qui ne doit pas durer plus de vingt-cinq minutes.

Gaston courba la tête. La femme qu'il avait devant lui se nommait mademoiselle de Saint-Contest. Il l'avait rencontrée, trois ans auparavant, dans une soirée, chez la duchesse de Lesdiguières, à Versailles.

C'était l'époque dissipée de sa vie, celle où il dépensait follement ses écus et jetait, plus follement encore, son amour à la tête de toutes les femmes jeunes et belles. Mademoiselle de Saint-Contest s'était trouvée du nombre. Gaston avait à ses genoux joué la comédie éternelle qui lui avait si bien réussi à la cour.

Celle-ci commençait à vivre ; son cœur naissait à peine ; elle crut à la sincérité de l'éloquence et de la passion. Pleine de foi, elle s'était donnée tout entière, livrant son honneur et sa destinée à l'homme qui emportait son premier amour. Trois mois après, elle acquérait la certitude qu'elle était trompée. Elle sentit qu'il ne lui restait que deux routes à suivre : celle qui conduit au boudoir de la Marion Delorme et de Ninon de Lenclos, ou celle de la retraite, qui conduit au pardon et à la résignation.

Elle n'hésita pas et fit ses adieux au monde, par-

donnant à l'homme qui l'avait perdue, et n'accusant qu'elle-même de son avenir détruit.

Mais, après trois ans, la fatalité voulait que ce fût elle qui devînt témoin d'une scène d'amour entre cet homme et la rivale de son bonheur.

Il y avait là à douter de la Providence, si, dans ce fait étrange, la justice de Dieu ne se révélait pour Gaston.

Il se retourna vers mademoiselle de Saint-Contest :

— Vous avez dû me maudire? fit-il.

— Non, je vous ai pardonné.

— Merci ; vous êtes une sainte, et vous n'aviez pas besoin d'habiter avec les anges pour arriver à Dieu.

On entendit le pas de Louise de Lansac qui approchait. Gaston frissonna :

— Vous ne me trahirez pas? fit-il.

— Non.

— Mais cette scène va être cruelle pour vous.

— Je ne l'entendrai pas, et je ne sais ce que je répondrai à ceux qui m'interrogeront. Dieu me pardonnera cette faiblesse comme je vous ai pardonné votre faute.

Gaston, saisi d'admiration, voulut s'emparer de la main de la jeune femme et la porter à ses lèvres.

— Oubliez-vous, monsieur, dit celle-ci, que je ne suis plus votre maitresse, mais sœur Gabrielle.

Gaston se retira confus ; Louise de Lansac, le voile baissé, était devant lui.

Indécis, embarrassé, il n'osait lui prendre la main, et ne trouvait pas un mot à lui dire, tant la présence de mademoiselle de Saint-Contest le troublait. Il se retourna, il chercha des yeux : elle avait disparu.

— Seul ! s'écria-t-il ; seul avec elle ?

Et, découvrant le visage éblouissant de beauté de Louise de Lansac, il s'agenouilla à ses pieds avec un saint recueillement ; il pleura toutes les larmes qu'il contenait en lui-même depuis si longtemps. Il prit une de ses mains dans les siennes : cette main était blanche et froide comme le marbre des tombeaux. Gaston colla la main froide à ses lèvres.

— Que faites-vous ? s'écria celle-ci ; ne sommes-nous pas surveillés ?...

— Non, on nous a laissés seuls. Puis, que m'importe ? Je vous aime, Louise, et je ne vous quitte plus.

— Taisez-vous ! on pourrait nous entendre.

— Louise, je veux vous rendre au soleil de Dieu, au bonheur, à l'amour !

— Fou que vous êtes ! dit la jeune femme d'une voix saccadée, ignorez-vous qu'un engagement sacré me retient ici ?

Gaston allait répondre, quand la vue de mademoiselle de Saint-Contest, qui entrait, cloua les paroles sur ses lèvres.

— Sœur Louise, dit celle-ci froidement et affectant de ne point regarder Gaston, permettez que

je vous rappelle que notre supérieure n'a accordé que vingt-cinq minutes à cet entretien, et qu'elles vont être écoulées.

Louise de Lansac baissa la tête.

— Je vous suis, fit-elle avec résignation.

— Un instant ! s'écria Gaston. Madame, dit-il, se tournant vers mademoiselle de Saint-Contest et à voix basse, je sais tout ce que cette scène a de cruel pour vous : mais, de grâce, prolongez-la de quelques minutes encore : montrez-vous sublime et bonne jusqu'au bout.

La jeune sœur ne répondit pas et s'éloigna.

— Louise, dit Gaston aussitôt qu'ils furent seuls, écoutez-moi, ceci est solennel et irrévocable. Je suis décidé à mourir si je ne vous arrache de ce couvent.

— Folie... vous dis-je ?

Et entraînant Gaston jusqu'à la grande et unique fenêtre de la vaste salle, Louise de Lansac lui montra du doigt les larges fossés qui entouraient le couvent de Hall-Brucken.

— Voyez, dit-elle, c'est ici une maison de retraite, un asile de pauvres femmes perdues pour le monde, mais c'est aussi une forteresse imprenable.

— Où donne votre cellule ?

Il y eut un sourire de mélancolique raillerie sur les lèvres de Louise de Lansac.

— Là-bas, fit-elle, tout là-bas, ma fenêtre est la dernière de ce côté, entendez-vous?... celle où les fossés sont les plus profonds et où l'eau coule la plus rapide.

Gaston, penché en dehors, examinait avec attention le point qu'avait désigné mademoiselle de Lansac.

— Eh bien? fit-il, le bonheur dans les yeux et appuyant sa main brûlante sur celle de la jeune femme, au delà des fossés, il y a la terre ferme?...

— Oui.

— A vingt pas de la muraille, il y a un vieil arbre?

— Que voulez-vous dire!

— Cet arbre est gros, solide et haut... Regardez, le vent secoue sa cime à la hauteur de la fenêtre de votre cellule,

— Gaston, vous n'y pensez pas?

— Ce soir...

— Mais l'arbre est à une distance de plus de vingt-cinq pas!...

— Les branches sont flexibles et tiennent fortement au tronc. Ce soir à onze heures, entr'ouvrez votre fenêtre et laissez-vous couler dans mes bras... vous serez libre et à moi.

Mademoiselle de Saint-Contest, le visage plus effrayant de pâleur encore que la première fois, entrait de nouveau.

— Sœur Louise, fit-elle, il y a quarante minutes.

— Je vous suis, ma sœur.

Louise, tendant la main à Gaston lui dit à peine adieu et s'éloigna vivement, Gaston restait seul.

— A ce soir! se dit-il, le cœur gonflé de bonheur et ne doutant plus du succès, et demain, en route pour la France!

La nuit tendait son suaire aux quatre coins de l'horizon ; la lune seule éclairait le paysage. Maurice, Henri et Gaston gravissaient à cheval la montagne de Hall-Brucken. Devant eux s'élevait, à une hauteur considérable, une longue masse noire : c'était le couvent de Hall-Brucken, bâtiment carré, percé par des fenêtres en ogive, et entouré d'eau de trois côtés. Aucune lumière ne brillait dans l'intérieur du couvent, et le silence morne qui y régnait indiquait que tout sommeillait dans la solitaire demeure.

Les trois jeunes gens descendirent de cheval au pied d'un chêne monstrueux, pour le moins centenaire. dont le tronc, d'une grosseur inouïe, donnait naissance à une quantité de branches flexibles. chargées de feuilles.

Deux de ces branches, s'élançant étroitement, se renversaient sur les fossés.

— C'est là qu'il me faut aller, dit Gaston. A onze heures, elle m'attendra à la troisième fenêtre de la dernière galerie, celle qui fait face à ce vieux chêne.

En ce moment, un éclair déchira la nue, et le bruit du tonerre, bruit sourd, éloigné, se fit entendre. Bientôt de gros nuages gris amoncelés au-dessus de la montagne se déchirèrent, et le ciel apparut tout en feu. Les éclairs se succédèrent sans interruption. Quelques gouttes d'eau commencèrent à tomber.

— Mauvaise nuit ! dit Maurice.

— Belle nuit, au contraire, s'écria Gaston. celle où l'on arrache sa maitresse de la tombe.

Le feutre rabattu, enveloppés dans leurs manteaux, les trois frères attendant l'heure convenue, faisaient tête à l'orage. Onze coups tintèrent au cadran du couvent.

— Onze heures! exclama Gaston; que Dieu prenne ma vie s'il ne me rend ma maîtresse.

Il jeta son manteau à terre, et se disposa à gagner la branche qui devait le conduire à la fenêtre de Louise de Lansac.

Vêtu d'un simple justaucorps brun sans broderies et sans ornements, de chausses de même couleur et d'un ceinturon de cuir où reposait la hache dont il s'était, ainsi que ses frères, muni pour les besoins de son expédition; on ne l'eût pas, dans la nuit sombre, distingué à dix pas. Il s'approcha de l'arbre ; mais en cet instant la pluie tomba avec tant de force, qu'il fut obligé de s'arrêter pour respirer.

— Attendons, dit Henri, qui avait fort à faire à retenir les chevaux qui, effrayés par l'orage, piaffaient, hennissaient, et eussent voulu partir au galop.

— Attendre! fit Gaston ; mais la mort n'obtiendrait pas de moi une minute de répit!

Et, ce disant, il prit le chêne à bras-le-corps et se mit à le gravir. Maurice le suivit, et tous deux, à une hauteur d'une douzaine de pieds, suspendirent l'ascension. Il ne s'agissait plus alors de continuer en droite ligne, mais de se risquer sur la branche flexible qui, à demi renversée sur les fossés, aboutissait à peu de distance de la fenêtre dési-

gnée par mademoiselle de Lansac. Maurice se tint en arrêt pour porter secours à Gaston, ou l'avertir si la branche fléchissait. Les éclairs fendaient la nue sans interruption, éclairant de leurs lueurs fantastiques le monastère droit et sombre.

Le tonnerre grondait toujours, frappant les échos de ses détonations inégales. Gaston, les cheveux ruisselants, le front glacé et le cœur agité, parvenait à se frayer une issue vers le but poursuivi. De petites branches s'opposaient à son passage, il les brisa; la hache à la main, il continua son œuvre de péril, et arriva à l'extrémité de la branche sur laquelle il s'appuyait. Il jeta alors les yeux vers la fenêtre de la cellule de Louise de Lansac; celle-ci était agenouillée, les mains jointes et tendues vers lui. Il poussa un cri de joie et un cri de désespoir à la fois. Il constatait que la branche, montant plus haut que la fenêtre, ne se penchait pas comme il l'avait espéré à son extrémité. Or, il lui était impossible, du point où il se trouvait, d'atteindre à la maudite fenêtre.

— Joue de la hache! cria Gaston à Maurice.

— Es-tu fou?

— Il n'y a que ce moyen.

Deux à trois coups secs retentirent.

— Plus fort! criait Gaston; Louise est dans des transes mortelles, et tu prolonges son agonie.

Maurice, la sueur au front, redoubla ses coups, et, sans rien calculer, se mit à frapper sans relâche.

La branche craqua sourdement, et Maurice, s'arrêtant subitement, eut un frisson par tout le corps.

— Bravo! cria Gaston ; je ne suis pas mort, et le gros de l'affaire est fait.

Et, sans songer au péril qui le menaçait, il se renversa à demi et parvint à atteindre du bout du doigt la fenêtre de Louise de Lansac. Vêtue de ses vêtements religieux, le voile sur le visage, la jeune femme se haussa sur le tabouret, et tendit résolument les bras à l'imprudent.

— Je ne dois pas vous dissimuler qu'il y a cas de mort pour tous deux, fit celui-ci à voix basse.

— Eh bien! répondit-elle d'une voix émue, nous mourrons ensemble.

Elle était dans les bras de Gaston, qui, la retenant d'une main, de l'autre se cramponnait à tout ce qu'il rencontrait pour ne pas rouler dans les fossés. Il tremblait maintenant, l'homme vaillant, il tremblait pour lui, qui, désormais, croyait sur la terre au bonheur des anges. Henri poussa un cri de joie, et Maurice reçut dans ses bras la jeune femme froide et pâle. Gaston, ivre de joie, mit pied à terre et courut à elle. Alors la jeune femme rejeta son voile en arrière et la lune l'éclairant en plein, Gaston porta la main à ses yeux et se recula effrayé et stupéfait.

— C'est un rêve! murmura-t-il; mais relevant les yeux, il se convainquit avec un déchirement dans la poitrine et un monde dans la tête que la

femme qu'il avait devant lui n'était pas Louise de Lansac.

— Quoi d'étrange à ce que je sois là? disait celle-ci ; n'est-ce pas naturel ?... Délaissée par vous, dans un moment de dépit, de folie, j'ai couru au cloître, et là, j'ai prononcé des vœux absurdes. Le lendemain, je pleurais jusqu'à mes jours d'abandon, et j'aspirais à la liberté. Personne n'était assez puissant pour me délier de mes serments et me rendre cette liberté ; il fallait bien que ce fût celui qui me l'avait fait perdre qui me la fit retrouver.

Gaston, pleurant dans les bras de Maurice, n'entendait plus, et s'imaginait qu'à son oreille tintait la dernière heure de sa vie.

— Mais je ne me trompe pas, se disait Henri ; c'est bien là mademoiselle de Saint-Contest, que j'ai rencontrée pour la première fois, il y a deux ans, à Versailles, et qui se montrait si amoureuse de notre pauvre Gaston, qui, dans ce moment-là, ne voyait que par elle. « Comme elle se venge aujourd'hui ! »

V

Où le beau Lauzun retrouve le pauvre Fouquet. — La protégée de madame de Montespan fait son chemin. — Les aveux et les regrets de la favorite. — Toujours trop tard. — Un astre nouveau. — La fortune de mademoiselle de La Vallière. — Le règne des blondes. — Un joli portrait de femme. — Un nuage passager pour la favorite puissante — Le roman dans ses détails. — Les rubans flottants. — L'intrigante joue son rôle. — La Montespan en pâlira, la Fontanges en mourra, mais la grande dévote sera reine. Un astre qui tombe, une vie qui s'éteint. — La coiffure à la mode. — Ingratitude royale. — Femme à battre, mais non à empoisonner.

Lauzun, au faîte de la puissance et à la veille d'épouser la petite-fille de Henri IV, se trouvait encore un beau matin dans un des noirs cachots de la Bastille. Pour cette fois, il devait se contenter d'y rester dix années. Louis XIV, qui ne l'aimait pas, avait prêté l'oreille aux médisances de ces ennemis. On accusait le petit gentilhomme d'avoir levé la main sur la grande Demoiselle, et, dans maintes occasions, d'avoir rabaissé sa dignité de princesse du sang. L'orgueil du monarque s'en

était offensé, et il avait résolu d'effacer enfin l'ambitieux Lauzun de la liste des vivants.

Celui-ci, à la Bastille, rêva de s'évader, et passa ses nuits à pratiquer un trou profond qui devait, sans nul doute, le conduire à la liberté. Le travail achevé, il s'aperçut qu'il s'était fourvoyé, et que le trou creusé avec un si grand soin le menait tout simplement chez Nicolas Fouquet, arrêté, comme on s'en souvient, quelques jours après la fête de Vaux-le-Vicomte. Il y avait de cela sept années. Le malheureux était alors complètement oublié. On continua de l'oublier jusqu'au dernier jour. Lauzun, se voyant honoré d'un tel voisin, eut hâte de lui apprendre les affaires de l'Etat et surtout les siennes propres. Au récit de ces dernières, Fouquet, dans sa cage de fer, haussa les épaules.

Pendant ce temps, madame de Montespan, l'ennemie la plus implacable de Lauzun, donnait au roi un nouvel enfant, lequel devint plus tard un très-laid personnage.

— A quelle duchesse confierons-nous la direction de cet enfant ? avait demandé Louis XIV à sa royale maîtresse.

— Est-il nécessaire qu'elle soit duchesse?

— Je tiens à ce qu'elle soit de bonne maison.

— J'ai votre affaire, sire, madame Scarron.

— Pouah !

— C'est une excellente personne.

— Que vous me citez sans cesse et qui a le don de me déplaire profondément,

— Vous reviendrez, sire, de cette aversion, elle est jeune, jolie, d'un esprit charmant, d'un cœur évangélique et d'une abnégation superbe.

— Je vois que c'est décidément votre protégée.

— Elle le mérite. Je ne sache pas, si ce n'est sa petite naissance, de femme plus parfaite à la cour.

— Et vous tenez à ce qu'elle soit la directrice du duc du Maine? Qu'il en soit fait ainsi que vous le désirez, madame; mais, prenez garde, ce nom-là ne me dit rien de bon.

Le lendemain, madame Scarron, mandée par la favorite royale, accourait chez cette dernière et lui mouillait les mains de larmes de reconnaissance.

— Vous voyez ce que je fais pour vous, disait la marquise de Montespan; je veux faire plus encore que de commencer votre fortune, je veux la mener à bien. Le roi vous déteste; il vous aimera. Votre nom lui déplaît; il vous en donnera un lui-même, plus brillant et plus sonore. Vous êtes la directrice du petit duc du Maine; vous la serez de tous les enfants qui naîtront du roi. Qui sait si un jour vous ne prendrez pas le titre de gouvernante des enfants de France!

— Madame, vous m'accablez de vos bontés. Comment serai-je jamais assez puissante pour m'acquitter envers vous?

La marquise de Montespan releva la tête avec hauteur.

— Vous n'avez pas besoin d'être puissante pour me prouver votre attachement, dit-elle d'un ton

sec; soyez-moi dévouée, c'est tout ce que je réclame.

Madame de Maintenon le fut singulièrement. Il n'est besoin que de voir le résultat qu'elle obtin pour s'en convaincre.

Mais accordons pour un moment la parole à madame de Montespan qui nous donnera plus que nous pourrions le faire nous-même, la clef de la situation.

Le roi a toujours manifesté un fond de religion dont il avait des accès fréquents, surtout aux approches de Pâques et des autres grandes fêtes de l'année. Cette fois-là, ce fut bien pis raconte la favorite, il y eut un jubilé, et le roi sans me le dire témoignait assez le désir que je m'absentasse de la cour.

Pour lui plaire je consentis à aller à Paris, où je fis mon jubilé avec une exactitude scrupuleuse. Quand il fut fini, les plaisirs succédèrent aux actes de dévotion.

Mais, mes parents trouvèrent mauvais que je fusse aussi longtemps absente de la cour, et me représentèrent que ma qualité de favorite du roi ne devait pas m'exclure des privilèges attachés à ma personne.

Priviléges délicieux. un monde que ce grand siècle...

Je consultai monseigneur de Meaux (Bossuet) dans lequel j'avais beaucoup de confiance, et il m'assura qu'il ne voyait aucun inconvénient dan

mon retour. Je partis donc, et mon devoir me conduisit en premier chez la reine. Madame de Richelieu, madame de La Mothe et autres, vinrent le soir même me visiter ; j'avais un cercle nombreux qui fut bien étonné de voir arriver le roi, qui me parlant d'abord avec quelque indifférence, me pria bientôt de passer dans mon cabinet et se mit à m'assurer de toute sa tendresse J'étais encore la souveraine du souverain.

Elle l'était, en effet, la fière et hautaine marquise, mais la grande dévote était derrière, et elle ne se méfiait pas assez.

Pour le moment, elle ne paraissait pas à craindre.

Le roi ne voulait pas la voir. Celle-ci alors se résignait, se faisant pateline et douce pour la favorite, à qui, sous le plus futile prétexte, elle adressait de longues lettres, dans l'espoir que celle-ci les ferait lire au roi. La chose arrivait souvent, et Louis XIV de s'écrier qu'il prisait fort le style et fort peu celle qui le possédait.

Tout cela n'est-il pas divin. Le roi qui exile sa favorite pour faire son jubilé, les parents qui conseillent à la maîtresse de revenir trouver l'amant, et celui-ci qui accourt aussitôt l'occuper à nouveau de sa tendresse.

Dieu avait son compte, c'était bien le moins que ce pauvre roi s'amusât un peu.

Cependant, madame de Montespan ayant eu d'autres enfants, la position de Madame Scarron gagnait

tous les jours. Elle habitait une petite maison du Marais où elle était très-bien, mais à l'étroit et loin de la Cour ; elle fit si bien, l'habile femme, que le roi la lui fit quitter et lui accorda de venir à Versailles. Attendez, elle occupa sous les combles, petite chambre perdue sous les toits, à laquelle un escalier dérobé conduisait. C'était une mansarde du commun. Mais peu importait à la veuve Scarron, elle était dans la place, et, avec l'aide de Dieu, elle savait bien quelle arriverait ailleurs.

Là, elle se fit plus douce et plus humble encore que par le passé avec la marquise de Montespan, et surtout ne négligea rien pour se faire remarquer du roi. Mais celui-ci ne songeait pas malheureusement encore assez souvent à son salut et souriait plutôt à l'idée de se divertir.

Question de temps, madame de Maintenon attendait.

Turenne avait été coupé en deux par un boulet de canon, le Palatinat n'existait plus, la Hollande était bouleversée et l'Allemagne en feu ; on pensait qu'il était grandement temps de faire la paix et de revenir aux fêtes brillantes du commencement du règne et aux royales amours. La paix fut signée, et Louis XIV, tout au plaisir, parut dans un bal de nuit avec un gros diamant au doigt.

C'était là un signe que madame de Soubise seule comprit. Le lendemain, celle-ci avait de magnifiques pendants d'émeraude, et, la nuit suivante, le roi, à la grande stupéfaction de Marie-Thérèse, qu

fit retentir l'air du bruit de ses plaintes, disparaissait de la chambre conjugale.

Amour d'un jour, ivresse d'une nuit. Le roi redevenait gaillard et il oubliait déjà madame de Soubise dans les beaux yeux de madame de Ludre, quand la marquise de Montespan elle-même lui présenta une jeune fille qui faisait alors l'admiration de la cour.

Oh ! les femmes!... incorrigibles, toujours des verges pour se faire fouetter. Un astre nouveau s'était levé sur Versailles, dit un historien, et avec un tel éclat, qu'il avait tout éclipsé de ses rayons ; c'était encore une des filles d'honneur de Madame, d'une beauté superbe, Marie-Angélique de Fontanges. Le roi, qui était à cet âge où l'on recherche comme un dernier reflet de la vie une passion jeune et gracieuse, s'éprit de Madame de Fontanges; tout se fit, désormais, par la volonté et les coquetteries de la jeune favorite ; elle fut la souveraine un peu marbre et ivoire chantée par les courtisans, et madame de Montespan fut inquiète un moment de l'avoir trop louée. Il ne fut plus parlé alors à la cour que de la belle de Fontanges, et toutes ses volontés devinrent des ordres.

Le roman du roi avec mademoiselle de Fontanges fut en quelques jours l'histoire de Versailles et de Paris. On le conta même dans les solitudes des carmélites, et sœur Louise de la Miséricorde en souffrit jusque dans sa retraite.

La cour de Louis XIV resplendit sous le règne

des blondes. Le roi-soleil aimait la moisson dorée. Mademoiselle de Fontanges était blonde comme la Violante du Titien, — presque rousse, — ce beau blond de Venise qui ruisselle dans les *Décamerons* du Giorgione, et qui est la fête des yeux pour les coloristes,

A toute époque, le blond a été la couleur aristocratique, comme le brun la couleur du peuple. On dit encore, à l'heure qu'il est, une brunette pour désigner une grisette. Depuis Ève, qui était blonde, le blond, voire le blond ardent, a été considéré comme le signe caractéristique de la beauté de race (1). Les matrones romaines, d'après Valère-Maxime inondaient leur chevelure de poudre d'or. Les femmes eurent, selon le temps, des procédés différents pour se teindre les cheveux, et l'on sera moins surpris des merveilleuses chevelures dont le Titien nous a laissé de si splendides spécimens quand on saura que les coquettes filles de l'Adriatique devaient ces nuances flamboyantes à l'art des parfumeurs et des chimistes.

Au XVIIe siècle, le blond est de plus en plus en faveur. Hors du blond, point de salut, point de beauté. Blondins et blondines, il n'est question que de cela à cette époque de fêtes et de plaisirs. Les élégants sont des blondins. Les bruns et les brunes trouvent le moyen d'être blonds quand même, témoin madame de Bouillon qui, étant une brune

(1) *Les Cours galantes* par Gustave Desnoireterres.

piquante, peut impunément se faire appeler, grâce à certains procédés artificiels « beauté charmante et blonde. »

On n'a pas de portraits authentiques de mademoiselle de Fontanges. Mais a-t-elle eu le temps de poser? Tous les contemporains, même les femmes, même madame de Sévigné, la représentent comme la plus belle femme de son temps, — son temps qui ne dura qu'un matin! Madame de Sévigné la trouva si belle, qu'elle la surnomma *la belle beauté*. Quel était le caractère de cette beauté? « Belle comme un ange et sotte comme un panier, » dit l'abbé de Choisy. Voilà tout un portrait qui se détache du cadre; mais ce n'est pas là un portrait ressemblant. Si j'en crois d'autres portraitistes à la plume du même temps, elle était, en effet, belle comme un ange « toute parée de sa candeur et de sa virginité. » Blanche avec des tons roses, pâlissant et rougissant tour à tour, n'étant maîtresse ni de son cœur ni des mouvements de son cœur; grande comme mademoiselle de Lavallière, elle n'avait pas sa grâce de roseau penché, mais elle avait cette charmante maladresse des filles qui entrent à peine à l'école de l'amour. Elle fut dépaysée à Versailles jusqu'au jour où elle y fut reine. On riait d'abord de la voir si timide au milieu de toutes ces belles familières. Elle n'osait ni aller ni venir; elle craignait les moqueries; il semblait qu'elle marchait sur les flots, tant elle avait peur d'avancer; mais enfin, elle fit le pas des dieux, dit

Arsène Houssaye, le chantre des étoiles et des majestés royales. Ce fut de Paris à Versailles dans ce tête à tête amoureux que le roi et la nouvelle favorite se jurèrent un amour éternel Prouesse de femme, serment de roi. Le lendemain c'était grande chasse et Louis XIV chassant à côté de la Fontanges était comme fou.

Mademoiselle de Fontanges était vêtue ce jour-là, dit Bussy-Rabutin, d'un justaucorps en broderie d'un prix considérable, et la coiffure était faite des plus belles plumes qu'on eût pu trouver. Il semblait, tant elle avait bon air avec cet habillement, qu'elle ne pouvait pas en porter un qui lui fût plus avantageux. La crainte qu'avait son amant qu'il n'arrivât quelque accident à cette nouvelle chasseresse l'obligea à rester toujours à ses côtés : il ne l'abandonna point ; et, après lui avoir donné le plaisir de faire passer devant elle le cerf que l'on courait, il s'écarta avec elle dans le lieu le plus couvert du bois pour lui faire prendre quelque rafraichissement.

Ce fut alors au tour de madame de Montespan, qui avait levé la tête si haut devant mademoiselle de La Vallière, de la courber devant mademoiselle de Fontanges. La nouvelle favorite dépensa cent mille écus par mois. Elle se fit nommer duchesse, et fit porter la queue de sa robe par d'autres duchesses. Mademoiselle de La Vallière avait eu deux chevaux à son carrosse, madame de Montespan en avait quatre, mademoiselle de Fontanges en voulut huit. Et elle fit son apparition, un jour, dans la

cour de Versailles, étendue dans un carrosse tout doré et traîné par ses huit chevaux.

C'était, somme toute, une poupée que cette petite folle, mais elle plut au roi ainsi et elle l'emporta. Ainsi va le monde. Mademoiselle de La Vallière avait arrangé la coiffure de madame de Montespan; celle-ci effeuilla des roses dans celle de mademoiselle de Fontanges.

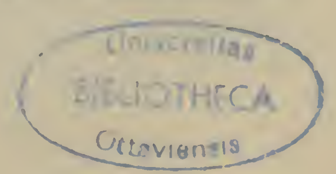
Elle était duchesse, on peut dire qu'elle était reine. Elle était plus que les maréchaux de France et les évêques, qu'elle molestait à son petit lever, plus que le roi qui était à ses pieds, qui ne se souvenait plus de mademoiselle de La Vallière et ne voyait même plus madame de Montespan.

L'écervelée, elle pendait la tête et soulevant l'olympe. Le Dieu étai tivre. Mais hélas ! comme toutes les choses trop belles, cela n'allait pas longtemps durer. Un matin la belle Fontanges faisait comme les autres une halte à Port-Royal.

Le roi n'aime plus, il est las, il cherche ailleurs, et la belle éplorée en mourra.

Vous apprendrez une nouvelle qui n'est pas un secret et vous aurez le plaisir de la savoir des premières, écrit madame de Sévigné ; mademoiselle de Fontagnes est duchesse avec vingt mille écus de pension ; elle en recevait aujourd'hui des compliments dans son lit.

Le roi y a été publiquement: elle prend demain son tabouret, et s'en va passer son temps de Pâques à une abbaye que le roi a donné à une de ses



sœurs. Voilà une manière de séparation qui aura de l'honneur à la sévérité de son confesseur. Il y a des gens qui disent que cet établissement sent le congé en vérité, je n'en crois rien. Le temps nous l'apprendra.

Le temps le lui apprit bien. Après une si belle ascencion, quel rapide déclin.

Tout cela c'est le mensonge de la santé et de la faveur : s'écria-t-elle encore, madame de Fontange est partie pour Chelles; elle a quatre carrosses à six chevaux, le sien en a huit; toutes ses sœurs y étaient avec elle : mais tout cela est si triste, qu'on en avait pitié ; la belle perdant tout son sang, pâle, changée, accablée de tristesse ; méprisant quarante mille écus de rente, et un tabouret qu'elle a et voulant la santé et le cœur du roi, qu'elle n'a pas : votre *médecin forcé* a fait là une belle cure ! »

Et madame de Grignan rit en lisant le numéro de son journal.

« Vous avez ri de cette personne blessée dans le service ; elle l'est au point qu'on la croit invalide.

Pauvre Fontages ! si tu avais lu ce bulletin de ta santé ! Blessée dans le service ! C'est que le service des filles d'honneur était rude en l'an de grâce 1680.

Un peu plus tard, la spirituelle gazetière ajoute : « Nous aurions entendu de notre abbaye les triomphes, les fanfares et la musique de Chelles, au sacre de l'abbesse. On dit que la *belle beauté* a pensé être empoisonnée, et que cela va droit à demander des gardes ; elle est toujours languissante, mais si tou-

chée de la grandeur, qu'il faut s'imaginer précisément le contraire de cette petite violette qui se cachait sous l'herbe. » Enfin, pour dernier mot : « On me mande que madame de Fontanges est toujours dans une extrême tristesse. »

Ce n'était déjà plus qu'une ombre. Elle fit dire au roi qu'elle s'en allait, et qu'elle voudrait bien le voir une fois encore pour mourir après.

— Demain, répondit le roi.

— Demain, il sera trop tard, soupira la mourante :

En effet, le médecin ne croyait pas au lendemain pour elle. Mais ce lendemain, elle en avait besoin, elle l'eut ; la nuit passa, et le matin, aux premières clartés de l'aube, elle se souleva sur sa couche déjà froide, rejeta le drap qui allait être un linceul et dit :

— Il va venir; faites-moi belle.

Et on la fit belle. On l'enveloppa de batiste et de dentelles, on brûla des parfums à ses pieds, on lui mit un beau collier de perles au cou, et des diamants à ses oreilles; on arrangea surtout ses cheveux avec la coquetterie qui avait fait son succès. Elle voulut qu'on la vît une dernière fois, le ruban flottant, coiffée à la Fontanges.

— Belle morte sur un lit de parade, dit-elle quand elle fut toute parée.

Mais le roi tardait à venir, et la mort approchait. Elle regardait l'heure avec anxiété et jetait sur elle un regard plein d'effroi. Elle sentait la mort et

n'attendait pas le carrosse. La grille s'ouvrit. C'était lui. Elle tressaillit et suspendit sa respiration. Louis XIV entra.

— Je vous attendais pour partir, lui dit-elle, vous êtes venu, j'oublie toutes mes douleurs.

Le roi, effrayé de voir la mort de si près, ne trouva pas une parole. A peine osa-t-il seulement effleurer la main froide qu'elle lui tendait.

Dans les yeux déjà voilés de la mourante, il reconnaissait un accent trop humain. Elle le dévorait, dit Arsène Houssaye, que le portrait de mademoiselle de Fontanges a inspiré. Elle mourait pour lui, rien que pour lui, dit-il. Dieu n'avait pas sa part du sacrifice. Elle sacrifiait jusqu'au salut de son âme. Le roi s'attendrit peu à peu jusqu'aux larmes.

— Ah! je meurs contente, dit-elle, puisque mes derniers regards ont vu pleurer mon roi.

Ce furent là ses dernières paroles, mais elle firent dire à madame de Montespan, toujours mordante. « Si elle a bien parlé, c'est qu'elle allait mourir, car de toute sa vie elle n'a pu dire un mot. »

Pour oraison funèbre, Saint-Simon lui se contente d'écrire. « Mademoiselle de Fontangnes ne fut pas si heureuse que madame de Montespan, ni pour le vice, ni pour la pénitence. »

On se passa alors cette épitaphe de main en main :

Jamais un temps si court ne vit un sort si beau;
Jamais fortune aussi ne fut sitôt détruite.
Ah! que la distance est petite
Du faîte des grandeurs à l'honneur du tombeau !

« Belle et bête comme une statue, » disait encore
ıadame de Montespan de mademoiselle de Fontan-
es. « Belle depuis les pieds jusqu'à la tête, on ne
ouvait rien voir de plus merveilleux, mais elle
tait sotte comme un petit chat, » avait dit d'elle
a Palatine.

Jugement trop sévère si on se rappelle sa réflexion
u sacre de sa sœur nommée abbesse de Chelles.
'oute la cour alors était présente et une femme,
nivrée par les parfums et la musique, s'écria : C'est
onc ici le paradis!

— Vous voyez bien que non; dit Mademoiselle de
'ontanges, si cela était, il n'y aurait pas tant d'évê-
ues.

Ce mot seul ne la venge-t-il pas des insultes de
ıadame de Montespan et de la Palatine?

« Je ne pense pas, écrivait madame de Sévigné,
u'il y ait d'exemple d'une si heureuse et si mal-
eureuse personne. »

Elle avait jeté trois millions gaiement, du haut
un balcon; elle est morte à vingt ans, et elle
laissé une coiffure. Madame de Sévigné a tort :
mbien de femmes belles comme elle, aimées
mme elle, n'ont pas même laissé un souve-
r! Elle l'a si bien imposée, cette coiffure,
'il a fallu un froncement de sourcils du roi pour
faire tomber, et que de notre temps les femmes
nt retrouvée.

Mais la pauvre femme qui était morte si jeune ne
uvait même pas grâce devant la cour et la prin-

cesse palatine. Cette dernière n'admettait, dans toute les maîtresses de Louis XIV, qu'une seule femme qu méritât d'être regrettée. C'était mademoiselle de L Vallière. Selon elle, celle-là seule avait aimé le r par amour. Madame de Soubise avait obéi à un senti ment d'intérêt, madame de Montespan à un senti ment d'ambition, mademoiselle de Fontanges à u caprice de son imagination ; quant à madame d Maintenon, elle reconnaît que celle-la était à l fois intéressée et ambitieuse, mais nullemen amoureuse.

Ecoutons-là d'ailleurs en son langage tudesque « La Montespan était un diable incarné, mais l Fontanges était bonne et simple. Toutes deu étaient fort belles. La dernière est morte, dit-on parce que la première l'a empoisonnée dans du lait je ne sais si c'est vrai, mais ce que je sais bien, c'es que deux des gens de la Fontanges moururent, e on disait publiquement qu'ils avaient été empoi sonnés. »

Madame de Montespan était femme à battr mademoiselle de Fontanges, mais non pas à l'em poisonner. Elle avait des colères soudaines, mai non point de sourdes rancunes. Elle vivait à jour ne prenant jamais de masque.

— Montons dans le même carrosse, dit-elle u matin, à madame de Maintenon ; nous y causeron et nous ne nous en aimerons pas mieux.

Pendant cinq années, l'altière marquise eut u si vif rayonnement qu'elle éclipsa le roi lui-même

Toute la cour était tournée vers cette planète ardente, qui dérangeait les astres consacrés.

Aussi ce n'était point la marquise de Montespan qui avait été la plus alarmée de la subite fortune de mademoiselle de Fontanges, mais madame de Maintenon. C'est pourquoi nous croyons que la princesse palatine avait raison de dire que madame de Montespan était femme à battre mademoiselle de Fontanges, mais non pas à l'empoisonner.

VI

L'heure de la décadence. — Où il est prouvé qu'une femme jolie est plus forte qu'un évêque éloquent. — La Vallière parlait du paradis, la Maintenon parlera de l'enfer. — Cocher, à Versailles ! — Éclat de rire et océan de larmes. — Tout le monde s'en mêle. — Qu'a dit Ninon ? — La comédie dont la Montespan est la victime et dont la Maintenon tient les fils. — La Vallière en versait des larmes, la Montespan en déchirera ses dentelles. — Le fameux bâtard. — A son tour, la voilà dévote. — C'est une maladie qui se gagne. — Ce qu'il reste d'une moisson de roses. — La poudre de succession. — La main du bourreau. — Le voisin en affaires. — La comtesse de Soissons. — Les coulisses de l'histoire.

La marquise de Montespan, n'ayant plus de rivale déclarée, n'en posséda pas plus un cœur fatigué d'elle et de ses mesures, dit Voltaire. Quand les hommes ne sont plus dans leur jeunesse, ils ont presque tous besoin d'une femme complaisante ; le poids des affaires surtout rend cette consolation nécessaire. Madame de Maintenon, qui sentait le pouvoir secret qu'elle acquérait tous les jours, se conduisait avec cet art si naturel aux femmes et qui ne déplait pas aux hommes. Elle écrivait un jour à

madame de Frontenac, sa cousine, en qui elle avait une entière confiance :

« Je le renvoie toujours affligé, et jamais désespéré. »

Dans ce temps où sa faveur croissait, où madame de Montespan touchait à sa chute, ces deux rivales se voyaient tous les jours, tantôt avec une aigreur secrète, tantôt avec une confiance passagère, que la nécessité de se parler et la lassitude de la contrainte mettaient quelquefois dans leurs entretiens.

Les Mémoires donnés sous le nom de Madame de Maintenon rapportent qu'elle dit à madame de Montespan, en parlant de ses rêves : « J'ai rêvé que nous étions sur le grand escalier de Versailles je montais, vous descendiez : je m'élevais jusqu'aux nues, vous allâtes à Fontevrault. »

Ce conte est renouvelé d'après le fameux duc d'Epernon, qui rencontra le cardinal de Richelieu sur l'escalier du Louvre, l'année 1624. Le cardinal lui demanda s'il n'y avait rien de nouveau. « Non, lui dit le duc, sinon que vous montez et je descends. » Ce conte est gâté, en ajoutant que d'un escalier on s'élève jusqu'aux nues. Il faut remarquer que, dans presque tous les livres d'anecdotes, dans les *ana*, on attribue presque toujours à ceux qu'on fait parler des choses dites un siècle et même plusieurs siècles auparavant.

Elles convinrent de faire, chacune de leur côté, des Mémoires de tout ce qui se passait à la cour. L'ou-

vrage ne fut pas poussé plus loin. Madame de Montespan se plaisait à lire quelque chose de ses Mémoires à ses amis, dans les dernières années de sa vie. La dévotion, qui se mêlait à toutes ces intrigues secrètes, affermissait encore la faveur de madame de Maintenon, et éloignait madame de Montespan. Le roi se reprochait son attachement pour une femme mariée, et sentait surtout ce scrupule depuis qu'il ne sentait plus d'amour.

En effet, madame de Montespan devait passer comme mademoiselle de La Vallière et serait un jour oubliée comme madame de Fontanges.

Il y eut dans l'année 1676 un jubilé qui fut fatal à la favorite. Louis XIV, superstitieux, trembla à la voix de Bossuet, qui lui peignit avec emphase les portes de l'enfer embrasées par le feu, et il supplia madame de Montespan de se retirer, lui annonçant que l'heure de la pénitence était sonnée. Celle-ci obéit, s'enferma dans un couvent, le temps de gagner le ciel, puis, remontant dans son carrosse à quatre chevaux, revint à Versailles.

En ce moment, Louis XIV avait une peur terrible du diable, que Bossuet lui avait si bien représenté, qu'il assura qu'il le voyait toutes les nuits ; aussi madame de Montespan ne fut pas accueillie avec tous les honneurs qui lui étaient dus, ou plutôt elle fut reçue avec trop de solennité.

Le parti de la reine et des confesseurs avait si bien capté le roi, que celui-ci avait fait la promesse de ne plus entretenir madame de Montespan en par-

ticulier. Aussi fut-il décidé que la première entrevue aurait lieu en face de toute la cour.

Nous avons déjà parlé de cette scène, mais elle est si jolie, qu'on ne saurait trop l'étudier dans ses détails.

Madame de Montespan a touché à cette entrevue dans ses Mémoires ; toute frissonnante d'émotion et de colère rentrée, elle se présenta les yeux baissés et écouta le roi, qui lui parla gravement, dans un langage biblique emprunté à Bossuet, et ne savait trop ce qu'il disait. Puis, levant les yeux, elle le poignarda d'un regard qui troubla le roi.

— J'ai deux mots à vous dire, dit celui-ci ne pouvant se contenir et entraînant la marquise dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Vous êtes donc devenu fou? lui dit à voix basse madame de Montespan.

— Oui, fou! répondit le roi, la couvrant d'un regard incendiaire, car je t'aime toujours.

Madame de Montespan n'avait pas besoin d'en entendre davantage. Elle prit la main du roi, la garda quelques instants dans les siennes, puis, regardant avec hauteur l'assemblée, elle se retourna vers Louis XIV et lui sourit.

Celui-ci, oubliant et les sermons de Bossuet, les réprimandes de son confesseur, le diable avec ses fourches, l'enfer avec ses flammes, oubliant surtout ses courtisans réunis qui le regardaient avec stupeur, se mit à débiter force galanteries à la nouvelle souveraine, qui, jugeant sa victoire assurée, lui glissa un ordre à voix basse.

Le roi s'inclina et disparut, entrainant madame de Montespan et laissant la cour stupéfaite et ahurie.

Mais madame de Maintenon veillait sur la place qu'elle s'était promise, et, sachant désormais quel était le faible de Louis XIV, elle se jura bien d'avoir raison de cet amour qu'elle jugeait à son déclin.

« Il a peur de l'enfer, se dit-elle ; nous causerons de l'enfer. »

Elle ne manqua pas à sa résolution. et toutes les fois que l'occasion lui faisait rencontrer le roi, elle avait soin de l'entretenir des châtiments terribles que Dieu réserve à ceux qui ont mal vécu.

Louis XIV frissonnait. Cette grande dévote avait le talent de lui donner la chair de poule. Elle fit plus, et voulut ramener aussi dans le giron de de l'Église madame de Montespan. C'était peut-être vertueux, mais à coup sûr profondément habile. La maîtresse partie, elle n'avait qu'à s'asseoir à sa place, et ce qui était péché pour celle-ci ne l'était pas pour elle. Un moment madame de Montespan fut vaincue, mais sa nature reprit bientôt le dessus, et un matin, en compagnie de sa rivale, sortant de la messe après avoir communié, elle cria à son cocher :

— A Versailles !

— Vous ne ferez pas cela ! s'écria madame de Maintenon.

— Pourquoi donc ?

— Parce que votre place est au couvent.

— Plus tard, une autre fois.

— Oh! non, vous n'oserez jamais un tel sacrilége, s'écria madame de Maintenon jouant la prudence effrayée.

— J'en ferai bien d'autres! s'écria madame de Montespan, se jetant dans son carrosse et brûlant la route.

Mais madame de Montespan n'était pas maitresse de sa destinée : il était écrit que sa dernière heure était arrivée. Elle continua à lutter, cependant, et par moments, elle reprenait le dessus, et chassait madame de Maintenon de l'appartement royal. Mais, lentement, celle-ci revenait sur ses pas, et quelques jours après madame de Montespan la retrouvait plus ancrée dans les bonnes grâces du roi.

Madame de Montespan, avec toute sa beauté, cette beauté qui défiait les hivers, et son esprit intarissable, ne pouvait lutter contre madame de Maintenon, ce démon femelle, qui montrait le ciel à Louis XIV à travers le ciel de son lit.

L'histoire du déclin de madame de Montespan a été contée par l'abbé de Choisy. Madame de Maintenon n'était plus dans une fort grande jeunesse, mais elle avait les yeux si vifs, il paraissait tant d'esprit sur son visage quand elle parlait d'action, qu'il était difficile de la voir souvent sans prendre de l'inclination pour elle. Le roi, accoutumé dès son enfance au commerce des femmes, avait été ravi d'en trouver une qui ne lui parlait que de vertu ; il ne craignait point qu'on dit qu'elle gouvernait : il l'avait reconnue modeste et incapable d'abuser de la familiarité

du maître. D'ailleurs, il était temps pour la santé de son corps et pour celle de son âme qu'il songeât à l'autre vie, et cette dame était assez heureuse pour y avoir songé de bonne heure. La retraite austère à laquelle les personnes en faveur sont presque toujours condamnées, ne lui faisait aucune peine ; ce fut une grande distraction pour elle d'être nommée pour faire le voyage de Baréges avec le roi, et d'autant plus grande qu'il fit dire en même temps à madame de Montespan qu'elle n'irait pas, ce qui lui donna de furieuses vapeurs, la préférence d'une personne qu'elle estimait beaucoup au-dessous d'elle la mettant hors des gonds.

Mais le roi décida de ne point faire le voyage ; il eut la bonté ou la faiblesse de le mander à madame de Montespan, qui était encore à Rambouillet, et qui partait le lendemain pour Fontevrault ; elle fut transportée de joie, et revint toute courante à Versailles. Là, elle espérait encore de rengager un prince qui avait pour elle tant d'égards, et, se flattant d'être encore aimable, elle attribuait à un reste de passion ce qui ne venait que de politesse. Le roi l'avait quittée de pure lassitude. Dès qu'elle fut revenue à Versailles, le roi alla chez elle, et continua à y passer tous les jours en allant à la messe ; mais il n'y était qu'un moment et toujours avec les courtisans, de peur qu'on ne le soupçonnât de reprendre ses chaînes rompues depuis longtemps, de peur surtout de madame de Montespan.

Je ne redirai pas toutes les péripéties de cet

amour, qui avait commencé par un éclat de rire, dit Houssaye, qui devait finir dans un océan de larmes.

Une des pages du dénouement fut un acte de comédie. Bossuet avait dit au roi, qui se plaignait des hommes et des choses :

— Sire, tant que les ministres de vos passions seront plus puissants que vos ministres d'Etat, vos passions troubleront l'Etat.

Le roi s'écria : Eh bien ! je vous abandonne mes passions !

Bossuet exigea une lettre d'adieu à madame de Montespan. Le roi écrivit la lettre la plus tendre, Bossuet « la remit à madame de Montespan et en rapporta une réponse encore plus tendre. »

Ce commerce dura quelques jours : on faisait des promesses de s'aimer chastement; on se donnait des rendez-vous pour les violer. Racine mettait en vers les billets du roi; et M. de Condom, le courrier, sans le savoir, des deux amants, couvert d'un manteau gris, allait tous les soirs de Clagny à Versailles.

Et nul n'osait critiquer ce monarque peu scrupuleux. Madame de Sévigné n'osait rire tout haut des choses de la cour. La Bruyère mettait des masques à ses vérités. Boileau riait en prose, mais s'enthousiasmait en vers. Racine versait à tous le mensonge de sa poésie. Bossuet lisait timidement quelques prophéties d'Isaïe. Molière, Molière lui-même répandait sa gaieté sur toutes ces fêtes. Il n'y avait

qu'un sage en France qui osât jeter un rire moqueur sur ce long carnaval. Ce sage, c'était Ninon de Lenclos.

Le roi avait peur de cet esprit qui frappait juste et qui courait le monde comme une monnaie sans alliages. Il avait l'habitude de demander, à chaque événement du sérail : Qu'a dit Ninon? Singulier temps : Ninon était la conscience du roi et l'opinion publique! Cependant, Bossuet vint apporter l'extrême-onction à madame de Montespan; à ce cœur qui voulait persister dans son agonie :

— Ne parlez pas, dit-elle au grand prédicateur; je sais bien que vous venez prononcer mon oraison funèbre.

Bossuet échoua, madame de Maintenon vint la seconde.

— Je sais bien ce qui vous amène, dit la marquise de Montespan qui avait été instruite la veille; l'amour du roi est mort et vous m'apportez une lettre de faire part; allez, madame, vous n'obtiendrez rien, je meurs où je m'attache.

Le croira-t-on?

Le duc du Maine, le fils du roi et de madame de Montespan.

L'étrange détermination qui le portait à se charger d'éconduire sa mère amène quelques explications sur ce jeune homme, et c'est peut-être le lieu d'esquisser son portrait. Le duc du Maine était doué d'un esprit subtil et d'une finesse de tact qui déjouait les vieux courtisans.

Sous l'enveloppe la plus gracieuse, avec l'air le plus naturel, le plus simple et qui semble plus naïf, ce bâtard du roi a le caractère d'une extrême souplesse, d'une rare mobilité, dit un contemporain. Prompt à juger les personnes qu'il approche, il excelle dans l'art de captiver leur confiance ; et il est bien rare qu'il n'en abuse pas, car son ambition lui rend nécessaires toutes les prospérités d'autrui. On dirait qu'il veut édifier sa fortune comme les abeilles élèvent leur ruche, en butinant de toute part de la faveur. Les gens inexpérimentés se laissent prendre à la petite figure douce du duc, à son air timide, à ses expressions dévotes, à ses habitudes solitaires ; mais un œil exercé ne tarde pas à découvrir tout cela : les hypocrites ont beau faire, l'équitable Providence imprime infailliblement sur leur front l'enseigne de leur perfidie. Avec son habileté, M. du Maine, qui vivait constamment dans l'intérieur du roi, s'était aisément aperçu de l'immense crédit de son ancienne gouvernante, en même temps qu'il avait suivi la marche rapide du discrédit de sa mère.

Dans cet état de choses, sa position à la cour pouvait devenir épineuse, dangereuse même, s'il suivait la ligne de ses devoirs de fils; il s'en éloigna. et se voua sans réserve à madame de Maintenon.

Il fallait lui donner une garantie de cette préférence dont il ne pouvait retenir le prix; le renvoi de madame de Montespan offrait une occasion au duc pour fournir la preuve irrécusable de son dé-

vouement à la favorite; cette occasion, il la saisit. Le bâtard du roi se rendit chez sa mère, bien décidé à lui prescrire de s'éloigner sans plus de retard et sans retour.

Mais la marquise ne voulut pas le voir, et lui fit ordonner de sortir de son appartement. Néanmoins, cette démonstration suffit à madame de Maintenon : de ce jour commença une union intime, un échange de tendresse expansive entre le duc du Maine et la favorite.

Le lendemain de cette démarche, madame de Montespan renvoya au roi toutes les pierreries qu'elle en avait reçues, et dans la soirée elle quitta Versailles pour n'y plus revenir.

Presque toute la cour se réjouit du départ de madame de Montespan; emportée, capricieuse, encline à mépriser les plus grands personnages, son règne avait attiré quelque humiliation sur presque tous les courtisans. Tout le monde craignait son humeur mordante et railleuse, sa langue était redoutée à l'égal du dard envenimé de l'aspic. Lorsque les gentilshommes de la maison étaient obligés de passer sous ses croisées pendant qu'elle y était avec le roi, ils ne manquaient pas de s'écrier :

— Allons, messieurs, il faut passer par les armes ?

Un jour cependant, il lui fallut quitter les Tuileries, Versailles, Marly, les brillants carrousels où elle était toujours remarquée; il fallut faire ses adieux à la grandeur et à la puissance sous toutes ses formes, éprouver tout ce qu'il y a de poignant

dans l'indifférence de ses amis. Chassée de la cour, des carrosses du roi, de sa pensée et de son cœur, madame de Montespan alla où allaient alors toutes les courtisanes en disgrâce, tous les favoris usés, toutes les maîtresses flétries, épées rouillées, fleurs de la veille; elle se retira au couvent.

Cette reine dépossédée avait prévu de si loin sa chute sans oser y croire, qu'elle avait fait bâtir de ses épargnes la communauté où elle se retira le voile au front, le dépit aux lèvres et une colère pleine d'espérance dans le cœur.

Pendant de longues années, elle invoqua en vain dans ses courses inquiètes le baume de la religion. On n'oublie pas si vite qu'on a été la maîtresse d'un roi de France, surtout qu'on est encore belle! Quel amour console de cet amour perdu? Des hauteurs de Petit-Bourg, à travers ces bois qu'elle parcourait sans cesse, elle cherchait Paris, la ville où elle avait régné.

Ceux qui, par une douce soirée d'été, passent en chantant sur le bateau à vapeur aux flancs de cette admirable propriété, ne savent pas toutes les larmes qui ont été répandues dans cet espace par une femme, blessée du mépris d'un roi. On la voyait fuir comme une ombre desolée, le soir, derrière les arbres de son parc, ou descendre à pas rapides jusqu'aux bords de la Seine, dont les ondes chargées de ses regrets et de ses murmures devaient les porter jusqu'aux pieds du palais de son infidèle amant. Elle subit l'oubli du roi et le mépris de son

mari. Un jour de jeûne et de cilice, elle écrivit au marquis de Montespan qu'elle le suppliait de lui rouvrir sa porte; qu'elle irait, humble et repentante, vivre sous son toit comme la dernière de ses servantes. C'était le dernier mot du renoncement a lui-même. Elle tenta pourtant de se refaire une souveraineté; elle ouvrit ses salons, pour que tout le Paris bruyant vînt lui prouver qu'elle n'avait pas abdiqué. Elle eut le beau monde comme à la cour, comme à l'hôtel de Rambouillet; on joua la comédie chez elle. Toute la France y allait. Je ne sais par quelle fantaisie cela s'était tourné de temps en temps en devoir. Elle parlait à chacun comme une reine qui tient sa cour et qui honore en adressant la parole: c'était toujours avec un air de grand respect, qui que ce fût qui entrât chez elle; et de visites, elle n'en faisait jamais, non pas même a Monsieur, ni à Madame, ni à la grande Mademoiselle, ni à l'hôtel de Condé. Elle envoyait aux occasions aux gens qu'elle voulait favoriser, et point à tout ce qui la voyait. Un air de grandeur répandu partout chez elle, et de nombreux équipages toujours en désarroi: belle comme le jour jusqu'au dernier moment de sa vie, sans être malade et croyant toujours l'être et aller mourir.

C'est Saint-Simon qui parle, La Fontaine, Boileau, Lulli, Mignard, Coysevox, Girardon, furent de sa cour. Il ne lui manqua guère que Racine. — Racine qui était tout à madame de Maintenon, Racine qui devait mourir de sa servitude. — Mais, au milieu

de ces fêtes, elle cherchait toujours, comme si Louis XIV dût venir lui-même.

Le lendemain, elle avait honte de se rattacher au passé, elle se rejetait au couvent, où elle inventait un nouveau supplice pour son corps. Ses colliers, ses jarretières, ses bracelets, ses ceintures avaient des pointes de fer, des épines imperceptibles qui lui rappelaient la couronne de Jésus-Christ. Elle avait des chemises de toile rude qui déchiraient le satin de son beau corps, elle couchait sur un lit de paille d'avoine comme les dernières paysannes de ses terres.

Mais sa beauté luttait et triomphait. Elle qui jamais n'avait fait œuvre de ses dix doigts, elle filait de l'étoupe, mouillant ce fil grossier sur ses lèvres toutes de pourpre. Même en ses retours au monde, elle avait son étoupe dans sa corbeille. C'était tout ce qui lui restait de ses moissons de roses.

Mais, pendant que Louis XIV courait de l'une à l'autre maitresse, tuant la duchesse de Fontanges, délaissant la marquise de Montespan et prêtant l'oreille aux beaux sermons de madame de Maintenon, tout le reste de la cour était en rumeur. Le bon temps de la reine Catherine et de René son parfumeur renaissait, pour la plus grande gloire des pommes de senteur, des maléfices, de la pierre philosophale, du miroir magique et des affreux grimoires. La moitié du monde consistait à l'existence de l'autre moitié. Peuple, bourgeois, magistrats, grands seigneurs, le poison n'épargnait per-

sonne, et, distribué à fortes doses, tous les jours envoyait en terre nombre de gens qui fussent contents de rester dessus. Les petites bourgeoises soupiraient après le veuvage, les fils prodigues après les gros héritages, les amants malheureux après de solides amours, les duchesses après le tabouret, les ambitieux après un brevet de quelque régiment ou de quelque duché, le collier de l'ordre savait fort se faire désirer; mais en vingt-quatre heures *la poudre de succession* réglait les comptes les plus embrouillés, et faisait perdre pied aux existences les plus tenaces.

Après Henriette d'Angleterre, dont nous avons raconté la mort, et au sujet de laquelle nous avons déjà donné un aperçu du courant d'empoisonnements de cette époque, on citait plus de quinze personnes mortes de la sorte, la duchesse de Fontanges d'abord, assurait-on. La reine d'Espagne, c'était le roi qui l'avait affirmé lui même à son souper, était morte empoisonnée avec une tourte d'anguilles. La comtesse de Pernits, sa confidente, Nina et Zapata, ses caméristes, avaient eu un sort semblable.

Depuis 1670, on fabriquait à Paris des poisons. La marquise de Brinvilliers, brûlée en 1676, après avoir eu la tête tranchée, avait laissé de nombreux adeptes. Son histoire, toute infâme qu'elle était, ne surpassait pas beaucoup celle d'une quantité de femmes de l'époque. Mariée au marquis de Brinvilliers, elle avait aimé le capitaine Sainte-Croix,

jeune homme payant de son esprit et de sa figure. Le marquis ne disait trop rien; mais le père de la marquise, se mêlant des affaires du mari, sollicita une lettre de cachet et fit embastiller Sainte-Croix. Celui-ci fut enfermé dans la même chambre où était Exili.

Or, Exili n'était rien moins que le grand connaisseur de poisons.

Pendant vingt années, il avait, avec un nommé Destinelli et un apothicaire allemand du nom de Glaser, cherché la pierre philosophale. Il faut avouer qu'il ne l'avait point trouvée, et que ni le cuivre, ni le fer, ni aucun des différents métaux employés ne s'étaient faits or dans ses doigts. Mais, s'il lui avait fallu renoncer à la pierre philosophale, il n'en avait pas été de même pour les poisons. Ruiné, il fabriqua, vendit et refit sa fortune. Mais, soupçonné à bon droit, il fut jeté à la Bastille avec ses complices. L'affaire en resta là, et Exili en fut quitte pour être logé au frais du roi. Mais, à l'arrivée de son nouveau compagnon, la rage du poison lui trotta encore par la tête. En quelques jours, Sainte-Croix devint un initié.

Rentré dans le monde, le jeune capitaine initia à son tour sa maitresse, qui, devenue haineuse et ne respirant que la vengeance, empoisonna son père, ses deux frères et sa sœur. Elle eut des relations avec Penautier, le receveur général du clergé, qui empoisonnait de son côté, et ne fut sauvée qu'en payant au poids de l'or chaque accusation. L'amour

du poison devenait idée fixe chez elle, elle s'en servit pour tous ceux qui l'entouraient, s'associa à une société faisant métier de la chose, et poussa cette passion si loin, qu'elle parcourait les hôpitaux, essayant ses poisons sur les malades, et en étudiant l'effet sur leurs visages convulsionnés.

Antoine Gobelin, marquis de Brinvilliers, son mari, avait été mestre de camp du régiment de Normandie en 1669.

On ne sait vraiment encore comment cet homme échappa à la vengeance de cette femme et de son amant. Les deux misérables comptaient-ils sur une fin fortuite?

« On ne parle ici, écrit madame de Sévigné le 1er mai 1676, que des discours et des faits et gestes de la Brinvilliers. A-t-on jamais vu craindre d'oublier dans sa confession d'avoir tué son père! Les peccadilles qu'elle craint sont admirables! Elle aimait ce Sainte-Croix, elle voulait l'épouser, et empoisonnait fort souvent son mari à cette intention. Sainte-Croix, qui ne voulait pas d'une femme aussi méchante que lui, donnait du contre-poison à ce pauvre mari, de sorte qu'ayant été ballotté cinq ou six fois de cette sorte, tantôt désempoisonné, il est demeuré en vie, et s'offre présentement de venir solliciter pour sa chère moitié. »

« Gaudin de Sainte-Croix, dit Th. Jung, est un aventurier marié, puis séparé de sa femme, criblé de dettes, il fut enfermé une première fois à la Bastille, le 19 mars 1663, et en sortit le 2 mai de la

même année. Il se retira en Angleterre, fit plusieurs voyages dans les Flandres et en Allemagne, s'y lia avec les médecins Glaser et Rabel, l'empoisonneur Eggidi, les Vanens, les Bachimont, les Gonnor, fit partie d'une association criminelle, en devint un des chefs, puis retourna à Paris, dont il fit le centre de ses opérations et de ses relations. Quant à Exili, ou plutôt Eggidi, c'était un gentilhomme de cette fameuse reine de Suède, qui avait souillé d'un meurtre, à Fontainebleau, le foyer hospitalier de la France. Dès 1650, cet homme remplissait à Rome le rôle de sicaire et d'empoisonneur. Sa sœur était fille publique. »

La marquise de Brinvilliers était pieuse, et ne manquait pas d'aller à confesse et de communier. La confession la perdit; la justice fut instruite, et on l'arrêta à Liége, où l'on trouva dans un tiroir de son secrétaire une confession générale qui révélait le nombre fabuleux de ses victimes. Ses complices furent bientôt arrêtés comme elle, et ils étaient tellement nombreux, qu'on ne pût même tous les connaitre.

Le comte de Soissons avait été aussi emporté en quelques jours, par une maladie si rapide, qu'elle avait laissé des soupçons. On racontait qu'à quelques lieues de là, la comtesse de Soissons, la deuxième nièce de Mazarin, Olympe Mancini, travaillait des poisons avec sa sœur, Marie Mancini, duchesse de Bouillon, et faisait partie carrée avec M. de Vendôme et le duc de Villeroi.

L'accusation d'empoisonnement courait les ruelles, et Marcilly écrivait à Louvois : « La comtesse est malade et accablée de fluxions. Le bruit qui s'est répandu que M. le comte, en mourant, avait dit qu'il se croyait empoisonné, court toujours. Il est ici un homme pris et convaincu d'avoir empoisonné sa femme, lequel, étant interrogé, par le lieutenant-criminel, dit que cela était vrai, et qu'il a jeté de la poudre blanche sur le visage de sa femme, sur sa gorge et sur ses mains, et qu'il en a aussi mis dans son potage ; et le pressant de dire pourquoi il a fait cela, il dit qu'il était amoureux de sa femme, et croyant qu'elle en aimait un autre, il alla touver une sienne amie, nommée dame Barbe, lui faisant des plaintes de sa femme. « Elle lui dit qu'elle lui donnerait une poudre pour s'en faire aimer, en la jetant sur elle et dans sa soupe, ce qu'il fit.

» Dame Barbe dit que cela est faux ; l'homme le soutient à dame Barbe, et dit force choses pour le prouver. Les juges sont fort embarrasés. Que faire à cet homme qui dit qu'il n'entendait pas fugue ? Cependant, la femme empoisonnée se mourait hier, et je crois à l'heure qu'il est. »

Mais l'impunité de ses crimes ne devait pas être de longue durée. A quelques années de là, on la retrouvait parmi les accusées de la Chambre ardente, à côté d'empoisonneuses avérées, telles que la Voisin et la Filastre.

Si le lecteur daigne nous suivre dans une petite

maison, basse d'étages et misérable d'aspect, du vieux Versailles, il verra comment opérait la Voisin, cette empoisonneuse célèbre du grand siècle dont il ne faut pas trop arracher le voile, et il apercevra la comtesse de Soissons venant solliciter le poison.

C'était dans une rue longue et étroite, parallèle à la rue du Jeu-de-Paume, et que l'on nommait déjà la rue des Récollets, que cette maison se trouvait. On l'apercevait en entrant du côté des bâtiments royaux. Les fenêtres, toujours hermétiquement fermées, ne révélaient rien du dehors. Les murailles étaient jaunes et sombres. Une petite porte bâtarde, seule entrée du réduit, ne s'ouvrait jamais de jour, et après le coucher du soleil ne répondait encore qu'au huitième coup d'appel. La porte, entr'ouverte, ne donnait passage qu'à une seule personne à la fois et se refermait d'elle-même aussitôt. L'étranger entré dans la place se trouvait dans une complète obscurité et avait à suivre un long corridor et deux étages à monter avant d'apercevoir la moindre lumière. Arrivé devant une deuxième porte, il frappait à nouveau et recommençait quinze fois; puis un rideau tiré derrière une petite grille se soulevait mystérieusement.

— Qui va là? demandait-on.

Si la réponse n'était pas satisfaisante, le rideau retombait sans pitié. Dans le cas contraire, une autre interrogation était faite.

— Que voulez-vous?

— Savoir.

— Avez-vous peur de la mort?

— Non.

— C'est ici l'antre de la science universelle et le sépulcre des vivants... Entrez.

La porte glissait lentement. Une torche de résine vous guidait à travers des pièces tendues de drap noir et servant à diverses cérémonies du culte diabolique.

Soudain, un immense rideau se déchirait sous vos yeux, et vous vous trouviez dans une vaste pièce, éclairée par cinq lampes d'argent retenues à la voûte du plafond par des torsades de soie.

Aux quatre angles de la muraille brûlaient douze cierges autour d'un cercueil recouvert du drap mortuaire. Sur un autel élevé dans la partie la plus obscure, les images sacrées, le calice, la croix, jusqu'aux Évangiles et aux chandeliers d'or, étaient retournés à l'envers. Sur un buffet qui disparaissait sous les cornues, les alambics, les fioles, les grimoires et tous les appareils alchimistes, une flamme violette s'échappait d'un vase profond comme une corne, évasé comme une coupe et reposant sur un trépied tordu. Au pied de l'estrade, trois squelettes étaient agenouillés dans l'attitude de la prière, et l'on entendait leurs os qui claquaient.

A part ce bruit étrange, tout faisait silence, et on n'eût pas dit que quatre personnes habitaient ce ténébreux réduit. Elles étaient à demi effacées par

d'épais rideaux, qui leur dérobaient la partie du visage que laissait entrevoir le masque.

Dans l'ombre, et plus éloignées du milieu de la chambre, se tenaient deux de ces personnes. C'étaient deux hommes, deux prêtres : l'un se nommait d'Avaux et l'autre Lesage.

Les deux autres, deux femmes, assises dans de grands fauteuils, paraissaient moins se dérober aux regards de ceux qui entraient. L'une se dérangeait souvent pour l'autre, qu'elle servait avec beaucoup de respect.

La dernière seule élevait la voix et répondait à qui venait interroger la science de l'inconnu et acheter la poudre de succession. De ces deux femmes, la première était la Vigoureux; quant à la prêtresse du temple, elle n'était autre que la Voisin, que nos lecteurs doivent se rappeler avoir rencontrée déjà à Versailles, dans cette fameuse nuit de bal masqué de la marquise de La Vieuville.

La Voisin, prévenue de la visite de quelques grands personnages, était depuis quatre heures à son poste. Il s'agissait, pour plusieurs, des plus hauts intérêts, et celle-ci n'avait garde de manquer l'occasion d'empocher les pistoles et d'augmenter sa popularité. Jamais, du reste, ses affaires n'avaient pris une aussi large extension.

Il était alors neuf heures du soir. Le nègre qui gardait la deuxième porte entendit frapper les quinze coups de rigueur et souleva le rideau noir frangé d'argent terni qui dissimulait le guichet.

— Qui va là? cria-t-il,

— Un adepte.

— Que voulez-vous?

— Savoir, maroufle, si le diable est aussi laid que ta piteuse personne.

— Avez-vous peur de la mort?

— Mordieu! si j'avais peur de la mort, je ne viendrais pas m'exposer à mourir de rire à la vue de ton bouffon visage.

— Entrez, monseigneur.

Celui que le nègre venait d'appeler monseigneur se précipita à l'intérieur, et traversa sans trébucher les différentes pièces qui précédaient la chambre noire. Comme il est facile de le deviner, c'était un habitué de la maison et un gentilhomme qui payait gros les révélations et les philtres.

— Ohé! la Voisin! cria-t-il en entrant, c'est aujourd'hui le 13 et un vendredi; tu m'as promis de me montrer le diable, et je viens faire sa connaissance.

— Si vous n'avez rien à lui demander, monseigneur, c'est inutile; le diable ne se dérange pas pour une curiosité.

— Mordieu! mais j'ai beaucoup à lui demander: d'abord, si mon second mariage est aussi bon que le premier?

— Vous avez beaucoup perdu en perdant Henriette d'Angleterre, monseigneur.

— Soit, mais je voudrais savoir si je suis aimé de la princesse palatine?

— Pas plus que de la sœur du roi d'Angleterre.

— Ah !... Et si ces deux filles qui accompagnent le comte de Guiche en Allemagne sont les enfants de ce comte de Guiche ?

— Oui, monseigneur.

— Et de Henriette d'Angleterre?

— La science reste sourde à cette demande.

Le duc d'Orléans frappa du pied avec colère.

— Mais le diable, le diable m'instruira, mordieu !

— Le diable n'a pas besoin de se gêner avec vous ; il est de vos amis.

— Puis, fit Monsieur qui se rapprocha de la Voisin et lui parla à voix basse, je voudrais savoir si Sa Majesté mon frère a de longs jours à vivre ?

— Le roi enterrera tous ses sujets, monseigneur.

— Alors ce n'est point généreux à lui de ne pas me laisser un peu régner en son lieu et place, puisqu'il est toujours sûr de reconquérir le pouvoir.

— Et que voulez-vous encore ?

— Un secret pour gouverner mon frère.

La Voisin se leva, frappa trois coups secs de sa baguette dans les feuillets d'un livre cabalistique, puis sembla prêter l'oreille à un bruit sourd qu'on entendait derrière les tentures.

Le duc d'Orléans commençait à pâlir.

— N'ayez pas peur, monseigneur, dit la Voisin ; c'est la messagère de la Mort qui vient m'avertir que Satan ne pourra se mettre à vos ordres que pour le deuxième quart de minuit.

Le duc regarda, et vit quelque chose de noir et

d'horrible qui volait lourdement au-dessus de sa tête, et qui vint se poser sur l'épaule de la Voisin.

C'était une chauve-souris de la pire espèce, dont les ailes, d'une envergure extraordinaire, battaient l'air avec opiniâtreté.

— J'attendrai, dit le duc d'Orléans, se cachant le visage de ses mains.

Une porte s'ouvrit devant ce dernier, qui entra dans une longue pièce tendue de draperies d'or et ètincelante de lumière.

Si ce n'eût été quelques attributs de magie et de sorcellerie qui dècoraient les panneaux et les voussures des portes, on eût pu se croire à cent lieues de la chambre noire et plutôt dans une des brillantes salles du Louvre qu'au seuil de l'antre de la magicienne.

Monsieur n'était pas au bout de la pièce, qu'il était rejoint par le marquis de Beuvron, le capitaine d'Aubignè, le comte de Vardes et par trois ou quatre personnages enveloppés de grands manteaux et le visage masqué. En ce moment, la Voisin causait avec animation avec le maréchal duc de Luxembourg, à qui elle proposait un pacte avec le diable pour faire marier son fils avec la fille de Louvois le ministre le mieux en cour.

— Nous verrons, dit le maréchal en souriant ; mais il n'y a vraiment que le diable qui pourrait faire ce mariage-là.

Et il s'éloigna.

Deux femmes, ayant bien soin de veiller à leurs

masques et de ramener sur le front la dentelle de leurs capuchons, s'approchèrent de la Voisin.

— Les deux sœurs ! fit Vigoureux à l'oreille de Lesage.

— Mesdames la duchesse de Bouillon et la comtesse de Soissons ! dit la Voisin en s'inclinant.

— Chut ! fit la comtesse.

— Mesdames, je suis à vos ordres.

— Ma sœur, reprit la comtesse, desire que vous lui tiriez son horoscope. Elle ne voulait pas venir ; c'est moi qui suis parvenue à l'y décider.

— Vous avez bien fait, madame ; la duchesse de Bouillon n'a rien à redouter de nos révélations.

La Voisin étala les cartes devant elle et remplit d'eau trois verres de cristal ; puis, avec sa baguette, elle frappa à coups redoublés sur la chauve-souris, qui prit la fuite et tournoya autour des lampes en poussant des cris aigus.

— Le diable n'aura pas beau jeu dans votre vie, madame, dit la Voisin : il y aura de la considération pour vous jusqu'au dernier jour.

Elle prit la main gauche de la duchesse, et en suivit méthodiquement toutes les lignes.

— Grandeur, prospérité, fortune, fit-elle : vous êtes bien la nièce du grand Mazarin.

Elle ajouta quelques mots à voix basse, et la duchesse de Bouillon, laissant tomber dans les mains de la Vigoureux une bourse pleine d'or, s'éloigna vers la porte de sortie en disant :

— Je vous laisse ma sœur ; ne lui prophétisez pas plus de mal qu'à moi.

La comtesse de Soissons s'approcha.

— Eh bien ! lui dit la Voisin, m'apportez-vous ce que je vous ai demandé ?

— A peu près ; voici d'abord un mouchoir, une chemise et deux paires de bas qui appartiennent à Sa Majeté.

— Cela ne suffit pas.

— Voici un col, et... fit-elle mystérieusement, une boucle de cheveux et des rognures d'ongles.

— Très-bien.

La comtesse de Soissons tirait de dessous sa robe une petite fiole, dont le contenu était d'un rouge sombre.

La Voisin eut un frisson.

— Du sang du roi ? fit-elle.

— Oui répondit l'ancienne maîtresse royale, qui était pâle comme une morte ; le roi a été malade : il a fallu le saigner, ce sang est bien de Sa Majesté.

— Madame, cela vous coûtera cher ; mais voici un philtre qui vous fera éperdument aimer de notre grand et puissant roi.

— Plus bas ! fit la comtesse de Soissons.

— Êtes-vous satisfaite ?

— Oui ; mais ce n'est pas tout encore : je veux être riche de mon chef. Mon oncle le cardinal a laissé, assure-t-on, une fortune immense. Mes sœurs sont plus riches que moi.... Me comprenez-vous ?

— Très-bien : vous voulez être la seule héritière

de Mazarin ? Il y a pour cela un moyen bien simple....

— Vous n'y pensez pas, madame ! s'écria la comtesse. Que mes sœurs vivent tant que le bon Dieu voudra; je veux être riche seulement.

Deux hommes entrèrent en ce moment; la comtesse de Soissons disparut.

— A tout à l'heure, lui dit la Voisin.

Les deux hommes étaient : l'un, l'abbé d'Auvergne, l'autre, François-Henri de Montmorency-Bouteville, suivi d'une espèce d'intendant qu'on nommait Bonard. Pour tous deux, il s'agissait d'un héritage qui avait été soustrait ; et, plutôt que de recourir à la justice, ils s'abandonnaient tout entier à la sorcellerie.

La Voisin leur dit à l'oreille :

— Promenez-vous dans la grande salle ; il n'y a aucune crainte d'être reconnu. Vous êtes déguisés à merveille, et chacun ici a intérêt à ne pas divulguer les secrets d'autrui.

— A minuit, messeigneurs.

Et elle se promena lentement avec une femme qui paraissait être jeune et belle, à en juger par la grâce de son attitude et le charme de sa voix.

— Madame, disait cette jeune femme, promettez-moi que vous ne tenterez rien contre le cœur du roi ; c'est tout ce que j'exige de vous.

— Si Sa Majesté daignait m'écouter, je lui prouverais comme quoi ce cœur si volage jusqu'à ce jour peut lui appartenir tout entier.

— Marie-Thérèse ne peut-être fière d'un amour qu'elle-même n'aurait pas fait naitre.

— Mais si Sa Majesté se voit complètement délaissée ?

— Je prierai Dieu, madame.

— Vous êtes une sainte, dit la Voisin, et je vous jure que ce philtre que je vous propose et que vous refusez si noblement, personne autre ne l'aura.

— Merci, cette seule crainte a pu autoriser la démarche que, ce soir, je tente près de vous.

La reine de France, aussi méconnaissable que les autres personnages qui encombraient les appartements de la Voisin fit signe à deux femmes qui l'accompagnaient qu'elle était prête à s'éloigner, et prit congé de la magicienne qui la reconduisit jusqu'au seuil de la porte. La Voisin dit à la marquise de Montespan, qui l'abordait alors :

— Votre règne est bien fini, madame.

— Il ne m'aimera donc jamais plus ? répondit celle-ci avec tristesse.

La Voisin s'était laissée entrainer derrière les tentures noires, où une autre femme lui disait :

— Il me faut un poison plus violent, entendez-vous ? plus certain surtout !

— A qui en voulez-vous donc cette fois, madame la duchesse !

— Sait-on quels sont vos ennemis, et n'est-il pas prudent d'avoir par devers soi une arme quelconque ?

— Même mortelle ?

— Sans doute.

— Les parlements n'ont pas pardonné à la marquise de Brinvilliers, madame la duchesse de Courtras-Ruvigny ?

— Que me parlez-vous de cette femme !... Elle empoisonnait par plaisir. Moi je n'obéirai qu'à une nécessité.

— Vous me demandez alors quelque chose de terrible ?

La duchesse de Courtras-Ruvigny répondit par un signe d'impatience.

La Vigoureux prit un fiole qu'elle remit à la Voisin, qui la montra à la duchesse.

— C'est ma dernière, fit-elle ; elle sort du laboratoire de Glaser, et Exili y a mis la main. Une goutte suffit, madame ; mais ne l'employez que contre quelqu'un qui ait sérieusement mérité votre colère.

— Me croyez-vous femme à vouloir me débarrasser du monde entier ?

— Convenez que le pauvre duc est bien malade, fit la Voisin qui sourit ; cet homme-là se fatigue trop. Les charges de sa place ne lui laissent aucun repos, et l'ambition lui jouera un mauvais tour.

— C'est bien possible, fit la duchesse ; il n'y a moyen de rien vous dissimuler, la Voisin. Heureusement que toutes nous tenons un peu votre vie dans nos mains, et que vous êtes muette comme la tombe.

La Voisin s'inclina.

Une petite chienne, de race anglaise, que la

duchesse dissimulait sous sa mante se roidit, poussa un faible cri, et tomba inanimée sur le parquet.

— C'est bien, fit-elle ; merci, vous ne m'avez pas trompée, la Voisin.

— L'horrible femme ! pensa celle-ci ; heureusement que ce soir même j'attends la visite de ce cher duc de Coutras-Ruvigny.

La duchesse tournait à peine le dos à la Voisin que le duc était devant elle.

— Ah ? c'est vous, monsieur le conseiller d'Etat : venez-vous me demander un poison bien violent pour tuer quelques-unes de vos femmes ?

— Non pas, j'ai bien assez déjà de me mettre en garde contre la seule que je possède.

— Que voulez-vous, alors ?

— Un contre-poison certain.

La Voisin tendit au duc une fiole enveloppée dans un lambeau de toile gommée.

— Voilà, dit-elle ; une goutte dans votre verrre, et vous vivrez cent ans.

C'est bien certain, hein !...

— Soyez tranquille ; tenez, voyez ce chien : il est bien mort, n'est-ce pas ?

— Il en a ma foi ! bien l'air ; mais... je ne me trompe pas, s'écria le duc, c'est Jiska, la petite chienne que la princessse de La Trémoille a donnée à la duchesse de Courtras-Ruvigny ?

— Eh bien ! regardez fit la Voisin.

Elle prit la fiole, en fit sauter le bouchon, mouilla le bout de ses doigts et en frotta vivement le mu-

seau de la bête, qui ouvrit les yeux, fit entendre un léger grognement, et, après quelques secondes, bondit sur ses pattes et se secoua avec force.

— Duc, si vous vous sentez jamais, après un repas par exemple, des faiblesses dans les jambes et un engourdissement dans le cerveau, faites comme moi, mouillez vos doigts et frottez-vous les tempes... Le plus attrappé ne sera pas vous.

— Merci.

Onze heures sonnaient.

—. J'ai fort à faire jusqu'à minuit. Nous avons aujourd'hui la visite du diable et de bien d'autres gens qui ne valent pas mieux.

La Voisin salua le duc et se retira.

Le salon dans lequel était entré le duc d'Orléans contenait alors plus de vingt personnes. Soit maladresse ou chose prévue, les bougies s'étaient éteintes, et la vaste pièce n'était plus éclairée que par deux torches de cire que le nègre, agenouillé au seuil de la porte, tenait suspendues au-dessus de sa tête.

Les flammes jetaient des reflets bleuâtres sur les masques de velours. La fumée formait des nuages sombres. Hommes et femmes encapuchonnés se promenaient silencieux. On eut dit les personnages fantastiques de quelque légende allemande attendant le clair de lune et l'heure du sabbat. Il y avait là peut-être aussi les plus fous de la terre.

La Voisin, dans une autre pièce, était alors occupée. On ne lui demandait rien moins, cette fois,

que de se compromettre dans une étonnante conspiration. Un certain Affinius van Enden lui présentait un jeune homme de vingt-sept ans, qu'elle se souvenait fort bien d'avoir déjà rencontré quelque part. Il était l'amant d'une des sœurs de la marquise de Montespan, cette madame de Thianges, si fière de l'esprit et de l'aristocratie de sa famille. On le nommait le chevalier de Rohan.

— Que prétendez-vous faire ? demanda la Voisin.

— Parlez sans crainte, dit Affinius van Enden ; madame est avec nous.

— Eh bien ! dit le chevalier de Rohan, je veux soulever la Bretagne.

— Diable !

— Ce n'est pas tout. Je veux faire un camp auprès du camp du roi et vendre la France à l'Espagne. Je suis soutenu par la Hollande ; l'Europe entière me prêtera main forte.

La Voisin appela la Vigoureux.

— Mes cartes, dit-elle à l'instant, celles que je n'emploie que dans les cas extrêmes ; j'ai besoin, mon gentilhomme, d'étudier les choses de fort près. Mais il y a quelques années, ne vous ai-je pas, à un certain bal masqué, tiré votre horoscope ?

— C'est possible, mais à cette époque, je ne songeais pas encore à m'engager dans cet audacieux complot.

— Et bien vous en prenait, mon gentilhomme, car je ne me trompais pas ! s'écria-t-elle. Oh ! cela, par le diable ! je vous jure, n'est pas du charlata-

nisme : chevalier de Rohan, un horrible malheur vous menace... Fuyez de cette maison... à l'heure même, sans perdre une seconde... je vois là un point noir qui grossit sans cesse et qui va vous atteindre.

La Voisin était dans un état d'exaltation impossible à décrire.

— Remettez-vous, madame, dit le chevalier avec beaucoup de calme.

— Voyez-vous? fit-elle, scandant chacune de ses paroles et brouillant vingt fois son jeu pour le recommencer à nouveau. Fuyez, vous dis-je, votre complot est absurde... Il est découvert, on vous cherche... On est sur votre piste... On vous sait ici... Cette nuit, cette nuit même...

Elle ne put continuer et tomba dans un fauteuil, harassée, essoufflée.

— Madame, cria la Vigoureux, ne vous mettez pas dans un tel état : vous savez que c'est votre mort!

— Si jeune, disait la Voisin regardant avec attendrissement le chevalier de Rohan qui commençait à pâlir, si jeune et si beau !... Chevalier, ajouta-t-elle faisant un effort surhumain pour s'exprimer, ce que je vous ai prédit dans une une nuit de folie, je vous le répète ce soir avec certitude : Fuyez! vous êtes á la veille d'avoir la tête tranchée. Et quant à vous, cher Affinius van Enden, reconciliez-vous avez le Dieu tout-puissant : les hommes ont fort l'intention de vous pendre.

— La Voisin ! la Voisin ! criait-on dans la chambre noire, voilà le premier quart de minuit qui sonne ; le diable va nous faire l'honneur de sa visite, et rien n'est prêt pour le recevoir dignement.

— Me voilà, mes enfants, dit la Voisin dont la physionomie se transforma subitement ; je suis toujours avec vous par la pensée. Vigoureux, apprête l'autel et préviens le grand-prêtre qu'il ait à se préparer aux saints offices. C'est cette nuit que les démons sortent de terre, et que les secrets du Dieu de Jacob deviennent les secrets des hommes.

— Eh ! mordieu ! la Voisin, fit un jeune gentilhomme qui entrait, tu ne commenceras pas ton sabbat sans avoir écouté ma requête et y avoir répondu.

— Vous êtes bien pressé, monsieur.

— As-tu jamais vu un amoureux ne pas l'être ?

— Il ne s'agit que d'amour ?...

— Je suis amoureux, il est vrai ; mais quoi de plus beau et de plus grave que l'amour ?

— Vous êtes fou !

— Soit... mais aussi quelle douce folie ! Vois-tu, la Voisin, l'amour que j'ai au cœur est un feu inextinguible qui me dévore et me tuera, si tu ne viens à mon aide. J'aime ma divine cousine à en mourir, et tu ne veux pas que je meure ?

— Otez votre masque, monsieur.

— A quoi bon ? Ma cousine se nomme l'adorable madame de Sévigné.

— J'aurais dû plus tôt vous reconnaître, monsieur de Bussy-Rabutin.

— Eh bien ? me laisseras-tu mourir ?

— Non ; ce serait vraiment trop dommage. Prenez cette boite, et offrez souvent des pastilles qu'elle contient à votre charmante cousine. Elles sont douces, sucrées, de bon goût, et elle y reviendra ; à la dernière, elle sera folle de vous.

— Merci, la Voisin ; mais comment à mon tour, reconnaîtrai-je un si grand service ?

— En suivant un conseil... bien désintéressé. Partez à l'instant, et éloignez-vous cette nuit le plus possible de cette maison.

— Mais pourquoi cela ? Je vois, mordieu ! chez vous nombreuse et admirable compagnie.

— Le sais-je moi-même ? Depuis dix minutes seulement, il me vient des craintes terribles. Tous ces gens que vous voyez là et qui restent, sont généralement bien en cour et ont la main haute.

— La Voisin, je suis ton conseil, et j'emmène avec moi le marquis de Villacerf.

— Il était donc là ?

— N'est-il pas fourré partout où il est question d'amour, lui qui déteste les femmes ?

Lesage parut, l'étole par-dessus la chasuble, sur laquelle figurait l'image de l'enfer, le tout brodé d'or sur un fond noir. Précédé du nègre, vêtu d'un surplis rouge, il se dirigea vers l'autel et l'office commença.

Il n'y avait pas peut-être trois incrédules dans

toute la pièce. C'était bouffon de voir tous ces visages crispés par la crainte. La fumée des torches remplissait la salle et enveloppait l'autel d'un brouillard fantastique.

Vingt-cinq bougies noires brûlaient dans leurs candélabres d'or, sans autre utilité que de prêter, par leurs reflets rougeâtres, un aspect solennel à la piteuse comédie. Sur les marches de l'autel, la Voisin et la Vigoureux étaient assises, confectionnant une quantité de petites poupées, qu'elles perçaient ensuite de coups de poignard. Elles se gardaient bien d'oublier les paroles sacramentelles exigées par la magie, aux autres, elles coupaient la tête ou présidaient à d'autres mutilations.

Le prêtre, invoquant le diable, élevait l'hostie au-dessus de sa tête. Toute l'assemblée se prosterna avec épouvante. Les portes s'ouvrirent avec fracas et se refermèrent violemment. Le vent éteignit les vingt-cinq bougies et secoua les torches, dont la flamme activée s'éleva en spirales dans l'étrange brouillard.

Sept à huit chauves-souris, lâchées à propos, battirent de l'aile contre les murailles. On entendit le croassement d'un corbeau invisible, et un gros chien, attaché à un anneau de fer dans la cour de la maison, répondit au croassement du corbeau par ce hurlement plaintif et effrayant particulier aux chiens égarés la nuit par les routes désertes.

Trois fois le prêtre éleva l'hostie. Soudain elle lui échappa des mains. Il tomba à deux genoux, le

front contre les dalles. L'autel s'entr'ouvrit, le tabernacle saint disparut, et, au milieu de l'assemblée qui se recula frappée de stupeur, apparut un fantôme blanc, la tête recouverte du capuchon et tout le corps drapé dans les plis d'un linceul traînant jusqu'à terre.

— Pardieu! si c'est monsieur le diable, nous allons faire sa connaissance, dit une voix dans la foule.

— Silence !, fit-on ; et on se rangea.

Mais au moment où le diable paraissait tout disposé à s'exprimer en public, on entendit une vague rumeur qui montait de la rue, et le bruit répété de plusieurs pas dans l'escalier.

— Nous sommes perdus! s'écria la Voisin.

Le fantôme s'approcha des torches, le linceul qui l'enveloppait prit feu, une flamme d'un rouge ardent s'en échappa, et l'on entendit une voix sépulcrale qui disait :

— Vers tous ceux qui m'invoqueront je viendrai, et tous ceux qui m'invoqueront seront pendus.

Le linceul brûlait, le fantôme avait disparu ; des hommes armés frappaient à la porte à coups redoublés ; elle vola en éclats.

— Au nom du roi, personne ne sortira de cette maison sans m'avoir donné son nom et ses titres ! dit un homme qui s'avança, et dans lequel la Voisin reconnut un officier de la police secrète.

Il fallut s'exécuter sans mot dire, et la noble compagnie, traversant une double haie de soldats

du guet, s'éloigna la mine piteuse, la curiosité peu satisfaite, et non sans quelque inquiétude sur les suites de cette affaire.

Quelques jours après, en effet, une Chambre ardente était instituée, et tous les plus grands noms de France étaient cités à son tribunal.

Le maréchal de Luxembourg, accusé de complicité avec la Voisin se rendit lui-même à la Bastille, où la Vigoureux, d'Avaux et Lesage étaient déjà incarcérés. La comtesse de Soissons fut exilée. Chassée de France, elle vint habiter la Flandre, se sauva à Madrid, s'attacha à la reine d'Espagne, qu'elle empoisonna, à ce que prétendent avec quelque apparence de raison Saint-Simon et Ravaisson. De retour à Bruxelles, repoussée par tout le monde, devenue l'objet du mépris général, elle y mourait dans la plus extrême misère en 1708.

Quant à la duchesse de Bouillon, elle se sauva par une réponse qui n'eût sans doute pas sauvé tout autre qu'elle :

— Avez-vous vu le diable ? lui demandait La Reynie, l'un des présidents de la Chambre ardente.

— Certes, fit-elle ; je le vois encore en ce moment. Il est fort laid, et il est déguisé en conseiller d'Etat.

VII

Les grands seigneurs de ce temps-là. — Brûlés en place de Grève. — Ceux-là paieront pour les autres. — Une histoire racontée par Louis XV à madame de Pompadour sur Louis XIV. — Le grand roi eût pu être brûlé comme pratiquant la magie. — Mort de Marie-Thérèse, reine de France. — Ci-gît le grand Colbert.

On ne finirait pas, si on voulait citer tous les empoisonnements et les empoisonneurs de ce temps. On voit que, pendant que la pauvre La Vallière se morfondait dans sa retraite, le siècle allait bien, et qu'il n'y avait pas que des fêtes et des joies dans le cours de ce long règne. Finissons bien vite cette étude pour revenir à des pages plus gaies. Mais, hélas ! nous avons bien peur que la gaîté soit désormais bannie de cette histoire. Le roi vieillissait, et avec lui tout ce qui l'entourait. La femme perdait son prestige, et avec elle tout disparaissait : le succès et le bonheur.

Le 12, le sieur Georges Duhamel, sieur de La-

tréaumont, habitant de Rouen, est arrêté dans cette ville et tué par mégarde par un des exempts chargés de se saisir de sa personne. Du 17 septembre au 2 octobre, sont successivement conduits à la Bastille : François Affinius van den Enden, hollandais ; Dubosc, marquis de Sourdeval ; Guillaume Duchesne, chevalier des Préaux ; François des Grieux, gentilhomme de M. de Rohan ; François-Louis Dupin, valet de chambre de M. de Rohan ; René Guimbaud et Descarreaux, laquais de M. de Rohan ; Jean Langon, dit Lacroix, valet de M. de Rohan ; Catherine Madavens, femme de van den Enden ; Louis Lanfranc, valet de Latréaumont ; La Garenne, Pierre Bourguignet, Alexandre de Créquis-Berneuil; Nicolas Lallemand, dit du Coudray, maître d'hôtel de M. de Rohan ; le sieur de Louvigny, frère du duc de Guiche ; le comte de Mouchy, gouverneur de Honfleur.

Le 19 septembre, le capitaine des gardes du comte de Monterey, gouverneur de Bruxelles ; et le fils du grand-baillif de Gand. Le 8 octobre, Anne Saran, dame de Villars, accusée d'avoir empoisonné son mari ; François Mallet de Greville. Le 11 octobre, le sieur de Saint-Martin, mademoiselle de Sellière. Le 12, Renée Morice d'O, demoiselle de Villers. Le 13, Alphonse de Châlons de Maigremont ; d'Herville, commis au palais de Rouen. Le 29, Jacques Guersant, seigneur d'Aigremont, etc. Le chef nominal du complot paraissait être le chevalier de Rohan ; le chef réel était Latréaumont.

Ce chevalier de Rohan, fils d'Anne de Rohan, princesse de Guéménée, était né en 1634. Il avait mené une vie fort scandaleuse et passait pour avoir eu des relations avec la duchesse de Mazarin, l'électrice de Bavière, madame de Thianges et madame de Montespan. Il avait pris part aux deux campagnes royales de 1667 et de 1672, et, à la suite d'un différend avec le chevalier de Lorraine, s'était sauvé en Angleterre, puis avait été mis à la Bastille en 1673 et relâché le même mois. Ce fut à Londres qu'il entra en relations avec les meneurs, heureux de trouver un pareil chef à présenter aux nobles de Normandie mécontents. Latréaumont, gentilhomme huguenot perdu de dettes, faisait depuis longtemps, des voyages continuels à Londres, Paris, Bruxelles, Cologne et Munich. Il s'y était abouché avec les Chasteuil, les Gonnor, les Sardan, le Masque de fer, Van den Enden, etc. De grande taille, d'une énergie à toute épreuve, Latréaumont avait toutes les qualités d'un conspirateur et d'un chef de bande.

Mais l'affaire prit des proportions tellement imprévues, pendant l'instruction que commença La Reynie, qu'on s'empressa de la circonscrire. Il y aurait eu trop de gens de haute condition compromis, écrivait La Reynie dans une lettre curieuse qui existe aux Archives nationales. Aussi, fut-elle lestement menée, grâce à la découverte du chiffre des conspirateurs ; et, dès le mois suivant, les principaux coupables, Van den Enden, Rohan, des Préaux, expiaient leur crime sur l'échafaud. On

avait fait un exemple, mais non pas de la justice. Quant à la Voisin et à ses trois associés, ils supportèrent avec un grand courage la torture qu'on leur fit subir. Après la question ordinaire, ce fut la question extraordinaire. On leur déchira les quatre membres. Ils n'avouèrent rien, et souffrirent dans leurs pauvres corps pour tous les puissants du siècle que la justice n'osait atteindre. Ne pouvant obtenir aucune révélation, la Chambre finit par les condamner à être brûlés vifs en place de Grève.

Le 2 février 1688 fut le dernier jour de la Voisin, qui eut au moins la satisfaction de ne partir pour l'autre monde qu'après s'être bien moquée de celui-ci.

De cette épouvantable affaire. dite des poisons, qui vint se dérouler devant la fameuse Chambre ardente, de cette plaie dont la découverte effraya tellement les contemporains, on n'a eu et on n'aura jamais qu'une idée superficielle. Malheureusement, la blessure était trop profonde pour qu'on voulût la sonder complètement. On se contenta de la cicatriser par quelques exemples sevères, et de faire disparaître les individus compromettants. Il eût fallu sévir contre trop de gens et surtout remonter trop haut dans l'échelle sociale pour avoir les vrais coupables.

Signalons seulement les noms des principaux accusés : Le nommé Dubuisson, qui prit plus tard le nom de Lesage. Déjà enfermé en 1667, conduit aux galères, il en sortit par le crédit de la Voisin ; cré-

dit persistant même après sa mort et qui n'avait pu la sauver.

Le prêtre Mariette, ancien précepteur, habitué de l'hôtel de Soissons et de la maison de Montespan; Belot, arrêté le 24 février 1679 et conduit à Vincennes; Collin, Vautier, M. de Broglie, le marquis de la Bosse : ce dernier était accusé d'avoir eu des rapports suivis avec Fouquet, Turlabat, le prêtre Danon, Bock, La Boissière, Trabot, le sieur Gallet, qui fut pendu; le sieur Racine, l'abbé Girard, l'abbé Olivier, le médecin Rabel, M. de Cessac et son valet; de Boncourt, les sieurs Morlaix, de la Mesnardière, Lafontaine, le chevalier de Monteau, le sieur Dabois, qui fut trouvé possesseur de papiers compromettants pour mademoiselle de Montalais et madame de Rouville; le sieur Latard, le comte de Montemayor, le sieur Touroude, Lepreux, bénéficiaire de Notre-Dame; Villeneuve, Le Prieur, Guibourg, Trabon, Lefranc, de La Michelière, Coffiniac, Saurin, Carpentier, Lunesy, Vauchon, Lacroix, Gautier, le chevalier de Villèrs, de Lendricourt, Baron, de Grois Berlise, Coquet, de La Forge, Lalonde, Bors du Barret, Etienne de Bray, Récamet, Barentin et son fils, Guédon, Chevalier, sommelier de M. de Bissy; de Vassart Desbordes, le marquis Termes, le marquis de Monteran, Lemaure, le sieur Mathurin Chapon, de Croy, Passavant, Arnould Moret, dit Jolicœur; Maupassart, Bergeron, Le Grain, Guillaume Bosse, de Buret, Laferge, mis en liberté, puis repris et exécuté; Oudat, Barbu,

Pierre, Petit-Charles, Martin, Bicq, le marquis de Feuquières, de Saint-Meurs, marquis de Dampierre, des Rochers, chirurgien du roi ; le Comte de Clermont ; Alexandre de Canonville, marquis de Raffetot, etc.

En fait de femmes : mademoiselle Philibert, mademoiselle d'Arcy, la présidente Le Véron, madame de Dreux, madame de Broglie, la nommée Roussel, la Voisin, exécutée ; la Trianon, la nommée Dode, qui se coupa la gorge dans sa prison ; la Poulain : on trouva chez elle une cassette pleine de papiers importants ; la Filastre, la dame Larcher, madame de Polignac, qui fut condamnée par contumace ; la comtesse de Soissons, la comtesse d'Alluy, la nommée Frémont, madame veuve Bontroux et sa fille, la dame de Rouville, mademoiselle de Montalais, la nommée Jeanne Coligne, la nommée Raby, Baleron, la Vinaigrière, la Charnue, la Joly, qu'on trouva munie de poison dans sa coiffure ; la Wertmar, Marguerite La Haye, la Poligny, la Granger et sa fille, la dame du Sausay-Caradoz, les deux filles de Sottinet, la nommée du Fayet, la Gagnière, la demoiselle Anne Robert, la Doublet, la veuve Sandotine, la Lefebvre, la gouvernante de la marquise de Cœuvres, mesdames de Villedieu, de Lusancy, la duchesse de Bouillon, la princesse de Tingry, la comtesse du Roure, madame Escalopier, Marie de la Chaussade de Callonge, veuve du marquis de Bougy, lieutenant-général.

La cour de Versailles avait bien le droit,

l'ailleurs, de croire à la magie et à la sorcellerie, car le roi lui-même y croyait et avait consulté souvent les devins.

Il est vrai que celui qui avait été appelé lors de sa naissance par le cardinal de Richelieu ne s'était pas trompé sur son horoscope.

A de longues années de distance, Louis XV racon-ait cette histoire à madame de Pompadour. « Dans la dernière année du siècle précédent, et à la fin du nois de septembre, mon bisaïeul Louis XIV et ma-lame de Maintenon eurent le désir d'aller consulter ensemble un devin pour connaître ce que le nou-veau siècle leur apporterait de bonheur ou de malheur. Ils ne savaient ni l'un ni l'autre à qui s'adresser pour cet objet ; et force fut à madame de Maintenon de s'ouvrir à son amie madame de Mont-chevreuil, qui lui promit de trouver facilement la personne dont ils avaient besoin, les diseurs de bonne aventure ne manquant point à Paris, malgré la sévérité de la justice à leur égard.

» Tandis que cette dame était à la piste d'un bon nécromancien, le prince et madame de Maintenon, nalgré la supériorité de leur esprit, se livraient à le vives inquiétudes sur les conséquences de leur lémarche. Cette fantaisie leur paraissait ridicule et criminelle, mais leur faiblesse l'emporta, et le résultat de leurs délibérations fut que, loin de renoncer à connaître l'avenir, il fallait poursuivre, et, pour s'encourager réciproquement, ils comptè-rent sur leurs doigts toutes les personnes de leur

intimité, ou même de la cour, qui s'étaient fait dire la bonne aventure, et qui s'en étaient bien trouvées. »

Il restait encore à cette époque, dans tous les esprits, beaucoup de cette superstition dont les personnages les plus illustres avaient donné tant de marques, même au temps de Louis XIII. Nous sommes devenus plus sages ou plus mécréants, comme vous le voudrez ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que dans le nombre de ces prédictions, il en est quelques-unes qui se sont accomplies avec assez de ponctualité pour que la superbe des philosophes et des esprits forts en ait reçu de rudes atteintes. C'est qu'il y a, dans la nature, des mystères et des rapports qui, pour être incompréhensibles, n'en existent pas moins.

Après cette courte digression, qui prouve que Louis XV n'était pas moins superstitieux que Louis XIV, le roi reprit : Le lendemain, la marquise de Montchevreuil vint chez madame de Maintenon, pour lui dire que, toute réflexion faite, elle ne pouvait en conscience se charger d'une pareille commission ; que c'était tenter Dieu, et qu'il valait mieux y renoncer. Cette réflexion ne fit que glisser sur l'esprit de madame de Maintenon.

Celle-ci, d'ailleurs, se croyait engagée vis-à-vis de Louis XIV, et comme elle avait abondé dans son sens, elle ne pouvait point faire preuve à ses yeux, de versatilité et d'inconséquence.

Elle fit semblant de se rendre aux raisons de

madame de Montchevreuil, mais elle n'en persista pas moins dans l'exécution de son projet.

Elle avait dans sa maison une femme qui lui appartenait sans lui appartenir, une des personnes agissantes qui s'impatronisent chez les gens à titre équivoque : moitié dame, moitié domestique, elle avait la surintendance des achats de linge ; elle procurait des domestiques, veillait sur leur conduite, fournissait à la marquise tous les renseignements dont elle avait besoin, et se mêlait, en un mot, de tout ce qui concernait le dehors. Elle n'était pas à ses gages, mais elle recevait de beaux présents, et elle couchaït dans l'appartement de madame de Maintenon, au château. Madame Cerfol (c'était son nom) connaissait trop de monde pour qu'elle fût embarrassée de trouver une bonne sorcière, et comme sa discrétion n'était pas mise en doute, on ne fit point difficulté de s'ouvrir à elle.

Deux jours après, elle avait résolu le problème. Un prêtre italien, nécromancien fort habile, promettant de révéler l'avenir à ceux qui le consulteraient, et cela avec autant de facilité que si le livre fabuleux du destin était ouvert devant ses yeux. Mais cet étranger se mourait de peur de se mettre en querelle avec le Parlement de Paris ; il demandait un profond secret, et il ne voulait vaquer à ce ténébreux mystère que dans un lieu écarté, où nul ne pût venir le surprendre.

Ces conditions plaisaient trop à madame de Maintenon pour qu'elle les rejetât, elle se hâta d'y sous-

crire, et il fut convenu que le devin et ses nouveaux clients se réuniraient dans une maison de la dépendance royale, à Sèvres, laquelle, depuis quelque temps, était habitée par madame Cerfol. La marquise devait s'y rendre avec un ami, à une heure du matin, parce qu'il était impossible d'aller là en plein jour sans en instruire toute la France. Un seul homme fut mis dans le secret; ce fut le duc de Noailles, qu'un ordre exprès du roi chargea de prendre les mesures de sûreté nécessaires, de manière à ne point éveiller l'attention sur une course aussi extraordinaire.

A l'heure indiquée, Louis XIV, madame de Maintenon et le duc de Noailles montèrent dans un carrosse qui les attendait à l'une des grilles du parc et ils arrivèrent bientôt à Sèvres, où le prêtre italien s'était rendu dès la veille. Ce misérable, à minuit, avait célébré seul le sacrifice de la messe, et il avait consacré plusieurs hosties.

Tout assure que jusqu'à ce moment le devin croyait être appelé pour satisfaire la curiosité d'un seigneur des environs et de sa femme, qui, tous les deux, désiraient vivement connaître leur avenir. Je me plais à croire qu'à la vue du roi il fut détrompé, la suite des évènements le prouve. Quoiqu'il en soit, resté seul avec la marquise, il se mit en devoir d'exécuter ses enchantements et ses sortiléges. Il brûla des parfums, fit des prières, des invocations : il adjura les puissances de l'enfer de lui répondre, et, au milieu d'une agitation singulière qui éclata

autour de lui, d'une sorte de bruit sans cause apparente, et de visions rapides qui s'évanouissaient à l'instant, il tira l'horoscope du roi et de madame de Maintenon.

Il dit à Louis XIV qu'il réussirait dans toutes ses entreprises, et que ce jour-là même, 2 octobre, l'un de ses enfants était appelé à recueillir une immense succession. Puis il lui donna un petit paquet couvert en parchemin vierge, et lui dit :

— Toute votre prospérité disparaîtra le jour où vous voudrez connaître ce que renferme ce paquet. Mais si vous voulez porter au plus haut point votre fortune, ayez soin, à chaque grande fête, c'est-à-dire Pâques, la Pentecôte, l'Assomption et Noël, d'enfoncer une épingle dans ce talisman, de manière à ce que ce talisman passe au travers. Faites cela et vous vivrez parfaitement heureux.

Le roi accepta ce présent funeste, et il jura sur l'Evangile de ne jamais ouvrir le paquet. Il récompensa richement le prêtre, qui, depuis cette époque, vécut dans la retraite la plus cachée, puisqu'on ne put jamais savoir l'endroit où il s'était retiré. Le roi rentra incognito à Versailles, et personne jamais ne soupçonna sa course nocturne.

Quelque temps après, on reçut la nouvelle que ce même jour, 2 octobre 1700, Charles II, roi d'Espagne avait appelé, par son testament, Philippe de France fils du grand dauphin, à recueillir son héritage, succession véritablement immense, comme le devin l'avait annoncé. Vous pensez bien qu'une telle

preuve de la science du prêtre donna à Louis XIV une grande confiance dans tout ce qu'il lui avait dit. aussi eut-il bien soin de ne laisser passer aucun jour de fête sans enfoncer l'épingle dans le mystérieux paquet.

Cependant, toutes ses entreprises ne lui réussissaient pas, et il s'en étonnait, lorsqu'un jour le grand Bossuet, se trouvant chez madame de Maintenon, parla sur la magie et les sortiléges, les devins et leurs horribles profanations, et il s'exprima avec une telle force, que Louis XIV et madame de Maintenon, se regardant sans mot dire, commencèrent à éprouver un vif regret de leur imprudence: ils en causèrent plus tard ensemble, et résolurent d'en faire part à leurs confesseurs. Celui du roi lui ordonna pour toute pénitence d'ouvrir le parchemin.

Louis XIV ne s'en souciait guère: il était retenu par une sorte de terreur involontaire; cependant, ne croyant pas pouvoir se dispenser d'obéir à la volonté de son confesseur, il alla chercher le parchemin et en déchira l'enveloppe en la présence de madame de Maintenon et du père de La Chaise.

Ce parchemin renfermait une hostie, consacrée sans doute, et percée d'autant de coups d'épingles qu'il s'était écoulé de fêtes.

A la vue de cet épouvantable sacrilége, mon aïeul fut consterné, et il fut longtemps à se remettre de la douleur profonde qu'il en ressentit. Il fallut recourir aux jeûnes, aux pénitences, aux mes-

ses dites en grand nombre, pour le réconcilier avec lui-même.

Mais ce n'était là qu'un premier effet de la vengeance divine. Ceux qui étaient initiés dans ce secret observèrent que ce grand roi perdit dès lors autant d'enfants mâles dans sa descendance qu'il avait donné de coups d'épingles dans l'hostie.

Après ce récit, on se demande pourquoi Louis XIV faisait brûler la Voisin, et s'il n'était pas aussi coupable qu'elle.

Au moment où nous sommes arrivés du règne de Louis XIV, mourut Marie-Thérèse, atteinte d'une espèce de charbon.

Le roi ne quitta point Marie-Thérèse à ses derniers instants ; on dit que, dans une conversation espagnole qu'il eut avec elle à cette heure suprême, ce prince lui exprima quelque regret d'avoir si mal récompensé la tendresse qu'elle avait eue pour lui.

— Helas ! dit le roi au moment où elle ferma les yeux, voilà le premier chagrin qu'elle m'ait donné.

Ce fut quelque temps après que mourut Colbert, dans son hôtel de la rue Neuve-des-Petits-Champs. Il avait alors soixante-quatre ans. Peut-être mourut-il aussi empoisonné. Ce grand homme avait rendu cependant de grands services à l'Etat.

Avec lui finit la période glorieuse du siècle de Louis XIV. C'est à ce grand ministre que le XVIIe siècle dut cette splendeur et cette prospérité qui le recommandent à nos yeux, — splendeur et prospérité qui, du reste, n'existaient qu'à la sur-

face, car la nation, le peuple, dans les provinces et même à Paris, presque sous les yeux du roi, était accablé sous le poids de toutes les misères; splendeur et prospérité dont jouissaient quelques milliers de privilégiés aux dépens de vingt millions d'hommes livrés à toutes les exactions.

Quoiqu'il en soit, sous Colbert, le commerce et l'industrie se développent, les finances sont prospères, les arts, les sciences, les lettres jettent le plus vif éclat. — Après lui commencent les revers, les fautes, l'expiation : guerres malheureuses, expulsion des protestants, empoisonnements, morts mystérieuses.

Autant la première partie du règne de Louis XIV, avec Colbert pour ministre dirigeant, est brillante en apparence, autant la deuxième parait triste et malheureuse. Les épigrammes plurent sur la tombe du ministre détesté des privilégiés auxquels il avait fait la guerre, des jésuites et du roi. Voici les principales :

Ci-gît sous cette froide lame,
Le corps et peut-être aussi l'âme,
D'un infâme inventeur d'impôts.
Tant mieux si mon âme est mortelle ;
Mais si Dieu ne la créa telle,
Comme il ne fait rien qu'à propos,
Gare que la flamme éternelle
Ne grille son âme et ses os !

Qu'à bien rire chacun s'exerce,
Français : le petit Jean est mort,
Ou je me trompe, et s'il dort,
C'est le diable, au moins, qui le berce.

La mort, habile et libérale,
Nous a son secret découvert :
La pierre qui tua Colbert
Est la pierre philosophale.

Ici fut mis en sépulture
Colbert, qui de douleur creva.
De son corps on fit l'ouverture :
Quatre pierres on y trouva,
Dont son cœur était la plus dure.

Le peuple, inconscient, ne sachant encore distinguer ses amis de ses ennemis et enveloppant tous les grands dans la même haine, outragea à son tour les restes de cet homme de bien.

En effet, la haine était grande contre Colbert : Louis XIV le haïssait parce que Louvois et madame de Maintenon le haïssaient, et qu'il pressentait d'avance qu'on devait lui donner le surnom de *Grand* : les grands seigneurs le haïssaient parce que, de rien, Colbert était devenu « très-haut et très-puissant seigneur, messire Jean-Baptiste Colbert, chevalier, marquis de Châteauneuf-sur-Cher, baron de Sceaux, Lignières et autres lieux, conseiller ordinaire du roi en tous ses conseils, commandeur et grand trésorier de ses ordres, ministre et secrétaire d'Etat, de la marine et des commandements de Sa Majesté, contrôleur général des finances, surintendant et ordonnateur général des bâtiments ; » les bourgeois le haïssaient parce qu'il avait ordonné la suppression des rentes de l'Hôtel de Ville ; enfin, le peuple le haïssait parce qu'il ne le connaissait pas. Aussi, l'on n'osa point faire de funérailles publi-

ques à Colbert, dit un historien, Louis XIV abandonna Colbert mort, comme Charles Ier avait abandonné Strafford vivant ; Charles Ier mourut de la même mort que Strafford, et Louis XIV, non moins détesté que son ministre à la fin de sa vie, eut des funérailles à peu près pareilles à celles qu'il lui avait laissé faire.

Le lendemain de sa mort, à une heure de nuit, le cadavre de Colbert fut jeté dans un méchant carrosse qui le conduisit dans l'église Saint-Eustache, sous l'escorte de plusieurs cavaliers du guet qui marchaient à pied. Aussi, quand Louis XIV, qui retenait Seignelay à Fontainebleau sans lui permettre d'aller embrasser son père à l'agonie, fit, par un de ses gentilshommes, demander au moribond des nouvelles de sa santé, Colbert refúsa de le recevoir, et se retournant du côté du mur :

— Je ne veux plus entendre parler de cet homme, dit-il. Si j'avais fait pour Dieu ce que j'ai fait pour lui, je serais sûr d'être sauvé dix fois, tandis que je ne sais plus maintenant ce que je vais devenir.

La muse épigrammatique a poursuivi Colbert dans la tombe ; peut-être l'épitaphe suivante est-elle de l'un des poètes qu'il a fait pensionner :

Caron, voyant Colbert sur son rivage,
Le prend, à ce qu'on dit, et le noie aussitôt,
De peur qu'il ne mette un impôt
Sur la barque et sur le passage.

VIII

Ministre ou courtisan. — Ce que fit Louvois. — Comment il tua les autres, et comment il mourut. — Essence toute divine. — Le fonctionnarisme. — L'une pendue, l'autre brûlée ; des deux, le meilleur n'en vaut rien. — Le prisonnier mystérieux. — Les prisons de Pignerol et de la Bastille. — Celles d'Exiles et de Sainte-Marguerite. — Les longues années de captivité. — L'homme au masque de fer et l'homme au masque de velours. — Ce qu'était devenu le pauvre Fouquet.

Les grands ministres manquent, les courtisans, jamais. Louvois en donne la preuve après la mort de Colbert. Le fils de Michel Letellier fit certainement de grandes choses, mais il obéit surtout à son roi, et mena souterrainement les intrigues basses et criminelles du règne.

Pendant que Molière, Racine, les poètes, les savants, illustraient le siècle et lui préparaient le titre de grand, Louvois lâche et fourbe, prenait les ordres du maître, et de premier ministre descendait au rôle de geôlier. Louvois haïssait Colbert, parce que l'illustre ministre, attachant son nom à une œuvre immense, avait sa place marquée dans l'histoire.

Louvois, esprit sagace et supérieur, et qui au moins savait se juger, se doutait bien que le sien n'appartiendrait jamais qu'à l'intrigue et au confessionnal. L'un était un ministre, l'autre un courtisan. Ils ne pouvaient frayer ensemble, et ils n'eurent de commun que le pouvoir. Succédant à Colbert dans la charge de surintendant des bâtiments, il introduisit dans les armées une discipline sévère, et rendit quelques services dans l'austère simplicité qu'il y apporta. Mais s'il comptait pour quelque chose la vie du soldat dans les camps, il en faisait bon marché ailleurs, dit Dufay de l'Yonne. Il employa toute une armée aux travaux entrepris pour conduire à Versailles les eaux de l'Eure : les malheureux soldats périssaient par milliers sous les yeux du ministre ; il les voyait d'un œil sec succomber à la fatigue, à la contagion, qui décimait leurs rangs.

« Qu'ils meurent, disait-il, en remuant la terre devant une place ennemie ou en la remuant dans les plaines de la Beauce, peu importe : c'est toujours pour le service du roi ! »

La désastreuse guerre de 1688, cette grande faute politique et l'une des plus déplorables calamités de la dernière partie du règne de Louis XIV, n'eut d'autre cause qu'un mouvement de dépit du tout-puissant ministre.

La ligue d'Augsbourg se formait alors, mais il était encore possible de la rompre sans employer la force. Louvois alluma l'incendie qu'il lui eût été

facile d'éteindre, et toute l'Europe fut embrasée parce qu'une fenêtre de Trianon était trop large ou trop étroite!

La guerre fut déclarée; Louvois la voulut cruelle, impitoyable. Il écrivait au maréchal de Boufflers : « Si l'ennemi brûle un village de votre gouvernement, brûlez-lui en dix. » Le Palatinat sortait à peine de ses ruines. Les villes incendiées pendant le cours de la guerre précédente avaient été rebâties, les forêts repeuplées par de nouvelles plantations; tout allait encore être détruit.

Un ordre signé Louvois enjoignit de tout réduire, en cendres. Les généraux français, dit Voltaire, firent signifier, dans le cœur de l'hiver, aux bourgeois de toutes ces villes si florissantes, si bien réparées, aux habitants des villages, aux seigneurs de plus de cinquante châteaux, qu'il fallait quitter leurs demeures, qu'on allait les livrer aux flammes. On commença par Manheim, séjour des Electeurs : leurs palais furent détruits comme les maisons des simples citoyens, leurs tombeaux mêmes furent ouverts par les soldats, qui croyaient y trouver des trésors et leurs cendres dispersées. C'était pour la seconde fois que le Palatinat était dévasté par Louis XIV; mais les flammes des deux villes et des vingt villages brûlés par Turenne dans ce pays n'étaient que des étincelles en comparaison de ce dernier incendie : l'Europe en eut horreur.

Les officiers qui l'exécutèrent rougissaient d'avoir été les instruments de ces cruautés. On les rejetait

sur le marquis de Louvois, devenu de plus en plus inhumain, par cet endurcissement de cœur que produit un long ministère.

Ce n'est pas tout : bientôt il traita les protestants de France comme il avait traité les Allemands du Palatinat. Son père avait provoqué, rédigé et signé le funeste édit de la Révocation : Louvois l'exécuta avec une impitoyable rigueur.

Il avait réuni à son département ministériel les affaires de la religion ; les protestants, partout proscrits, traqués, poursuivis comme des bêtes fauves, portèrent à l'étranger leur industrie, leurs capitaux ; ceux qui ne purent se déterminer à abandonner le sol natal furent jetés dans les cachots et les châteaux forts ; les pasteurs furent pendus ou envoyés au bagne.

Le commerce français fut anéanti, et le nom de Louvois se rattache à tous les désastres, à tous les crimes politiques de cette époque. Colbert avait prévu toutes les conséquences de cette sanglante persécution, mais il n'était plus ; et l'édit fatal fut le premier acte de son successeur, qui n'avait que trop bien réussi à miner son crédit.

Puisque nous tenons cet homme, disons tout de suite comment il mourut. Insensible au blâme de toute une nation, aux plaintes des malheureux qu'il avait injustement proscrits ou impitoyablement égorgés, il ne put survivre à l'idée d'avoir encouru la désaffection de son roi. Cet homme, pour qui tout un peuple n'était rien, qui l'eût écrasé de son pied

cet homme qui ne songeait à demander aucun compte à sa conscience, était épouvanté de l'idée seule que son maître n'était pas satisfait de lui. C'est que ce maître était un roi, et pour Louvois, un roi ne ressemblait en rien aux autres hommes. Il était d'essence divine et particulière, et nous ne pouvons que nous incliner devant cette foi superbe qui, nous autres, hommes d'une génération nouvelle nous semble absolument de l'autre mond '.

Au sortir du conseil où Louis XIV l'avait froidement accueilli, Louvois rentra dans son appartement et rendit le dernier soupir.

Barbezieux, son troisième fils, lui succéda au ministère de la guerre, comme il avait eu lui-même la survivance de son père et de son aïeul.

Les Louvois appartenaient probablement à ce genre de familles, attachées au fonctionnarisme, et qui de père en fils émargent éternellemeut au budget. Ils naissent, meurent fonctionnaires, et les meilleurs sont encore ceux qui passent inaperçus.

Mais avant de retrouver mademoiselle de La Vallière dans sa retraite, où elle se consumait dans la prière et les remords, voyons tout le dessous de ce grand et beau règne, où le sang ne savait si bien se dissimuler que parce qu'il coulait sous la pourpre. Nous avons dit que la Vigoureux et la Voisin avaient été condamnées à mort; la première, en effet, avait été pendue, et la seconde brûlée, mais dans des conditions si épouvantables qu'il faut

se reporter aux Mémoires du temps pour le croire. La Vigoureux, en effet, n'ayant rien voulu révéler, — et qu'eût-elle révélé, la malheureuse, que l'on eût bien voulu entendre, — avait subi la question ordinaire et extraordinaire. La torture se montra pour elle impitoyable, à tel point qu'on fut obligé de la cesser, si on ne voulait la voir expirer. Le lendemain, en place de Grève, elle fit appeler les magistrats. On crut à des révélations et on accourut.

— Messieurs, leur dit la pauvre femme ne pouvant se soutenir sur ses jambes, tant son corps était brisé et couvert de plaies, ayez la bonté de dire à M. de Louvois que je suis sa servante, et que je lui ai tenu parole ; peut-être n'en eût-il pas fait autant, lui.

Il n'y avait plus rien à en tirer; le bourreau attendait. Se tournant vers celui-ci :

— Allons, mon ami, dit-elle, achève ce qui reste à faire.

Elle se dirigea vers la potence. La Voisin fut enchantée de la mort de sa complice.

— Je la reconnais bien là, dit-elle.

Mais s'apercevant qu'elle avait pris un moyen qui ne lui avait guère réussi, elle se promit de changer de système et de tout dire. Hélas ! celui-là ne lui réussit pas mieux qu'à la Vigoureux, et l'arrêt qui avait été rendu contre elle fut exécuté dans toute sa rigueur. Il faut lire madame de Sévigné sur cette mort affreuse.

« La Voisin, dit-elle, avait son arrêt dès lundi. Chose extraordinaire! le soir elle dit à ses gardes : — Quoi! nous ne ferons pas médianoche! » Elle mangea avec eux à minuit par fantaisie, car il n'était pas jour maigre; elle but beaucoup de vin, elle chanta vingt chansons à boire. Le mardi, elle eut la question ordinaire et extraordinaire : elle avait dîné et dormi huit heures. Elle fut confrontée sur le matelas à mesdames de Dreux et de Féron, à plusieurs autres. On ne parle pas encore de ce qu'elle a dit; on croit toujours que l'on verra des choses étranges.

» Elle soupa le soir, et recommença, toute brisée qu'elle était, à faire la débauche avec scandale.

» On lui en fit honte, et on lui dit qu'elle ferait bien mieux de penser à Dieu et de chanter un *Ave Maris stella* ou un *Salve* que toutes ces chansons. Elle chanta l'un et l'autre en ridicule et dormit ensuite. Le mercredi se passa de même en confrontations, débauches et chansons ; elle ne voulut point voir le confesseur.

» Enfin, le jeudi, qui était hier, on ne voulut lui donner qu'un bouillon ; elle en gronda, craignant de ne pas avoir la force de parler à ces messieurs. Elle vint en carrosse de Vincennes à Paris ; elle étouffa un peu et fut embarrassée ; on la voulait faire confesser : point de nouvelles.

» A cinq heures, on la lia, et, avec une torche à la main, elle parut dans le tombereau, habillée de blanc : c'est une sorte d'habit pour être brûlée. Elle

était fort rouge, et l'on voyait qu'elle repoussait le confesseur et le crucifix avec violence. Nous la vîmes passer à l'hôtel de Sully, madame de Chaulnes, madame de Sully, la comtesse et bien d'autres.

» A Notre-Dame, elle ne voulut jamais prononcer l'amende honorable, et, à la Grève, elle se défendit autant qu'elle put de sortir du tombereau. On l'en tira de force, et on la mit sur le bûcher, assise et liée avec du fer. On la couvrit de paille. Elle jura beaucoup ; elle repoussa la paille cinq ou six fois ; mais enfin le feu s'augmenta, et on la perdit de vue. »

Mais si l'exécution de ces deux femmes était inique, puisqu'elles n'avaient pas commis d'autre crime que celui de flatter la superstition des grands du royaume et de Louis XIV lui-même, il n'y en avait pas moins un jugement rendu, qui couvrait le ministre et son maître.

Il en était autrement des crimes souterrains dont la trame n'est parvenue jusqu'à nous qu'au moyen de révélations et des pièces des archives. C'est ce voile qui dérobe une partie de ces crimes que nous allons soulever d'une main rapide, il est vrai, mais suffisamment pour donner une idée d'un pouvoir arbitraire ayant pour guide une âme dévote. Nous avons vu le grand règne dans sa pompe et son éclat ; nous allons le voir dans ses mystérieuses intrigues et dans ses dessous criminels. Nous toucherons, d'ailleurs, à madame de Maintenon, et il y aura désormais autour de nous plus de sang que de soleil.

Dans la nuit du 28 au 29 mars 1673, par un temps

brumeux, un groupe de cavaliers s'approchait de l'un des faux passages de la Somme qui existent à proximité de la place de Péronne. Celui qui paraissait être le chef s'aventura le premier dans le gué, qu'il semblait parfaitement connaître. Grand, elancé, jeune encore, cet homme était vêtu d'un justaucorps de panne orné de boutons d'argent et d'un grand manteau dont les pans relevés cachaient son visage.

Un vaste chapeau de feutre avec plume noire, des bottes molles en cuir fauve, dites *à la Mercy*, une épée de combat, achevaient son accoutrement. Les compagnons qui le suivaient à distance s'engagèrent successivement dans la rivière. Mais le chef venait à peine d'atteindre le sommet de la berge opposée, et son cheval secouait encore l'eau provenant de cette immersion inattendue, quand des coups de feu partirent des remblais qui avoisinaient les débouchés du passage.

Des soldats se levèrent en même temps et se jetèrent sur les brides du cheval de l'inconnu, qui fut vite renversé et lié solidement. Quant à ses hommes, atteints ou non, ils avaient prudemment pris la fuite.

Conduit immédiatement, par la porte de Paris, au donjon de Péronne, qui se trouvait dans le bastion voisin de celui dit de Richelieu, interrogé par M. *de Lespine-Beauregard*, lieutenant du roi dans ladite place, et M. Legrain, prévôt général de la connétablie et maréchaussée de France, le per-

sonnage déclara se nommer *Louis de Oldendorff, natif de Nimègue*. Ses assertions, malheureusement, ne se trouvèrent pas conformes à celles contenues dans les papiers qu'on prit sur lui et dans la sacoche de son cheval. Quatre jours après, il était à la Bastille, dans la tour Bertaudière, confié aux soins vigilants de M. *Besmaux de Montlezun*, et interrogé le jour même par le secrétaire d'Etat de la guerre, M. le Marquis de Louvois, qui revint plusieurs fois le voir avant son départ à l'armée.

« J'ose vous demander si ledit *Oldendorff* est cet exécrable... que nous cherchons de cette abominable cabale, » écrit Lespine-Beauregard le 13 avril 1673.

» Je souhaite de tout mon cœur pour que celui qui est arrêté soit le *détestable chef*... » ajoute le Père, provincial des Récollets d'Arras, l'agent secret du ministre.

» Il est de la dernière conséquence, conclut Louvois le 10 mai, à la suite de son entrevue avec le Révérend-Père, que l'on continue à ne savoir point ce qu'est devenu le sieur... »

Un an plus tard, dans la nuit du 29 au 30 mars 1674, une litière hermétiquement fermée, entourée de plusieurs cavaliers dirigés par le prévôt général de la connétablie et maréchaussée de France, le sieur Legrain s'arrêtait à quelques lieues de Lyon, sur la route de cette ville à Chambéry, à un endroit nommé Bron, où se trouvait un relai de poste.

La venue de ces voyageurs mystérieux était probablement signalée à l'avance, car la porte de la

maison isolée s'ouvrit et se referma sur eux sans bruit aucun. Les cavaliers se retirèrent dans les écuries avec leur montures ; de la litière descendit un homme jeune, à l'allure leste, la figure cachée sous un masque, les mains solidement attachées, de manière à ne permettre aucun mouvement. Il fut introduit dans une chambre basse, où se trouvait préparée une couchette sur laquelle il ne pouvait que s'étendre, garotté et tout habillé qu'il était. Il y avait vingt jours qu'il avait quitté la Bastille voyageant la nuit, se reposant le jour dans les lieux les plus solitaires, suivant un itinéraire minutieusement tracé par le secrétaire d'État de la guerre le marquis de Louvois.

Le lendemain, dans la journée, en même temps que l'on remettait à l'exempt une dépêche scellée des ordres du roi, une autre troupe de dix cavaliers, également commandée par un officier, faisait son entrée dans la maison. C'étaient des hommes de la compagnie franche de M. de Saint-Mars, le gouverneur du donjon de Pignerol, sous les ordres de leur lieutenant, le chevalier de Saint-Martin. Les deux officiers échangèrent leurs noms et qualités, ainsi que les dépêches qui leur étaient destinées réciproquement.

L'ordre était ainsi conçu : « L'officier de M. de Saint-Mars, envoyé par lui auprès de Lyon pour recevoir un prisonnier que le sieur Legrain lui doit remettre entre les mains, le conduira incessamment dans le donjon de Pignerol, *prenant les chemins*

pour passer toujours sur les terres du roi. Il prendra les précautions nécessaires pour la sûreté de sa garde, *le fera fortement attacher pendant la nuit* et outre cela garder à vue, et l'empêchera d'avoir commerce avec qui que ce fût. »

Le marquis de Louvois, raconte Jung dans un livre très-remarquable sur ce sujet, donna des ordres plus explicites encore. La nuit suivante, le prisonnier inconnu, toujours attaché, mais cette fois à cheval, à cause de la difficulté des chemins, partait sous l'escorte de sa nouvelle troupe pour cette fameuse forteresse où Fouquet, Lauzun, Eustache Dauger et plusieurs autres se trouvaient déjà enfermés sous la surveillance du plus rigoureux et du plus exact des geôliers.

Huit années se sont écoulées cette fois; huit années de réclusion dans la tour d'en bas du donjon de Pignerol! Par une nuit sombre du mois d'octobre 1681, toute une compagnie d'hommes d'armes, mousquet ou pique sur l'épaule, quittait silencieusement le donjon et gagnait la campagne par la fausse porte et les fossés qui faisaient communiquer ledit donjon avec l'extérieur.

A l'embranchement des routes, une litière attendait : on y fit monter deux *prisonniers* masqués et garrottés qui sortaient de la tour d'en bas. L'installation faite, la petite troupe s'engagea immédiatement dans la montagne. C'était la compagnie de M. de Saint-Mars, avec son capitaine et ses deux lieutenants, qui se rendait à la nouvelle résidence

du gouverneur, au fort d'Exiles, pour y conduire et garder les deux prisonniers de la tour, conformément à l'instruction formelle du ministre.

Arrivés au lieu de destination, il y aura deux sentinelles qui veilleront jour et nuit auprès d'eux, pour qu'ils ne puissent échanger même un regard.

Mais un moment arrive où un de ces prisonniers vient à mourir. Il en reste un, et les mêmes précautions sont continuées pour celui-ci. Saint-Mars l'emmène aux îles, et il écrit au ministre à ce sujet : « Je donnerai si bien mes ordres pour la garde de mon prisonnier, que je puis bien vous en répondre, monseigneur, pour son entière sûreté, et si je le mène aux îles, je crois que la plus sûre voiture serait une chaise couverte de toile cirée, de manière qu'il aurait assez d'air, sans que personne le pût voir ni lui parler pendant la route, pas même les soldats que je choisirai pour être proche de la chaise, qui serait moins embarassante qu'une litière. »

Le mort mystérieux de la Bastille, inhumé dans le cimetière à Saint-Paul, l'hôte successif des prisons de Pignerol, d'Exiles, de Sainte-Marguerite et de la Bastille, cache donc une personnalité réelle, une individualité authentique, que la légende et l'imagination des brillants écrivains du dix-huitième siècle avaient parée de couleurs variées et de curieuses hypothèses.

On reconnaitra également que c'est uniquement dans la seconde moitié du dix-huitième siècle,

avant que la révolution ait ouvert les portes des archives du gouvernement, que se sont produites les fables grandioses en l'honneur du Masque de Fer. Dans ces trente dernières années, les historiens avaient abandonné des solutions hasardées pour ne plus se débattre qu'autour de deux solutions, celles de Mattioli et d'un prisonnier inconnu.

Y avait-il donc, à l'époque de la présence de notre prisonnier à Pignerol et à la Bastille, des incarcérations présentant ce caractère mystérieux et particulièrement arbitraire qui a si fort excité la verve et la logique peu serrée des historiens du personnage masqué? Les dépêches que je vais citer, dépêches authentiques, le prouvent d'une façon rigoureuse.

En effet, de pareils ordres d'enlèvement et d'anéantissement d'individus, même haut placés, se rencontrent constamment à cette période d'omnipotence ministérielle et de lettres de cachet.

En 1646, à propos du sieur de Beaupuys, celui qui tenta d'assassiner Mazarin au bois de Vincennes, de ce Beaupuys, le fidèle du duc de Beaufort, si bien accueilli par la cour de Rome, M. de Brienne, notre secrétaire d'Etat au département des affaires etrangères, prescrivait à M. de Gremonville, son cousin, et ambassadeur près la cour papale, de faire arrêter et enfermer le misérable dans *une caisse*, et de l'expédier en France comme *colis*, sous le prétexte de l'achat d'une bibliothèque.

Le 2 avril 1673, Louvois adressait au père Hyacin-

the un ordre ainsi conçu : « Étant très-important au service du roi que celui qui sera indiqué par le porteur du présent billet soit arrêté et gardé sûrement. » Le 16 janvier 1674, il prescrivait d'arrêter et au besoin de tuer l'un des confidents de l'empereur d'Allemagne. Louvois fut même accusé d'avoir fait enlever un gazetier du nom de Bretonnière, à la Haye, et de l'avoir fait enfermer au mont Saint-Michel, dans une cage de fer, où il serait mort.

Le 25 février 1586, le père de Hamm, jacobin irlandais, entra à la Bastille, et y mourut après trente-six années de séjour, le 3 décembre 1721. En 1691, dans la même forteresse, le nommé Pierre-Jean Lemierre fut gardé trente années. Jones de Lamas, vingt années. Le sieur Isaac Armet de la Motte, gentilhomme champenois, enfermé en 1696, y était encore en 1750. Il mourut cette année-là, après cinquante-quatre ans et cinq mois de séjour. En 1710 fut également séquestré un homme important, dont on avait ordre formel de taire le nom, et qui resta toute sa vie au *secret le plus absolu.* D'ailleurs, des extraits des gazettes d'Amsterdam fournissent des exemples plus frappants encore.

Comme on le voit, les ordres mystérieux relatifs à des prisonniers d'État ne manquent pas. Or, qu'on veuille bien réfléchir qu'en dehors des donjons de la Bastille, de Pignerol, d'Exiles, il existait en France bien d'autres prisons d'Etat, également dignes d'intérêt, telles que Vincennes, le mont Saint-Michel, la citadelle de Besançon, Pierre-Cise,

Villefranche, Salces, le Châtelet, la tour Saint-Bernard, les frères de la Charité, de Charenton : Bicêtre, l'hôpital général, l'hôtel de la Force, Saint-Lazare, les châteaux de Senlis, de Ham, de Saumur. du Taureau, de Saint-Yon, etc..., où gisaient nombre de malheureux. Quel mystère dans ces incarcérations ! Que de douleurs enfouies, ignorées de tous, sous ces voûtes humides !

Et quand on se reporte aux emprisonnements des vingt années du régime impérial que la France a subi, à une période dite de libre examen et de lumière, ajoute l'historien, quand on réfléchit de quels oublis le plus souvent sont entourés les malheureux qui n'ont pas de relations assez puissantes pour plaider leur cause et solliciter un adoucissement à leurs maux, on a le droit de rester effrayé de l'égoïsme et de l'insouciance humaine.

J'ajouterai, du reste, un détail plus affreux encore, qui achèvera de dépeindre la situation terrible des incarcérés de ces siècles néfastes de notre histoire. Quant un prisonnier mourait, après des années de souffrance, dans ces prisons éloignées de Pignerol, de Villefranche, du mont Saint-Michel, etc., le ministre qui avait fait enfermer l'individu et à qui on rendait compte de sa mort, ne se rappelait souvent plus ni son nom ni le motif pour lequel il l'avait envoyé pourrir dans une prison d'Etat.

Et dire qu'il suffisait d'un libelle, d'une chanson, d'un quatrain trop réussi, d'un propos mal inter-

prêté ou faussement rapporté, d'une colère de la maîtresse d'un de ces potentats, pour disparaître ainsi du monde, et parfois pour toujours !

Quant à celui de ces prisonniers qui était véritablement l'homme que l'histoire a appelé l'homme au masque de fer, nous n'avons pas à le rechercher dans cet ouvrage, et nous laissons cette besogne à de plus compétents que nous.

Nous avons d'ailleurs, dans un précédent livre, touché quelque peu cette question (1), mais nous ne pouvons renoncer au plaisir de publier une lettre en quelque sorte inédite que M. de Sainte-Foix écrivait à Féron en 1768, sur ce malheureux homme au masque de fer dont mademoiselle de La Vallière elle-même, s'était inquiétée du fond de son couvent. Plusieurs fois, elle avait interrogé Louis XIV à ce sujet, et le roi n'avait rien répondu. Un gentilhomme dont le nom n'a pas été conservé avait renseigné la pauvre recluse, qui peut-être ne s'inquiétait tant de ce prisonnier que parce qu'il lui semblait qu'il existait une similitude entre leurs deux existences.

« Qui sait, se disait-elle, si ce n'est pas là un des hommes brillants que j'ai connus autrefois ?

Et tout bas, en frissonnant, elle songeait à Fouquet :

Fouquet, le pauvre surintendant des finances, le Mécène des gens de lettres, l'amoureux de Louise

(1) *Confessions de Ninon de Lenclos.*

de La Vallière, le rival de Louis XIV, le malheureux, enlevé, on s'en souvient, dans une nuit, et dont la longue existence s'écoulait sûrement au fond d'un cachot. De lui aussi, on disait qu'il était l'homme au masque de fer; mais on l'avait dit de tant d'autres, qu'il était impossible à la raison de se fixer, puisqu'aujourd'hui même encore un doute plane sur l'identité exacte du prisonnier.

« Mais je vais vous faire part de ce que je sais de ce malheureux » écrivait Sainte-Foix à Féron.

Il n'était connu aux îles Sainte-Marguerite et à la Bastille que sous le nom de *la Tour*. Le gouverneur et les autres officiers avaient des égards pour lui; il obtenait d'eux tout ce qu'ils pouvaient accorder à un prisonnier. Il se promenait souvent ayant un masque sur le visage. Ce n'est plus que depuis que le *Siècle de Louis XIV* de M. de Voltaire a paru que j'ai ouï dire que ce masque était de fer et à ressors: peut-être a-t-on oublié de me parler de cette circonstance; mais il n'avait ce masque que lorsqu'il sortait pour prendre l'air ou qu'il était obligé de paraître devant quelque prince étranger.

Le sieur de Blainvilliers, officier d'infanterie, qui avait accès chez M. de Saint-Mars, gouverneur des îles Sainte-Marguerite et depuis de la Bastille, m'a dit plusieurs fois que le sort de *la Tour* ayant excité sa curiosité, pour la satisfaire il avait pris les habits et les armes d'un soldat qui devait être en sentinelle dans une galerie, sous les fenêtres de la chambre qu'occupait ce prisonnier aux îles Sainte-

Marguerite, que de là il l'avait très-bien vu; qu'il n'avait point de masque; qu'il était blanc de visage, grand et bien fait de corps, ayant les jambes un peu trop fournies par le bas, et les cheveux blancs, quoiqu'il ne fût que dans la force de l'âge.

Il avait passé cette nuit-là presque entière à se promener dans sa chambre. Blainvilliers ajoutait qu'il était toujours vêtu de brun, qu'on lui donnait de beau linge et des livres; que le gouverneur et les officiers restaient devant lui debout, découverts, jusqu'à ce qu'il les fît couvrir et asseoir, qu'ils allaient souvent lui tenir compagnie et manger avec lui. En 1798, Saint-Mars passa du gouvernement des îles à celui de la Bastille. Lorsqu'il se mit en route pour en aller prendre possession, il séjourna avec son prisonnier à sa terre de Polteau. L'homme au masque arriva dans une litière qui précédait celle de M. de Saint-Mars, ils étaient accompagnés de plusieurs gens à cheval. Les paysans allèrent au-devant de leur seigneur. M. de Saint-Mars mangea avec son prisonnier, qui avait le dos opposé aux croisées de la salle à manger qui donnent sur la cour. Les paysans que j'ai interrogés ne purent voir s'il mangeait avec son masque; mais ils observèrent très-bien que M. de Saint-Mars, qui était à table vis-à-vis de lui, avait deux pistolets à côté de son assiette.

Ils n'avaient pour être servis qu'un seul valet de chambre (Antoine Ru), qui allait chercher les plats, qu'on lui apportait dans l'antichambre, fer-

mant soigneusement sur lui la porte de la salle à manger. Lorsque le prisonnier traversait la cour. il avait toujours son masque noir sur le visage. Les paysans remarquèrent qu'on lui voyait les dents et les lèvres; qu'il était grand et avait les cheveux blancs. M. Saint-Mars coucha dans un lit qu'on lui avait dressé auprès de celui de l'homme au masque. M. de Blainvilliers m'a dit qu'à sa mort, arrivée en 1704, on l'enterra secrètement à Saint-Paul, et que l'on mit dans le cercueil des drogues pour consumer le corps.

Le père Papon s'est aussi beaucoup occupé de l'homme au masque de fer. « C'est à l'ile Sainte-Marguerite, dit-il, que fut transporté, vers la fin du dernier siècle, l'homme au masque de fer, dont on ne saura peut-être jamais le nom.

» Il n'y avait que peu de personnes attachées à son service qui eussent la liberté de lui parler. J'eus la curiosité, le 2 février 1778, d'entrer dans la chambre de cet infortuné prisonnier Elle n'est éclairée que par une fenêtre du côté du nord, percée dans un mur fort épais et fermée par trois grilles de fer placées à une distance égale. Cette fenêtre donne sur la mer.

» Il n'y a nulle apparence qu'il fût obligé de garder son masque, quand il mangeait seul dans sa chambre, dit le père Griffet, aumônier de la Bastille, en 1745. Il n'était obligé de le prendre que lorsqu'il traversait la cour de la Bastille pour aller à la messe, afin qu'il ne fût pas reconnu par les senti-

nelles, ou quand on était, obligé de laisser entrer dans la chambre quelque hommes de service qui n'était pas dans le secret. »

D'après Longuet détenu à la Bastille, et qui avait souvent rencontré l'illustre prisonnier, il portait un masque de velours, et non un masque de fer, au moins pendant le temps qu'il passa à la Bastille

Le gouverneur lui-même le servait et enlevait son linge. Quand il allait à la messe, il avait la défense la plus expresse de parler et de montrer sa figure ; l'ordre était donné aux invalides de tirer sur lui ; leurs fusils étaient chargés à balles ; aussi avait-il le plus grand soin de se cacher et de se taire.

Puisque nous avons parlé de l'homme au masque de fer, dont nous ne voulions pas nous occuper, mais qui appartient d'ailleurs tellement à cette époque, qu'il est impossible de n'en point faire mention, et que nos études nous ont fait découvrir des témoignages restés obscurs jusqu'ici, profitons-en pour épuiser rapidement le sujet.

La vérité est qu'on ne saura jamais le véritable nom de l'homme au masque de fer, et quoi qu'en dise Th. Jung, qui s'est appliqué cependant à un travail minutieux, il paraît probant qu'il ne s'aurait être ni Lauzun, ni Fouquet, ni Mattioli, ni un fils d'Anne d'Autriche et de Mazarin, ni un sieur Caluzio, mais bien un frère jumeau de Louis XIV. Tout l'affirme, sans le prouver d'une façon absolue.

Lagrange-Chancel raconte qu'il était fort entouré

d'égards et de prévenances, et il ajoute : Lorsqu'il était seul, aimant fort à s'arracher le poil de la barbe avec des pincettes d'acier, j'en vis une de celles qui lui servaient à cet usage, entre les mains du sieur de Formanoir, neveu de Saint-Mars, et lieutenant d'une compagnie franche préposée à la garde des prisonniers.

» Plusieurs personnes ont raconté que lorsque Saint-Mars alla prendre possession de la Bastille, où il conduisit ses prisonniers, on entendit ce dernier, qui portait son masque de fer, dire à son conducteur :

» — Est-ce que le roi en veut à ma vie ?

» — Non, mon prince, répondit Saint-Mars ; votre vie est en sûreté, vous n'avez qu'à vous laisser conduire. »

« J'ai su d'un nommé Dubuisson, caissier du fameux Samuel Bernard, qui, après avoir été quelques années à la Bastille, fut conduit aux îles Sainte-Marguerite, qu'il était dans une chambre avec quelques autres prisonniers, précisément au-dessus de celle occcupée par cet inconnu ; que par le tuyau de la cheminée ils pouvaient s'entretenir et se communiquer leurs pensées ; mais que ceux-ci lui ayant demandé pourquoi il s'obstinait à leur taire son nom et ses aventures, il leur avait répondu que cet aveu lui coûterait la vie, aussi bien qu'à ceux auxquels il aurait révélé son secret. »

» Quelques mois après la mort de Mazarin, dit Voltaire, il arriva un événement qui n'a pas d'exem-

ple, et ce qui est non moins étrange, c'est que tous les historiens l'ont ignoré.

» On envoya dans le plus grand secret au château de l'île Sainte-Marguerite, dans la mer de Provence, un prisonnier inconnu, d'une taille au-dessus de l'ordinaire, jeune, et de la figure la plus belle et la plus noble. Ce prisonnier, dans la route, portait un masque dont la mentonnière avait des ressorts d'acier, qui lui laissaient la liberté de manger avec le masque sur son visage. On avait ordre de le tuer s'il se découvrait. Il resta dans l'île jusqu'à ce qu'un officier de confiance, nommé Saint-Mars, gouverneur de Pignerol, ayant été fait gouverneur de la Bastille en 1690, l'allât prendre dans l'île Sainte-Marguerite et le conduisit à la Bastille toujours masqué. Le marquis de Louvois alla le voir dans cette île avant la translation, et lui parla debout et avec une considération qui tenait du respect.

» Cet inconnu fut mené à la Bastille, où il fut logé aussi bien qu'on peut l'être dans le château. On ne lui refusait rien de ce qu'il demandait. Son plus grand goût était pour le linge d'une finesse extraordinaire et pour les dentelles ; il jouait de la guitare. On lui faisait la plus grande chère et le gouverneur s'asseyait rarement devant lui. Un vieux médecin de la Bastille, qui avait souvent traité cet homme singulier dans ses maladies, a dit qu'il n'avait jamais vu son visage, quoiqu'il eût examiné sa langue et le reste du corps. Il était admirablement bien fait, disait ce médecin ; sa peau était un peu brune;

il intéressait par le seul son de sa voix, ne se plaignant jamais de son état et ne laissant point entrevoir ce qu'il pouvait être.

» Cet inconnu mourut en 1703 et fut enterré la nuit à la paroisse de Saint-Paul. Ce qui redouble l'étonnement, c'est que, quand on l'envoya à l'île Sainte-Marguerite, il ne disparut de l'Europe aucun personnage considérable. Ce prisonnier l'était, sans doute, car voici ce qu'il arriva les premiers jours qu'il était dans l'île.

» Le gouverneur mettait lui-même les plats sur la table, et ensuite se retirait après l'avoir enfermé. Un jour, le prisonnier écrivit avec un couteau sur une assiette d'argent, et jeta l'assiette par la fenêtre vers un bateau qui était au rivage, presque au pied de la tour. Un pêcheur, à qui ce bateau appartenait, ramassa l'assiette et la porta au gouverneur. Celui-ci, étonné, demanda au pêcheur :

« — Avez-vous lu ce qui est écrit sur cette assiette, et quelqu'un l'a-t-il vue entre vos mains?

» — Je ne sais pas lire, répondit le pêcheur ; je viens de la trouver, personne ne l'a vue. »

» Ce paysan fut retenu jusqu'à ce que le gouverneur fût informé qu'il n'avait jamais lu et que l'assiette n'avait été vue de personne.

» Allez, lui dit-il, vous êtes bien heureux de ne pas savoir lire. »

Le registre de Du Junca contient un document que le père Griffet rapporte en ces termes : « Du lundi 10 novembre 1703, le prisonnier inconnu,

toujours masqué d'un masque de velours noir, que M. de Saint-Mars a amené avec lui, venant des îles Sainte-Marguerite, qu'il gardait depuis longtemps, lequel, s'étant trouvé hier un peu plus mal en sortant de la messe, il est mort ce jourd'hui, sur les dix heures du soir, sans avoir eu grande maladie; il ne se peut pas moins. M. Giraut, notre aumônier, le confessa hier ; surpris de la mort, il n'a pu recevoir les sacrements, et notre aumônier l'a exhorté un moment avant que de mourir. Il fut enterré le mardi 20 novembre, à quatre heures après-midi, dans le cimetière de Saint-Paul, notre paroisse ; son enterrement coûta quarante livres. »

Quant au pauvre Fouquet, auquel, malgré elle, songeait toujours mademoiselle de La Vallière, il n'a pu être, quoi qu'on ait dit, l'homme au masque de fer, mais il n'en mena pas moins une existence malheureuse. Arrêté le 16 septembre 1661 par d'Artagnan, on se souvient dans quelles circonstances, il fut traîné dans diverses prisons d'Etat, notamment à Amboise, à Angers, à Vincennes, à la Bastille, et enfin à Pignerol, où il fut enfermé le 16 janvier 1665.

Cet homme, qu'on se rappelle si riche, si fastueux et si généreux, pendant de longues années vécut triste, misérable, endurant des douleurs sans nom. Une dernière crise l'enleva. Il succomba, dit madame de Sévigné, à des convulsions et à des maux de cœur, sans pouvoir vomir, le 23 mars 1680, et fut enterré l'année suivante, à

l'église du couvent des dames de Sainte-Marie, grande rue Saint-Antoine.

Convulsions et maux de cœur, sans pouvoir vomir, n'y a-t-il pas là tous les symptômes d'un empoisonnement? Le fait est évident, et si l'on se rapporte à la lettre de Louvois écrivant à M. de Saint-Mars : « Mandez-moi comment il est possible que le nommé Eustache Dauger (autre prisonnier de Pignerol et valet du surintendant) ait fait ce que vous m'avez envoyé, et où il a pris les drogues nécessaires pour le faire, ne pouvant croire que vous les ayez fournies. » Il reste avéré que Louis XIV après avoir incarcéré Fouquet pendant de longues années, s'est enfin un jour débarrassé de son prisonnier en l'empoisonnant. Cependant, il n'était plus jaloux, alors, de mademoiselle de La Vallière : il n'était plus jaloux de la richesse et du faste du surintendant.

Mais Fouquet devenait gênant, il possédait des secrets d'Etat. C'était un homme d'une autre génération, pour lequel le roi avait conservé une violonte haine. Mort, il n'en serait plus question. Un de plus ou un de moins, que pèse la vie d'un homme dans les destinées d'une nation ?... Que pesait-elle alors dans la volonté d'un roi absolu, devant lequel tout ployait, et auquel obéissaient sans contrôle vingt-huit millions de sujets.

VIII

Ninon de Lenclos n'est pas morte. — Ses amours avec Villarceaux. — Ce qu'ils firent pendant huit jours. — Le bonhomme des Yveteaux. — Un philosophe en houlette. — Une anecdote parisienne de ce temps-là. — Une chaîne qui se brise. — Le petit salon de l'hôtel des Tournelles. — Une nuée de soupirants. — Complicité entre la Maintenon et Ninon. — L'éternelle jeunesse de celle-ci. l'éternelle hypocrisie de celle-là.

Mais puisque nous faisons un retour dans le passé, n'oublions pas de rappeler une femme dont nous avons d'ailleurs longuement parlé, et qui a joué un rôle si singulier dans toute cette époque des règnes de Louis XIII et de Louis XIV. Ninon de Lenclos n'était pas morte au moment où nous sommes arrivés, si peu morte, qu'on pouvait dire qu'elle était encore belle, et qu'on la rencontrait partout aussi bien dans les salons de ses anciens amants que dans ceux de madame de Maintenon, avec laquelle, autrefois, elle avait été fort liée.

C'était alors... A quoi bon des dates? Ninon avait trente-sept ans, elle en paraissait vingt. A d'Effiat

et à d'Estrées succédait Louis de Mornay, marquis de Villarceaux, capitaine des chevau-légers du duc d'Orléans.

C'était un bien singulier homme que ce marquis de Villarceaux, que nous trouvons d'ailleurs, malgré son âge avancé, toujours en compagnie de Ninon, dans sa petite maison de la rue des Tournelles. C'était le fils d'un certain de Villarceaux, gentilhomme de qualité du Vexin français et sa mère était de Leuville, grande joueuse, qui avait de l'esprit. mais fort médiocrement de cervelle.

Villarceaux est le dernier galant que Ninon de Lenclos ait eu, dit Tallemant des Réaux, qui doit calomnier Ninon, car si depuis longtemps elle n'en était plus à son premier amant, elle n'en était pas encore à son dernier. Pour le voir plus facilement. raconte-t-il, et n'être point à Paris, elle alla dans le Vexin, chez un homme de qualité nommé Varicarville, qui est riche et fait bonne chère aux gens; mais c'est un original et surtout un mangeaille. Ce Varicarville ne croit pas à grand'chose, non plus qu'elle, ajoute Tallemant, qui en cela ne le cédait en rien à Varicarville et à Ninon. Un jour, ils s'enfermèrent tous deux pour raisonner. On leur demanda ce qu'ils faisaient là.

— Nous tâchions dit Ninon, de réduire en articles notre créance ; nous en avons fait quelque chose ; une autre fois, nous y travaillerons tout de bon.

Au temps de sa grande passion, Villarceaux, qui demeurait en face de Ninon, aperçut de la lumière

chez elle. Il lui envoya aussitôt demander si elle se faisait saigner. Il faut croire que c'était là une occupation comme une autre. Elle fit répondre à Villarceaux qu'il devenait fou. Celui-ci, qui s'en doutait bien un peu, mais ne voulait pas en convenir, fut pris d'un véritable accès de jalousie, et ne douta pas un instant que Ninon ne fût enfermée avec un rival. Il envoya coup sur coup au petit hôtel, et ses messagers revenant chaque fois désappointés, il résolut d'y courir lui-même. Pour cela faire, il voulut se coiffer de son chapeau, et dans son transport, il s'enfonça une aiguière d'argent dans la tête, mais avec une telle force qu'on eut toutes les peines du monde à la lui arracher.

Notre homme fut tellement en colère de l'aventure, qu'il en tomba malade, et en prit le lit.

Ninon, qui s'était fort moquée du jaloux, donna le spectacle d'une véritable douleur à la nouvelle de la maladie de Villarceaux. Elle en parut si touchée, en effet, qu'elle se coupa tous ses cheveux, qui étaient très-beaux, et les lui envoya, pour lui faire voir qu'elle ne voulait point sortir ni recevoir personne chez elle. Villarceaux fut tellement heureux de ce sacrifice, qu'il en guérit aussitôt. La fièvre le quitta, et courant chez Ninon, il s'y enferma huit jours avec elle, Tallemant, qui ne se pique pas de pruderie, dit très-bien ce qu'ils y firent.

A cette époque, Ninon portait le deuil d'un poète des plus singuliers, Nicolas Vauquelin, seigneur des Yveteaux, mort, hâtons-nous de le dire, fort peu

à la fleur de l'âge, mais à plus de quatre-vingt-dix ans. C'était bien l'être le plus original, qu'on puisse voir, produisant des vers fort médiocres, mais paraissant avoir le diable au corps, pratiquant fort peu l'amour de son Dieu, un peu celui du vin, beaucoup celui des jolies filles, culte qu'il conserva religieusement jusqu'à son dernier jour. Il disait autant de mal des hommes qu'il en pensait des femmes, et détestait autant les premiers qu'il adorait les secondes. Il lui arrivait quelquefois pendant plusieurs mois de n'adresser la parole à personne, et de ne point répondre quand on l'interrogeait. On raconte qu'il fit un voyage, de Paris à Nantes, avec un certain Pluvinel, autre original de sa force : qu'ils jouèrent aux échecs tout le temps, et qu'ils n'échangèrent pas un mot.

Ninon ne l'avait pas beaucoup connu dans sa jeunesse ; elle l'avait retrouvé plus tard, alors qu'il était déjà dans un âge avancé, et l'avait pratiqué jusqu'à sa mort.

Étant disgracié, car il avait des ennemis et il avait perdu toutes ses places, il acheta une maison dans la rue des Marais, au faubourg Saint-Germain, vers les Petits-Augustins. En ce temps-là, il n'y avait rien de bâti au-delà dans le faubourg. On l'appelait, à cause de cela, le dernier des hommes.

A son ordinaire, il s'habillait fort bizarrement. Madame de Rambouillet dit que la première fois qu'elle le vit, il avait des chausses à bandes, comme celles des suisses du roi, rattachées avec des bri-

des, des manches de satin de la Chine, un pourpoint et un chapeau de peaux de senteur, une chaine de paille à son cou, et il sortait en cet habit là. Il est vrai qu'il ne sortait pas souvent ; mais quelquefois, selon les visions qui lui prenaient, tantôt il était vêtu en satyre, tantôt en berger, tantôt en dieu et obligeait sa nymphe à s'habiller comme lui.

Ninon se plaisait beaucoup dans la compagnie de ce poète philosophe, plus épicurien qu'Épicure, et voltairien avant Voltaire. Elle aimait l'entendre chanter avec accompagnement de luth, instrument à douze rangs de cordes, dont elle jouait avec un rare talent. Sa voix était, comme on disait alors, une très-agréable voix de ruelle, peu sonore, mais d'un timbre délicieux et qui allait à l'âme.

Quand son heure sonna de s'en aller, des Yveteaux en prit bravement son parti. Extropié par un maladroit chirurgien de village, il dit à Ninon de lui couvrir le visage d'un mouchoir, afin de cacher les grimaces qu'il pourrait faire, puis il la pria de jouer une sarabande, afin que son âme s'envolât *allegramente*.

C'est après son commerce avec des Yveteaux que Ninon de Lenclos fit la connaissance du marquis de Villarceaux, dont nous avons parlé, et, à cette même époque de madame de Maintenon, alors mademoiselle d'Aubigné, belle et grande jeune fille aux cheveux châtains, au nez finement sculpté, à la bouche vermeille et aux yeux bruns, bien fen-

dus et ombragés par de longs cils, dit Colombey, qui ajoute : Qui eût pu prévoir que ce frais et charmant visage deviendrait le masque impénétrable de l'hypocrite madame de Maintenon, la même qui répondait à Ninon de Lenclos qui lui disait :

— Qui vous a décidée à enterrer votre jeunesse et votre beauté dans la chambre d'un malade?

— J'ai mieux aimé épouser un cul-de-jatte qu'un couvent.

Et qui d'ailleurs alors, on s'en souvient, méprisant les leçons du pauvre Scarron, prêtait l'oreille au chevalier de Méré, un ancien ami de Ninon, et qui s'était institué son professeur de beau langage.

Pendant ce temps, Ninon, bel et bien ensorcelée cette fois, s'abandonnait corps et âme au marquis de Villarceaux, qui l'avait enlevée et qui la tenait comme séquestrée à dix-sept lieues de la cour, dans le Vexin. La prison, du reste, était magnifique. C'était un château bâti sur le flanc d'une colline. La recluse avait pour préau un parc de cent quarante arpents, et pour geôlier le plus séduisant de tous les cavaliers de France, que les plus hautes dames de la cour se disputaient, et qui était tombé aux pieds de Ninon ébloui et vaincu. Ninon, de son côté, avait aussi confessé sa défaite... Elle éprouvait enfin cette passion ardente, tumultueuse, qu'elle désespérait de ressentir jamais. Villarceaux avait enfermé son idole pour lui vouer un culte exclusif. Un seul homme était admis dans le château, Vari-

carville, cet original que nous avons déjà vu à l'hôtel des Tournelles, et qui ne pouvait donner aucun ombrage. Il n'aimait que les animaux, et à tel point qu'il ne se nourrissait que de légumes. Les légumistes d'Angleterre devraient le placer au nombre de leurs saints. Il amusait beaucoup Ninon par ses rêvasseries. C'était la seule distraction qui lui fût permise, et elle n'en demandait pas d'autre. L'amour laisse si peu de loisirs !

Nos deux amants n'abandonnèrent leur retraite qu'au bout d'une couple d'années. La chaîne n'était pas brisée, mais elle tendait à s'allonger.

— Marquis, avait dit un matin Ninon à Villarceaux qui, assis à sa droite, dans un belvédère élevé à l'extrémité du parc, regardait mélancoliquement dans la direction de Paris, je crois vous deviner... Un peu de liberté ne vous déplairait pas.

L'un et l'autre avaient en effet besoin de liberté ; Ninon courut à d'autres amours, et Villarceaux se roula aux pieds de la belle d'Aubigné, au grand désespoir de la femme de celui-ci et du cul-de-jatte Scarron.

Il est vrai qu'au moment suprême où nous sommes arrivés, et où madame de Maintenon touche à sa fortune, elle eût été bien étonnée si on lui avait raconté ses fredaines d'autrefois. Elle n'y croyait plus, et eût rougi d'elle-même, alors qu'elle accaparait le cœur du roi en ne lui parlant que d'un Dieu vengeur et des remords d'une conscience tourmentée. Mais nous reviendrons tout à l'heure à celle-

ci ; terminons avec Ninon de Lenclos qui, en dépit de sa jeunesse éternelle et de sa beauté persistante, touche au dénouement.

Ninon n'existe plus. Elle est remplacée par mademoiselle de Lenclos.

L'hôtel des Tournelles a cessé d'être le Pré-aux-Clercs où avaient eu lieu tant de galantes passes d'armes. Il est devenu une académie, mais une académie qui ne ressemble pas plus à l'académie de la vicomtesse d'Auchy, où l'on discutait gravement les diverses façons de cracher, qu'à l'académie fondée par Richelieu, où l'on n'ouvre la bouche que pour chanter les louanges du cardinal-ministre.

Nous remarquons parmi les femmes qui fréquentent l'hôtel des Tournelles : la duchesse de Bouillon, sœur de madame de Mazarin, et première protectrice de La Fontaine ; la comtesse d'Olonnes, inconsolable de la mort du beau duc de Candale ; Mesdames de La Fayette et de La Sablière ; l'élégiaque comtesse de La Suze ; madame de Coulanges, dont chaque péché est une épigramme ; madame Scarron, que le cul-de-jatte a laissée sans sou ni maille, et qui élève les enfants du roi, dont elle espère un jour grossir le nombre ; enfin, madame Cornuel, que madame Pilou a quittée, il y a sept ans, pour l'autre monde, et qui mord son prochain avec un double appétit.

Notons parmi les hommes : le duc de La Rochefoucauld, que tourmentent souvent de cruels accès de goutte ; le vieux comte de Grammont, aussi

sémillant que le chevalier; le médecin-philosophe Bernier, revenu du Mogol depuis 1668.

Gourville, qui a restauré sa fortune et la prodigue, sans la jeter par les fenêtres. Le marquis de La Fare, Le prince de Gueménée, qui a la mine d'un arracheur de dents et qui, selon le vent qui souffle, est pétillant d'esprit ou renversant d'idiotisme; le comte de Brancas, Charleval, qui fait toujours de petits vers, et d'Elbène, qui fait toujours de grosses dettes. Ces trois derniers noms en appellent un quatrième, l'ex-martyr La Ménardière, mort d'ailleurs depuis longtemps.

Ninon de Lenclos pourrait encore relire la dernière lettre de Saint-Evremond ;

« Vous êtes née pour aimer toute votre vie, » lui écrivait-il, faisant allusion à une déclaration de Ninon, s'appuyant sur une pensée de M. de La Rochefoucauld qui disait : « L'enfer des femmes, c'est la vieillesse. » Ninon finissait par croire aux déceptions de l'âge, et ne voulait plus aimer. Mais qui a aimé aimera, disait Saint-Èvremond ; les amants et les joueurs ont quelque chose de semblable.

« Tu as beau dire, mon pauvre Saint-Évremond, répliquait Ninon, tu ne me feras pas remonter le courant ; il y a temps pour tout et mon heure est sonnée depuis longtemps. »

Ce fut, en effet, en vain qu'une nuée de soupirants, dit Colombey, bravant la défense, s'abattirent de nouveau sur l'hôtel des Tournelles. Mademoiselle

de Lenclos avait soixante-sept ans lorsqu'elle fut circonvenue par le chevalier Bannier, fils d'un des principaux lieutenants de Gustave-Adolphe. Le chevalier, vivement repoussé, traversa la Manche et courut se mêler à la foule des amants de la duchesse de Mazarin, dont le neveu, Philippe de Savoie, l'envoya, d'un coup d'épée, conter fleurettes aux houris de Mahomet. Dix ans plus tard, le grand-prieur de Vendôme éprouva le même échec auprès de mademoiselle de Lenclos, à qui il avait été présenté par leurs amis communs, La Fare et Chaulieu. Le grand-prieur témoigna de son dépit par ce quatrain :

Indigne de mes feux, indigne de mes larmes.
Je renonce sans peine à tes faibles appas
Mon amour te prêtait des charmes.
Ingrate, que tu n'avais pas.

Mademoiselle de Lenclos mit un aiguillon à ces rimes et les retourna contre leur auteur :

Insensible à tes feux, insensible à tes larmes,
Je te vois renoncer à mes faibles appas;
Mais si l'amour prête des charmes,
Pourquoi n'en empruntais-tu pas.

Pure calomnie que ces faibles appas ! ce qui prouve que le temps avait respecté la beauté de mademoiselle de Lenclos, c'est la passion qu'à cette époque elle inspira au jeune marquis de Grignan. Trois générations étaient donc tombées à ses pieds ? Mademoiselle de Lenclos tendit la main

au marquis et l'embrassa comme une mère embrasse son enfant.

N'oublions pas de mentionner le mathématicien hollandais Huyghens qui, ébloui par les splendeurs de ce soleil couchant, célébra mademoiselle de Lenclos dans les vers géométriques que voici :

Elle a cinq instruments dont je suis amoureux,
Les deux premiers ses mains, les deux autres ses yeux;
Pour le dernier de tous le cinquième qui reste,
Il faut être galant et leste.

Après Huyghens, Gédoyn. C'était un abbé de vingt-huit ans, couvé par des jésuites et plus lascif qu'un moineau. Mademoiselle de Lenclos eut la fantaisie de s'amuser des ardeurs du petit-collet. Elle le lutina pendant six longs mois, puis un beau jour, le 17 octobre 1795, elle fit mine de céder.

— Enfin! s'écria Gédoyn dans le ravissement; mais, ajouta-t-il aussitôt sur le ton du reproche, pourquoi m'avoir fait attendre jusqu'à ce jour ?

— Parce que, répondit-elle, je voulais attendre mes quatre-vingts ans... qui viennent de sonner.

Elle pensait que ce chiffre formidable mettrait l'abbé en fuite ; mais loin de broncher d'une semelle, il continuait d'avancer, et d'un air très-menaçant.

— Grâce, mon révérend père! fit-elle à mains jointes; ayez pitié d'une pauvre pénitente qui ne veut plus pécher.

Gédoyn battit en retraite devant cette plaisante supplication, mais ce fut pour aller proclamer, par-

dessus les toits, son *triomphe* sur les quatre-vingts ans de mademoiselle de Lenclos.

Ninon de Lenclos n'était pas reçue à Versailles, et pourtant elle n'était pas en disgrâce ; par une singularité assez étrange, il se trouvait que les ruelles de la place Royale, délaissées par les courtisans, trouvaient auprès de Louis XIV un interprète tout-puissant ; madame de Maintenon n'avait-elle pas été autrefois l'amie, la protégée de Ninon ? et il y aurait eu trop d'ingratitude à l'oublier ! La favorite très-habile, aujourd'hui convertie, tenait compte de la discrétion de Ninon de Lenclos ; ce n'était qu'avec les plus intimes confidents que la courtisane impénitente parlait des services qu'elle avait rendus à madame Scarron dans ses relations de galanterie. Aussi, la cour laissait-elle Ninon s'éteindre tout doucement.

Terminons par le témoignage d'un contemporain avant d'arriver à la mort de l'ennemi de Louis XIV et qui avait été la contemporaine du cardinal de Richelieu avant de l'être de Voltaire.

« Je vous citerai Ninon, cette beauté à qui chaque année apporte une nouvelle perfection morale en glissant sur ses charmes d'un pied si léger, qu'à soixante-six ans ses traits n'offrent pas la moindre trace du temps. En 1682, comme en 1638, le teint de mademoiselle de Lenclos est blanc, uni, animé. Son visage, d'un bel ovale, n'a rien perdu de sa pureté grecque ; ses yeux noirs et saillants respirent toujours une volupté communicative, et son

sourire achève la conquête que son regard a commencée. L'accent, ce timbre du cœur qui fait deviner ses plus secrètes impressions, suffit dans Ninon pour captiver tout ce qui l'approche ; on pourrait l'adorer sans la voir : semblable à l'écho, elle captive par l'unique séduction de la voix. Je vis hier cette femme surprenante dans un salon de verdure ; ses habits étaient presque de gaze ; point de nœuds, protecteurs ordinaires des tailles qui s'épaississent, des gorges qui s'affaissent : c'était une grâce parée de toute l'absence des atours.

» — J'étais dans ce jardin, il y a quarante-cinq ans, me dit le vieux duc de Villeroi. Ninon s'y trouvait, mise à peu près comme vous la voyez. Ses cheveux n'étaient pas plus noirs sa bouche n'avait pas plus de jeunesse, sa démarche ne paraissait pas plus vive. Or, tout à l'heure en regardant cette enchanteresse, je me disais : Je crois qu'elle est plus belle encore qu'hier... Oui, continuai-je avec moi-même, voilà comme elle me souriait hier en causant avec moi sous ce jeune tilleul... Et ma réflexion a été interrompue par la rude atteinte d'un arbre gros comme deux fois mon corps... Et c'était mon jeune tilleul ; et le *hier* que je me rappelais était un jour de printemps de la minorité de Louis XIV, et Ninon était la même aux deux époques... Mon imagination s'abusait de quarante-cinq ans. N'en doutons pas, ma chère comtesse, cette femme a dans quelque coin de son jardin un robinet de la fontaine de Jouvence. »

» L'esprit de Ninon est resté aussi jeune que son corps ; grave ou enjoué, selon les circonstances, il passe avec une inconcevable facilité des abstractions de la science aux délicatesses de la galanterie, de la sagesse des philosophes au désordre des amants. Soit que mademoiselle de Lenclos parle raison, soit qu'elle déraisonne, on l'admire, et on l'aime toujours. Pourquoi rappellerais-je les succès de sa jeunesse, la foule d'amants qui se pressait sur ses pas, le concert de soupirs qui murmurait sans cesse à son oreille ? Ne la retrouvai-je pas obsédée par les galants à soixante-six ans comme à dix-huit ? Bien plus, l'empire de Ninon s'est agrandi : jeune, elle n'était recherchée que des hommes ; vieille, sa cour s'est grossie de toutes les femmes d'esprit de l'époque. Ce modèle de toutes les qualités ne fréquente jamais la cour ; c'est cependant chez elle que les deux sexes s'en vont à tout âge étudier les belles manières, dont elle est la véritable pierre de touche. Et cela doit être, car presque tout ce qui compose la cour se forme depuis un temps immémorial à l'école de Ninon. Racine, Boileau, Longepierre, Sénecé, La Fare, Chaulieu, profitent de ses leçons, s'éclairent des étincelles de son esprit et des conseils de sa raison.

» Osez maintenant, transfuges de Gomorrhe, déserteurs sacriléges des autels de la beauté, osez nier le mérite d'un sexe qui vous offre une Ninon ? »

X

Visite aux carmélites par madame de Montespan. — Effet produit. — Singulière rencontre. — La Madeleine pécheresse et la Madeleine pénitente. — Où il est dit que les diables ont meilleure humeur que les anges. — Les chemises de toile jaune et les jarretières de crin.— Le mobilier d'une favorite. — Un frère quelque peu désagréable.— Le nouveau beau-frère du roi. — La robe feuille morte. — Les prédictions d'un maçon. — Les batteries de la Maintenon. — Les mariages imprévus. — La royauté tombe en quenouille. — Pas si bête que d'être dame d'honneur ! — Ce que le roi demande et n'obtient pas. — La lettre d'une femme bien habile. — Flatteurs et courtisans. — Un nouveau carrousel tiré de l'histoire de Grenade. — Un trône qui échappe. — Les deux amoureux d'un âge mûr. — L'offre d'une couronne. — Les conseils de Bossuet. — Le mariage secret.

Mais voyons un peu où en était madame de Montespan.

Celle-ci, agitée alors, eut l'idée bizarre d'aller consulter sœur Louise de la Miséricorde, qu'elle n'avait pas vue depuis sa retraite aux carmélites. En arrivant aux carmélites, madame de Montespan montrant un papier qui contenait un ordre de

l'archevêque, se fit ouvrir la grille. Elle entra dans le couvent et demanda mademoiselle de La Vallière. On la conduisit dans sa cellule. Sœur Louise était à l'église ; on fut la chercher. Madame de Montespan, seule dans cette cellule, regarda avec saisissement cet humble et triste asile de la pénitence, qui ne contenait qu'un crucifix, une tête de mort, un prie-Dieu, une chaise de bois et un cercueil...

— Dieu ! dit-elle, la duchesse de La Vallière habite depuis trois ans cette lugubre prison !

Cette idée, qui confondait son imagination, lui fit oublier le dessein qui l'amenait, elle ne songea qu'à la situation de mademoiselle de La Vallière. L'aspect de cette cellule l'étonnait, comme si elle n'eût jamais entendu parler des Carmélites.

Comme elle avait cette pensée, la porte s'ouvrit et sœur Louise parut !...

Madame de Montespan tressaillit, et sa surprise fut extrême en jetant les yeux sur mademoiselle de La Vallière, qu'elle s'attendait à trouver changée, exténuée par un tel genre de vie.

Trois années d'une austère pénitence n'avaient rien fait perdre à sa beauté ; avec la paix de l'âme, elle avait repris toute sa fraîcheur ; cette robe d'étamine, ce scapulaire, ces voiles noirs, faisaient ressortir, avec un éclat éblouissant, la blancheur si pure de son teint ; il semblait que ces vêtements simples et religieux fussent inventés pour cette figure modeste et touchante, et pour donner à ce

visage angélique tout le charme céleste qu'il pouvait avoir, dit madame de Genlis. Sa seule présence embellissait sa cellule, elle y apportait la piété, le calme, la paix. Madame de Montespan n'éprouva plus que de l'admiration et la confusion secrète la plus pénible : elle sentit, pour la première fois, qu'il existe un bonheur indépendant des passions et des factions humaines, et que ce bonheur doit surpasser tout ce que la seule imagination peut concevoir, parce qu'il est d'une nature divine.

Honteuse d'elle-même, ne regardant plus qu'avec respect et tremblement tout ce qui l'environnait, dépouillée enfin de toute son audace, madame de Montespan restait immobile à sa place... Sœur Louise s'approcha d'elle avec une sérénité pleine de douceur :

— Vous voulez me parler ! dit-elle ; asseyons-nous.

A ces mots, prononcés avec ce son de voix enchanteur qui pénétrait jusqu'au fond de l'âme, mademoiselle de La Vallière présente à madame de Montespan l'escabelle de bois, et elle s'assied sur son cercueil. Il y eut un long silence ; madame de Montespan voulait en vain cacher un trouble combattu par son orgueil ; cependant prenant la parole :

— Ah ! s'écria-t-elle, que vous m'en imposez ici !... Combien je vous y trouve de grandeur et de supériorité !

— Que dites-vous ? reprit mademoiselle de La Vallière. Ah ! c'est ici que tout doit me rappeler mes

faiblesses ! Si j'eusse vécu dans l'innocence, je n'aurais jamais eu la vertu d'y venir !

— Et moi, grand Dieu ! s'écria madame de Montespan, que suis-je donc à vos yeux ?

— Hélas! répondit l'humble et douce pénitente, ce que je fus moi-même... Qui peut vous plaindre autant que moi ?...

— Je n'aurai jamais le courage d'imiter les rigueurs de votre pénitence.

Cet entretien se prolongea; mais ces deux personnes qui se ressemblaient si peu, finirent par ne plus s'entendre : l'une ne parlait que des regrets de l'amour, l'autre n'exprimait que ceux de l'ambition et de la vanité ; elles étaient hors d'état de se comprendre. Cependant, mademoiselle de La Vallière attirant sa confiance, la favorite délaissée se plaignit avec amertume de ce qu'elle appelait l'ingratitude de madame de Maintenon :

— C'est mon amie, dit-elle, qui m'enlève le cœur du roi.

— Votre amie ! reprit mademoiselle de La Vallière qui ne put s'empêcher peut-être alors d'admirer en secret la Providence ; votre amie ! Ah ! que vous devez souffrir !... Mais, poursuivit-elle, on vante tant la vertu de madame de Maintenon ! Elle ne veut sans doute que ramener le roi à la religion.

Comme elle disait ces mots, on entendit le son d'une cloche qui appelait sœur Louise dans la salle de la communauté; elle s'y rendit avec madame de Montespan : celle-ci poussa un léger cri de stupeur

et essaya de faire bonne contenance. Elle y trouvait madame de Maintenon. Cette dernière ne sembla nullement gênée par cette rencontre et parut examiner avec un vif intérêt mademoiselle de La Vallière. Assise à l'écart, les yeux fixés sur mademoiselle de La Vallière ou sur madame de Montespan, elle garda le plus profond silence. Au bout d'une demi-heure, quelqu'un lui demandant à quoi elle pensait :

— Je réfléchis, dit-elle, sur Madeleine pécheresse et sur Madeleine pénitente.

Rentrée chez elle, madame de Montespan fut prise d'un désespoir morne et ne devint que plus affligée et plus superstitieuse. Elle se retira à Saint-Joseph, elle ne porta plus que des chemises de toile jaune, des jarretières de crin ; elle entoura à nu sa taille d'une ceinture armée de petites pointes d'acier et coucha sur un matelas de cendre.

Mais il est des vanités auxquelles l'humilité de madame de Montespan ne pouvait commander : elle conservait au fond de sa cellule cet air de reine qu'elle avait usurpé au temps de sa faveur ou plutôt de son règne. On trouvait un seul fauteuil dans sa chambre, c'était le sien. Quand ses enfants venaient la voir, princes ou princesses, n'importe, ils restaient debout ; elle les recevait non comme une mère, mais comme une souveraine qui tient sa cour et laisse tomber de son trône les paroles dont elle veut bien honorer ceux qu'elle reçoit.

Sa rivale n'était point cependant alors complète-

ment heureuse. Au milieu des entraves qui faisaient obstacle à sa fortune, se glissait un ver rongeur qui la consumait. Ce ver rongeur, c'était le comte d'Aubigné, l'heureux frère de madame de Maintenon, qui ne se trouvait jamais satisfait de sa situation.

Jusque-là, le comte d'Aubigné ne s'était montré que rarement à la cour. Le malin avait attendu. Mais il considérait le fruit assez mûr et il se présentait hardi, audacieux et arrogant. Ce n'étaient pourtant point les pensions qui lui manquaient.

Mme de Maintenon l'aima tendrement et le lui prouva oute sa vie, dit madame de Genlis. Néanmoins elle eut le chagrin de le voir toujours mécontent et ridicule, ne se formant ni par ses conseils ni par l'habitude de vivre à la cour : il était dans la destinée de madame de Maintenon de ne devoir ses succès et sa fortune qu'à elle seule. Elle ne fut ni aidée ni secondée : elle fut souvent traversée, déjouée et trahie; auprès de tout autre souverain, son frère aurait pu la compromettre et lui nuire. D'Aubigné ne manquait pas d'esprit, mais il était entièrement dépourvu de ce tact et de ce bon goût que madame de Maintenon possédait à un si haut degré. Il croyait acquérir une grande considération, et ajouter à celle de sa sœur, par du faste, des airs et un ton important.

Souvent, avec la fatuité gauche d'un provincial parvenu, il vantait son crédit et offrait sa protection : malheureusement il n'avait aucune timidité, il était questionneur et familier avec les plus

grands seigneurs, lorsqu'il les rencontrait chez madame de Maintenon; il prenait la politesse affectée, qui repousse, pour du respect; ainsi la sécheresse qu'on lui montrait ne le rendait que plus vain et plus confiant; il voulait mettre à leur aise ceux qui ne songeaient qu'à le mettre à sa place. Il n'était jamais plus impertinent que lorsqu'il croyait être affable.

Il faisait cruellement souffrir madame de Maintenon, sans cesse occupée du soin de le contenir, de faire taire ou de réparer ses sottises. Pour surcroît de peine, il était ambitieux, il prétendait à toutes les grâces, demandait tout et ne trouvait dans la modération de sa sœur que de la duperie et une indifférence choquante pour lui.

Madame de Genlis ajoute qu'il avait du courage; la vérité est qu'il n'avait jamais bataillé et n'avait jamais été que capitaine d'infanterie; ce qui ne l'empêchait pas de parler sans cesse de ses vieilles guerres comme un homme qui méritait tout et à qui l'on faisait le plus grand tort du monde en ne lui envoyant pas le bâton de maréchal de France. Il est vrai, ajoutait-il, qu'il était prêt à accepter ce bâton en argent.

Ce frère faisait à tout moment des sorties épouvantables à madame de Maintenon sur ce qu'il n'était pas encore duc et pair et ministre des conseils du roi, se récriant qu'on ne faisait rien pour lui, quoiqu'il fût gouverneur de Belfort, puis d'Aigues-Mortes, puis de la province du Berry, et de plus chevalier

de l'ordre. C'était d'ailleurs un homme à bonnes fortunes, un homme d'esprit, et dont on citait les mots à une époque où tout le monde en faisait.

Un jour, madame de Maintenon se plaignant à lui de la vie malheureuse qu'elle menait et s'écriant:

— En vérité, je voudrais être morte.

Le comte regarda gravement sa sœur :

— Alors, lui dit-il, vous avez donc promesse d'épouser Dieu le père ?

Mais justement un homme de cet esprit et de ce caractère était fort embarrassant pour madame de Maintenon; courant après toutes les jolies filles qu'il rencontrait, sortant avec elles, les produisant avec leur famille à Paris et même à Versailles, disant tout ce qui lui passait par la tête, goguenardant sur tout le monde, n'appelant jamais Louis XIV que le beau-frère, il causait à la favorite des transes éternelles.

Aussi, résolut-elle de se défaire, d'une façon ou de l'autre, de ce pesant fardeau. Il n'y avait qu'un moyen de prendre le comte d'Aubigné, c'était la famine, et madame de Maintenon en essaya et réussit à moitié. C'est que celle-là était femme à réussir complètement où d'autres devaient échouer tout à fait.

Madame de Maintenon avait alors quarante-sept ans ; mais, ayant pris depuis deux ans beaucoup plus d'embonpoint, sans rien perdre de la noblesse de sa taille, elle était beaucoup plus belle qu'on ne l'avait jamais vue à la cour ; sa figure étonnait par

son éclat et par sa majesté ; elle n'avait jamais mis de rouge, et le teint d'aucune jeune personne n'effaçait la pureté du sien.

Toujours vêtue avec la même simplicité, ne quittant presque jamais sa modeste couleur favorite, *la feuille morte*, son costume était cependant d'une élégance particulière ; enfin, elle avait encore tant de charmes, que tout le monde pensa qu'il était impossible que le roi la vît si souvent et dans une telle intimité sans en être passionnément amoureux.

Après le voyage de Saint-Cloud, Louis XIV, accoutumé à voir à toute heure madame de Maintenon, ne pouvait plus s'arracher d'auprès d'elle que pour tenir ses conseils ou pour recevoir sa cour.

Toute cette cour aussi était à ses pieds. Les femmes mêmes, qui avaient refusé avec éclat d'aller chez madame de Montespan, les duchesses de Chevreuse et de Beauvilliers recherchaient son amitié. Il n'était pas jusqu'à la duchesse de Richelieu, son ancienne ennemie, qui ne lui témoignât une grande estime.

C'est alors que madame de Maintenon commença sérieusement à disposer ses batteries. Le pauvre de Montaubert était loin et elle n'y pensait guère ; il s'agissait de remplacer mademoiselle de La Vallière et madame de Montespan ; il s'agissait de bien plus encore ; elle rêvait d'être reine.

Pourquoi pas ? N'avait-elle pas présente devant les yeux, et dans le siècle même où elle vivait, plusieurs exemples de ce genre d'union ?

En Danemark, Christian IV avait épousé publiquement Christine Monck, et Frédéric IV mademoiselle de Reventlau, qu'il déclara reine. En Angleterre, on avait vu sans surprise mademoiselle Hyde, fille d'un avocat, s'unir au duc d'York, héritier du trône. En Piémont, Victor-Amédée ne dédaigna point d'accorder sa main à la marquise de Saint-Sébastien. En Russie, Pierre I[er] plaça sur le trône une femme née dans la basse classe.

Pourquoi madame de Maintenon, elle aussi, n'arriverait-elle pas à être reine de France ? Elle avait bien la preuve que rien n'était impossible en ce monde et que le Dieu qu'elle invoquait n'avait pas d'autres volontés que celles des rois.

Elle espéra donc et travailla à sa fortune, s'entourant du parti jésuitique et promettant à celui-là, si elle réussissait, la fortune et les honneurs.

Un matin que madame de Maintenon était dans le cabinet du roi, Louvois entra pour travailler avec lui ; madame de Maintenon se leva pour se retirer, Louis XIV la retint.

— Restez, madame, lui dit-il, vous ne serez pas inutile ; je désire avoir votre avis sur l'affaire dont on va me parler.

A ces mots, madame de Maintenon éprouva une sorte de saisissement. Quant à Louvois, son portefeuille sous le bras, ils resta pétrifié... Une femme assister au travail secret du roi et de son ministre ! et le roi lui demander son avis ! Toute la fierté ministérielle se soulevait en vain, il fallait se sou-

mettre ; ce fut de si mauvaise grâce et avec un air si froid, si sec, si mécontent, que Louis XIV lut parfaitement sur son visage tout ce qu'il pensait ; il n'en témoigna rien, écouta tranquillement le rapport de l'affaire, la discuta, consulta sur un point délicat madame de Maintenon, qui répondit de ce ton perfide et hypocrite qu'elle savait si bien prendre.

Le roi applaudit à la réponse, que Louvois voulut en vain combattre. Le lendemain, lorsque le ministre se présenta chez le roi pour travailler, celui-ci lui dit :

— Suivez-moi chez madame de Maintenon ; c'est là désormais que je veux m'entretenir avec mes ministres.

Louvois obéit en frémissant de rage. Madame de Maintenon allait assister à toutes les délibérations secrètes ; on ne pourrait plus parler au roi qu'en sa présence. On lui connaissait une mémoire prodigieuse ; elle serait là pour relever les contradictions, les inconséquences, pour opposer l'opinion de la veille à celle du jour ; enfin, il ne serait plus possible de hasarder un mot étranger aux affaires...

Comment supporter un tel changement une *innovation* si choquante !

Madame de Maintenon, qui ne s'attendait pas à cette nouvelle marque d'une confiance sans bornes, fut aussi surprise que troublée. Elle s'assit à dix pas de la table où se tenait le roi, et se mit à filer.

Peut-être, en ce moment, se rappela-t-elle ce

temps de sa première jeunesse où, gardant les troupeaux de sa tante, elle sollicitait comme une insigne faveur la permission de filer près d'une vieille servante de basse-cour !

Et maintenant, initiée à tous les secrets de l'Etat, elle recevait chez elle le roi ! et il daignait la consulter !

Plus d'une fois, il se retourna vers elle et lui dit en souriant :

— Eh ! madame, que pense là-dessus *votre solidité*.

A partir de ce jour, la grande dévote eut ses entrées au conseil, et devint le personnage le plus considérable de la cour.

On cria, bien entendu, mais tout bas, pour que le maître ne l'entendît pas, ou qu'il ne sût pas au moins de quel côté s'élevaient les récriminations. Il l'entendit, le sut, et dans sa colère d'être discuté, car Louis XIV n'admettait pas contre lui l'ombre d'un blâme, il ne fut que plus porté à soutenir madame de Maintenon et à l'élever au-dessus de tous.

En effet, ce qui fit la force de Louvois, ce fut la haine qu'il inspira pour sa personne. Si le ministre eût aimé, Louis XIV ne l'aurait pas gardé si longtemps ; mais il était détesté, et le roi éprouvait un plaisir immense à l'imposer à la nation, et à le défendre contre des ennemis puissants.

Mademoiselle de La Vallière n'avait dû son titre de duchesse qu'au mépris que Henriette d'Angleterre avait montré pour elle. Ce mépris était injuste, et quand toute la cour fut aux genoux de

cette femme douce et bonne qui, loin d'abuser de son crédit, se faisait humble, demandant en quelque sorte pardon de la situation singulière qui lui était faite, l'amour du roi tomba.

Il se tourna vers un astre nouveau et dédaigna la femme que tous respectaient.

Que ne fut-elle aussi comme les autres, fière, hautaine et arrogante ! Elle n'aurait peut-être pas donné à Bossuet l'occasion d'un pompeux discours, mais elle nous eût épargné madame de Montespan ; elle nous eût surtout sauvés de madame de Maintenon, cette horrible femme qui, préparant dans l'ombre l'avénement de sa puissance, préméditait déjà, pour la plus grande gloire de Dieu, il est vrai, et le triomphe de l'Eglise, la ruine de la nation et la mort des soi-disant hérétiques.

Ce que nous avons dit était tellement dans le caractère de Louis XIV, que, dix ans après le succès de La Vallière, ce ne fut que lorsque madame de Montespan eut été un jour insultée en public qu'il songea à lui donner des gardes et à l'entourer de toutes les pompes de la royauté.

La duchesse de Richelieu venait de mourir, et la place de dame d'honneur de la dauphine se trouvant vacante, le roi y songea pour madame de Maintenon. Celle-ci, étant un objet d'exécration publique, était naturellement indiquée. Mais madame de Maintenon, douée d'une habileté singulière, s'empressa de refuser. Cette place, si brillante qu'elle fût, n'était point celle qu'elle convoitait, et

elle trouvait que c'était l'acheter trop cher que de la payer des jalousies et des inimitiés qu'elle était de nature à lui procurer.

— Tant d'ennemies pour être dame d'honneur, se dit madame de Maintenon, cela n'en vaut, ma foi ! pas la peine.

Et, avec grand fracas, elle cria bien haut son refus, manifestant sa résolution ferme et inébranlable, et ajoutant :

— Quant à l'honneur, sire, que cette place me ferait, ne l'ai-je pas tout entier dans l'offre que daigne me faire Votre Majesté ?

L'honnête femme avait d'autres vues, mais le roi, qui ne les devinait pas encore et qui devait probablement les ignorer toute la vie, dupe jusqu'à la fin de cet hypocrite esprit, fut profondément touché de tant de modestie.

— Puisque vous ne voulez pas, lui dit-il, jouir de mes grâces, il faut du moins, madame, que vous jouissiez de vos refus.

En effet, le roi, à son coucher donna les plus grands éloges à la modération de madame de Maintenon, en contant tout ce qui s'était passé.

Madame de Maintenon n'était pas dame d'honneur de madame la dauphine, mais elle était de plus en plus la confidente de Louis XIV, son conseil, et si elle n'était pas sa maîtresse, c'est qu'elle était à la veille d'être son épouse.

A défaut de jeunesse et de beauté elle avait sa vertu, et la vertu d'une vieille dévote coûte cher,

surtout alors qu'elle n'a que cela à vendre. Séduisant le roi devenu de plus en plus superstitieux et gagné à la cause des jésuites. L'amenant tout doucement à elle, elle se dressait tout à coup devant lui, hautaine et indignée, pleine d'amers reproches et de génuflexions quand le vieil homme reparaissait et demandait à la vilaine femme ce que tant de superbes lui avaient accordé.

Un jour, elle lui écrivit cette lettre, œuvre d'astuce et d'hypocrisie : « Sire, mon cœur, agité, combattu, a besoin de s'épancher dans le vôtre ; et néanmoins, par un destin bizarre, il ne pourra s'ouvrir qu'à demi. Comment saurais-je exprimer bien tant de sentiments vagues, tant d'idées fugitives ?... Je ne me connais plus moi-même ! Mais, sire. cette âme, uniquement occupée de vos bienfaits et de sa tendresse pour vous, pourrait-elle se déguiser en vous parlant ? Si je ne me dévoile pas entièrement, c'est que je n'ai plus la force de me rendre compte de tout ce que j'éprouve.

» Tant que la reine a vécu, je me suis livrée sans inquiétude à un sentiment que les bontés de la reine pour moi et votre union avec elle rendaient respectable à tous les yeux ; maintenant tout est changé ! On nous observe, on s'étonne, on murmure... Je descends dans ma conscience, je n'y trouve toujours que l'attachement le plus pur, et cependant, je me le reproche... Cette conscience sévère me dit qu'une affection sans bornes ne saurait être parfaitement innocente, et qu'elle n'est jamais sans

danger. Eh ! qui peut ignorer comme je vous aime ? Mes yeux, mes actions, mon langage, mon silence même, tout l'exprime.

» On sait que je hais la gène, le faste, le tumulte du grand monde, l'embarras des affaires, l'intrigue et la représentation ; on sait que je vous sacrifie tous mes goûts pour vous consacrer mon existence ! Que dis-je ? Ah ! depuis longtemps je ne vous fais plus de sacrifices ! N'avez-vous pas changé mon caractère ? Puis-je conserver des penchants qui m'éloigneraient de vous ? M'est-il possible d'avoir une autre volonté que la vôtre ? Vous avez mieux fait que m'enchaîner, vous m'avez transformée. Je ne sens jamais votre empire ; pour ne pas vous obéir, il faudrait me révolter contre moi-même... Voilà le sentiment qu'on me connait ; je n'ai pu songer à le cacher : il fait ma gloire, il est devenu ma vie... Il n'est pas étonnant qu'un tel dévouement, quoiqu'il soit fondé sur l'admiration et sur la reconnaissance, ne paraisse aux gens du monde qu'une passion violente. Je frémis en pensant que la régularité même de ma conduite n'est peut-être à tous les yeux qu'un horrible scandale, et qu'elle me fait soupçonner d'une exécrable hypocrisie ? Je ne vous dirai point qu'il faut nous séparer : cette idée terrible n'a rien d'effrayant pour moi, tant elle me paraît chimérique. Moi, vous quitter ? Moi, vivre sans vous voir, sans vous entendre ? Cela est impossible ; voilà tout ce que cette pensée peut inspirer. Mais il faut retrancher ces

tête-à-tête, ces entretiens particuliers, trop tendres peut-être, qui sont devenus le sujet d'une juste censure. J'aurai toujours le bonheur de vous voir le matin, quand vous travaillez avec vos ministres ; mais le soir, souffrez, sire, que je rassemble chez moi, quand vous y venez, quelques-unes des personnes qui vous sont agréables; voilà ce qu'il faut accorder à la malignité, à la raison, à la décence. Je regretterai sans doute ces entretiens si remplis de confiance et de charme, mais ce sacrifice est nécessaire... Eh ! ne serai-je pas toujours heureuse tant que je pourrai vivre auprès de vous avec l'espoir de vous voir chaque jour. »

Et le lendemain elle lui fermait presque sa porte, exigeant qu'il n'y eût plus entre eux de soirées passées en tête-à-tête, et qu'ils ne se rencontrassent plus qu'au milieu du monde.

Ce n'était pas le compte du roi, mais c'était celui de l'adroite femme, qui, montrant l'ascendant qu'elle avait sur lui, courbait tout autour d'elle, et déployait devant Louis XIV un esprit dont celui-ci, subjugué, subissait le charme.

En effet, le roi trouvait tous les soirs, chez madame de Maintenon, la princesse d'Harcourt, la maréchale de Schomberg, la comtesse de Grammont dans tout l'éclat alors de la jeunesse et de la beauté, mademoiselle de Levestein, la duchesse de Ventadour, qui passait sa vieillesse à se confesser des fautes de sa jeunesse, et qui ne devait jamais vivre assez longtemps pour tout raconter.

Le monde n'en avait pas moins une grande considération pour cette noble dame qui rachetait les fautes passées par la pénitence, et que madame de Maintenon ne présentait à Louis XIV que comme une sainte femme.

Il y avait encore dans ces soirées mademoiselle de Murçay, propre nièce de madame de Maintenon, le grand Condé, avec la grande Mademoiselle et le duc de Beaufort, l'horrible petit duc du Maine, digne élève de madame de Maintenon, le jeune duc de Chartres, brillant de grâce, de talent et de vivacité, mais annonçant déjà des passions impétueuses et la plus inquiétante légèreté, dit madame de Genlis, qui ne se trompe pas cette fois, si on songe que ce petit duc de Chartres devint un jour le fameux Régent, homme intelligent et adroit, mais qui n'eut d'égal que Dubois, son maître et son valet, dans l'amour des plaisirs.

Il y avait encore Montausier, dont la vertu fut si parfaite et le mérite si éminent, qu'on le dispense de la qualité que nous désirons le plus chez les autres, l'indulgence ; le duc de Beauvilliers, qui cachait la même austérité sous les dehors les plus doux et les plus liants ; Bossuet, Bourdaloue, l'abbé de Fénelon que Louis XIV trouvait un peu systématique et dont les idées lui paraissaient romanesques, quoiqu'il rendît justice à son esprit et qu'il aimât sa grâce et sa douceur: le duc de Nevers, courtisan souple et délié et poète satirique ; le maréchal de Boufflers, oubliant tou-

jours sa gloire militaire pour ne montrer dans la conversation qu'une simplicité pleine de charme; le duc de Villeroi, modèle de politesse et d'aménité; enfin Racine et Boileau, admis dans cette société à la prière de madame de Maintenon, tous deux attirés par elle et goûtés par le roi.

Madame de Maintenon était l'âme de ces assemblées.

Boileau disait d'elle :

> Humble dans ses grandeurs, sage dans la fortune,
> Qui gémit comme Esther de sa gloire importune.

C'est elle encore dont il parlait quand il citait cette grande dame qui ne veut pas

> Qu'à l'église, jamais, devant le Dieu jaloux,
> Un fastueux carreau soit vu sous ses genoux.

Boileau avait raison : ce n'était pas un carreau que madame de Maintenon voulait sous ses genoux, c'était un trône.

Il y avait, disons-nous, Racine, Bourdaloue, Fénélon, Boileau, hommes de talent, sans doute, et le premier d'un grand mérite, mais flatteur et courtisan, et poète comme l'arbitraire royal seul en permettait.

Madame de Maintenon se faisait lire *Esther et Athalie* du grand poète Racine, mais elle commandait des poèmes et des opéras à Duché et à Quinault, préférant ce dernier à Racine et mettant,

au-dessus d'*Athalie, Absalon, Jephté et Débora*, les opéras de celui dont Boileau avait dit :

La raison dit Virgile et la rime Quinault.

Ce fut un grand jour pour elle, le jour où elle put établir à Saint-Cyr la maison qu'elle avait ébauchée à Noisy. Le roi, qui assista à la cérémonie, la nomma immédiatement supérieure de cette communauté, tant pour le spirituel que pour le temporel ; ce qui nous démontre que madame de Maintenon pratiquait bien en cela la religion du pape. Elle reçut un brevet du roi par lequel il lui était attribué tous les droits, honneurs et prérogatives du fondateur, avec lettres patentes. Quant aux dames de Saint-Cyr, elles lui présentèrent une croix d'or semée de fleurs de lis émaillées, et sur le revers de laquelle étaient gravés deux vers de Racine :

Elle est notre guide fidèle,
Notre félicité vient d'elle.

Qu'on se souvienne de mademoiselle de La Vallière toute jeune, toute belle alors, aimant le roi pour lui-même, refusant tous les honneurs, et cachant son bonheur comme si elle eût craint de le déflorer. Qu'on songe qu'elle vivait toujours derrière les hautes murailles des carmélites, vouée à la prière et aux bonnes œuvres, et qu'on nous dise si, entre les deux femmes, il y avait une comparaison possible.

Cependant, madame de Maintenon n'était pas satis-

faite. Tant d'honneurs si flatteurs et si nouveaux n'étaient acceptés par elle que comme le présage certain de la plus haute élévation, et dans d'autres moments elle ne les envisageait plus que comme le prix et les dernières récompenses d'un long dévouement. Elle n'ignorait pas que telle était l'opinion de tous ses ennemis; cette idée s'offrait souvent à son esprit, et plus elle y réfléchissait, plus elle y trouvait de vraisemblance. Elle avait demandé au roi la permission de passer sept ou huit jours à Saint-Cyr, afin d'établir elle-même l'ordre invariable qui devait régler cette maison. Ces huit jours furent utilement employés; néanmoins, madame de Maintenon sentait au fond de son âme une tristesse et une distraction invincibles.

Elle ne pouvait s'empêcher de trouver que le roi lui avait accordé bien facilement la permission de passer huit jours séparée de lui... Elle se flattait du moins que, dans cet espace de temps, il reviendrait à Saint-Cyr deux ou trois fois ; elle était toujours dans l'attente ; le bruit d'une voiture, celui d'un cheval, lui causaient la plus vive émotion. Chaque soir, elle se couchait tristement; le lendemain, elle se levait avec espérance; durant la journée, elle s'agitait progressivement; on remarquait dans son humeur une altération qui s'augmentait jusqu'à l'instant où l'on fermait les portes du couvent. Alors, elle tombait dans un abattement inexprimable; elle savait que le roi ne s'occupait que de fêtes et de plaisirs...

Le roi ne revint point; on n'épargnait rien à Versailles pour lui faire oublier madame de Maintenon; madame la Dauphine, naturellement sauvage et sérieuse, sortait de son caractère pour lui plaire et pour l'amuser : elle chargea le prince Camille de Lorraine et le duc de Saint-Aignan d'arranger à la hâte un carrousel.

Madame de Maintenon apprit la nouvelle et débarqua vite à Versailles, et voyant le roi si peu occupé d'elle, elle lui demanda la permission d'aller passer quelques jours à Maintenon.

— Quoi ! dit-il, vous ne verrez pas le carrousel ?

Pour toute réponse, elle sourit ; mais il y avait dans ce sourire quelque chose d'ironique et d'amer.

Louis XIV réfléchit un moment et reprit la parole :

— Eh bien ! j'y consens, dit-il ; et sur-le-champ, se retournant vers les ducs de Gèvres et de Saint-Aignan, il parla du carrousel.

Ce consentement d'une nouvelle séparation, accordé si légèrement, causa à madame de Maintenon un véritable saisissement. Elle resta interdite et silencieuse ; il lui fut impossible de retrouver la moindre liberté d'esprit dans tout le reste de la soirée ; elle passa la nuit le plus douloureusement agitée ; elle voulait se déguiser à elle-même son dépit et sa douleur.

Un moment, elle se crut perdue : elle ne douta plus que Louis XIV n'eût découvert son secret et percé à jour sa funeste ambition.

Ces pensées la bouleversèrent tellement, que la nuit où elles la surprirent, il lui fut impossible de rester dans son lit. Elle passa une robe et se leva, quoique le jour ne parut pas encore. Ne pouvant se soutenir sur ses jambes. elle tomba sur un fauteuil et croisa les mains. Elle se mit en prières, et demanda pardon à Dieu de s'être laissé enivrer par la fortune, de s'être laissé subjuguer par un attachement, une faiblesse inexcusable à son âge, voulut-elle bien ajouter.

En faisant cette prière, elle versait un déluge de pleurs, raconte un contemporain. Cet état violent était d'autant plus terrible pour elle que naturellement modérée, elle n'avait jamais connu les tourments causés par les passions.

Sur les huit heures du matin, un message de Louis XIV calma ses mortelles inquiétudes. Le roi lui faisait dire par Bontemps, premier valet de chambre, qu'il la priait de ne partir qu'après son travail avec Louvois, et qu'il viendrait chez elle, comme d'habitude, à dix heures. Le lendemain et le surlendemain, le roi était à Saint-Cyr.

L'habile femme avait jeté son filet aux mailles si serrées, que le roi ne pouvait plus s'en échapper. Lui si hautain et si fier avec les autres femmes, il était devenu tout d'un coup doux et humble avec la veuve du cul-de-jatte. Celle-ci lui faisant admirer son établissement d'éducation, fondé avec l'argent prélevé sur la nation, Louis XIV ne put contenir son enthousiasme.

— C'est un trône que vous méritez! s'écria-t-il.

— Oh! sire, répondit la grande dévote, ce n'est pas un trône qui me toucherait.

— Quoi donc, alors ? demanda le roi.

Elle n'osa dire : « Votre amour, » mais ses yeux se fixèrent sur le roi d'une façon si expressive, que celui-ci baissa les siens.

— Accordez-moi un entretien particulier après le dîner, lui demanda-t-il.

Il faut convenir que ce Louis XIV était bien exigeant : il avait, depuis deux heures, la veuve Scarron, l'ancienne maîtresse de Villarceaux et de tant d'autres à son bras, et cela ne lui suffisait pas ! il voulait encore un entretien.

Quel entretien, grand Dieu !... Quelque chose d'intime, de mystérieux, de tellement secret, que son bonheur fût caché aux regards de tous. C'était vraiment bien la peine d'être le plus grand roi de la terre, comme on l'appelait en ce temps-là, pour s'énamourer d'une vieille coquette, quand mademoiselle de La Vallière et madame de Montespan, l'une résignée et l'autre indignée, se morfondaient dans la retraite, et qu'un essaim de jeunes et jolies femmes s'ébattait sur les pelouses de Versailles.

Pourquoi, puisqu'il aimait le fruit mûr, ne se jetait-il pas dans les bras de Ninon de Lenclos? A défaut de la jeunesse, il aurait trouvé la beauté persistante et l'esprit vivant de tout un siècle. Madame de Maintenon ne lui en apportait que l'hypocrisie et la honte.

Elle était le voile de deuil qui allait envelopper son règne; elle devait en être le linceul.

Pendant tout le dîner, le roi et madame de Maintenon montrèrent une distraction dont rien ne put les tirer. Madame de Maintenon ne songeait qu'à presser le service, elle donnait des ordres mal à propos, ou les réitérait quand on venait de les exécuter; elle oubliait de faire les honneurs de la table; elle ne répondait que machinalement et de manière à prouver qu'elle n'avait pas écouté; elle regardait le roi et lui parlait avec tant de trouble, qu'on aurait pu penser qu'elle se croyait en disgrâce si la vivacité de sa physionomie n'eût au contraire décelé sa joie secrète.

Ce dîner si long se termina enfin, le roi se leva précipitamment et on sortit de la salle à manger : Louis donna le bras à madame de Maintenon, et l'entraîna sur-le-champ hors du château.

On était à la fin du mois d'août; il faisait chaud, mais le temps était très-couvert. Le roi et madame de Maintenon, également émus, marchaient rapidement et en silence. Le roi menait madame de Maintenon dans le bois embelli par ses ordres; il la conduisit sous l'arbre autour duquel il avait fait placer un banc. On s'arrêta là, on s'assit, et le roi prenant la parole :

— Il ne m'est plus possible, dit-il, de vous déguiser mes véritables sentiments... Je ne connais que trop l'inflexibilité de votre raison, de vos principes, et la générosité de votre caractère!...

C'est cette admiration profonde qui me retient depuis plus de trois mois... Vous êtes l'unique femme sur la terre qui puissiez m'inspirer une telle crainte. Songez, madame, que cet hommage, que je suis forcé de rendre à vos vertus, est plus surprenant et plus glorieux pour vous que l'offre de ma main et de mon trône.

A ces paroles, qu'elle attendait depuis si longtemps, madame de Maintenon faillit s'évanouir. Elle se jeta aux genoux, du roi et saisissant une de ses mains :

— Ah! sire, tant de bonheur et tant de gloire pour moi! Mais, croyez-le bien, je n'ai jamais eu la coupable folie de porter mes regards sur le trône, et rien dans l'univers ne me ferait accepter un rang que je ne pourrais partager avec vous sans en obscurcir l'éclat.

— Voilà ce que je craignais, dit le roi, vous voulez me sacrifier pour tout le monde.

— Vous sacrifier! ô ciel, s'écria la femme astucieuse : un lien sacré, mais secret, ne peut nous unir?

— Quoi!... dit le roi, j'ai déclaré mes maitresses, et je craindrais de déclarer ma femme! je n'aurais montré de la hardiesse que dans mes égarements?

— Sire, reprit madame de Maintenon, pouvez-vous craindre que je sois confondue dans la foule, avec votre estime et votre confiance? Songez que je ne pourrais accepter ce rang suprême que vous offrez sans avilir à la fois la majesté du trône et

votre caractère. Je ne serais plus à tous les yeux qu'une femme ambitieuse parvenue au faite des grandeurs à force de souplesse et d'artifice, et l'histoire ne représenterait Louis le Grand que comme un roi subjugué par une intrigante. Mon attachement pour vous serait déshonoré dans la postérité !... Ah ! je veux qu'il soit connu, je veux que l'on sache que jamais souverain ne fut aimé autant que vous. Enfin, quelle humiliation pour l'héritier du trône de voir succéder à son auguste mère la veuve Scarron! Et que dirait la princesse son épouse, en se trouvant forcée de rendre à celle qui fut trop honorée de la servir, tous les respects qu'elle a reçus d'elle ? Et vous sire, le meilleur des pères, vous porteriez un tel trouble dans la famille royale !... Combien cette représentation éclatante me serait odieuse ! Elle m'empêcherait de vous consacrer tous les instants de ma vie, et elle ferait murmurer contre vous. Ah ! laissez-moi n'exister que pour vous ; quel sort plus beau pourriez-vous m'assurer ?...

— Mais, reprit le roi, comment pouvez-vous me proposer un mariage secret, vous qui craignez tant les faux jugements du monde ?

— Je craignais surtout mon cœur !...

— Que pensera-t-on d'une telle intimité !

— Ma conscience ne me reprochera rien: on me verra calme, heureuse : ce sera prouver que je n'ai point quitté les routes du devoir. Mon bonheur et votre estime seront les garants de mon innocence.

— On devinera notre secret.

— Eh ! qu'importe ! pourvu qu'il ne sorte jamais de ma bouche, et que l'on trouve toujours dans ma conduite la même simplicité.

— Eh ! pourquoi priver l'univers d'un grand exemple ? pourquoi m'interdire le plus noble emploi de la puissance en m'empêchant d'élever au plus haut rang la sagesse et la vertu ? Ce serait expier toutes les folies que des amours criminelles m'ont fait faire.

— Je ne mérite rien ; en me dévouant à vos enfants, n'ai-je pas suivi les mouvements de mon cœur ? Pense-t-on à louer une mère qui se conduit ainsi ? Oh ! combien je serais blessée si vous étiez surpris de tout ce que j'ai fait !... En vous consacrant ma vie, j'ai cédé à mon inclination, j'ai trouvé ma récompense dans mon bonheur. Mais, sire, je le répète, ma gloire est dans la modération : si je sortais des bornes de cette austère modestie, je deviendrais l'objet de la censure et de la haine publiques ; et, loin de jouir de vos bienfaits, j'en jouirais avec amertume si ma réputation était attaquée et noircie.

— N'avez-vous pas éprouvé déjà mille fois les atteintes de la calomnie ?

— Oui, sire ; mais des satires et des libelles ne prouvent que l'envie et l'impuissance d'accuser avec vérité. J'ai pour moi le suffrage des gens vertueux et l'opinion publique.

Madame de Maintenon avait autre chose que le

suffrage des gens vertueux et de l'opinion publique ; elle avait pour elle d'avoir trouvé le moyen possible d'arriver à être la femme légitime d'un roi de France. Certes. elle eût préféré être reine que d'être une épouse inavouée, mais elle était trop fine pour n'avoir pas compris que ce mariage public était tellement impossible, que, alors même que Louis XIV l'eût exigé, la cour entière se fût révoltée et séparée de lui.

Louis XIV, tout roi qu'il était, n'aurait pu y parvenir ; sa famille toute entière y eût mis obstacle. Une immense clameur se fût élevée de la masse de la nation, et le grand roi eût été couvert de ridicule et taxé de folie.

Il n'y avait de possible qu'un mariage secret, et, grâce à cette union, madame de Maintenon, qui était alors la véritable souveraine et la maîtresse absolue de Versailles, obtenait, avec les honneurs dus à sa puissance, sinon à son rang, ceux de l'Eglise, qui n'avait plus rien à lui reprocher.

« Le bon billet qu'a La Châtre ! » avait-on dit de Ninon jurant, on s'en souvient, de ne point tromper ce gentilhomme et de n'aimer jamais que lui. La bonne femme qu'avait Louis XIV, et comme c'était bien la peine d'être si puissant pour se jeter aux pieds d'une épouvantable dévote.

A la fin de la conversation qui avait eu lieu entre madame de Maintenon et le roi, il fut convenu que l'on partirait le lendemain pour Marly.

— J'y ferai venir, dit le roi, M. de Meaux (qui

n'était autre que Bossuet), l'abbé de Fénelon, le père de La Chaise et le duc de Montausier. Je veux les consulter sur le mariage secret et leur dire surtout que c'est vous qui refusez le trône et non moi qui craindrais d'y placer celle que j'ai choisie pour épouse. Je veux que les hommes les plus recommandables de ma cour connaissent mes sentiments pour vous et toute la grandeur de votre âme.

Le soir même, la Maintenon, qui triomphait d'une façon absolue, fit appeler le duc du Maine. C'était, des bâtards du roi, le plus laid de visage, le plus difforme de corps, le plus sot d'esprit et le plus dénué de cœur et de bons sentiments. Fils de madame de Montespan, il était, on s'en souvient, l'élève de la Maintenon, qui l'avait toujours indisposé contre sa mère et qui en raffolait.

— Du Maine, lui dit-elle, le roi n'aime plus ta mère ; tu le sais, puisque tu le lui as dit toi-même. Serais-tu homme maintenant à me servir près du roi ?

— Certainement, fit le duc du Maine, qui ne rêvait rien moins que de régner un jour, et qui, voyant son ancienne gouvernante à la veille d'occuper la première place à la cour, résolut de se l'attacher tout à fait ; avant vingt-quatre heures, vous aurez des nouvelles de mon dévouement.

— Eh bien ! Nanon ! fit un instant après la Maintenon à une grosse fille qui entrait, que dis-tu de ma fortune ?

— Qu'elle ne s'arrêtera plus, madame, répondit

celle-ci, et qu'avant six mois de ce jour, vous serez reine de France.

La Nanon, qui était depuis vingt ans la servante de la Maintenon, et qui devint par la suite, malgré sa basse condition, un personnage influent, ne s'était trompée que de quelques mois dans ses prévisions.

Mais tous les obstacles n'étaient pas aplanis encore.

Madame de Maintenon avait toujours une antagoniste, et madame de Montespan une amie ardente dans la duchesse de Montmorency. Un jour, dans les appartements, cette dame faisait hautement l'éloge de l'ancienne favorite. Le roi, qui avait écouté, s'approcha.

— Quelle est donc, demanda-t-il, la personne qui possède de si brillantes qualités ?

— Sire, répondit madame de Montmorency sans se déconcerter, je parle d'une femme qui a fait le plus bel ornement de la cour, comme elle fait aujourd'hui le charme de la ville.

— Hâtez-vous donc de la nommer, madame, reprit le roi, que je joigne mon admiration à la vôtre.

— C'est madame de Montespan, sire, elle qui aimait assez la gloire de votre personne pour refuser votre main si la sienne eût été libre.

— Madame de Montmorency !...

— Oui, sire, madame de Montespan, qui n'aurait jamais oublié ce que Votre Majesté devait à l'éclat de son trône jusqu'au point de vouloir le partager.

— Madame, répondit sèchement le roi, les Montmorency ont ajouté quelque lustre à cet éclat du trône ; mais la couronne ne veut rien devoir à leurs femmes, pas même des avis...

... En effet, à cette époque, il était résolu, et rien ne pouvait plus sur lui. Il lui semblait qu'un mariage avec madame de Maintenon, loin d'être un opprobre pour son nom, était un honneur, et le pacte secret de réconciliation avec le ciel qu'il avait, hélas ! souvent si cruellement offensé.

Celle-ci mit d'ailleurs tout en jeu, et son confesseur avait un rôle important dans l'affaire.

— C'est convenu, lui dit un jour le roi, et ma volonté est inébranlable, mais tenez la chose secrète.

— Sire, mes excellents amis le marquis et la marquise de Montchevreuil.

— Eux, soit ; mais eux seulement.

En effet, aussitôt que la chose fut décidée et que madame de Maintenon n'eut plus de doute sur la réussite de son projet, elle s'enferma avec ces derniers pour leur faire part de son bonheur.

— Cependant, leur dit-elle avec une admirable hypocrisie, tout n'est pas joie dans cette nouvelle existence qui se prépare pour moi, je dois renoncer désormais sans retour à la liberté, à l'indépendance, à la solitude. Me voilà pour jamais enchaînée à la cour, forcée d'immoler tous mes goûts. Mais j'aime et je suis aimée ; j'ai eu la gloire de refuser le trône le plus éclatant de l'univers et je serai l'épouse de Louis le Grand.

Quelle destinée ! Vous, mes amis, vous qui me connaissez depuis ma première jeunesse, vous savez que je n'ai jamais eu d'ambition, que j'ai toujours dédaigné les richesses ; vous m'avez dit mille fois que j'étais la personne du monde la moins capable de faire une grande fortune, et vous voyez jusqu'où mène la Providence ! Oh ! rien n'est plus habile qu'une conduite irréprochable.

C'est ce qu'elle osa dire à Ninon de Lenclos qui vint la voir sur ces entrefaites, et à qui elle apprit la haute fortune qui lui était réservée.

La vieille fille, se rappelant les fredaines d'autrefois, les soirées du cul-de-jatte, et les caresses de Villarceaux, rit sous cape d'une fortune aussi inouïe et de la naïveté du grand roi :

— Voilà, se dit-elle dans son aparté, où conduit, non une conduite irréprochable, mais l'esprit d'astuce et d'intrigue.

Quant à elle, l'étonnante Ninon, elle ne regrettait rien, car à défaut de l'esprit d'astuce qui lui avait toujours manqué, elle avait celui de la philosophie. Elle n'avait rien à pleurer : elle avait été heureuse comme pas une, et son seul bonheur, aujourd'hui. était de rester spectatrice de ce monde où elle avait été si longtemps actrice.

Elle avait d'ailleurs besoin de madame de Maintenon, non pour elle, mais pour ses amis, et avait résolu jusqu'à son dernier jour d'utiliser ce crédit que sa bonne fortune lui avait continué.

Et puis, Ninon connaissait une autre femme que

nous dans la favorite. Elle se rappelait mademoiselle d'Aubigné, et peut-être la concevait-elle autrement.

Nous ne la connaissons que vieille, dit M. le duc de Noailles ; nous nous la figurons toujours dans sa robe de feuille morte et sous sa coiffe, dévote et sévère, régente de la cour devenue sérieuse comme elle. Mignard l'a peinte noble et digne, mais sombre et chagrine, sans que le rayon de la jeunesse éclairât cette face rembrunie. Ceux que la gloire a touchés au front ne se montrent à nous que couronnés de lauriers et de cyprès. Il n'y a que les figures idéales, ou celles que la mort a moissonnées dans la fleur, qui nous apparaissent couronnées de roses et de violettes.

Voici d'ailleurs son portrait par un contemporain, une plume flatteuse et courtisane, celle de madame de Scudéry, mais qui peut avoir quelque vraisemblance. « Une femme attira tous les regards. A la livrée de ses esclaves, on reconnut qu'elle était femme de celui qui était dans la machine peinte et dorée, couverte d'une espèce de petit dais. Lyriane était d'une naissance fort noble : ses parents, persécutés par la fortune, l'avaient, dès l'enfance, emmenée au fond de la Lybie, d'où elle était revenue si belle et si charmante, qu'on ne pouvait presque rien lui comparer sans injustice. Elle était grande et de belle taille, mais de cette grandeur qui n'épouvante point, et qui sert seulement à la bonne mine. Elle avait le teint fort uni et fort beau, les cheveux d'un

châtain clair et très-agréable, le nez très-bien fait, la bouche bien taillée, l'air noble, doux, enjoué, modeste, et, pour rendre sa beauté plus parfaite et plus éclatante, les plus beaux yeux du monde ; ils étaient noirs, brillants, doux, passionnés, pleins d'esprit ; leur éclat avait je ne sais quoi qu'on ne saurait exprimer ; la mélancolie douce y paraissait quelquefois avec tous les charmes qui la suivent ; l'enjouement s'y faisait voir à son tour avec tous les attraits que la jôie peut inspirer. Son esprit était fait exprès pour sa beauté ; grand, doux, agréable, bien tourné. Elle parlait juste et naturellement, de bonne grâce et sans affectation. Elle savait le monde, et mille choses dont elle ne se souciait pas de faire vanité, et elle ignorait qu'elle fût belle, quoiqu'elle eût mille appas inévitables. »

Cependant, le moment solennel approchait ; encore quelques jours, et madame de Maintenon était la femme légitime de Louis XIV. Le lendemain, le roi devait fixer le jour de la cérémonie. Cette nuit-là, madame de Maintenon ne dormit pas. Elle veilla très-avant et ne resta que deux ou trois heures dans son lit. Dès la première heure, elle était à Marly, et, en présence de Bossuet, de Fénélon, de Montausier et du P. de La Chaise, le mariage était fixé à huitaine.

Ces huit jours ne devaient pas se passer sans orage, et il fut remis à Louis XIV une quantité de lettres signées des plus grands noms de la cour, et jusqu'à des membres de sa famille, et jusqu'à la

princesse de Conti, sa propre fille, contre madame de Maintenon.

— Me laisserez-vous insulter? dit-elle au roi.

— Non, répondit celui-ci; et on vit aussitôt un grand nombre de gentilshommes exilés dans leurs terres, le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, envoyé à l'île d'Oléron et le cardinal de Bouillon chassé de France; puis voulant porter un grand coup, et poussé en secret par l'habile femme, qui craignait encore que le succès ne lui échappât, il fit venir Louvois et lui déclara que sa résolution était prise et qu'il allait se marier. Celui-ci devint pâle comme la mort. Il méconnaissait les droits de la nation, c'était un flatteur et un courtisan, mais il avait quelque sentiment du devoir, et croyant à la divinité du roi, il le voulait exempt de défaut et au moins à l'abri du ridicule. Il comprit en un instant la honte de Louis XIV et les malheurs de la patrie.

— Sire, dit-il, vous ne ferez point cela.

— Qui m'en empêchera? dit le roi.

— Vous-même, sire, votre loyauté, votre raison, votre amour pour vos sujets.

— Je croyais vous avoir dit, fit Louis XIV, que ma décision était arrêtée et inébranlable.

— Je n'y crois pas, sire; vous reviendrez à de meilleurs sentiments.

— Finissons-en! dit le roi.

— Eh bien! sire, s'écria Louvois se jetant aux pieds de Louis XIV et pris d'un grand accès de courage, dussiez-vous m'ôter, sire, mes biens, ma liberté, ma

vie, je le dirai : Votre Majesté est flétrie et privée de toute sa gloire.

Le roi, outré, fut sur le point de lever sa canne, comme il l'avait fait autrefois pour Lauzun ; mais se remettant aussitôt et comprenant le sentiment qui faisait agir son ministre :

— Louvois, dit-il, je vous pardonne ce premier mouvement, mais ne recommencez pas et n'essayez pas désormais de lutter contre ma volonté ; habituez-vous à regarder madame de Maintenon comme votre souveraine.

— Mais, sire, c'est impossible ! osa encore murmurer Louvois ; madame de Maintenon ne saurait être reine de France.

— Qui sait ? dit le roi. Apprenez, d'ailleurs, que cela dépend d'elle, et que si elle voulait y consentir, je m'honorerais de la placer sur le trône.

Louvois, confondu, s'inclina et se retira.

Cependant, madame de Maintenon attendait avec une vive agitation la réalisation des promesses du roi. Tant que le crime n'était pas consommé, elle n'y croyait pas ; des obstacles nouveaux se dressaient tous les jours devant le but qu'elle voulait atteindre. Ces obstacles, elle avait résolu de les briser quels qu'ils fussent et par tous les moyens qu'elle avait en son pouvoir, par la mort même, s'il le fallait.

En effet, l'on vit la princesse de Conti, la fille du roi, ravissante enfant de dix-sept ans, et qui avait lutté avec énergie contre la honte de son père, tom-

ber frappée tout d'un coup sans que l'on pût dire de quelles mains le poison lui avait été versé.

Rien ne fut prouvé, il est vrai, mais tout indiquait que la malheureuse était la victime de quelque horrible machination. Grâce à Fagon, le médecin célèbre du temps, elle fut sauvée. mais il serait difficile aux admirateurs de madame de Maintenon de ne point faire remonter jusqu'à elle l'étrange et singulier malaise arrivé dans un moment aussi important.

Cependant, le jour tant désiré arriva. A dix heures elle s'habilla, fit fermer sa porte et ne vit que le roi, avec lequel elle passa toute la matinée. Après dîner, elle fût à Saint-Cyr ; elle resta trois heures dans l'église, et ne revint à Versailles qu'à la nuit.

Elle s'enferma alors dans son appartement, où la seule marquise de Montchevreuil fut admise : lorsque, à huit heures, elle la vit entrer, elle se jeta dans ses bras en s'écriant :

— Eh bien ! mon amie, *c'est ce soir, à minuit...!*

Les pleurs lui coupèrent la parole... A dix heures, elle quitta son modeste vêtement, sa robe couleur de *feuille morte,* et, pour obéir au roi, elle mit un riche habit de brocard d'argent ; elle orna son cou d'une superbe chaîne de diamants que le roi lui avait donnée le matin ; elle attacha à son bras un portrait du roi peint par Petitot.

— Ce gage d'hymen, dit-elle, ne me quittera jamais ; je le laisserai, après moi, à la personne de ma famille que j'aimerai le mieux, c'est-à-dire à

celle à qui je reconnaîtrai le plus d'attachement pour le roi.

A minuit précis, les deux battants de la porte s'ouvrirent : le roi, magnifiquement vêtu, parut : il était suivi de deux témoins, le marquis de Montchevreuil et Bontemps ; madame de Maintenon, éperdue, se leva, s'avança en chancelant. Elle recevait donc enfin le prix de sa longue vie d'intrigues et de misérables spéculations.

Elle prit le manteau d'hermine des mains de la marquise de Montchevreuil, pendant que le roi recevait de Bontemps le manteau royal. C'était par une nuit d'hiver, l'année qui suivit la mort de Marie-Thérèse. La messe fut dite par le P. de La Chaise, dans un des cabinets de Versailles nommé le salon d'Hercule. Pour tout assistant, on comptait Bontemps, premier valet de chambre en quartier et gouverneur de Versailles ; Harlay, archevêque de Paris ; Louvois, le ministre, et Montchevreuil, l'ami de Villarceaux. Dans cette nuit mémorable, madame de Maintenon, qui avait alors cinquante-deux ans, était devenue l'épouse légitime de Louis XIV, qui n'en avait que quarante-sept.

En sortant de la chapelle, le roi, en présence des témoins, dit à madame de Maintenon :

— Prononcez un seul mot, et demain je déclare et je montre à ma cour la reine de France...

— Non, non, s'écria-t-elle ; il n'existe pas pour moi maintenant un seul degré de plus d'élévation...

— Du moins, reprit le roi, ici vous serez toujours

reine vous devez à jamais en avoir le rang et les droits dans le lieu saint, et devant l'autel où nous venons de nous unir.

En effet, le lendemain, madame de Maintenon se rendit à midi à la chapelle, pour y entendre la messe, quelques minutes avant les princesses et les dames de la cour. Madame la dauphine et les princesses avaient des tribunes séparées : celles du roi et de la reine étaient placées à côté l'une de l'autre. La tribune de la feue reine avait toujours été vide et fermée depuis sa mort. Le roi ouvrit lui-même cette tribune, et y fit entrer madame de Maintenon. L'étonnement de toute la cour fut extrême en voyant madame de Maintenon occuper cette place royale, et on ne douta point qu'elle ne fût déclarée reine après la messe.

XI

Les armes de Scarron supprimées. — Nanon devient un personnage considérable. — Plus que reine de France. — Les résistances de Monseigneur. — La Maintenon chansonnée comme le seront plus tard la Pompadour et la Dubarry. — Un singulier portrait. — Les princes de la couronne. — Le comte de Vexin. — Ses jolis adieux à la sainte femme. — M. du Maine. — Nul ne ressemblait plus au démon. — Mademoiselle de Nantes. — La sirène antique. — Un bon tour de l'espiègle. — Sa Majesté a une fistule. — On bâtit Trianon. — De quoi dépend le sort d'une nation. — La France dans le sang pour une fenêtre.

Les courtisans allaient vite en besogne, mais madame de Maintenon était trop habile pour précipiter ainsi les choses. Elle avait été la confidente du roi, puis sa maîtresse ; elle en était, à l'heure qu'il est, la femme légitime : — cela lui suffisait pour l'instant. Son ambition était apaisée pour quelques jours ; elle allait, d'ailleurs, mettre le temps à profit.

A peine mariée, la situation de madame de Maintenon prit un tout autre aspect et éclata dans toute sa splendeur. Elle n'osa arborer les armes de son mari, qui étaient les armes de la France, mais elle

supprima celles de Scarron, et ne porta que les siennes seules et sans les cordelières qui indiquent le veuvage.

Huit jours après la célébration de ce mariage, un appartement lui fut donné à Versailles, en haut du grand escalier, vis-à-vis de celui du roi et de plain-pied avec lui. En quelque lieu qu'elle fût, à partir de ce moment, elle était toujours logée aussi proche et toujours de plain-pied, autant que la chose était possible. Il y eut plus : le travail, depuis cette époque, se fit habituellement chez elle. Deux fauteuils étaient disposés à côté de la cheminée, l'un pour elle, l'autre pour le roi, et devant la table deux tabourets, l'un pour son sac à ouvrage, l'autre pour le ministre.

Ses domestiques sont peu nombreux, et les femmes attachées à sa personne ont un service peu fatigant, mais triste, ennuyeux, dit un contemporain : non-seulement elles ne peuvent jamais sortir, mais il leur est défendu de recevoir personne. Il faut distinguer dans ce domestique Nanon, cette ancienne servante de madame Scarron qui, lorsque cette dernière était à la charité de la paroisse Saint-Eustache, logeait avec elle dans une chambre unique et faisait son petit pot-au-feu si l'on pouvait se le procurer. Devenue madame Balbien, Nanon est la personne la plus considérable de la maison : elle remplit les fonctions d'intendante. Dévote comme sa maîtresse, qu'elle a toujours singée dans ses travers, cette servante, parvenue à l'œil sur les demoi-

selles de Saint-Cyr, qui se succèdent auprès de leur fondatrice.

Nanon exerce aussi quelque surveillance sur les nièces de madame de Maintenon, et ce n'est pas la partie la moins active de ses devoirs.

Madame de Maintenon ne reçoit et ne rend point de visites : elle voit cependant chez elle la reine d'Angleterre, et va la voir à Saint-Germain. Mais parmi les courtisans de M. le duc de Richelieu, M. de Montchevreuil et sa femme sont les seules personnes que la marquise admette assidûment dans son intérieur. On y voit plus rarement madame d'Heudicourt et M. de Villeroi.

Madame de Maintenon s'habille et se déshabille devant le roi, qui l'appelle *Madame*, comme il faisait de la reine. Elle est toujours assise sur un fauteuil, dans l'endroit le plus commode de la chambre ; la présence du roi, celle de la famille royale et même celle de la reine d'Angleterre ne changent rien à cet usage. Madame de Maintenon se lève pour *Monseigneur* et *Monsieur*, parce qu'ils vont rarement chez elle, mais elle ne se dérange ni pour les fils de France, ni pour les princes du sang légitimes ou légitimés, ni pour aucun grand officier de la couronne. Si la marquise veut parler aux filles du roi, elle les mande dans son appartement, où elles se rendent toutes tremblantes, attendu que c'est toujours pour recevoir quelque semonce qu'elles sont appelées : il n'est pas rare que ces princesses sortent de cette audience les larmes aux yeux.

Quand les généraux partent pour l'armée ou pour leurs gouvernements, ils ne manquent jamais de se présenter chez madame de Maintenon comme ils se présentaient chez la reine. A ces usages, il est aisé de connaître que le roi et la marquise ne laissent sur le secret de leur mariage qu'un voile de plus en plus clair : le fait suivant est une preuve plus forte. Madame de Maintenon voulait entrer un jour chez les grandes carmélites, dans le couvent desquelles les reines seules ont le droit de pénérer.

— Vous connaissez nos usages, madame, lui dit la supérieure en se plaçant devant la porte; c'est à vous de décider.

— Ouvrez toujours, répondit la marquise, ouvrez, ma mère.

Le roi vient chez madame de Maintenon après son dîner et après son souper : il y reste habituellement jusqu'à minuit.

Mais le mariage secret du roi avec madame de Maintenon, qui ne s'était pas fait sans opposition, ne fut pas davantage accepté. Quelques courtisans s'inclinèrent, mais d'autres se révoltèrent et la famille fit gand bruit. Il fut cause de cruelles dissensions qui attristèrent la fin du règne de Louis XIV. Le dauphin se confina à Meudon et à partir de ce moment, il vint rarement à Versailles et jamais plus il n'y coucha. Vainement le roi affecta de faire ses réceptions chez madame de Maintenon pour y attirer son fils; le dauphin ne voulait

jamais reconnaître cette étrange belle-mère ; et une fois, entre autres, qu'au sortir de la messe le roi avait pris le dauphin par-dessous le bras, espérant cette fois vaincre ses résolutions par le respect qu'il était habitué à imposer, celui-ci vint jusqu'au seuil de l'appartement qu'il s'était promis de ne pas franchir, et, s'arrêtant là, il dégagea son bras de l'étreinte paternelle, salua humblement le roi, et se retira sans prononcer une parole.

Aussi, à partir de ce moment, madame de Maintenon voua-t-elle à Monseigneur une haine qui lui fut franchement et loyalement rendue.

Tous les jours, quelque épigramme, quelque sonnet, quelque écrit injurieux sortaient de cette petite cour de Meudon, et allaient attrister le roi. Une de ces pièces l'affecta tellement, qu'il envoya chercher le lieutenant de police pour qu'il eût à en découvrir l'auteur. Puis, comme il regardait plus attentivement ce sonnet qu'il songeait à punir, il s'aperçut presque avec terreur qu'il était écrit de la main de la duchesse de Bourbon. Il renvoya le lieutenant de police sans rien lui ordonner. Voici les vers :

Que l'Éternel est grand : que sa main est puissante !
Il a comblé de biens mes pénibles travaux.
Je naquis demoiselle et je devins servante ;
Je lavai la vaisselle et souffris mille maux.

Je fis plusieurs amants et ne fus point ingrate,
Je me livrai souvent à leurs premiers transports.
A la fin j'épousai ce fameux cul-de-jatte
Qui vivait de ses vers comme moi de mon corps.

Mais enfin il mourut, et, vieille devenue,
Mes amants sans pitié me laissaient toute nue,
Lorsqu'un héros me crut propre aux plaisirs.

Il me parla d'amour, je fis la Madeleine,
Je lui montrai le diable au fort de ses désirs :
Il en eut peur, le lâche !... et je me trouve reine !

Mais avant de continuer et d'assister aux derniers jours de mademoiselle de La Vallière, et aux heures de triomphe de madame de Maintenon, voyons, avec l'auteur de *Louis XIV et son siècle*, où en étaient la cour et cette famille royale à l'époque où nous sommes arrivés.

Il y avait d'abord le dauphin, le dauphin qui détestait si crânement madame de Maintenon.

Le grand dauphin, élevé par M. de Montausier, instruit par Bossuet, avait reçu de ces deux hommes quelques bonnes qualités, et de la nature une foule de vices. Il n'avait jamais, parait-il, aimé ni haï personne. Cependant, il était méchant ; son plus grand plaisir était de faire du chagrin à ceux qui l'entouraient ; mais aussi, sur une simple observation, les principes de ceux qui l'avaient élevé reprenaient le dessus, et il était tout prêt à faire plaisir à cette même personne qu'il avait affligée.

C'était, d'ailleurs, en tout point comme celui-ci, l'humeur la plus inconcevable qu'il y eût au monde. Quand on le croyait bien disposé, il était fâché ; quand on le supposait de mauvaise humeur, on le trouvait en bonne disposition. Jamais on ne devi-

nait juste; aussi, personne ne l'a jamais bien connu, pas même ses proches.

La princesse palatine, qui vécut vingt-cinq ans avec lui, le rencontrant tous les jours, disait qu'elle n'avait jamais vu son semblable, et croyait qu'il ne devait pas naître son pareil. On ne pouvait pas dire qu'il eût de l'esprit, et cependant, on ne pouvait pas dire qu'il fût un sot : son mérite particulier et incontestable, si toutefois c'est un mérite, était de saisir, non-seulement les ridicules des autres, mais encore les siens : il remarquait tout, avec quelque air distrait qu'il regardât passer les choses, et racontait plaisamment ce qu'il avait vu ou remarqué : sa grande crainte, sa crainte incessante et éternelle, était d'être roi, non point parce qu'il ne pouvait être roi qu'à la mort de son père, mais à cause de la peine qu'il serait obligé de prendre s'il voulait gouverner.

En effet, il était d'une paresse extrême, qui lui faisait négliger les choses les plus importantes : aussi préférait-il ses aises à tous les empires et à tous les royaumes. Toute la journée, on le trouvait couché soit sur un canapé, soit sur une chaise à bras, fouettant silencieusement avec sa canne tantôt un soulier, tantôt l'autre.

Jamais de sa vie on ne lui entendit donner son opinion sur rien, ni en art, ni en littérature, ni en politique. Cependant, lorsque par hasard il parlait, et qu'il était bien disposé, il s'exprimait en termes nobles et élégants : puis, une autre fois, c'était tout

autre chose : on eût dit la niaiserie même. Un jour, on s'imaginait que c'était le meilleur prince de la terre ; le lendemain il discourait comme s'il eût été Néron ou Héliogabale. Son principe était de ne point faire plus de cas d'un homme que d'un autre. On eût dit qu'il ne faisait point partie du genre humain, tant l'humanité lui était indifférente.

Il avait horreur des favoris, et on ne lui en connut pas un seul, ce qui n'empêchait pas qu'il n'ambitionnât la faveur comme le plus avide des courtisans. Son étude particulière était de ne pas laisser deviner sa pensée, et lorsque par hasard on la devinait, il enrageait de grand cœur.

Trop de respect le gênait, trop d'abandon le blessait. Il riait fréquemment et joyeusement. Enfant soumis et surtout craintif, il obéissait au roi, non pas en dauphin, mais en fils de simple particulier. Jamais il n'a haï ou aimé un ministre. La seule personne qu'il n'aimait pas, mais à laquelle il était soumis comme s'il l'eût aimée, c'était madame de Maintenon.

A cette époque, monseigneur le grand dauphin avait déjà de sa femme, Marie-Antoinette de Bavière, deux fils : Louis de Bourgogne, qui eut Fénélon pour professeur, et qui épousa Marie-Adélaïde de Savoie, cette charmante duchesse qui fut les premières amours du duc de Richelieu, et Philippe, duc d'Anjou, qui devint roi d'Espagne.

Le premier avait alors deux ans et demi, et le second dix-huit mois. L'espoir de la monarchie n'en

reposait pas moins sur trois têtes, et d'ailleurs le grand dauphin pouvait encore avoir et eut effectivement d'autres enfants.

Outre son fils légitime et ses deux petits-fils, Louis XIV avait encore à cette époque cinq enfants naturels, tous légitimés par lui : mademoiselle de Blois, fille de mademoiselle de La Vallière, qui épousa M. le prince de Conti ; M. le duc du Maine, qui épousa Louise de Condé ; Mademoiselle de Nantes qui épousa le duc de Bourbon ; mademoiselle de Blois, qui épousa le duc d'Orléans, régent ; et M. le comte de Toulouse, qui épousa mademoiselle de Noailles.

Disons un mot de l'enfant naturel que venait de perdre Louis XIV, il y avait un an, et qui était fils de madame de Montespan.

Le comte de Vexin avait onze ans, lorsqu'il mourut d'une trop grande application au travail, à ce qu'on a assuré. Madame de Maintenon ne l'aimait pas et l'enfant le lui rendait bien.

Il était couché sur son lit d'agonie entre sa mère et sa tante madame de Thianges, qui toutes deux l'adoraient, Madame de Maintenon, sa gouvernante entra et voulut venir s'asseoir aussi auprès de son lit. Mais alors l'enfant, qui, toute sa vie avait dissimulé sa haine, n'eut pas la force de l'emporter au cercueil et éclata. Rappelant ses forces et se retournant de son côté :

— Madame, dit-il, tout le temps que vous avez été commise pour surveiller ma conduite, j'ai tâché

autant qu'il a été en moi, de vous obéir pour montrer ma déférence à mes parents, qui vous avaient placée auprès de nous ; madame de Thianges, que j'aime pourtant de tout mon cœur, s'est bien trompée, et, sans le vouloir, a bien trompé sa sœur en l'assurant que vous étiez franche et bonne, tandis que vous n'êtes ni l'un, ni l'autre. Ne croyez point que ce soit l'amour que vous portez à M. du Maine qui m'ait inspiré de la jalousie et qui m'empêche de vous aimer ; non, c'est parce que vous m'avez toujours conseillé la dissimulation, que vous me repreniez avec humeur quand je disais ce que je pensais, et que vous ne vous êtes pas cachée devant nous de ne pas aimer madame de Montespan, tandis qu'elle vous comblait de bontés. Cela est vilain d'être ingrat ; et je le dis devant ma bonne amie (c'était ainsi que le jeune comte appelait sa mère) et devant madame de Thianges, vous êtes une ingrate !

On comprend l'effet que fit une pareille sortie. Madame de Maintenon, quoique peu facile à décontenancer, ne savait quel visage faire, quand, heureusement pour elle, les médecins entrèrent et défendirent au jeune prince de parler.

Les autres enfants naturels du roi étaient : mademoiselle de Blois, le duc du Maine, mademoiselle de Nantes, la seconde mademoiselle de Blois et M. le comte de Toulouse.

Il y a peu de chose à dire de la première mademoiselle de Blois, fille de la duchesse de La Val-

re, si ce n'est que ce fut celle de ses filles du
té gauche que le roi aima le plus ; elle était d'une
litesse qui l'avait fait chérir de tout le monde, ce
i est assez rare partout, et surtout à la cour.

M. du Maine était le favori du roi. Une chute
'il avait faite des bras de sa nourrice, étant tout
fant, l'avait rendu boiteux, et cet accident avait
core aigri son caractère.

Nul, s'il faut en croire Saint-Simon, ne ressem-
ait plus au démon en malignité, en noirceur, en
rversité d'âme, en marches profondes, en orgueil
perbe, en faussetés exquises, en artifices sans
mbre, en dissimulations sans mesure ; et encore
agrément, en l'art d'amuser, de divertir et de
armer quand il voulait plaire. En outre, c'était
poltron accompli de cœur et d'esprit, et, à force
l'être, le poltron le plus dangereux et le plus
opre, pourvu que ce fût par-dessus terre, à se por-
aux plus terribles extrémités pour parer à ce
'il jugeait avoir à craindre. C'était là un carac-
e comme il convenait à madame de Maintenon ;
ssi, l'avons-nous dit, M. du Maine était son élève
prédilection; et M. du Maine, de son côté, préfé-
t de beaucoup madame de Maintenon à sa mère.

Mademoiselle de Nantes venait, dans l'ordre chro-
logique, après M. du Maine. A celle-ci l'on dé-
ait la naissance royale : un gentilhomme alle-
and, nommé Bettendorf, prétendait qu'elle était
e du maréchal de Noailles. Il avait vu, disait-il,
ant de garde, le maréchal entrer nuitamment

chez madame de Montespan ; il avait marqué l'heure, et, neuf mois après, jour pour jour, mademoiselle de Nantes était née.

Madame la duchesse n'était pas précisément jolie, mais pleine de grâces et de gentillesse : c'était une chatte pour sa finesse, sa câlinerie et ses griffes cachées sous le velours ; elle avait la figure et les manières si bien harmonisées ensemble, que figure et manières paraissaient charmantes.

Personne n'avait son port de tête, personne ne dansait mieux ni avec plus de grâce, quoiqu'elle fût un peu boiteuse ; tout amusement semblait le sien. Aisée avec tout le monde, elle avait l'art de mettre chacun à son aise. Il n'y avait rien en elle, soit dans la voix, soit dans le sourire, soit dans le geste, qui n'allât naturellement à plaire. N'aimant personne, connue pour telle, mais séduisante à tous, ceux qui avaient le plus de raison de la haïr étaient forcés de se rappeler qu'ils la haïssaient pour ne pas l'adorer. Enjouée, gaie, plaisante, disant les choses avec un ton qui n'appartenait qu'à elle : invulnérable aux surprises, libre d'esprit dans ses moments les plus inquiets et les plus contraints : aimant les choses frivoles, les plaisirs singuliers, méprisante, moqueuse, piquante; incapable d'amitié, fort capable de haine si elle croyait avoir des raisons de haïr, et alors méchante, fière, implacable, féconde en artifices sanglants et en chansons cruelles dont elle accablait les personnes qui passaient leur vie avec elle, et qu'elle semblait le plus

aimer. C'était la sirène antique avec tous les charmes et tous les dangers de l'enchanteresse de l'Odyssée.

En ce moment, le roi, qu'elle amusait fort, était un peu en brouille avec elle. Comme son frère, le comte de Vexin, elle détestait madame de Maintenon et saisissait toutes les occasions de dire de son ancienne gouvernante ce qu'elle en pensait.

Un jour, elle se promenait dans le parc de Versailles ; surprise par la pluie, elle court à la première porte venue ; cette porte, qui s'ouvrait sur la terrasse du nord, était défendue par un suisse, qui avait reçu du roi lui-même la consigne de ne laisser passer personne par la porte qu'il gardait. Le suisse, fidèle à sa consigne, refuse le passage ; madame la duchesse insiste, mais l'honnète helvétien lui répond que c'est le roi lui-même qui a donné l'ordre.

En ce moment, madame de Maintenon, pressée, comme madame la duchesse, par la pluie, accourt à la même porte.

— Ah ! bon ! dit madame la duchesse à la sentinelle, voici la ...... du roi ; comme l'ordre ne la concerne probablement pas, j'entrerai avec elle.

Sur ces entrefaites, madame de Maintenon arrive, même refus.

— Sentinelle, dit madame de Maintenon, prenez garde à ce que vous faites.

— Oh! je sais pien ce que je fais, dit la sentinelle, j'obéis à ma gonzigne.

— Mais savez-vous qui je suis ?

— Foui, matame, on me l'a dit, fous êtes la butain (1) du roi, mais c'être égal, fous n'endrerez bas!

Madame la duchesse fit un grand éclat de rire, salua respectueusement madame de Maintenon, et rentra par une autre porte.

Quant à Louis XIV, quoique relativement jeune encore, il commençait à sentir les premières atteintes de la vieillesse. Déjà, il avait eu plusieurs attaques de goutte, lorsqu'une indisposition plus sérieuse vint effrayer la cour. Le roi avait une fistule. Le mal paraissait d'autant plus grave, que la chirurgie était loin, à cette époque, d'être aussi avancée qu'elle l'est aujourd'hui. Félix, chirurgien du roi, homme habile pour son temps, se renferma à l'Hôtel-Dieu, et, pendant un mois, fit des essais sur de pauvres malades qu'on lui amenait de tous les hôpitaux de Paris. Quand il crut avoir acquis le degré d'habileté nécessaire, il prévint le roi de se préparer. Au reste, tout le monde ignorait cette maladie ; quatre personnes seulement étaient dans la confidence du danger que courait le roi : madame de Maintenon, Louvois, Félix et Monseigneur.

En effet, au moment où une ligue européenne se préparait contre Louis XIV, la nouvelle que le roi était incapable de marcher, comme il le faisait

(1) Ce mot était alors employé journellement, et n'avait pas toute la portée qu'il a aujourd'hui.

autrefois, à la tête de ses armées, pouvait donner grande confiance à ses ennemis et hâter leurs résolutions. Aussi, au moment même où ces quatre personnes tremblaient pour la vie de l'auguste malade, madame la dauphine reçut l'ordre de continuer ses réceptions et de danser comme si le roi eût été en parfaite santé.

L'opération se fit en présence des quatre confidents : madame de Maintenon était debout près de la cheminée, le marquis de Louvois, à côté du lit, tenait la main du roi ; monseigneur était au pied : Félix allait, venait, préparait tout. L'opération fut des plus heureuses ; le roi ne jeta pas un cri, et, dès qu'elle fut terminée, il voulut se montrer à ses courtisans. La France apprit donc la guérison de son roi en même temps que la maladie et le danger qu'il avait couru.

Cependant, la paix n'eût peut-être pas été troublée sans une circonstance qui prouve à quel fil délié tient le repos des nations, dit l'historien. Louis XIV, non content d'avoir fondé Versailles, faisait encore bâtir Trianon. C'était Le Nôtre qui était chargé de disposer les jardins dans un goût tout différent de ceux de l'astre somptueux dont Trianon n'était que le satellite.

Le roi avait conservé sa passion pour les bâtiments et le besoin d'en diriger la construction en personne. Un jour qu'il allait voir ses nouvelles constructions, suivi de Louvois, qui avait succédé à Colbert dans la surintendance des bâtiments, le

roi crut s'apercevoir qu'une des fenêtres n'était point en harmonie avec les autres. Il en fit aussitôt la remarque à Louvois, qui, voulant soutenir sa dignité de surintendant, prétendit, au contraire, qu'il n'y avait rien à dire de cette fenêtre. Mais Louis XIV n'était pas homme à se laisser battre ainsi ; le lendemain, il se rendit à Trianon, et, ayant rencontré Le Nôtre, il le conduisit devant la fenêtre, objet du litige, et le fit juge de sa discussion avec son ministre.

Le Nôtre, qui redoutait également de se brouiller avec l'un ou avec l'autre, se défendit longtemps d'émettre une opinion positive. Le roi alors lui ordonna de mesurer la fenêtre qu'il soutenait être plus petite que les autres ; Le Nôtre se mit à l'œuvre bien à contre-cœur, tandis que Louvois grondait tout haut, et que le roi se promenait avec impatience ; le résultat de l'opération prouva que Louvois avait tort.

Alors le roi, qui jusque-là avait contenu sa colère, s'y abandonna sans réserve, disant à Louvois qu'il commençait à se lasser de ses opiniâtretés, et qu'il était fort heureux qu'il fût venu là, attendu que, si le hasard ne l'y avait pas amené, Trianon aurait été bâti tout de travers. La scène s'était passée devant les courtisans et devant les ouvriers, de sorte que Louvois, d'autant plus blessé qu'il y avait eu plus de témoins, rentra chez lui furieux en s'écriant :

— Je suis perdu, si je ne donne pas d'occupation à un homme qui se transporte ainsi pour des misè-

res. Il n'y a que la guerre qui puisse le détourner de ses bâtiments ; et pardieu ! il en aura, puisqu'il lui en faut à lui et à moi.

Et voilà comme la France, qui n'en pouvait plus, fut rejetée dans mille périls et nagea dans le sang.

XII

Le crédit de Louvois ébranlé. — Cent mille livres à Vauban. — Les académies. — La chasse aux huguenots. — Les dragonnades — Les héritages bons à prendre. — La prière des fugitifs. — Le petit viatique. — Trois cent mille ! — On ne sait plus comment naître ni mourir. — La pauvre recluse. — Tout Versailles voulait la voir. — On oublie même qu'elle est mère. — Le comte de Vermandois et mademoiselle de Blois. — Cette dernière est trop jolie pour être de ce monde. — Comparaison avec une autre repentante — Dernier sourire à mademoiselle de La Vallière.

Louis XIV, après une apparition d'un mois en Flandre, est de retour à Versailles, vainqueur des remparts de Mons et du prince de Berg, qui les défendait.

Ce siége a été glorieux et suivi d'un prompt résultat disent les Mémoires du temps.

Louis XIV félicita sur leur belle conduite tous les princes du sang, et même le jeune duc de Chartres qu'il n'aimait pas, mais dont le premier élan de courage venait d'être au-dessus de tout éloge.

Le roi donna cent mille livres à Vauban, qui,

sous les murs de Mons, comme partout, avait été la première cause du succès. Sa Majesté fit dîner avec elle ce savant offlcier, mais le bâton de maréchal fut encore oublié.. Serait-il donc vrai, comme on l'a dit, que Vauban, par l'austérité de son caractère et de ses traits, repoussait la bienveillance que ses grands talents méritaient? Il est vrai que ses yeux étaient d'une excessive dureté, mais jamais enseigne ne fut plus trompeuse; Vauban a été la douceur personnifiée. Cependant, sa bouche elle-même ne révélait pas d'abord ses belles qualités; sa franchise était brusque, ses paroles sèches et brèves.

Mais si on parlait à ce grand ingénieur de ses talents, de son mérite prodigieux, il devenait un homme modeste, timide, rougissant comme un enfant. Aussi, le roi estimait-il fort Vauban, mais ne le faisait pas maréchal de France, parce que ce grade, dans les idées de Louis XIV, devait être avant tout une dignité de cour, une broderie de l'Etat.

Après la prise de Mons, le roi voulant donner un nouveau témoignage de sa satisfaction aux capitaines des gardes-françaises et des gardes-suisses, leur conféra le grade de colonel.

Louis XIV, à son retour à Versailles fut reçu au bas du grand escalier par les enfants, Mademoiselle, madame la Princesse, toutes les dames et ce qui était resté à Paris de courtisans. Mais le roi malade refusa les harangues des différents corps de l'Etat

Alors l'Académie française, ne pouvant, comme de coutume, flatter ouvertement l'orgueil du monarque, donna sa modestie pour sujet du prix annuel. C'était prendre la vanité de ce prince en sous-œuvre, et la formule seule de l'adulatien se trouvait changée.

Puis le roi avait alors bien autre chose en tête. la guerre extérieure, il n'y songeait plus. ce qui le préoccupait c'était le triomphe de la religion. la ruine du protestantisme, c'était la révocation de l'édit de Nantes.

Tant que Colbert avait vécu. le roi n'avait pas persécuté ouvertement les protestants, mais l'homme qui ne conseillait jamais rien à son maitre que sous l'inspiration de la vrai sagesse étant mort, tous les organes de l'intolérance religieuse bourdonnèrent aux oreilles du roi.

Dès la fin de 1684, on commença à faire démolir les temples protestants qui ne se trouvaient pas dans les termes de l'édit de Nantes. Bientôt on envoya aux huguenots des missionnaires pour les convertir et des dragons chargés de punir ceux qui ne se convertiraient pas.

Partout, du haut de la chaire, les prédicateurs firent l'apologie du rigorisme qu'on employait et cherchèrent à justifier par la parole du Christ torturée de mille manières des violences que sa morale repousse. Les provinces se remplirent de terreur ; des actions révoltantes furent commises par les convertisseurs.

Ici, raconte Michelet, le grand historien des revendications, l'on enfermait parmi les forçats des hommes dont l'unique crime était de n'avoir pas compris ce qu'on exigeait d'eux.

Là, des femmes étaient ignominieusement rasées et fouettées pour avoir chanté des hymes en français.

Plus loin, des pasteurs expiaient au gibet ou sur la roue une noble persévérance dans la foi de leurs pères. Une soldatesque furieuse traînait à l'autel des vieillards tremblants et les forçait à recevoir sous le sabre un Dieu de paix et de miséricorde.

Dans la Saintonge, dans le Languedoc, la persécution se montra industrieuse à créer des tourments. C'est là, surtout, qu'on vit des hommes et des femmes pendus par les cheveux au plancher de leur maison ou aux arbres de leur jardin; d'autres, lardés d'épingles, déchiquetés avec des pincettes rougies, enflés avec des soufflets; d'autres enfin, que l'on plongeait au fond des puits suspendus par les pieds, ou que de barbares exécuteurs poursuivaint dans les bois comme des bêtes sauvages. Les protestants, pour échapper à la torture, prononçaient-ils leur abjuration, soudain on les environnait d'espions qui épiaient leurs regrets, comptaient leurs soupirs et les jetaient souvent comme relaps dans d'humides cachots. On a vu les religionnaires, poursuivis jusqu'au bord de la tombe, y être précipités par la souffrance, au moment où la nature allait les y faire descendre. S'ils expiraient avant d'avoir pu

articuler : « *Je me réunirai.* » leurs cadavres, foulés aux pieds, déchirés en lambeaux, étaient traînés sur la claie et jetés à la voirie.

Tous les missionnaires n'agirent pas avec cette horrible cruauté ; si les Baville, les Latrousse les Marillac firent des martyrs, Fénélon prouva qu'avec la douceur des apôtres, il eût été possible de faire des disciples.

Cependant, ce sont les premiers qui ont eu raison à la cour. Le père de La Chaise fit rayer le paisible missionnaire de la feuille des bénéfices, où il était inscrit pour l'évêché d'Angers. Louvois continua d'écrire aux chefs des troupes ou plutôt des bourreaux :

« Sa Majesté veut qu'on fasse éprouver les dernières rigueurs à ceux qui ne voudraient pas se faire de sa religion ; et ceux qui auront la sotte gloire de vouloir demeurer les derniers *doivent* être poussés jusqu'à la dernière extrémité. »

Le ministre qui traçait ces ordres homicides eut plus d'une fois l'initiative des persécutions, peut-être conseilla-t-il encore celle-ci, mais les *dragonnades* du Midi de la France ne contrarièrent point les intentions du roi. Il avait dit en effet :

« Je veux qu'on fasse éprouver les *dernières rigueurs* à ceux qui ne voudraient pas se faire de ma religion. »

Le 22 octobre, le roi étant à Fontainebleau, parut le fameux édit qui révoquait celui de Nantes, rendu par Henri IV, et qui admettait les protestants à la

jouissance de tous les droits dévolus aux autres Français. L'édit de Fontainebleau ordonna aux ministres qui ne voulaient pas se convertir de quitter le royaume dans le délai de quinze jours... Ils obéirent, et la presque totalité du troupeau suivit les pasteurs, malgré le rempart de mousquets dont Louvois hérissa les frontières et les ports. Déjà avaient disparu du royaume de nombreux fabricants de glaces, de papiers, de toiles peintes, de chapeaux, d'acier; des ouvriers en cuivre, des mécaniciens, des horlogers, et tant d'autres artistes ou artisans ingénieux, qui allèrent enrichir la Hollande, l'Angleterre, l'Allemagne et la Suisse. C'est à ce propos que le comte d'Alvaux disait à Sa Majesté qu'une foule de négociants allaient, en sortant de France, emporter trois ou quatre millions. — Mon royaume se purge, répondit Louis XIV. — Il se peut, sire, répliqua le gentilhomme, mais un tel purgatif pourra bien le rendre étique.

Le vieux chancelier Le Tellier applaudissait aux dragonnades ordonnées par son fils; il s'écria, en signant l'édit : « *Nunc dimittis servum tuum, Domine, quia viderunt oculi mei salutare tuum.* » Mais Dieu, loin d'approuver le vœu de ce ministre, a semblé l'en punir; il mourait le 31 mars, neuf jours après la promulgation du fatal édit.

Mais c'était le fils qui était à la tête et les persécutions s'en donnèrent à cœur joie. A Rouen, la dame Vivien est traînée, mais non enterrée. Les personnes les plus respectables ne furent point

exceptées. Le vicomte de Novion, vieil officier, la vénérable demoiselle de Montalembert, qui avait quatre-vingts ans, furent ignominieusement traînés. Tels enterrés d'abord, mais condamnés plus tard, furent, dans l'état le plus horrible, exhumés, pleins de vers, empestant l'air, effrayant la nature. Chacun fermait ses fenêtres et ses portes, au passage des hordes qui traînaient ces charognes. Un bourreau renonça, s'enfuit. Mais il lui fallut revenir sous peine de mort. Cela fit créer un supplice. M. Mollière de Montpellier, faible et malade, fut condamné à traîner un corps mort. Il tomba en faiblesse. Les soldats le frappèrent en vain, il était mort; on le mit sur la même claie.

Celui au nom duquel on faisait tout cela craignait la mort lui-même, ajoute le grand historien. L'ulcération se déclarait; il fallait opérer. Auparavant, il voulut faire un acte de piété. Il était touché, non des maux des hommes, mais de l'indigne et cruel traitement que subissait l'hostie donnée à des bouches indignes. Il défendit de faire communier personne qui n'y consentit librement. Mais qui n'y consentait, pouvait, en revenant, retrouver les dragons chez lui.

On commençait cependant à réfléchir sur l'effet de la dragonnade. L'église sainte se faisait des ennemis même parmi les fidèles. On résolut de moins supplicier et d'exiler davantage. L'émigration commença, horrible émigration dont nous supportons encore aujourd'hui le funeste contre-coup.

Dans la guerre de 1871, les généraux les plus capables et les plus acharnés contre notre malheureux pays portaient des noms français, c'est qu'ils étaient en effet d'origine française, de petits fils de protestants chassés de France par la révocation de l'édit de Nantes.

Mais alors, on ne songea pas à cela, mais seulement à assurer la victoire au catholicisme. On songea aussi à autre chose, chose monstrueuse, on songea à s'enrichir; le roi chassa ses sujets pour leur voler leurs biens et les donner à l'église.

Horreur !... Ceci est dans l'histoire.

Les prisons sont ouvertes, les protestants sont conduits aux frontières et là on leur lit leur bannissement, la confiscation de leurs biens.

Ce fut une scène grande de voir ces pauvres gens, dans leurs habits de prisonniers, maigris et les yeux caves, défiler des prisons, puis menés militairement, et souvent avec des voleurs.

Citons un fait touchant, sur le départ des Huber, devenus plus tard une gloire de Genève. Qui ne connaît les trois, de père en fils, illustres ? *Huber des oiseaux*, *Huber des abeilles*, *Huber des fourmis*. Leur ancêtre, dans son journal, fait le récit suivant :

« Nous arrivâmes un soir dans un petit bourg, enchaînés, ma femme et mes enfants, pêle-mêle avec quatorze galériens. Les prêtres vinrent nous proposer la délivrance moyennant l'abjuration. On avait convenu de garder le plus grand silence. Après eux,

vinrent les femmes et les enfants, qui nous couvrirent de boue. Je fis mettre tout le monde à genoux, et nous prononçâmes la prière que tous les fugitifs répétaient : « Bon Dieu, qui vois les injures aux-
» quelles nous sommes exposés à toute heure, donne
» nous la force de les supporter et de les pardonner
» charitablement. Affermis-nous de mieux en mieux. »
Ils s'étaient attendus à des injures, à des cris ; nos paroles les étonnèrent. Nous achevâmes notre culte en chantant le psaume CXVI. Ce entendant, les femmes se mirent à pleurer. Elles lavèrent la boue dont le visage de nos enfants était couvert, obtinrent qu'on nous mît dans une grange séparément des galériens. Ce qui fut fait. »

Dur et cruel exil ? Laisser tout, partir ruiné ! Voilà ce que la clémence du roi accorde aux protestants. N'importe. Ils en profitent. Toute la bourgeoisie fait sans bruit son petit paquet, se précipite à la frontière. Et alors, le roi se repent. On fait dans les familles une barbare distinction. On laisse aller les hommes, mais on garde les femmes, plus fidèles à leur foi. Elles restent enfermées aux couvents ou aux cachots des citadelles pour pleurer toute leur vie, à jamais séparées de leurs maris, de leurs enfants. S'ils partent, ces maris, c'est pour porter leur épée au prince d'Orange. Le roi regrette alors d'avoir été si bon ; il referme les frontières, occupe les routes et les passages, refait de la France un cachot. Il emploie son armée à garder ses sujets.

Du reste, la plupart étaient cloués au sol par la misère, n'ayant pas même le petit viatique qui rend la fuite possible. Les trois cent mille qui partent, ce sont des gens aisés pour la plupart. Les sept ou huit cent mille qui restent sont les pauvres. Grand peuple infortuné, dont on sait peu l'histoire, sinon dans le Midi. Rien ou presque rien n'est connu de ce qu'il souffrit dans le Nord et le centre.

Il fallait que l'enfant apprît et désapprît, eût deux dogmes et sût deux langages.

On voyait aux églises, dans un coin réservé, sur des bancs séparés, ces malheureuses familles forcées d'assister là, toujours sous le regard. On les persécutait d'offices indéfinis, de fêtes qu'il leur fallait fêter. Malgré les défenses du roi, on en faisait, sur listes, des appels continuels. Malgré le roi encore, on exigeait sans cesse qu'ils prouvassent, par certificats, leur communion, leur assiduité à faire des sacriléges.

La difficulté et l'angoisse étaient extrêmes aux grands moments de la vie. Les naissances, les mariages, ces solennels bonheurs de l'homme, étaient des crises d'inquiétude.

On pleurait d'être mère, on avait peur de naitre, dit encore Michelet, on ne savait comment mourir. Mais vivait-on vraiment ! En alerte toujours et l'oreille dressée, comme le pauvre lièvre au sillon. Cela dura cent ans, jusqu'aux premières lueurs de la Révolution. Pendant tout un long siècle, ce peuple

de près d'un million d'âmes eut plus que la *Terreur* et plus que la *Loi des suspects*.

Mais pendant que cette période de sang finissait si tristement, ce règne si brillant à son début, celle qui l'avait illustré autrefois vivait toujours pleurant ses fautes comme si elle les eût commises véritablement. Revenons à elle, revenons à la pauvre recluse qui, morte pour les joies de la terre, oubliée du roi et des hommes, assistait cependant dans l'ombre à l'écroulement du grand siècle et à la décadence du monarque qu'elle avait tant aimé, et si nous savons ce qu'elle était devenue, voyons quelle destinée Dieu réservait à ses enfants.

Des enfants !..... elle en avait eu quatre.

Le premier mourut au berceau.

Elle accoucha du second avant le terme, parce qu'elle avait eu peur d'un coup de tonnerre. L'enfant ne vécut qu'un jour, cela ne marquait pas qu'il dût être un grand capitaine, ni qu'il tînt du roi, dit la batailleuse Palatine. Elle ajoute : « Aussi, je crois que l'on s'en consola. »

On a retrouvé les actes de ces deux enfants, qui eurent pour parrains et marraines des gens obscurs. Mademoiselle de La Vallière les voulait cacher au monde après avoir caché leur naissance.

Les deux autres, mademoiselle de Blois et le comte de Vermandois, furent reconnus par le roi. Celui-là venait de mourir. Il ne restait donc que Anne de Bourbon, née en 1666, et qui avait épousé le prince de Conti.

Cette dernière, mademoiselle de La Vallière, la trouvait jolie :

« Je n'ai plus qu'un pas à faire, écrit-elle au maréchal de Bellefonds; mais j'ai de la sensibilité, et l'on a raison de vous dire que mademoiselle de Blois m'en a beaucoup inspiré. Je vous avoue que j'ai eu de la joie de la voir jolie comme elle l'était, je m'en faisais en même temps un scrupule. Je l'aime, mais elle ne me retiendra pas un seul moment ; je la vois avec plaisir et je la quitterai sans peine. »

Quant à ce qui est de mademoiselle La Vallière, si on veut l'étudier dans son séjour aux Carmélites, c'est dans ses lettres qu'il faut l'aller chercher.

« Il y a deux jours que je suis ici, écrit-elle le 22 avril 1674 ; j'y goûte une tranquillité et une satisfaction si pures et si parfaites, que je suis dans une admiration des bontés de Dieu qui tient de l'enthousiasme. Mes liens sont rompus par sa grâce, et je vais travailler sans cesse à lui rendre toute ma vie agréable pour lui marquer ma reconnaissance. »

C'est de l'extase, on pourrait presque dire de la folie, mais nous n'avons pas le droit de dénaturer notre héroïne. Elle demandait sans cesse la permission de déjeuner au pain et à l'eau, et de se servir de toutes les macérations capables de faire souffrir une chair criminelle. On peut dire qu'elle se crucifiait tous les jours ; les démons qui étaient en elle subissaient une torture de tous les instants. Elle se levait le matin deux heures avant la communauté,

et passait ce temps à prier, sans que les plus rudes hivers lui fissent rien relâcher d'une pratique si pénible.

Elle endurait le froid, et souvent on l'a trouvée évanouie, soit dans l'église soit dans les greniers où elle étendait le linge.

Nous sommes historien, nous devons à la vérité de donner notre héroïne telle qu'elle était. Nous n'avons ni à la condamner, ni à la blâmer, ni à la glorifier. Voilà comme elle était devenue après avoir été la belle et magnifique mondaine.

Dans tous les cas, on ne peut que la plaindre et non l'attaquer, elle qui n'avait jamais fait de mal à personne. Mais malgré nous, laissant de côté l'orgueilleuse Montespan et l'hypocrite Maintenon, nous songeons à Ninon qui, elle aussi, vieillie et un peu isolée, se repentait, mais de si singulière façon !

Surtout lorsqu'elle disait : Dans les plus grandes passions, on éprouve de ces situations de tiedeur, qui étonnent ceux mêmes qui les ressentent : soit que le cœur, à force d'être agité du même mouvement, se lasse à la fin, ou qu'il soit absolument incapable d'être sans cesse rempli du même objet, il est des moments d'indifférence dont on cherchait vainement la cause. La femme ordinaire ne fait que résister : la femme intelligente fait plus, elle varie sa façon de résister, et c'est là le sublime de l'art.

Je ne sais par quelle fatalité tout ce que dit une jolie femme à celle qui ne l'est plus ou qui ne l'a

jamais été, prend dans sa bouche une empreinte de commisération qui perce à travers tous les ménagements, et qui humilie toujours celle qu'elle veut consoler de la perte de ses charmes. Et au marquis de V... qui se plaint à elle des résistances de la femme qu'il aime :

« Trouverez-vous dans l'amour quelque chose de plus enchanteur que la résistance d'une femme qui vous engage à ne pas abuser de sa faiblesse, qui veut vous devoir sa vertu? Est-il rien, en un mot, de plus séduisant qu'une voix presque étouffée par l'émotion, que ce refus qu'une amante se reproche, dont elle tâche d'adoucir la rigueur par les regards les plus tendres, avant même qu'on s'en soit plaint? Quoi! vous pouvez consentir à voir finir sitôt un pareil enchantement! »

Et quand elle écrit à Saint-Évremond : Je suis très-persuadée qu'en amour les sens ne tirent leur pouvoir que du secours que les hommes leur prêtent, et si une femme était assez heureuse pour en rencontrer un aussi délicat qu'elle, je ne doute pas un instant qu'elle ne résistât à la tentation.

Laissons Ninon de Lenclos que nous n'allons plus retrouver qu'à son lit de mort et concluons ce chapitre par un dernier sourire à mademoiselle de La Vallière.

Alors elle est morte aux bruits de la terre. C'est en vain que ceux mêmes de la cour viennent frapper son oreille. Elle s'écrie : « La cour s'est approchée, et je loue Dieu de m'en être éloignée

pour jamais ; j'entends parler de mille plaisirs, et je ne puis compter que ce qui se goûte dans la maison du Seigneur. » Ne voulant pas aller à la cour, la cour venait à elle ; la reine vient la visiter et, réveillée par cet écho de fête et de plaisir, on l'entend murmurer : « Qui me délivrera de ce corps de mort dont la pesanteur m'accable ! »

Le 11 juillet 1684, elle écrit : « Je me sens encore toute vivante dans le cercueil de la pénitence. »

Elle a alors quarante ans.

Ni la haine, ni le cilice, ni les larmes, ni les désespoirs n'ont pu flétrir avant l'heure ce beau corps fait pour l'amour profane. La nature maintient ses droits, la vie monte toujours. Chaque fois qu'avril revient, il ramène la sève dans cet arbre battu des vents qui, vainement s'est dépouillé de son feuillage. Sœur Louise de la Miséricorde ne regarde jamais dans un miroir celle qui fut mademoiselle de La Vallière, mais celles qui viennent la voir lui disent toujours qu'elle est belle; elle dit qu'elle a sa beauté en horreur, puisque pour elle c'est l'image de son péché.

XIII

La vengeance d'une dévote. — Les boutons de soie — L'abbé Chayla. — Ce qu'était ce bon abbé. — Le bon petit martyr. — Les Montaubert enrôles dans l'armée protestante. — L'attaque de l'abbaye. — La lutte sanglante. — La juste punition d'un bien méchant prêtre. — Cinquante-deux coups de poignard.

Maitresse absolue dans l'intimité, reine, et reine toute-puissante dans la cour la plus brillante de l'Europe,madame de Maintenon n'était pas néanmoins satisfaite. Il lui fallait être reine de France devant la terre entière. Mais le roi avait juré à Louvois et à sa famille que son mariage resterait secret. Il tint bon. Madame de Maintenon, dépitée, se demandait alors qu'elle vengeance serait possible contre un roi qui lui résistait. Elle parvint à le rendre odieux à son peuple.

De concert avec les pères jésuites, madame de Maintenon, qui mettait toute sa gloire à jeter l'erreur dans le cœur de Louis XIV s'occupa de détruire le jansénisme et d'enrichir l'Eglise, assez

riche déjà pour acheter le paradis et les terrains avoisinants.

Puis, quand elle eut bien préparé l'esprit du roi et celui de la cour, elle couronnait enfin son œuvre, comme on l'a vu, par la révocation de l'édit de Nantes qui était signé le 18 octobre 1685.

Cependant, soit dévotion, soit désir d'arriver à une grandeur plus authentique, la compagne du roi continue auprès de lui ses exhortations pieuses. L'un de ces matins, Sa Majesté parcourant avec elle un appartement qu'elle a fait meubler récemment s'arrêta devant un crucifix.

— Voilà, dit le roi, un ornement bien sérieux; je vous conseille de le faire ôter.

— Eh quoi! répondit la dame, vous craignez de voir l'image de celui que vous voulez aimer, de celui qui, aujourd'hui votre espérance, sera à votre mort votre unique ressource!

— Vous prêchez comme un ange, répliqua Louis XIV.

Et le crucifix resta.

Pourquoi donc un peu de charité pour ses anciens correligionnaires ne se mêle-t-il pas à tant de ferveur? L'épouse de Louis XIV se bornera-t-elle toujours à voir des rites, des paroles et des conversions dans ce que la religion commande de pratiquer? et ne comprendra-t-elle jamais les massacres dans ce monde dont le ciel ordonne de s'abstenir?

— Vous êtes trop doux, disait un jour le roi au

père de La Chaise. — Non, sire, répondit le confesseur, qu'on accuse en effet à la cour de certaine mollesse, ce n'est pas moi qui suis trop doux, c'est Votre Majesté qui est trop dure. Avait-il tort? se demande un contemporain, qui ajoute alors, plus de cinquante mille protestants ont péri dans les tourments, dont six mille par la corde, la roue et le feu, et pendant ce temps, les dépenses les plus folles se continuent pour Versailles. Les murailles disparaissent sous les peintures de maîtres. Les jardins s'enrichissent des chefs-d'œuvre de l'art.

En effet, dans les dernières années qui venaient de s'écouler, plusieurs milliards et plus de cinq cents cadavres avaient grossi le budget et le nombre des victimes promises à l'agrandissement et à l'embellissement du palais du plus puissant roi du monde.

Mais tout prince qu'il était, le roi était fort embarrassé! A bout d'inventions et de ressources pour payer les dépenses de Versailles, on racontait qu'il avait mis des taxes sur les jarretières, sur les dentelles, les manchons, les gants, sur les boutons de soie qu'on portait aux habits et aux culottes. Seulement, comme certaines mauvaises têtes pouvaient avoir l'idée de se soustraire à cette taxe en portant des boutons d'une autre qualité à la place des boutons taxés. On prévint cette mauvaise volonté des contribuables en rendant obligatoires les boutons de soie. Une ordonnance de 1690 défendit de remplacer lesdits boutons de soie par des bou-

tons d'étoffe. Les habits neufs ou vieux, sans distinction, où serait constatée la présence des boutons d'étoffe, devaient être impitoyablement confisqués.

Mais Louis XIV avait beau prodiguer et l'or de ses coffres et le sang de ses sujets, son règne fastueux s'en allait en décadence. Le grand roi n'était plus déjà que l'ombre de lui-même, et sa cour si brillante la veille, s'éclaircissait et prenait le deuil.

La quenouille tenait lieu de sceptre au monarque vieilli.

La Maintenon, qui avait peur de l'enfer, posait des sentinelles en soutane noire à toutes les portes du palais, et jusque dans les allées des charmilles.

Il eût fallu que le diable fût bien adroit pour pénétrer à la ruelle de son lit.

Il est vrai que l'histoire ne dit pas si le drôle avait conservé ses entrées secrètes. La chose est présumable, puisqu'on retrouve le vestige de sa griffe dans tous les papiers du temps.

Au moment où Louis XIV, poussé par la Maintenon, le père de La Chaise et toute la secte ombrageuse, signait la condamnation de son règne, un prêtre du nom de l'abbé Chayla était appelé près de lui du fond de l'Inde.

Cet homme, catholique exalté, avait beaucoup souffert.

Le roi le salua jusqu'à terre, et lui demanda s'il

était résolu à le servir fidèlement dans la lutte qu'il allait entreprendre contre les ennemis de son Église. L'abbé répondit qu'il rapportait de l'Inde des moyens de conviction excellents. Son répertoire, riche et fourni, lui enseignerait plus de soixante genres de supplices dont la France retardataire n'avait pas soupçon. Louis XIV approuva, et la Maintenon bénit le saint nom de Dieu. Le lendemain, le bon abbé était nommé archiprêtre, inspecteur des missions dans les Cévennes, et partait pour la ville de Mende.

Qu'était-ce donc que cet abbé Chayla?.... L'abbé Chayla contraint de laisser à son aîné l'épaulette et l'épée, et de prendre le petit collet et la soutane, s'était jeté, sortant du séminaire, avec toute l'ardeur d'un tempérament violent dans l'église militante, et tournant ses yeux vers l'Inde, s'était embarqué avec la fervente résolutien d'un martyr.

Le jeune missionnaire un jour fut surpris par des soldats dans un village qu'il habitait depuis trois mois, et avait été livré au bourreau pour être torturé. A tout ce que le corps de l'homme peut supporter sans mourir, l'abbé l'avait souffert avec résignation. Mais le fruit de son martyre s'étant répandu, l'ambassadeur de Louis XIV avait demandé justice ; et le roi de Siam, pour se débarrasser d'une vilaine affaire avait renvoyé notre abbé, vivant encore par la grâce de Dieu, mais disloqué et mutilé.

Au moment où Louis XIV révoquait l'édit de Nantes, l'abbé Chayla était un homme précieux pour lui.

De persécuté qu'il avait été, l'abbé devint persécuteur ; insensible aux douleurs des autres, comme il avait été immuable dans les siennes, son apprentissage des supplices n'avait point été perdu, et, tortureur inventif, il avait élargi la science de la question en rapportant de l'Inde des machines inconnues, ou en découvrant de nouvelles. En effet, on parlait avec terreur de roseaux taillés en sifflet, que l'implacable missionnaire faisait glisser sous les ongles, de pinces de fer avec lesquelles il arrachait les poils de la barbe, des paupières et des sourcils : de mèches graissées qui enveloppaient les doigts des patients, et qui, allumées, faisaient de chaque main un candélabre à cinq flambeaux : d'un étui tournant sur pivot, où l'on enfermait le malheureux qui refusait de se convertir, et dans lequel on le faisait tourner si rapidement qu'il finissait par perdre connaissance : enfin, d'entraves perfectionnées dans lesquelles les prisonniers qu'on transportait d'une ville à l'autre ne pouvaient rester assis ni debout.

Aussi les panégyristes les plus fervents de l'abbé Chayla n'en parlaient qu'avec une espèce de crainte.

C'est qu'aussi ce prêtre en vertu du pouvoir dont il était revêtu et se sentant appuyé par M. de Baville, intendant du Languedoc, et par M. de Broglie, (1) qui commandait les troupes, avait fait de terribles choses.

(1) Broglie, ce non funeste et qu'on retrouve toujours dans les pages sombres de notre histoire.

Il avait enlevé des enfants à leur père et à leur mère, et les avait mis dans des couvents, où pour leur faire faire pénitence d'une hérésie qu'ils tenaient de leurs parents, on les avait mis à des châtiments tels, que quelques-uns étaient morts. Il était entré dans la chambre des agonisants non pas pour leur apporter des consolations, mais des menaces. Voilà l'homme qui s'était levé pour punir, et qui s'avançait, précédé de la terreur, accompagné de la torture et suivi de la mort, au milieu d'un pays déjà fatigué d'une longue et sanglante oppression.

En effet, autant Versailles était calme, autant alors le midi de la France était agité. Les protestants, repliés dans les montagnes, se réunissaient et faisaient résonner l'air de leurs cris désespérés. On les brûlait, on les écartelait, on les lapidait; après les avoir ruinés, humiliés, brisés dans tout ce qu'ils avaient de cher en ce monde, on les tourmentait par les plus horribles tortures, et leurs corps meurtris étaient jetés en pâture aux animaux féroces. Le protestant n'était plus considéré comme un être humain. Riche, puissant, honoré, il perdait tout d'un coup fortune, priviléges, droits, tout, jusqu'à la considération et la vie.

Dans le courant de 1686, tous les cœurs vaillants, les têtes ardentes, les natures courageuses s'étaient donnés rendez-vous. Parmi eux se trouvaient trois héros de ce récit.

Gaston de Montaubert, obligé de renoncer à ma-

demoiselle de Lansac retenue de force au couvent des sœurs de la Vierge et surveillée nuit et jour, s'était jeté dans les bras de ses frères et les avait suppliés de l'emmener loin du pays qui lui rappelait celle qu'il aimait.

Et les trois frères, quittant l'Allemagne, étaient entrés en France.

Mais à la nouvelle des malheurs de leurs frères en religion, ils étaient accourus sur le lieu même de leurs souffrances, afin de les défendre ou de mourir avec eux.

Maurice aimait toujours madame de Montespan et la plaignait; Henri tremblait à la pensée de madame de Maintenon qu'il n'avait pas le courage de haïr; Gaston n'accusait que lui dans sa séparation avec Louise de Lansac.

Dans cette poignée de malheureux se liguant pour la défense de la religion de la famille et de leur existence, le plus humble avait voix aux chapitres et était écouté.

— Moi, disait l'un, j'ai quelqu'un des miens qui est mort enfermé dans un étui qui roulait sur lui-même.

— Moi, dit un autre, j'avais un ami, il n'est plus.

— Moi, un frère, fit celui-ci, les bourreaux, après avoir enveloppé ses doigt de mèches goudronnées, y ont mis le feu.

— J'ai vu mon père et ma mère, dit un enfant qui n'avait pas seize ans, arrachés de leur lit, traînés loin de leur demeure et brûlés sur un bûcher

dont on tempérait la flamme, afin que leur torture durât plus longtemps. Je voulais rester jusqu'à la fin, pour qu'un souvenir horrible me poursuivant, j'eusse un jour le courage de venger leur mémoire. J'avoue que la force m'a manqué, et que j'ai fui avant que le dernier soupir de mon père se soit exhalé. J'entendais la flamme qui montait et la voix de mon père criant : Du bois ! Du bois ! Il avait hâte de mourir, ma mère râlait à ses côtés.

— Je n'avais plus qu'une sœur de toute une nombreuse famille, dit un jeune homme de vingt ans ; les lâches me l'ont prise. Elle était belle comme une vierge de Raphaël ; les misérables la défigurèrent avec une pince de fer, ils lui ont lentement arraché les sourcils et les cils : puis, comme elle était courageuse et pure, ils l'ont lapidée.

— Et moi dit un jeune homme qui n'était autre que Henri de Montaubert, qui, aidé de ses frères et de quelques amis, était parvenu à s'évader de la forteresse où il était prisonnier depuis quatre jours, voyez dans quel état ils m'ont mis,

Henri s'appuyant sur l'épaule de son ainé, entr'ouvrit son manteau et écarta son pourpoint. Sa poitrine, marquée avec un fer rouge, n'était qu'une plaie saignante.

— Mon corps brûle, dit-il, mais ma haine est plus forte que mes souffrances.

Il faut dire que l'abbé Chayla s'était surpassé. Jamais la Maintenon n'avait rencontré un aussi zélé défenseur du culte chrétien, et un adorateur plus

passionné de sa personne. Tous les jours, il inventait quelques supplices nouveaux, et, entendant la venue des dragons, préludait par des arrestations continuelles. Quant à ceux qui avaient le malheur de tomber dans ses mains, ils passaient par les inventions toutes catholiques du bon abbé, et s'ils ne mouraient pas en route, finissaient le plus généralement par le bûcher.

— Jouons notre vie dans une lutte sanglante, dit un héros de ces néfastes journées du protestantisme.

— C'est vrai, dit Maurice de Montaubert, le protestant n'a plus de berceau, de foyer, de temple, d'asile, de coin de terre pour reposer vivant, de coin de terre pour aller mourir, et de tombe où les siens aillent prier pour sa mémoire.

En effet, leurs biens confisqués, chassés de leurs maisons avec défense à tous de les recevoir, les protestants étaient traqués comme des bêtes fauves. Leurs enfants, enlevés à leur tendresse, ne revenaient jamais près de leur père. Jetés dans les couvents, de force, ils embrassaient le catholicisme, et au nom de cette même religion, on combattait chez eux le sentiment inné de la famille.

— Ce soir même, organisons-nous et engageons une lutte désespérée, fit la voix d'un des plus courageux.

— Ce soir même, répondirent tous les protestants.

— Je me mets à votre tête, ajouta un homme d'une

force herculéenne que l'on nommait Laporte, et qui de son état était maître forgeron,

— Je me joins à lui ! s'écrièrent deux prédicateurs du nom d'Esprit Séguier et de Laquoit.

— Nous acceptons ; ce soir, quand onze heures sonneront à l'abbaye de Montvert, nous nous mettrons en marche et nous forcerons l'abbaye.

A onze heures précises, de grands feux s'allumèrent sur la montagne, et six cents huguenots, armés de faux, d'épées, de hallebardes, de fusils et de pistolets, se dirigèrent vers le monastère où s'enfermait l'abbé Chayla.

— A mort ! à mort l'abbé ! cria-t-on.

Les protestants poussèrent de grands cris, et se précipitèrent sur les soldats, qui, chassés de la salle basse, s'étagèrent sur l'escalier conduisant à la chambre de l'abbé, et commencèrent à faire là une si vive résistance, que les assaillants, raconte un historien, furent forcés de reculer deux fois.

— Enfants de Dieu, cria Laporte, il faut faire ici la ruine et le carnage, brûler l'abbaye et tous ceux qui y sont. A l'œuvre !

Le conseil était bon ; aussi chacun se hâta-t-il de le suivre : les bancs, les chaises, les meubles, furent entassés au milieu de la salle basse, une paillasse, jetée sur le bûcher, fut allumée, et en un moment toute la maison fut en feu. Alors l'archiprêtre céda seulement aux prières de ses domestiques, attacha à la barre de la fenêtre les draps de son lit, se laissa glisser dans le jardin, et essaya de fuir en sautant

par la fenêtre. Mais le bon Dieu, qu'il invoquait avec ferveur, lui refusant la souplesse nécessaire, il tomba sur les reins et se les brisa. Ses ennemis le cherchaient. L'incendie les guida et ils l'aperçurent.

— Mort au fils de Bélial ! crièrent tous les protestants d'une seule voix, en s'élançant vers l'abbé, qui, à genoux et immobile, semblait une statue de marbre priant sur un tombeau.

— Meurs ! s'écria Laporte; et, s'approchant de l'archiprêtre, il le frappa de son poignard : Tiens, voilà pour mon père que tu as fait brûler à Nîmes ! fit-il.

Esprit Séguier prit le poignard, et, excité par la foule, imita Laporte.

— Voilà, dit-il, pour mon fils que tu as fait rouer vif à Montpellier !

Tous ceux qui avaient un mort à pleurer se saisirent du poignard, qui déjà deux fois s'était plongé dans la poitrine de l'archiprêtre, sans que celui-ci rendît le dernier soupir. Ils passèrent tous devant lui.

— Voilà pour mon frère, dit l'un, que tu as fait mourir dans les ceps !

— Moi, voilà pour ma mère, à qui tu as fait crever les yeux !

L'archiprêtre expira; son corps, noyé dans une mare de sang se refroidissait, que les huguenots frappaient toujours.

— Voilà pour une sœur que j'aimais plus que moi-même !

— Voilà pour un ami que le monde appelait mon frère !

— Voilà pour celui qui ne survivra pas à tous ceux que tu as tués !

Le monstre expira. Devenu cadavre, la vengeance des huguenots ne s'arrêta point. Il reçut cinquante-deux coups de poignard et tous ceux qui frappaient songeaient à quelqu'un qui était mort de par l'ordre ou la main de l'archiprêtre et vengeaient un souvenir.

C'était justice et la mort du bourreau n'a pas ramené à la vie des milliers de victimes et rendu à la patrie les meilleurs de ses enfants, chassés de France, et qui ont depuis désappris la route du retour.

XIV

Jean Cavalier. — Ce qu'il était et d'où il venait. — Les ordonnances du grand roi. — Égorgements du Midi. — Ceux qu'on ne fusille pas, on les pend. — Ceux qu'on ne pend pas, on les fouette. — Les jolis supplices. — Les Montaubert fusillés — Souvenirs de jeunesse. — Les horreurs du temps.

La vengeance des huguenots, si juste qu'elle fût. ne devait pas rester impunie. « La victoire reste aux gros bataillons, » dit Machiavel. Louis XIV entrait dans une grande colère à la nouvelle de la mort de son cher abbé. Madame de Maintenon se contenta de faire dire des messes pour le repos de son âme, et d'ordonner aux dragons du roi de poursuivre les huguenots jusque dans leurs montagnes. Tous ceux qui étaient pris devaient être jugés sur l'heure, conduits à la chambre de la torture. et, après différents supplices, traînés au bûcher s'ils n'abjuraient pas, les mains liées, la tête nue et la corde au cou. Quant aux personnages de distinction,

une exception était faite en leur faveur. Le bourreau les décapitait au lieu de les brûler, et ils avaient l'avantage de faire le voyage de Paris. Quant à ceux qui erraient dans les bois, les montagnes, leur sort n'était guère préférable. Les uns mouraient de faim ; les autres de fatigue un grand nombre par le suicide.

Beaucoup de protestants ne désespéraient pas cependant, et restaient en France, résolus à combattre : on les tuerait, on les lapiderait, soit ; mais au moins ils se vengeraient. Ils avaient fait justice du bourreau, ils se montreraient aussi fanatiques que les catholiques et auraient à leur tête un homme jeune, énergique et courageux.

Cet homme se nommait Jean Cavalier. Ce nouveau chef, qui devait bientôt faire de ses supérieurs même ses lieutenants, était un jeune homme de vingt-trois ans, de taille courte, mais vigoureuse, ayant le visage ovale et bien fait, les yeux beaux et vifs, de longs cheveux châtains tombant sur les épaules, et la physionomie d'une douceur remarquable. Il était né en 1680, à Ribaute, village du diocèse d'Alais. Le jeune Cavalier, qui n'était autre chose qu'un paysan, fils de paysan, entra d'abord comme berger chez le sieur Lacombe, bourgeois de Vezenobre : mais comme cette vie solitaire lui déplaisait, il sortit de chez ce premier patron, et entra comme apprenti chez un boulanger d'Anduze.

Un dimanche qu'il se promenait ayant sa fiancée au bras, la jeune fille fut insultée par un dragon

du régiment de Florac. Jean Cavalier donna un soufflet au dragon, le dragon tira son sabre ; Cavalier s'empara de l'épée d'un assistant ; mais on se jeta entre les jeunes gens avant qu'ils en vinssent aux mains. Au bruit de cette querelle, un officier accourut ; c'était le marquis de Florac, mais les bourgeois d'Anduze avaient déjà trouvé moyen de faire filer le jeune homme ; de sorte que le marquis, en arrivant, au lieu de l'orgueilleux paysan qui avait osé frapper un soldat du roi, ne trouva plus que sa fiancée évanouie.

La jeune fille était si belle, qu'on ne l'appelait que la belle Isabeau ; si bien que le marquis de Florac, au lieu de poursuivre Jean Cavalier, s'occupa de faire revenir à elle sa promise.

Cependant, comme l'affaire était grave et que le régiment tout entier avait juré sa mort, les amis de Jean Cavalier lui conseillèrent de quitter le pays et de s'expatrier pour quelque temps. La belle Isabeau, qui tremblait pour son fiancé, joignit ses prières à celles de ses amis ; de sorte que Cavalier consentit à s'éloigner. La jeune fille promit à son fiancé fidélité à toute épreuve ; et Jean Cavalier, comptant sur cette promesse, partit pour Genève.

Là, il fit connaissance avec un gentilhomme protestant nommé du Serre et très-exalté pour sa foi. Du Serre trouva dans le jeune Cavalier une imagination ardente, un courage à toute épreuve ; il lui fit part de ses espérances de rétablir la Réforme dans le Languedoc et dans le Vivarais. Cavalier

s'enthousiasma à cette idée. Il rentra de nuit dans le bourg d'Anduze, et s'achemina droit à la maison de sa fiancée. Il allait y frapper, quoiqu'il fût une heure du matin, lorsqu'il vit la porte s'ouvrir d'elle-même, et un jeune homme en sortit accompagné par une femme. Le jeune homme était le marquis de Florac; la femme qui le reconduisait était Isabeau. La fiancée du paysan était devenue la maîtresse du noble. Notre héros n'était pas homme à souffrir impunément un pareil outrage, dit l'auteur des *Massacres du Midi.* Il marcha droit au capitaine lui barra le passage, et au bout d'un instant le marquis tombait frappé d'un coup d'épée.

Cavalier crut avoir tué le marquis, car il était étendu à ses pieds sans mouvement. Il n'y avait donc pas de temps à perdre, car il n'y avait pas de clémence à espérer. Il remit son épée sanglante dans le fourreau, gagna la plaine, de la plaine se jeta dans la montagne, et au point du jour il était en sûreté.

Le fugitif passa le reste de la journée dans une espèce de métairie isolée où on lui donna l'hospitalité. Comme il lui fut facile de reconnaître qu'il était chez un religionnaire, il ne fit à son hôte aucun mystère de sa position, lui demandant où il retrouverait quelque troupe organisée dans laquelle il pourrait prendre son rang, son intention étant de combattre pour la Réforme. Le fermier lui indiqua Génerac comme devant être le rendez-vous d'une centaine de frères. Cavalier partit le soir

même pour ce village ; et il arrivait au milieu des camisards au moment même où ceux-ci venaient d'apercevoir dans le lointain M. de Broglie et sa troupe. Alors, comme ils n'avaient pas de chef, il s'était à l'instant même, avec cette faculté dominatrice que certains hommes possèdent naturellement, constitué leur capitaine.

Mais le roi avait déclaré la guerre à son peuple. Madame de Maintenon, ayant à ses côtés le père de La Chaise, envoyait les meilleurs limiers de la couronne contre les populations du Midi.

Malheur à elles !... Si elles se laissaient faire, on les brûlerait ; mais si elles se défendaient, on les fusillerait. Ma foi, autant être fusillées, et elles résolurent de se défendre.

C'est au milieu de ces dramatiques événements, et avec cette douloureuse perspective, que les trois Montaubert se retrouvaient brisés et anéantis.

Henri, blessé déjà, avait été fait une deuxième fois prisonnier.

Les deux autres frères, apprenant cette nouvelle, avaient de nouveau tenté de l'arracher des mains de ses geôliers. Une lutte terrible avait eu lieu entre les dragons et les protestants. Ces derniers s'étaient vus dans la nécessité de céder devant le nombre et de prendre la fuite. Il fallait abandonner la cause d'Henri de Montaubert, se résigner à le voir mourir et lui murmurer un éternel adieu. Ses deux frères préférèrent se livrer avec lui. Arrivés à Paris ils furent jetés à la Bastille et leur procès s'instrui-

sit. Il ne devait point être long, et la conclusion était toute prévue.

Quelques jours de torture étaient seulement nécessaires pour les préparer à cet acte solennel. Tous trois enfermés dans le même cachot, après avoir récapitulé leur existence agitée, s'apprenaient mutuellement à souffrir et se disposaient à la mort.

— Je ne regrette rien, disait Maurice.

— Moi, je pars content, répondait Henri étendu sur un matelas, la tête décolorée et la poitrine en sang.

— Moi, je suis moins heureux que vous mes frères, dit Gaston : il me coûte de mourir. C'est que, voyez-vous, je fais plus que d'aimer, j'espère encore.

— Tu espères, et tu t'es livré pour moi !

La lourde porte de la prison roula silencieusement et le geôlier entra.

— Le vicomte Henri de Montaubert ! cria-t-il.

— Me voilà, fit celui-ci, qui se haussa sur sa couche et montra son visage pâle.

— Il faut me suivre.

— Mes forces me trahiraient dans la route.

— Les juges attendent.

— Que veulent-ils donc encore à notre frère, dit Maurice et d'où vient que, nous laissant en repos, ils s'acharnent après son pauvre corps !

Henri de Montaubert allait être conduit à la chambre pour la question.

Dans tous les siéges présidiaux et autres siéges

royaux ressortissant au Parlement, il y avait une pièce destinée à servir de chambre pour la question.

Voici d'ailleurs le cérémonial usité en cet heureux temps si regretté des chevau-légers.

« Il y aura une chambre de la question et dans cette chambre une sellette, sur laquelle l'accusé condamné sera mis et interrogé, et après qu'il aura répondu, qu'il aura été vu et visité par les médecins, il sera procédé, si rien ne s'y oppose, à la question du brodequin.

« Si la question est jointe à une condamnation de mort, il sera fait lecture à l'accusé étant à genoux de la condamnation et de celle de la question préalable. Ensuite sera lié par l'exécuteur, et mis sur la sellette et interrogé comme dessus, délié pour signer, pareillement visité, ainsi qu'il a été dit, et de tout sera fait mention.

« Si la question est donnée avec de l'eau, l'accusé sera dépouillé et, en chemise, attaché par le bras entre les jambes.

« Si c'est une femme ou fille, il lui sera laissé une jupe avec sa chemise, et sera la jupe liée aux genoux.

« Si la question est de brodequins, l'accusé sera déchaussé, nu-jambes, ce qui sera fait après l'interrogatoire et la visite du médecin et chirurgien.

« La question de l'eau ordinaire avec extention se donnera avec un petit tréteau de deux pieds de hauteur et quatre coquemars d'eau de deux pintes et chopine, mesure de Paris.

« La question ordinaire et extraordinaire avec

extension se donnera avec le même petit tréteau et quatre pareils coquemars d'eau ; puis on ôtera le petit tréteau, et sera mis en sa place un grand tréteau de trois pieds quatre pouces, et se continuera la question avec quatre autres coquemars d'eau pareillement de deux pintes et chopine chacun, lesquels coquemars d'eau seront versés dans la bouche de l'accusé lentement et de haut.

« A cet effet, sera l'accusé lié par les poignets, et iceux attachés et liés entre deux cordes à chaque poignet d'une grosseur raisonnable, à deux anneaux qui seront scellés dans le mur de la chambre, de distance de deux pieds quatre pouces l'un de l'autre, et à trois pieds au moins de hauteur du plancher par bas de ladite chambre.

« Seront pareillement scellés deux autres grands anneaux au bas du plancher, à douze pieds au moins dudit mur, lesdits anneaux l'un à la suite de l'autre d'environ un pied, dans lesquels anneaux seront passés des cordages assez gros, avec lesquels les pieds de l'accusé seront liés chacun séparément au-dessus des chevilles des pieds, lesdits cordages tirés à force d'homme, noués, passés et repassés les uns sur les autres, en sorte que l'accusé soit bandé le plus fortement qu'il se pourra. Ce fait, le questionnaire fera glisser le petit tréteau le long des cordages, le plus près desdits anneaux des pieds qu'il le pourra.

« L'accusé sera interpellé de dire la vérité.

« Un homme qui sera avec le questionnaire tien-

dra la tête de l'accusé un peu basse, et une corne dans la bouche afin qu'elle demeure ouverte. Le questionnaire prenant le nez de l'accusé le lui serrera : et le lâchant néanmoins de temps en temps pour lui laisser la liberté de la respiration, et, tenant le premier coquemart haut, il versera lentement dans la bouche de l'accusé. Le premier coquemar fait, il le comptera au juge, et ainsi des trois autres, lesquels pareillement finis, il sera, pour l'extraordinaire, mis un grand tréteau de trois pieds de hauteur à la place du petit, et les quatre autres coquemars d'eau donnés ainsi que les quatre premiers, à chacun de tous lesquels le juge interpellera l'accusé de dire la vérité ; et de tout ce qui sera dit et fait, et généralement de tout ce qui se passera lors de ladite question, en sera fait une très-exacte mention.

« Sera mis une grande chaudière sous l'accusé pour recevoir l'eau qui tombera.

» Si pendant les tourments l'accusé voulait reconnaître la vérité, et que le juge trouvât à propos de le faire soulager, sera mis sous le tréteau, dont sera pareillement fait mention ; et ensuite sera l'accusé remis au même état qu'il était avant d'avoir été soulagé, et la question continuée ainsi que dessus, sans néanmoins qu'il puisse être délié qu'après la question finie, après laquelle il sera détaché, mis sur une planche près du feu, et interpellé de nouveau par le juge de dire la vérité : lecture lui sera faite de tout ce qui se sera passé

depuis la lecture de l'interrogatoire avant d'être appliqué à la question ; et s'il peut signer, sera le procès-verbal de question signé de lui, sinon sera fait mention de son refus et la raison dudit refus.

« Pour les brodequins :

« L'accusé, après l'interrogatoire sur la sellette, signé de lui, sera mis nu-jambes, et étant assis sur la sellette, lui sera mis quatre planches de bois de chêne entre les jambes, depuis les pieds jusqu'au-dessus des genoux, deux en dedans et une à chaque jambe en dehors, de deux pieds de hauteur chacune et d'un pied de largeur, qui excédent le haut du genou de quatre doigts ou environ, lesquelles planches enfermeront les pieds, jambes et genoux en dedans et en dehors ; et seront percées de quatre trous chacune, dans lesquels seront passées de longues cordes, que le questionnaire serrera très-fortement, et après tournera lesdites cordes autour des planches pour les tenir plus serrées, et avec un marteau ou maillet il poussera à force sept coins de bois l'un après l'autre, entre les deux planches qui seront entre les jambes à l'endroit des genoux, et le huitième aux chevilles des pieds en dedans, à chacun desquels le juge fera des interpellations à l'accusé, derrière lequel il y aura un homme pour le soutenir. S'il tombait en défaillance, lui sera donné du vin ; lesdits coins finis, sera délié et mis sur le matelas, ainsi qu'il a été dit ci-dessus.

» Les médecins et les chirurgiens resteront dans

la chambre de la question tant que la question durera, pour veiller soigneusement qu'il ne vienne faute de l'accusé ; et resteront encore dans ladite chambre quelque temps après que l'accusé sera sur le matelas, pour lui donner le soulagement nécessaire, et même le saigner, s'ils l'estimaient à propos. »

Mais revenons à Henri de Montaubert, dont le geôler avait disparu pour revenir presque aussitôt avec quatre aides portant un brancard.

Quelques minutes après, on entendait les pas de ces hommes résonnant sur les dalles sonores. Ils emmenaient Henri de Montaubert pour la cinquième fois dans la chambre de la torture.

Pâle comme la mort, l'œil éteint, il promena sur ses juges et sur ses bourreaux un regard tranquille. Ne pouvant remuer ses membres brisés, on l'enleva de sur son matelas et on l'étendit dans un fauteuil.

Un nouvel interrogatoire commença.

— Vous avez conspiré contre l'Etat? s'écria le président de la chambre rouge.

— Non.

— Contre la religion ?

— Non.

— Vous êtes de ceux qui ont tué l'archiprêtre, inspecteur des missions dans les Cévennes ?

— Oui, fit-il cette fois.

— Vous avouez votre crime ?

— Comme vous devriez avouer les cruautés et les infamies de cet homme.

— Ce n'est point l'abbé Chayla que nous avons à

juger ici, mais un grand coupable que Dieu recommande à notre sévérité.

— Obéissez donc à Dieu, pour l'amour du diable ? et faites vite, car je souffre plus d'entendre votre voix que d'être aux mains du bourreau.

Un homme masqué, qui devait être médecin, s'approcha du patient, et le regardant fixement :

— Le coupable, dit-il, peut subir la question extraordinaire.

— C'est bien, fit le juge se tournant vers les bourreaux.

Les torches éclairèrent la voûte humide, des pas s'avancèrent, la fatale porte de la prison secoua ses chaînes de fer : le brancard entrait chargé de sa victime, Maurice et Gaston s'étaient effacés contre la muraille, retenant jusqu'à leur respiration, afin de ne pas trahir leur émotion.

Deux aides prirent chacun par un bout le matalas sur lequel reposait le patient, et, soit cruauté, soit maladresse, le laissèrent retomber rudement à terre.

— Imbécile ! fit l'un, ne peut-tu t'y prendre doucement ?

— Laisse donc ? s'il meurt d'ici ce soir, son compte sera réglé et il ne subira pas la cinquième question. Brrr ?... il fait froid, là-bas ; j'en ai la chair de poule rien que d'y penser. Dis donc, hein ! ça doit joliment vous gêner sur le moment !

— Tais-toi, le malheureux va dormir.

— Tant pis ? moi qui suis bon diable, je lui souhaite de ne plus se réveiller.

Aussitôt qu'ils furent seuls, les deux frères se rapprochèrent d'Henri.

Celui-ci ne donnait plus signe de vie.

Ses paupières fermées dissimulaient ses yeux injectés de sang.

Son front livide s'humectait d'une sueur froide.

Ses traits crispés se roidissaient, et ses longs cheveux qui avaient blanchi en quelques jours se collaient sur ses tempes plaquées de rouge.

Maurice et Gaston s'agenouillèrent à ses pieds et réchauffèrent ses mains glacées dans les leurs.

— Frère ? murmura Maurice.

Henri ne répondit pas.

— Il n'est point mort, cependant... Songe, s'écria Gaston dans un transport d'exaltation, songe à ce qu'il doit souffrir !

Tous deux baissèrent la tête.

— Te souviens-tu, continua Gaston, du baiser que nous donna notre mère le jour ou Dieu la rappela à lui ! « — Au revoir, mes enfants, nous dit-elle ; allez, marchez sans crainte, vous serez heureux dans la vie. »

— Pauvre mère ! elle avait compté sans la méchanceté des hommes.

— Te souviens-tu encore, frère, de cette fête brillante de Vaux-le-Vicomte, si fatale à Fouquet ?.

— Oui, dit Maurice, nous étions dans la première jeunesse... Toi, Gaston, tu n'étais encore qu'un enfant... tu hasardais ton premier pas dans le

monde... Comme nous, tu espérais chaudement dans l'avenir.

« Que de rêves charmants nous avons brodés dans cette amoureuse nuit !

» Les femmes étaient toutes belles pour nous ; les hommes étaient tous bons !

» Toutes les mains qui se tendaient vers nous étaient des mains amies, tous les cœurs qui battaient dans les poitrines des femmes ne battaient qu'à notre approche.

» Celui qui nous eût dit que chacun de nous n'était point destiné à être un jour maréchal de France, duc et pair, et homme à bonnes fortunes, nous eussions ri de sa ridicule prophétie.

» L'heureux temps, Gaston, que celui où l'on ne doute de rien !

— Et cependant, que d'autres, comme nous, qui ont été déçus dans leurs plus légitimes espérances ! Joyeuse et Lauzun sont à Pignerol, le comte de Guiche s'est laissé mourir de tristesse, le prince de Montfort, cet homme si grand, si magnifique, beau et courageux comme Harmodius à qui Athènes élevait des statues, est mort, tué par un spadassin courtisan de la fortune... Ils meurent tous, ceux-là qui ont un cœur ardent et une âme vaillante !

Et pleurant, à genoux, Maurice et Gaston abandonnaient le cours de leurs idées pour revenir à leur frère, étendu toujours sans connaissance, et ne faisant entendre que de faibles gémissements.

Il était alors nuit noire, et le cachot dans lequel les trois huguenots étaient enfermés n'était éclairé que par une lampe de fer suspendue à la voûte par des chaînes rouillées.

Henri de Montaubert entr'ouvrit les yeux et les referma subitement.

— Prions, dit Maurice ; prions, notre frère se meurt.

Encore une fois, la porte roula silencieusement et un geôlier entra.

— Le comte Maurice de Montaubert ? fit-il.

Maurice se leva aussitôt et courut au geôlier.

— A mon tour ! exclama-t-il.

— Tu vois bien qu'il le faut ! Mieux vaut qu'il en soit fait le plus tôt possible de notre vie à tous trois !... Au revoir, Gaston ! soigne Henri en attendant mon retour.

Maurice s'échappa des bras qui l'étreignaient et suivit le geôlier, qui referma la porte et la verrouilla.

— Où va Maurice ? fit d'une voix faible Henri qui essayait de se soulever.

— D'où tu viens ? dit Gaston qui se pencha vers lui et recula avec horreur à la vue du corps de son frère, qui, gonflé outre mesure, n'offrait qu'une horrible plaie.

XV

Le petit Fronsac. — Éducation négligée. — Libertin tout petit. — Il devient à la mode. — Aussi réservé avec sa femme qu'il l'est peu avec d'autres. — Le petit bonhomme à la Bastille — Les hommes le mettent en liberté et ce sont les femmes qui en profitent. — La comédie amoureuse. — Aventures piquantes. — Histoire de madame Michelin. — La figure du mari. — Madame Renaud. — Situation embarrassante. — Un coup de théâtre. — Le dénouement de ces sortes d'aventures. — Tel fut Fronsac, tel sera Richelieu. — Sa magnificence et ses débordements. — Un homme pour vingt-neuf jolies femmes. — Qui l'emportera du jeu ou de l'amour?

Avant de conclure dans cet effroyable désastre de notre pauvre nation dû à l'imbécilité d'un homme orgueilleux que l'âge avait affaibli et que la superstition faisait agir, avant d'assister à la mort de tant d'innocents et à celle des bourreaux après celle des victimes, arrêtons-nous un instant devant la figure d'un homme qui commençait alors quand les autres finissaient et à qui l'avenir promettait sinon une grande, au moins une longue destinée, pleine de péripéties et de magnificence.

Nous voulons parler du duc de Richelieu. Comptant peu pour mademoiselle de La Vallière qu'il connaissait cependant, il devait être un jour le protecteur et le favori de toutes les maîtresses royales. Il devait mettre au monde la Mailly, la Pompadour et la Dubarry. Il devait enterrer tout le grand siècle et celui de Louis XV. Homme léger et sans valeur, il devait acquérir une réputation universelle sur la scène de la galanterie et de l'amour. Le lecteur qui fera une étude approfondie de cette époque trouvera souvent ce nom. Il mérite que nous le présentions avec les égards qui lui sont dus.

Louis-François-Armand du Plessis, duc de Richelieu, naquit le 13 mars 1696.

Il fut présenté à la cour à quatorze ans et quelques jours, en 1710. Louis XIV, alors entièrement subjugué par madame de Maintenon, reçut avec une bonté particulière le duc de Fronsac, que cette favorite appelait son élève ; c'était un titre auprès du monarque, qui, d'ailleurs, aimait le nom de Riche- à qui il croyait devoir beaucoup. Sa marraine, madame la duchesse de Bourgogne l'accueillit de même : les dames du palais de cette princesse étaient pour la plupart Noailles, par elles ou par leurs maris, et elles se crurent obligées de faire valoir leur nouvel allié. Il était d'une figure charmante, ses yeux pétillaient d'esprit; et trois ou quatre réponses hardies le mirent à la mode dans un moment. Il était vif, entreprenant, ne doutant de rien ; cette hardiesse, qui décelait déjà son caractère, ne passa

dans ces premiers instants que pour de l'enfantillage.

Le petit duc, ainsi, gâté, recherché de toutes les femmes, devint bientôt célèbre. Il fut libertin à l'âge où l'on se connait à peine. Le duc et la duchesse de Richelieu profitèrent alors de l'entremise de madame de Maintenon, pour faire enfermer le petit duc à la Bastille.

Il y fut conduit en 1711 : et quoique quelques heures de séjour dans cette prison dussent le convaincre de son malheur, il parut encore douter de l'ordre qui l'arrachait à ses amusements. Il crut d'abord qu'on voulait lui faire peur ; il s'interrogeait sur son crime, et se trouvait innocent. Cependant, la nuit qui survint l'assura qu'il n'y avait plus d'espoir de recouvrer sa liberté. Il fut inconsolable.

On avait tenté précédemment le raccommodement avec sa femme, mais le petit duc, qui avait déjà annoncé son caractère altier dans plusieurs occasions, ne se démentit pas dans celle-ci, il reçut sa femme très-honnêtement ; mais celle-ci le quitta sans retirer autre chose de la démarche qu'on lui avait faire, que de la honte et du dépit.

On vit bien qu'il fallait céder à un jeune homme que rien ne pouvait dompter. Il aurait été trop cruel de le priver continuellement de sa liberté; il fut résolu de l'éloigner de Paris et de l'envoyer à l'armée. Il servit en qualité de mousquetaire, et, heureux en tout, il débuta par la fameuse campagne de 1712.

Richelieu suivit le maréchal de Villars dans toutes ses entreprises militaires, porta ses ordres aux siéges de Marchiennes, de Douai, du Quesnoy, villes dont la prise suivit la victoire de Denin. Il fut blessé à la tête, d'un éclat de pierre, à celui de Fribourg, et fut choisi par Villars pour aller porter au roi la nouvelle de la reddition des forts.

Son retour à Paris fut le signal de ses nouveaux plaisirs; il vola chez son amie, la duchesse***; mais la voyant décidée à ne plus lui accorder que de l'amitié, il devint amoureux de la femme d'un marchand de meubles, qui était dévote, qu'il fit mourir de chagrin et de remords de lui avoir cédé, et plus encore de jalousie de lui voir continuellement de nouvelles maîtresses.

« C'est un enfant, disait la princesse de Bourgogne aux dames de sa cour, en arrangeant les cheveux du petit impertinent; il ne sait pas encore mesurer ses paroles et ses plaisirs, *nous le formerons.* »

Et plus d'une dame de sourire, en se disant à elle-même :

« Son Altesse Royale, qui parle au pluriel, ne penserait-elle pas au singulier ? »

Le duc de Richelieu, habile calculateur des conséquences, était aux anges de la fortune rapide de son fils dans un monde fécond en faveurs dont il avait toujours besoin. Il montrait à tout venant une lettre dans laquelle madame de Maintenon lui rendait compte du succès prodigieux de Fronsac. Voici

cette lettre de la sévère dévote devenue pour cette fois, indulgente aux plaisirs de la jeunesse.

« Je suis ravie, mon cher duc, écrit-elle, d'avoir » à vous dire que M. le duc de Fronsac réussit très-» bien à Marly. Jamais jeune homme n'est entré » plus agréablement dans le monde ; il plaît au roi » et à toute la cour, il fait bien tout ce qu'il fait : » il danse à ravir, joue honnêtement et est à che-» val à merveille ; il est poli, mais point timide ; il » n'est point hardi, mais vif ; il raille, est de très-» bonne conversation. Enfin, rien ne lui manque, » et je ne lui ai pas encore vu donner un blâme. » J'ai un grand plaisir à vous offrir de tels témoi-» gnages ; vous les croirez sincères, car vous savez » que je ne suis point flatteuse. *Madame la duchesse* » *de Bourgogne a une grande attention pour mon-* » *sieur votre fils.* »

« Madame de Bourgogne, observe un contemporain, est d'âge à faire cas des qualités que madame de Maintenon énumère dans cette lettre, et la cour s'est bien aperçue de la *grande attention* que Son Altesse Royale accorde aux gentillesses de l'enfant gâté. Mais il me semble que, pour un modèle de piété, la marquise loue ici des perfections un peu mondaines... Il y a dans l'imagination de notre dévote une cause particulière où elle puise ses idées quand elle s'entretient avec le duc de Richelieu... Oh ! les souvenirs de jeunesse, il faut toujours que cela se retrouve quelque part !

» On sait que le duc de Richelieu épousa plu-

sieurs femmes; on pourrait même dire qu'il en eut beaucoup. Mais peu importe! il suffit de dire que la duchesse actuelle n'est pas la mère de Fronsac; et comme elle est fort parcimonieuse quand il s'agit de faire de la dépense pour lui, elle le trouve toujours assez paré par sa bonne mine et les grâces de sa personne. Il résulte de ce système d'économie que le nouveau courtisan n'est pas toujours superbement vêtu; quelquefois ses amis l'en plaisantent, et l'espiègle, qui n'aime point la duchesse, fait ordinairement retomber sur elle la faute de son extrême simplicité. A l'avant-dernier voyage de Marly, tous les jeunes seigneurs se récrièrent sur l'habit plus que mesquin avec lequel Fronsac paraissait au bal de la duchesse de Bourgogne. « Bon, » bon, mes amis, dit ce jeune gentilhomme qui » voyait entrer madame de Richelieu, plus fort, je » vous prie! des remarques plus piquantes encore!» Et, tout en parlant ainsi, il s'avançait, suivi de ses jeunes critiques vers le lieu où sa belle-mère s'était assise, sans toutefois avoir l'air de l'apercevoir. Lorsqu'il fut bien sûr qu'elle ne pouvait manquer de l'entendre, il se retourna vivement du côté de ses amis et s'écria :

« — Eh! messieurs, quand vous vous moqueriez » toute la soirée de la mesquinerie, de la lésine, » de la ladrerie qui a présidé au choix de mon » habit, je n'y pourrais rien : c'est un habit de » belle-mère. »

La duchesse de Richelieu, honteuse, confuse,

porta son évantail sur son visage pour cacher la rougeur qui le couvrait.

Au bal suivant, M. de Fronsac était le mieux mis de tous les danseurs.

Les beautés de la cour sont devenues pour le duc de Fronsac le pâté d'anguilles du bon La Fontaine. « Toujours des princesses, des duchesses, des marquises, se disait-il un jour en parcourant à pied la grande rue du faubourg Saint-Antoine; toujours des diamants, de l'or, des robes de satin ! C'est trop monotone, les soupirs patriciens m'ennuient.

» Tâchons de rencontrer dans ces quartiers éloignés quelque petit bonnet sous lequel se montre un joli nez relevé, une charmante brune prunelle ; essayons de suivre, dans quelque allée obscure, une jupe écourtée, laissant voir un joli petit pied bien serré dans son soulier... »

Fronsac disait encore, quand il aperçut à la porte d'une boutique de miroitier la plus jolie blonde qu'il eût rencontrée de sa vie.

Chevelure angélique, regards célestes, bouche de rose, taille d'Hébé et dix-huit ans environ, telle était madame Michelin, dont notre galant lut le nom au-dessus du magasin de glaces.

— C'en est fait, s'écria l'inflammable gentilhomme, voilà celle que je cherchais : j'en raffole, j'en suis fou : il faut qu'elle m'appartienne avant l'expiration de la semaine.

Le soir même, un valet, fidèle et intelligent limier de Fronsac, était établi dans un cabaret vis-à-vis

le miroitier. Il apprit là tout ce qu'il voulait savoir.

Michelin avait trente-six ans; la jolie blonde était devenue sa femme à peu près malgré elle, mais elle était sage et même dévote. Tous les jours régulièrement madame Michelin allait entendre au moins une messe à Saint-Paul. Jamais personne ne l'abordait ni en allant à l'église ni en revenant au logis, et, conclusion extrêmement rassurante, l'âge de son confesseur passait soixante et dix ans.

Le duc fut très-satisfait de tous ces détails; mais il se voyait en présence d'une vertu armée de toutes pièces. Galant de cœur, jamais il ne s'était trouvé en pareille situation.

Il se rendit tous les jours à Saint-Paul; il ne manquait point d'y rencontrer la blonde miroitière, mais ses yeux étaient constamment attachés à son livre d'heures. L'assidu voisin s'évertuait vainement à tousser, à faire crier doucement sa chaise sur les dalles, rien ne pouvait distraire madame Michelin. Fronsac revit alors sa bibliothèque espagnole, elle lui apprit l'art d'entrer en relations avec une belle dévote. Le duc était parvenu alors à se faire apercevoir de l'adorable marchande, et elle devait avoir reconnu qu'il ne pouvait guère y avoir à Paris un plus joli homme que lui.

Les choses en étaient là, quand on apporta, un matin, sur les fonts baptismaux de Saint-Paul, un enfant dont la mère venait d'être blessée par un mari furieux... Cet incident établit quelques entre-

tiens entre les fidèles. Fronsac profita de la circonstance pour lier conversation avec madame Michelin, qui, ce jour-là, le quitta enchantée de l'avoir vu donner dix louis pour la pauvre blessée.

Le duc ne doutait déjà plus qu'il ne fut aimé, et cette assurance lui fut acquise lorsque, s'étant rendu chez le miroitier sous prétexte d'acheter des glaces, le visage de madame Michelin changea en le voyant entrer. Michelin était absent ; heureusement, il rentra presque aussitôt.

C'était un homme franc, ouvert, loyal. Il ne devina rien, et remercia beaucoup le duc de l'honneur qu'il lui faisait de visiter sa maison. Le duc, flatté à son tour, lui rendit souvent cet honneur. Mais il devenait gênant. Richelieu résolut de l'éloigner. Pour cela, il lui procura plusieurs ameublements à lui renouveler. Madame la maréchale de Villars, devenue l'amie de Fronsac après avoir été un peu plus, s'empressa de donner sa pratique au bonhomme, pour faciliter charitablement le déshonneur de sa femme. La duchesse riait aux larmes quand Fronsac lui contait ses amours.

Jusqu'alors le duc avait reçu la miroitière à sa petite maison, meublée par le mari ; mais un jour que cet honnête marchand devait coucher au château de la duchesse de Villars, Fronsac déclara à madame Michelin qu'il viendrait le soir remplacer l'absent.

Il ne fallait pour s'assurer une sécurité parfaite, qu'endormir une grosse fille de boutique, âgée d'en-

viron vingt ans, et dont la chambre touchait à celle de la miroitière... On craignait que la demoiselle n'eût le sommeil léger pendant une entrevue nocturne où le calcul des précautions serait difficile : la marchande reçut des mains de son amant un narcotique bien innocent, mais bien sûr, qui fut glissé au souper dans le verre de la grosse fille, et l'on fut tranquille.

Or, c'est le moment de dire pourquoi Fronsac tenait tant à passer la nuit rue Saint-Antoine, car il ne se trouvait au domicile de Michelin aucun élément de bonheur que le duc n'eût déjà possédé à sa petite maison. Mais il avait remarqué chez madame Michelin une jeune et jolie brune, nommée madame Renaud ; c'était une voisine, une amie, une amie sincère même, comme on le verra bientôt. Elle était veuve, avait la physionomie animée, l'œil étincelant ; c'était une nouvelle conquête à faire.

On glissa un soir une lettre, qui fut reçue et cachée avec empressement ; elle annonçait qu'on irait en recevoir la réponse chez la veuve, logée dans la même maison que le miroitier. Fronsac y alla, en effet, en paraissant se tromper d'étage ; et la réponse fut complète... Le veuvage mène quelquefois l'amour en train de poste. Mais notre roué craignait de ne pouvoir se tromper de porte une seconde fois sans éveiller les soupçons de madame Michelin ; il demanda à celle-ci le commencement d'une nuit, pour avoir occasion d'en accorder la fin à Madame Renaud.

Madame Michelin trouva bien courte la moitié de la séance que son amant lui donnait ; il y avait en elle, cette nuit-là, une source inépuisable de remords ; mais Fronsac lui dit qu'au lever du soleil il devait être à Versailles pour la chasse du roi ; il quitta la désolée miroitière, monta un étage, et se trouva auprès d'une femme sans remords, mais qui n'en aimait pas moins les consolations.

On ne songe pas à tout ; Fronsac fut réveillé en sursaut par la vieille servante de madame Renaud, qui, ayant une clef de l'appartement de sa maîtresse, venait comme de coutume allumer son feu.

Le duc, la tête cachée sous les draps, exprima à voix basse son inquiétude à la jolie brune sur la présence d'un témoin qui allait rendre sa retraite difficile. Madame Renaud le rassura en lui disant qu'elle allait envoyer sa cuisinière au marché, et que, pendant son absence, il aurait pour se retirer tout le temps nécessaire... et au-delà, ajouta-t-elle par une réflexion matinale de brune.

La servante étant partie, Fronsac s'habillait diligeamment. Tout à coup, la clef tourne de nouveau dans la serrure, la porte s'ouvre... c'est madame Michelin... Qui pourra peindre la stupéfaction du duc et celle de Madame Renaud à cet aspect inattendu ? Ayant rencontré la vieille servante sur l'escalier, l'intéressante dévote l'avait priée de lui ouvrir l'appartement de sa maitresse ; elle venait engager son *excellente amie* à déjeuner avec elle.

Le coup de théâtre était d'un genre tout à fait

pittoresque... Ici, Fronsac, les yeux fixes, immobiles ; là, madame Renaud ne sachant comment dérober sa honte. Près de la porte, madame Michelin, le visage pâle, la respiration haute, le sein agité ; à côté d'elle, l'honnête servante, la clef à la main, l'étonnement dans les yeux, un demi-sourire sur les lèvres, et disant sans doute tout bas : « Peste ! madame n'est pas si veuve... »

L'affaire n'était pas facile à arranger ; mais, comme madame Michelin s'était trahie et qu'elle avait besoin du secret, le duc parvint à rétablir la bonne intelligence entre les rivales ; il les fit même s'embrasser ; et la réconciliation[1] fut scellée par un déjeuner chez madame Renaud.

Mais il faut croire que la pauvre madame Michelin ne prit pas la chose aussi gaiement que le chroniqueur du temps veut bien nous l'apprendre, car nous retrouvons ailleurs le dénouement de cette aventure.

Nous la donnons avec toute sa naïveté.

« M. de Fronsac est devenu duc de Richelieu par la mort récente de son père, qui laisse une fortune considérable, mais embarrassée, le défunt ayant été toute sa vie dissipateur. Au milieu des nombreuses démarches que les affaires de Richelieu exigent, il a dû ralentir un peu la marche de ses intrigues galantes, et celles qui avaient été conduites précédemment à partie double de ce roué avec mesdames Renaud et Michelin ; ni l'une ni l'autre n'ont eu signe de vie de leur amant en commun. Avant-

hier, le duc de Richelieu roulait avec fracas sur le boulevard, dans son riche équipage, lorqu'il aperçut M. Michelin qui marchait lentement sur l'un des côtés de cette promenade. Le miroitier était en grand deuil.

Cette vue causa au jeune seigneur un saisissement douloureux. Il tire le cordon, fait arrêter son carrosse, et envoie un laquais prier poliment M. Michelin de venir lui parler. L'honnête marchand, selon le privilége de son état de mari, ignorait l'intrigue de sa femme avec Richelieu, bien que celui-ci l'eût racontée à tout le monde; il estimait, il chérissait même dans le séducteur un homme qu'il avait trouvé ardent à le protéger et à favoriser le débit de ses glaces... Peut-être ignorera-t-il toujours ce qu'il lui doit d'ailleurs. Michelin s'empressa donc de se rendre à l'invitation de son protecteur, qui, l'ayant vu suivre la même direction que sa voiture, le fit placer à côté de lui.

— Que signifie ce deuil? monsieur Michelin, demanda Richelieu.

— Hélas! monsieur le duc, répond le miroitier en portant son mouchoir sur ses yeux, c'est le deuil de ma pauvre femme.

— De votre femme, s'écria le duc, dont le cœur venait de se serrer de manière à lui couper la respiration.

— Je la perdis, il y aura demain huit jours... La chère créature! le spectacle de son agonie est toujours là, devant moi... Je vois partout son visage angélique...

— Ah! monsieur, que vous me faites mal! dit avec un bruyant soupir Richelieu, qu'agitait déjà un secret remord.

— Non, jamais je n'oublierai ces beaux yeux bleus, à moitié éteints et fixés sur moi avec une tendresse suppliante dont je ne puis soupçonner le motif!

— Grâce, grâce, monsieur Michelin!...

Et de grosses larmes tombaient des yeux du débauché que déchirait un poignant regret.

— Que monsieur le duc est bon de partager ma douleur ?... Ah ? j'ai toujours bien pensé que monsieur le duc était pour moi un respectable ami... Dieu vous bénira, excellent seigneur, il vous bénira.

— Assez Michelin, assez ! Vous me faites mourir.

— Que de reconnaissance ? ajouta le mari déshonoré en baisant les mains du perfide séducteur.

Puis il poursuivit :

— Oui, cette malheureuse enfant me regardait avec un air qui me perçait le cœur... Elle me serrait la main avec ses petits doigts glacés par la mort, et répétait à chaque instant, dans le transport qui l'agitait :

» Vous me pardonnerez ? n'est-ce pas monsieur Michelin, que vous me pardonnerez ?... Mon cœur était tout à Dieu... J'ignorais que le démon pût prendre une forme si séduisante... Ah ! c'est qu'il était si beau, si beau !... Mais son âme... elle n'était pas changée... »

Et la pauvre femme ajoutait avec un rire sinistre:

« — J'ai vu son âme, et je meurs...

— Ah ! cessez cessez monsieur, cette terrible description ? s'écria le duc dont le visage était entièrement décomposé... Voulez-vous donc me déchirer les entrailles ?

— Pardon, mon digne protecteur, pardon ? Je sens que j'ai été trop loin... Mais quel ange j'ai perdu ?... Elle avait bien du respect pour vous, monsieur le duc ; car, au moment où son âme allait s'envoler au ciel, elle m'a dit :

« — Quand vous verrez M. de Fronsac, vous lui direz que je meurs pour... »

« Elle n'a pu achever ; mais un sourire céleste accompagnait son dernier soupir... La chère petite !... elle songeait sans doute à toutes les obligations que je vous ai.

— Monsieur Michelin, interrompit le duc d'un air sombre, vous m'avez dit que vous alliez rue du Temple : nous y voici... adieu !...

Le miroitier salua M. de Richelieu, descendit et s'éloigna tristement. Le pauvre homme était loin de penser qu'il venait d'exercer une terrible vengeance. »

Il faisait fort bien de l'ignorer, car elle devait être bien fugitive pour l'esprit du roué et surtout pour sa conscience.

Tel était Fronsac, tel devait être Richelieu. Rois, princes et peuples ne devaient pas moins l'excuser toute sa vie.

Il faudrait vingt volumes pour décrire cette

brillante existence ; citons seulement son entrée à Bordeaux, où il fut envoyé comme gouverneur et alors qu'il était déjà maréchal de France.

Il arriva par Blaye, où des barques, que la ville de Bordeaux avait fait richement décorer, le conduisirent au port. Lorsqu'il parut, tous les bâtiments, tant étrangers que français, tirèrent de leur bord, et le Château-Trompette y répondit. Une musique militaire précédait son vaisseau, et, en arrivant à la place Royale, il trouva un arc-de-triomphe où le Parlement vint le recevoir et le haranguer.

Ensuite, il monta à cheval, passa dans toute la ville, suivi de la noblesse de la province et de sa maison, magnifiquement vêtue, qui était également à cheval, et se rendit à la cathédrale, ou l'archevêque et le clergé vinrent au-devant de lui. Après le *Te Deum*, il fut reconduit dans le même ordre à l'hôtel du Gouvernement.

Jamais gouverneur n'avait été aussi magnifique ; il fut roi dans Bordeaux. Précédé d'une garde nombreuse, dont le capitaine était un très-bon gentilhomme, il ne négligeait aucune occasion de paraître avec éclat. Allait-il à l'église, des musiciens à ses gages attendaient son arrivée pour exécuter leur musique ; des gardes entouraient son prie-Dieu ; on voyait partout l'appareil le plus imposant.

Il donnait presque tous les soirs des soupers de cent couverts. Il était ordinairement seul d'homme

à une table entourée de vingt-neuf jolies femmes. Il était galant avec toutes, leur adressait quelques mots agréables, et s'il en préférait une, il cachait avec tant d'art son choix, qu'il ne pouvait donner de jalousie aux autres. Il disposait si bien les évènements, qu'il se trouvait en tête-à-tête avec celle qui avait fait le plus d'impression sur lui. Les plus faciles s'empressèrent de remplir ses vues ; elles volèrent au-devant de ses désirs, et, non contentes de les satisfaire, elles voulurent que les plus sages n'eussent rien à leur reprocher. De quoi ne viennent point à bout des femmes dans de telles dispositions ? Leurs mesures étaient si bien prises, que les femmes les plus honnêtes restaient, sans le vouloir, alternativement seules avec le maréchal qui, fort entreprenant et ne croyant pas à la vertu, manquait rarement d'en triompher.

On sait que les Bordelais aiment avec passion le jeu de la masse aux dés, que le Parlement avait proscrit plusieurs fois ; ils trouvèrent chez Richelieu de quoi satisfaire leur goût. Sur des autels dressés dans son salon, on sacrifiait souvent cent victimes à cette passion effrénée. Des négociants riches exposaient leur fortune aux hasards d'un cornet ; des femmes ruinaient leur ménage pour courir la chance d'un dé, et des jeunes gens, entraînés par l'exemple, ne rougissaient pas de voler leurs parents pour participer à ce jeu ruineux. On peut en donner une idée en disant que les valets de chambre du maréchal partagèrent dans un carnaval

pour quarante mille livres de cartes et de dés. La dépense s'accrut dans chaque famille ; les femmes, qui ne cessèrent jamais d'être tourmentées du désir de plaire, étudièrent plus particulièrement cet art raffiné et si dispendieux de la toilette ; les modes se succédèrent, et les filles, qui renchérissent encore sur celles qu'on invente, attirées dans Bordeaux par la facilité du gouverneur, admises même dans son hôtel, donnèrent bientôt le ton aux autres femmes, soit dans les assemblées, soit au spectacle. Le nombre s'en accrut prodigieusement, et le scandale à proportion. Qu'une courtisane fût jolie, tout ce qu'elle pouvait faire de mal restait impuni ; elle venait essayer l'empire de ses charmes sur Richelieu, et elle en sortait toujours victorieuse et enhardie à braver de nouveau les lois.

Une autre fois, il fut envoyé à Vienne comme ambassadeur. Voyons quel faste il y déploya. Jamais, raconte-t-on, ambassadeur n'avait paru avec un tel cortége. Il y avait soixante-neuf carrosses à six chevaux, et six autres, également à six chevaux, de la plus grande richesse.

Le carrosse de corps de l'ambassadeur était garni, au-dedans et au dehors, de velours cramoisi tout couvert d'une broderie d'or en relief avec des franges d'or ; les quatre panneaux étaient garnis des armes de l'ambassadeur, brodées en relief, avec des cartouches ; son chiffre, brodé de même, remplissait les petits panneaux des côtés ; le grand panneau de derrière était chargé d'une broderie en relief, ainsi

que l'impériale, dont le velours était couvert de gros branchages de broderies d'or, aussi en relief, qui, se réunissant dans le milieu, formaient une espèce de fleur.

Les chevaux étaient bai-brun; les harnais de velours cramoisi couverts de plaques d'argent doré et de point d'Espagne d'or, et les aigrettes de plumes cramoisies mêlées d'ornements d'or. Le second, de velours bleu, de la même richesse, avec les attributs de la Paix; les chevaux, gris-pommelé; les harnais brodés en or, de même que le velours du carrosse; les plumes bleues et ornements en or. Le troisième carrosse, de velours vert brodé d'or et franges de même; l'impériale, surchargée d'ornements de bronze doré; les chevaux isabelle, harnais pareils en broderies, et plumes vertes garnies en or. Le quatrième carrosse était en velours jonquille, tout couvert de broderies d'argent, avec des franges d'argent; sur l'impériale, les figures de la Prudence, du Secret, etc...; six chevaux noirs d'Italie, les harnais pareils au velours du dedans, couverts de plaques et de broderies d'argent, avec des plumes jonquilles mêlées d'argent. Les deux autres carrosses étaient, l'un de velours gris de lin, brodé en or, harnais et plumes pareils, et l'autre de velours rose, brodé en argent; chevaux alezan brûlé; harnais roses, avec plaques et broderies d'argent; plumes et aigrettes assorties.

La suite était aussi brillante : six coureurs habillés de velours rouge entièrement galonnés

d'argent, le reste de leur habillement en étoffe d'argent et franges.

Comprend-on pourquoi un tel homme fut adoré des femmes ?

Il le fut de tout temps et à tout âge, et nous trouvons dans sa galerie amoureuse, à côté de madame Michelin, les plus grands noms de l'époque. Citons au hasard. Madame d'Averne, la maitresse du Régent, qu'elle trompait fort agréablement au profit de Richelieu ; la comtesse de Battimani, la princesse de Bournonville, qui dit :

« Je me meurs d'envie de vous voir, du moins un moment, et de pouvoir vous embrasser et vous dire par moy-même tout ce que je ressens. »

La duchesse de Contades, la duchesse de Gontaut, madame de Guesbriant, madame de La Martellière, madame de La Popelinière, la duchesse de Lauraguais, la duchesse de Montmorency, la marquise de Nesles dont la lettre de rupture est des plus singulières, surtout au point de vue de l'orthographe.

Les plus courtes folies étant les meilleures, elle le prie de ne point la venir voir.

« Je suis persuadée que vous n'avez nulle sorte d'amitiez pour moi : ainsy il est *inutille* de continuer une *chosse* qui, à la longue, vous deviendrait très-désagréable. »

Elle lui recommande le silence sur ce qui s'est passé entre eux et l'assure qu'il peut compter sur elle tant qu'elle vivra.

La duchesse de Vaujours, la marquise de Ruffec

qui lui écrit, en lui donnant un rendez-vous, qu'elle éprouve à l'aimer un plaisir qu'elle ne connaissait pas. Elle ne se flatte pas de pouvoir le fixer.

« Celle qui fera en vous ce changement est bien aimée de Dieu, et j'aimerais mieux cela que le beau paradis qu'il nous promet. »

Puis la comtesse de Parabère, la duchesse de Modène, la marquise de Tencin, la duchesse de Villeroy.

Mon Dieu ! comme nous en oublions ! Et le moyen de les nommer toutes ?... Nous oublions aussi qu'il ne s'agit pas de saluer l'aurore d'un nouveau règne, mais d'enterrer celui que nous avons traversé.

Voltaire va succéder à Descartes, et Fleury au cardinal de Richelieu.

Voici venir les Parabère et les Pompadour, en attendant les Dubarry. Comme femmes auteurs ou présidentes des coteries littéraires, dit M. Cousin, nous trouvons les Duffand, les Graffigny, les Geoffrin, les Duchâtelet, c'est-à-dire, excepté mademoiselle Aïssé et mademoiselle Lespinasse, pas une femme véritable. Un peu de savoir en mathématiques et en physique, quelque bel esprit, aucun génie, aucune âme, nulle conviction, nul grand dessein ni sur soi-même ni sur les autres, telles sont les femmes du dix-huitième siècle. Pour le moment, délaissons-les pour les personnages graves qui nous réclament. La vieillesse est venue et la mort n'attend pas.

XV

Les derniers coups de feu. — L'abbé Dubois. — Le bonhomme Corneille. — Le tour de Lulli. — Un prince qui meurt sans confession. — La dernière heure du grand Condé. — Fénelon au tombeau. — Hier Boufflers, demain Boileau. — Ninon de Lenclos va disparaître et sœur Louise de la Miséricorde s'évanouir. — L'abbé de Pompadour et où il est prouvé que la mort ne laisse pas que des impressions tristes. — Nos comptes réglés avec Ninon. — Un salut à Voltaire et à Saint-Evremond. — Comment mourut le grand philosophe.

Cependant, les supplices se continuaient dans le Midi. L'abbé Chayla avait eu des successeurs, et madame de Maintenon, dont la cour proclamait la sagesse et la piété et le grand roi les vertus, ne parlait que de mort et de confession.

Mourir n'était rien du moment qu'on se confessait.

Un châtiment terrible et qui était seul réservé aux grands coupables eût été de donner le coup de grâce à un malheureux sans lui avoir permis préalablement de s'agenouiller devant un abbé, afin qu'il eût le temps de déclarer qu'il se repentait amère-

ment de fautes qu'il n'avait pas commises et qu'il était enchanté du Dieu qui permettait qu'on le tuât, des saints qui ne le protégeaient pas, du roi et de madame de Maintenon qui avaient ordonné sa strangulation.

Oh! les braves gens qui auraient pu demander qu'on le pendit et qu'on prolongeât son supplice deux heures de plus.

Il est de fait que les bourraux étaient logiques. Du moment qu'ils avaient le pouvoir de faire tout le mal possible, il fallait leur savoir gré de la modération.

C'est égal, Dieu a bien fait de limiter la vie de l'homme et les souffrances humaines. Autrement, et en son nom, les hommes se fussent arrogé des droits terribles.

Ici, ils étaient d'une bonté si parfaite que les poètes chantaient leur gloire. Un homme, un huguenot, un hérétique vivait dans le péché et le crime, attendant la damnation éternelle; un moine se présentait, le confessait et le faisait brûler vif.

Quelques heures de souffrances terrestres contre toute l'éternité de jouissances divines...

Mourir catholique au lieu de vivre hérétique!

N'était-ce pas une vraie bénédiction du ciel; et si les protestants n'avaient pas été endiablés, n'eussent-ils pas remercié la Providence de leur envoyer un bon moine qui avait d'une main un christ et de l'autre un poignard?

Madame de Maintenon ne se sentait pas de joie

de son zèle religieux. Les prêtres ne l'avaient élevée que pour servir l'Église, elle obéissait à sa mission. Elle était dans son rôle. Madame de Montespan était pieuse, mais trop orgueilleuse, mademoiselle de La Vallière était pieuse aussi, mais longtemps elle n'avait cru qu'à un Dieu d'amour et de bonté. Ce n'était pas cela qu'il fallait. Le besoin du temps demandait un Dieu farouche et cruel. Comme la terre quelquefois soupire après la pluie du ciel, l'Église, à cette époque, soupirait après des torrents de sang. La Montespan avait été reléguée comme un meuble inutile; mademoiselle de La Vallière, sous le voile de la pénitente, pleurait ses fautes et implorait la bonté divine pour des crimes imaginaires; madame de Maintenon triomphait et promenait dans le Midi sa torche incendiaire.

Mais les malheureux ne se laissaient pas brûler sans colère. Ils se révoltaient. Jean Cavalier faisait des prodiges. Le maréchal de Montrevel malgré ses ordonnances et ses ordres sanguinaires, n'était pas toujours vainqueur.

Nous ne suivrons pas l'habile et courageux chef dans ses opérations, cela nous entrainerait trop loin, mais nous n'avons pas été fâché dans le chapitre précédent de montrer que les protestants, qui étaient alors les libres-penseurs d'aujourd'hui, n'avaient pas que des victimes à opposer aux bourreaux de madame de Maintenon, mais aussi des soldats intrépides et un chef comme l'armée royale, gorgée de bénéfices et de priviléges, n'en offrait pas

Somme toute, néanmoins l'armée était encore ce qu'il y avait de meilleur, et pendant qu'elle se faisait tuer, pour la plus grande gloire des tonsurés, ceux-là menaient une vie de débauches et de scandales. Le cardinal Dubois avait déjà des prédécesseurs.

Témoin l'abbé de Vatteville.

L'abbé de Vatteville finissait en Franche-Comté une vie souillée de vices et de crimes qui ne le privèrent ni des grâces du saint-siége ni de la faveur de Louis XIV. Vatteville était chartreux. Un jour il fuit son couvent. Le père supérieur le saisit au moment où il va franchir la muraille; celui-ci se retourne, brûle la cervelle au père et disparaît.

Arrivé le lendemain au soir dans une auberge, où il ne trouve pour toutes provisions que deux énormes poulardes, Vatteville exige que l'hôte les lui serve toutes deux. Un voyageur survenant et affamé représente au vorace religieux que deux poulardes sont trop pour un seul homme, surtout quand un autre homme n'a rien à manger. Vatteville n'admet pas le raisonnement, il tue encore, se sauve, s'embarque et arrive en Turquie.

Ce chartreux défroqué était un drôle ambitieux et adroit [1]. Moyennant la soustraction d'une bagatelle, le voilà mahométan ; il devient pacha, commande en Morée les Turcs armés contre Venise, les fait triompher d'abord, les trahit ensuite d'après

(1) Mémoires du temps.

les instigations de la cour de Rome, dépose le turban, reprend la calotte, accourt aux pieds du saint-siège, s'amende et redevient soudain blanc comme neige, après deux meurtres et une apostasie.

Mais qu'est-ce que cela, un abbé apostat. Nous avons parlé de Dubois, voyons comment son apparition fut saluée.

« *Monsieur* a donné au jeune duc de Chartres, son fils, de singulières étrennes dans un sous-gouverneur nommé Dubois, espèce d'abbé qui, selon l'opinion générale, ne prit point les premiers ordres, et pourrait bien n'avoir jamais reçu ni la communion ni le baptême. Mais grâce à la multitude de belles connaissances qu'il a su se faire chez toutes les coiffeuses et derrière les coulisses de nos théâtres, Dubois vaut beaucoup mieux que mon neveu l'abbé : aussi ne serais-je pas surpris qu'il allât un jour plus loin dans les dignités ecclésiastiques : on sait jusqu'à quel point de semblables qualités ont réussi à M. de Paris. Le nouveau sous-gouverneur de M. le duc de Chartres est le fils d'un apothicaire de Brives-la-Gaillarde. J'ignore comment il aborda les premières personnes avec lesquelles il se mit en rapport en arrivant à Paris ; mais il s'est fait des protecteurs, et le voilà maintenant à même de voir face à face des personnages d'une haute distinction. »

En effet, nous allons le voir bientôt aborder la scène politique. Mais à l'heure qu'il est, la mort nous occupe plus que la vie.

Oublierons-nous, en effet, Corneille que nous avons vu jeune et brillant, lisant sa première tragédie chez Ninon de Lenclos, et qui payait alors son tribut à la mort?

Corneille avait commencé à travailler en 1625. Orateurs, philosophes, poètes, prosateurs, artistes, s'inspirèrent de ses vastes conceptions ; sans Corneille, nous n'aurions eu peut-être ni Pascal, ni Molière, ni Bourdaloue, ni Boileau, ni Fléchier, ni Racine, ni Bosuet.

Un jour, Corneille étant venu à la Comédie après avoir été deux ans sans y paraître, les acteurs s'interrompirent d'eux-mêmes ; le grand Condé, le prince de Conti et une foule de seigneurs qui se trouvaient sur le théâtre se levèrent ; les spectateurs des loges suivirent cet exemple, et le parterre fit entendre un tonnerre d'applaudissements, qui recommencèrent entre chaque entr'acte. Corneille, dont la modestie égalait le talent, eut toutes les peines du monde à se soustraire à cette sorte de triomphe, qui le gênait plus qu'il ne le flattait.

Avant que le père de la tragédie laissât une place vacante à l'Académie française, Despréaux y avait pris la sienne. Ce grand critique fut admis parmi les quarante le premier juillet de la présente année, et Corneille mourut le 1er octobre.

Ce fut ensuite le tour de Lulli, assez drôle de personnage, paraît-il, mais dont le mérite était incontestable.

Il avait l'oreille très-fine. Aux répétitions, il dis-

tinguait d'un bout à l'autre du théâtre; une note fausse tirée d'un violon ingrat ou maladroitement touché; furieux, il courait au musicien, et s'emparant de son instrument, le lui brisait sur le dos. Cet acte de colère était le signal d'un bienfait : Lulli emmenait l'artiste maltraité dîner avec lui, remplaçait l'instrument brisé, et renvoyait son homme plus ou moins ivre.

Lulli était gai, mais de cette gaieté qui dégénère trop souvent en licence : comme tous les Italiens, cet artiste avait la pantomime vive et animée; dans un repas, c'était le bouffon des convives, et Molière disait un jour à table :

— Messieurs, au théâtre je me chargerai volontiers de vous faire rire : mais ici, c'est l'affaire de Lulli.

Cet habile musicien, que les secrétaires du roi avaient, à grand'peine, laissé admettre dans leur compagnie, était un petit homme de mauvaise mine, sale et négligé dans ses manières comme dans ses habits. Ses yeux bordés de rouge, ronds imperceptibles, brillaient d'un éclat vif; c'était l'étincelle de l'esprit et de la malignité. Il régnait sur sa figure un mélange de plaisanterie, d'inquiétude et de dureté qui constituait une physionomie bizarre, où l'expression du libertinage dominait tout autre caractère.

Lulli succomba à l'âge de cinquante-quatre ans pour s'être frappé le bout du pied avec sa canne, en battant la mesure à une répétition. Le genre de vie

que menait cet artiste envenima tellement sa blessure, qu'il fallut lui couper le petit doigt, et la mort suivit de près cette amputation. Le privilége de l'Opéra resta à sa veuve. »

Mais il ne mourait pas que des hommes de génie, il mourait aussi des princes, témoin le prince le Conti qui fut atteint de la petite vérole.

Il ne laissa point d'enfants et son nom fut continué au prince de La Roche-sur-Yon. Ce qui désola la cour, c'est que le défunt mourut sans confession.

Puis ce fut le tour du grand Condé.

« Le grand Condé n'est plus, s'écria-t-on : voilà la France veuve des deux plus grands généraux qu'elle ait eu.

Jeune, le grand Condé eut, en morale comme en politique, des principes peu solides, disons tout, peu honorables : tous les partis le trouvèrent inconstant dès qu'ils cessèrent de pouvoir servir sa vanité ; toutes les femmes le virent infidèle quand il ne trouva plus de plaisirs auprès d'elles. Ce prince n'estimait dans le sexe que les perfections du corps ou les qualités qui servent à les faire valoir :

« La vertu d'une femme, avait-il coutume de dire, c'est sa beauté ; son esprit consiste dans l'art de plaire et de se rendre à propos. »

D'après cette manière de penser, les dames eurent peu à se louer des égards du grand Condé, qui, s'étant fait une galanterie fort agissante, ne s'arrêtait guère aux délicatesses du sentiment ni même aux limites des bienséances.

Lorsque ce général commandait les armées, il s'était formé autour de lui une école de tendresse effective que touchaient rarement les représentations de la pudeur ; les jeunes gens de cette cour arrivaient pour l'ordinaire au but d'autorité, ce qui leur fit donner le nom de *petits-maîtres*. Ce nom est devenu le synonyme d'avantageux, hautain, hommes à prétentions; espèce fort déplaisante dont le grand Condé dut se repentir plus tard d'avoir été le chef.

Hélas! tous s'en allaient; après celui-ci, celui-là; hier Fénélon, aujourd'hui Boufflers, demain Boileau.

Quant à Boileau, sa mort laissa aussi des regrets. Si on blâme sa vie publique, sa vie privée ne trouve pas de détracteurs. Despréaux n'eut pas à se reprocher une action méchante, affirment ses contemporains, et sa mémoire est embellie de beaucoup de traits d'une haute vertu.

Mais puisque nous sommes sur le chapitre de la mort, égayons donc le sujet, s'il est possible, et réservons nos larmes pour la fin de ceux que nous avons longtemps suivis et aimés. L'heure, pour Ninon de Lenclos et pour sœur Louise de la Miséricorde, ne va pas tarder à sonner.

L'abbé de Pompadour était mort sans avoir fait de testament. Ses héritiers chargèrent un procureur de recueillir pour eux la succession, de payer les dettes du défunt, et de les envoyer en puissance de ce qui resterait de ses biens. Or, un matin, l'an-

cien domestique de l'abbé entra chez l'homme de chicane, qui l'avait mandé pour lui payer une année de gages.

— Signez cette quittance, lui dit le procureur, comptez votre argent et laissez-moi.

— Voilà bien mes gages, répondit le laquais après avoir signé ; mais ce n'est pas tout.

— Comment, ce n'est pas tout !... Si l'on voulait écouter ces gens-là, jamais on ne serait quitte avec eux.

— Ne vous fâchez pas, monsieur le procureur, je suis un honnête garçon et je ne réclame que mon dû.

— Ah çà ! que diable me chantez-vous là, bonhomme ? Votre dû, ne l'avez-vous pas ?

— Eh ! non, monsieur ; vous ne comptez que l'année de gages, l'année de *bréviaire* reste à payer.

— L'année de bréviaire ! que voulez-vous dire ?...

— Vous n'avez donc pas pris note de cela ? Mais je suis incapable d'en imposer. Le bréviaire avait été réglé entre moi et monsieur l'abbé à raison de six livre par mois...

— Allons, vous perdez l'esprit !...

— Du tout, monsieur, et je ne veux pas perdre davantage mon argent... J'ai lu pendant douze mois, ainsi soixante-douze livres me reviennent encore.

— Vous avez lu, mais quoi donc, maraud ? car la patience m'échappe...

— Eh ! morbleu ? j'ai lu le bréviaire de M. l'abbé de Pompadour, dans son antichambre, matin et soir...

— Hein ! quoi ! le bréviaire d'un abbé crossé et mitré, lu par son laquais !.. Et lui ?

— Il avait bien autre chose à penser, ma foi ! Ce marché était conclu depuis dix ans entre nous, et Dieu sait que je n'ai pas escamoté un verset à mon maître ?

— C'est juste, mon garçon, c'est très-juste, toute peine mérite salaire, dit le procureur en mouillant ses papiers de larmes d'hilarité qu'il répandait ; voilà votre année de bréviaire, c'est de l'argent bien gagné, et l'abbé de Pompadour réglera là-haut, comme il pourra, ce compte-là.

En attendant, réglons le nôtre avec Ninon de Lenclos. Celle-ci a mis le temps pour mourir et elle a droit au repos ; n'abusons pas de sa patience.

Le roi n'était plus jeune. Autour de lui tout vieillissait. Sur les ruines de toutes ces splendeurs et de toutes ces gloires, Ninon de Lenclos, seule, reste éternellement belle, éternellement adorée.

Cependant l'âge la gagne comme les autres ; mais elle semble réserver son dernier, son plus gracieux sourire pour la mort qui va l'atteindre.

Elle avait quatre-vingt-dix ans, lorsqu'un jour le hasard, raconte Méry, jeta sur sa route un très-jeune collégien, élève des jésuites, dont le regard vif et la physionomie spirituelle la frappèrent.

Mais cet enfant, qu'elle se plaisait à faire causer, laissait échapper déjà des paroles acerbes, incisives, et de sa lèvre pincée le sarcasme débordait.

Ninon, moins rapprochée de la tombe, eût réussi peut-être à corriger ces amertumes de l'intelligence et du cœur ; mais elle ne put que léguer des livres au collégien, et mourut, prévoyant que bientôt Voltaire, enfermé sous les verroux de la Bastille, y méditerait ses vengeances, et que le cadavre de Louis XVI serait insulté par le peuple sur la route de Saint-Denis.

Ce fut une gloire pour Ninon de Lenclos de deviner la destinée de trois hommes uniques et inimitables : Corneille, Molière, Voltaire. Elle fut la première à applaudir le grand poète, la première à deviner le grand comique.

Elle mourut en prédisant à Voltaire la puissance de son esprit.

Mais ce dernier est tout jeune, il commence la vie et d'ailleurs nous allons le retrouver au lit de mort de la pécheresse ; occupons-nous de la femme étonnante qui, après avoir vu plusieurs générations passer devant elle, allait enfin faire ses adieux à ce monde qu'elle pouvait se flatter, sinon se féliciter de connaître.

Ninon fut belle jusqu'à la caducité de l'âge : à quatre-vingts ans elle inspirait encore de violentes passions, dit Capefigue. Elle finit sa carrière amoureuse par une aventure avec un homme, nouvellement sorti des jésuites, et mourut à Paris en 1705.

Elle avait eu plusieurs enfants : l'un de ses fils est mort officier de marine, l'autre fils, nommé le chevalier de Viliers, a fait beaucoup parler de lui

par la manière tragique dont il finit ses jours. Il devint amoureux de Ninon sans savoir qu'elle fut sa mère, et lorsqu'il eut découvert le secret de sa naissance, il se poignarda de désespoir.

Mademoiselle de Lenclos eut toujours pour maxime inviolable de ne jamais rien recevoir de ses amants, ni même de ses amis. Lorsque la vieillesse et la mauvaise santé eurent multipliés ses besoins, M. de la Rochefoucauld et plusieurs autres de ses amis lui envoyèrent des présents et des secours considérables; elle les refusa constamment. En un mot, si mademoiselle de Lenclos eût été d'un autre sexe, on n'aurait pas pu lui refuser le titre du plus honnête et du plus galant homme qui fût jamais.

Saint-Évremond, qui a été son amant le plus fidèle, et qu'elle a aussi peut-être le plus aimé, n'est mort que deux années avant elle.

« Venez-vous? » lui écrivait-il.

» Attendez-moi un peu, » lui répondait-elle.

Saint-Évremond était pressé, il partit devant.

Se sont-ils rejoints?

Mais son tour arriva, et voici comment sa mort est racontée par un contemporain.

Ninon de Lenclos, si longtemps fameuse par sa beauté, sa galanterie et son esprit, mourut le 17 octobre, à cinq heures du soir, dans sa maison, près de la rue des Tournelles; elle touchait au complément de sa quatre-vingt-deuxième année. Se sentant fort mal au moment où le soleil couchant dar-

dait sur elle son dernier rayon, Ninon pria sa femme de chambre de lui ouvrir la croisée :

— Je veux, dit-elle, voir cette lueur d'un jour qui s'éteint comme moi.

Que l'éclat de ce rayon est doux ! Je regrette qu'il n'emporte pas ma vie avec lui.

Elle parlait encore quand on lui annonça le curé de sa paroisse, qui venait chez la pécheresse essayer de sauver son âme.

— Je vous sais gré, monsieur, lui dit mademoiselle de Lenclos, de votre démarche auprès de moi... Je crois à l'excellence de votre mission ; je crois à l'efficacité de la pénitence ; je serais même disposée à me confesser... Mais, ajouta-t-elle avec un sourire imperceptible, il me reste trop peu de temps pour un tel ouvrage... Bénissez-moi, et que Dieu me pardonne...

Un instant après, Ninon n'était plus.

On ferait un livre bien intéressant des archives de Ninon ; il y a là de l'esprit et du sentiment de toute nature. On a trouvé chez elle des déclarations d'amour, des madrigaux, des acrostiches, des romances, des bouts-rimés dans tous les meubles. Il y avait des billets doux dont l'écriture révélait des passions contemporaines de Louis XIII.

Ce livre a-t-il été fait ? Nous ne savons. Nous l'avons essayé [1] et il reste peut-être encore à faire. Un écrivain consciencieux, M. Emile Colombey, l'avait

(1) *Confessions de Ninon de Lenclos*, par Eug. Moret, fort vol. in-12.

fait avant nous et avec plus de talent. Qu'on en juge par cette dernière page.

Mademoiselle de Lenclos conserva jusqu'à la fin sa rare intelligence et sa grâce incomparable. Madame de Maintenon, pour gagner le silence de son ancienne amie, lui avait fait offrir en 1680 un appartement à Versailles. Mais mademoiselle de Lenclos avait décliné cet honneur ; elle devait mourir au milieu de sa cour, ou du moins dans son Louvre.

Châteauneuf fut le dernier visiteur qu'elle reçut. C'était un abbé de l'encolure de Gédoyn et qui avait marché sur ses traces avec un égal succès. Il était accompagné d'un enfant de onze ans.

— Comment te nommes-tu ! demanda au bambin, d'un accent affaibli, mademoiselle de Lenclos à demi-couchée dans un fauteuil.

— Arouet, répondit-il en dévorant des yeux la riche bibliothèque qui tapissait toute la chambre.

— C'est mon filleul, ajouta l'abbé, le fils d'un trésorier de la chambre des comptes.

— Qui ira loin, si j'en crois sa mine singulièrement éveillée, ajouta mademoiselle de Lenclos. Il a devant lui une destinée retentissante... Oui, de tels indices ne trompent point... Quel front ! et surtout quelles lèvres ? elles sont si fines qu'il faut y regarder de près pour les distinguer... Le méchant railleur qu'il fera ! Mais où étudie-t-il ?...

— Chez les pères jésuites du collége Louis-le-Grand, repartit Châteauneuf.

— Ah ! ah ! ah ! comme je rirais là-bas, s'il

m'était donné de le voir mordre la dévote compagnie.

— Oh! mademoiselle, plaisanter ainsi dans un moment aussi solennel!

— Allons, ne prêchez pas, l'abbé. puisque vous voulez que je redevienne grave... Et toi, petit diable, avance ici et lève ton nez pointu... Tu aimes les livres, n'est-il pas vrai?... Eh bien! voici quelques écus qui devaient servir à augmenter ma bibliothèque; ils serviront à commencer la tienne... »

Mademoiselle de Lenclos étendit ses bras, non sans difficulté, et prenant une bourse sur un des rayons, la mit dans la main du jeune Arouet dont les yeux se trempèrent de larmes. Après avoir deviné Voltaire et sa mission, elle lui fournissait ses premières munitions de guerre.

— Avez-vous fait appeler un prêtre? demanda ensuite Châteauneuf à mademoiselle de Lenclos que la mort envahissait visiblement.

— Voilà mon confesseur, » répondit-elle d'une voix éteinte en montrant son *Montaigne* qu'elle tenait sur ses genoux.

L'abbé secoua tristement la tête, et, disant un suprême adieu à la mourante, se hâta d'emmener son filleul, pour l'arracher à un spectacle qui, du reste, n'avait rien de lugubre.

— Si l'on pouvait croire comme madame de Chevreuse, murmura mademoiselle de Lenclos. qu'en quittant cette terre on va causer avec tou-

ses amis dans l'autre monde, il serait doux de le penser.

Puis sa tête s'inclina, sa bouche se contracta légèrement...

Elle était morte.

Que toutes celles qui lui jetteront la pierre s'interrogent froidement.

« On peut avoir moins d'esprit et plus de cœur, répondront-elles.

Cela est vrai, mais s'il est prouvé que Ninon a eu beaucoup d'esprit (1) rien ne prouve que le cœur lui

(1) La littérature de la Fronde disparaissait d'une façon absolue, soit dans les hommes, soit dans les idées ; l'esprit général de la société de Scarron et de madame Scudéry était aussi étranger à la génération nouvelle que les écrits et les souvenirs de la Ligue : le Marais, le Temple, les salons de Ninon de Lenclos et du duc de Vendôme, étaient les seuls débris vivants de l'opposition : on s'y gênait peu dans les mœurs et dans les paroles. Ninon semblait jouir d'une sorte d'impunité : ses anciennes liaisons avec madame Scarron autorisaient tout, et elle s'était permis, dans sa correspondance avec Saint-Évremond exilé, ce joli mot qui courait partout sur madame de Maintenon, que Ninon appelait madame de *Maintenant* ; mais madame de *Maintenant* durait toujours, on faisait à la cour quelques noëls bien secrets contre la marquise de Maintenon :

On peut sans être satirique.
Trouver le règne assez comique.
Voyez cette vieille c....,
Comme elle conduit cet empire:
Si nous n'en mourions point de faim,
Nous en pourrions mourir de rire.

En vain elle invitait ses amis à changer de mœurs et de vie, afin de venir à la cour auprès d'elle : Ninon de Lenclos se trouvait heureuse de son salon, de ses épigrammes, de son indépendance. Rien ne peut se comparer à la joie que les esprits un peu rancuneux éprouvent de quelques bons mots lancés contre un système qu'ils n'aiment pas ; cela vaut la fortune, les grandeurs du monde et de la cour.

ait manqué. Somme toute, qu'elle ait été ce qu'elle a voulu, elle a vécu semant le rire et la gaieté au milieu d'un monde gourmé. Que la terre lui soit légère ? Son âme est où il plaît à Dieu, mais son esprit est avec nous, car elle a résumé toute une époque et elle appartient à l'histoire.

Ninon, d'ailleurs, était l'épicurienne que vous savez, dit Capefigue elle aimait la joie et les plaisirs ; pourquoi les aurait-elle échangés contre les tristes grandeurs de Marly et la vie d'ennui de sa vieille amie madame de Maintenon ? Si elle avait perdu quelques-uns des épicuriens, amis du vin, de l'amour et de la table, tels que Chapelle et Bachaumont, elle avait trouvé dans La Fare et Chaulieu de dignes héritiers de cette vie gracieuse et douce. La Fare soupait avec Ninon tous les jeudis. Ce brave soldat, sous-lieutenant des gendarmes du dauphin, puis capitaine d'une des compagnies des gardes-du-corps de Monsieur, était l'inséparable de ce charmant abbé de Chaulieu, l'hôte assidu de Ninon, celui dont Voltaire disait plus tard.

Le brillant abbé de Chaulieu,
Qui chantait en sortant de table,

Mais tout cela déjà n'était plus.

XVI

Les regrets qu'inspire un grand ministre. — Le pouvoir de l'eau de Balaruc, ou la puissance occulte de madame de Maintenon. — Le sort de Fouquet. — Le tour d'une comédienne. — L'élève et l'amante de Racine. — Un adieu à la Champmeslé. — La misère publique. — Les mœurs parisiennes de ce temps-là. — La rage des petits chiens et des perruques. — L'ordre de la Mouche. - Les masques de velours. — La défaite de l'armée française. — Le plus grand crime de ce temps-là. — Un remède par sympathie. — Bataille de confesseurs. — Un successeur au père de La Chaise. — Les femmes de la cour.

C'est aussi à cette époque que mourut Louvois, le geôlier de l'homme au masque de fer, le ministre puissant et l'ennemi de madame de Maintenon. Cette mort arriva subitement sans que rien fût de nature à la faire prévoir, à cinq heures du soir, le 16 janvier 1691. La surprise fut grande; on s'inquiéta. On apprit qu'au conseil, chez madame de Maintenon, il s'était senti un peu indisposé, et que le roi l'avait forcé de s'en aller; qu'il était retourné à pied chez lui, où le mal avait subitement augmenté; qu'il avait demandé son fils Barbezieux, et que celui-ci, quoiqu'il fût dans le même hôtel et

qu'il n'eût pas perdu une minute pour accourir, était arrivé en retard.

Voici alors ce qu'on racontait : que dans un entretien la veille avec Louis XIV, ce dernier s'était emporté, et que le ministre, jetant sur la table une liasse de papiers, s'était écrié :

— Sire, on ne peut vous servir.

Il était sorti très-agité, et on l'avait entendu dans la soirée plusieurs fois murmurer :

— C'en est fait, je suis perdu.

Il le répétait encore, lorsque, vers onze heures du soir, il reçut une lettre de madame de Maintenon, qui lui annonçait que l'orage étant passé, il pouvait, le lendemain, se présenter au conseil. Il y alla. Louis XIV ne lui montra aucune colère : il lui parla avec calme ; une sorte de sourire erra même sur les lèvres de Sa Majesté en l'entretenant. Mais Louvois ne se méprit pas à ces signes : il était accoutumé depuis vingt-cinq ans à pénétrer les plus secrètes pensées de son maître. Le ministre vit que son empire, son influence, la confiance du roi, en un mot tous les éléments de sa vie étaient anéantis sans retour.

Le marquis s'éloigna, emportant la certitude de sa disgrâce et sans doute, le trait mortel qu'elle venait d'enfoncer dans son cœur. Rentré chez lui, il avala avec une sorte d'avidité un grand verre d'eau de Balaruc, dont il avait toujours une aiguière remplie sur la cheminée de son cabinet, et il tomba subitement dans son fauteuil.

On entra quelques minutes après, Louvois n'était plus... On le trouva assis, les jambes écartées, la tête rejetée en arrière, les mains pendantes. Le ministre avait rendu le dernier soupir, sans la plus légère convulsion.

Maintenant, doit-on attribuer cette mort subite au chagrin, à l'eau de Balaruc, ou au poison ? On ne sut jamais au juste, mais toujours est-il, que le corps de Louvois ayant été ouvert, le bruit se répandit que les médecins avaient trouvé des traces d'empoisonnement. Quand on annonça à Louis XIV la mort de Louvois, il laissa entendre pour lui, cette parole compromettante :

— Le malheureux ! il aura craint le sort de Fouquet...

Puis, tirant un papier, il le déchira. Quelques débris, rapprochés par la curiosité d'un courtisan, ont fait reconnaître une lettre de cachet où l'on a pu lire le nom de Louvois.

Le roi, triste, pensif, le visage pâle, la respiration haute, allait descendre dans les jardins, lorsqu'il rencontra au sommet de l'escalier un officier de Jacques II, revenu en France depuis peu de jours, et qui envoyait ses compliments de doléances à Sa Majesté sur la mort de son ministre de la guerre.

— Dites au roi mon frère, répondit Louis XIV, que la perte peut se réparer, et que ses affaires ni les miennes n'en iront pas moins bien.

Pour madame de Maintenon, elle se montra d'une froideur insultante.

— Prierez-vous pour l'âme du défunt? lui demandait une dame de la cour.

— J'ai bien assez de péchés à racheter pour moi-même, répondit-elle.

On est difficilement juste, en cherchant à peindre les hommes qui ont joué un grand rôle sur la scène du monde, lorsqu'on parle auprès de leur tombe, à peine refermée sur eux ; mais on risque peu de se tromper en servant d'écho à la voix publique, qu'on dit être la voix de Dieu, dit un contemporain. On est revenu assez souvent sur la physionomie dure de Louvois, sur l'âpreté, la méchanceté même de son caractère, son inimitié toujours envenimée, et la prodigalité avec laquelle il forma la gloire de son maître des débris de nos prospérités. On doit maintenant à sa mémoire d'examiner en lui le ministre de la guerre, et c'est sous ce point de vue qu'on voit le grand homme.

Après Louvois, ce fut le tour d'une comédienne. Mademoiselle de Champmeslé mourût. Cette actrice était petite-fille d'un président au parlement de Rouen ; elle se nommait Marie Desmarets ; et, après avoir pris le nom de son mari Chevillet de Champmeslé, elle se donna le singulier privilége de conserver le titre de demoiselle. La Champmeslé débuta sur le théâtre du Marais en 1669, et passa à l'hôtel de Bourgogne en 1670. Racine devint son instituteur. Champmeslé fit sous un tel maître des progrès si rapides et si grands, qu'elle laissa bientôt au-dessous d'elle les tragédiennes les plus goûtées.

L'élève de Racine avait la voix juste, douce, sonore et flexible au besoin ; personne ne possédait mieux le don des larmes. Quoique la Champmeslé ne fut pas belle, sa physionomie expressive, animée, savait se prêter à toutes les impressions. L'esprit de mademoiselle de Champmeslé était borné ; mais elle avait l'art de couvrir ce défaut par une naïveté étudiée et beaucoup de douceur dans la conversation. La maison de cette célèbre comédienne fut, comme celle de Ninon, le centre de tous les beaux esprits.

Pendant que les uns et les autres se mouraient, Louis XIV mariait ses bâtards et les enrichissait des dépouilles de la France. Il faisait davantage encore et gorgeait de biens les parents de madame de Maintenon, donnant à la nièce de celle-ci 600,000 livres d'une part, 300.000 livres d'une autre, plus de 500,000 livres en rentes sur l'Hôtel-de-Ville, 100,000 livres de pierreries, la survivance des gouvernements de Perpignan et du Roussillon qui valaient 40,000 livres de rente

C'est de cette façon que les rois ruinaient la France en enrichissant les uns aux dépens des autres et que nous avons été témoins de ces grandes fortunes qui ont été de tout temps une honte et un scandale en face de la misère publique.

Pendant que Louis XIV entassait des millions à Versailles, à Trianon et à Marly : Paris, la grande ville, le Paris de Philippe-Auguste, déjà le centre du monde entier, et que les rois ont toujours tenu

en chartre privée était négligé, abandonné, et souvent à la merci des mendiants et des voleurs, quand il ne l'était pas à celle des gentilshommes, dévalisant les passants aux environs de la Samaritaine.

Cependant, si l'on pillait, volait, assassinait à Paris, et si jamais la misère n'avait été plus grande, le luxe, non plus, n'avait jamais été plus loin.

Le luxe, dont Louis XIV donna tant d'exemples dans tout le cours de son règne, exerça sur l'opinion publique et sur la morale son influence corruptrice. La richesse des habits, des équipages, l'or, les perles et les diamants dont on les chargeait, attiraient à ceux qui en faisaient parade une considération qui n'est due qu'aux vertus.

Ce mérite factice, que l'on se procurait souvent par des actes de mauvaise foi, dispensait du mérite réel, dit Dulaure. Le public, séduit par le sens de la vue, accordait à des richesses, ou à leurs apparences, des hommages qui doivent être la récompense des talents, de la noblesse de l'âme, des sentiments élevés et des actions éminemment utiles. Ces exemples, donnés par le roi aux courtisans, par les courtisans à la classe inférieure, égaraient l'opinion publique et corrompaient la morale. Louis XIV, en matière de luxe, avait surpassé la plupart de ses prédécesseurs : il était persuadé que la richesse de ses habits contribuait à sa grandeur personnelle et à la splendeur de son trône. »

Les princes et les plus grands seigneurs allaient

s'enivrer chez les traiteurs, dans les cabarets et chez les baigneurs, y faisaient tapage, battaient les domestiques, brisaient les meubles; et, par respect pour la noblesse, toutes ces insolences restaient impunies.

Il faut lire La Bruyère, pour se rendre compte des mœurs des Parisiens de cette époque. Il parle de ces jeunes gens qui se réunissaient et se cotisaient pour se faire traîner par un équipage à six chevaux, et s'entourer d'un essaim de gens de livrée.

La chevelure des hommes tombe jusqu'à leurs épaules, sans arrangement; leur tête est couverte par de petits chapeaux ronds à basse forme et à bords très-amples, toujours ornés d'une longue plume qui retombe sur le côté ou sur le derrière de la tête. Ils ont une veste ou justaucorps qui ne descend pas plus bas que la ceinture, et auquel, avec des rubans, se rattache le hauts-de-chausses ou culotte. Chez les uns, ces hauts-de-chausses, très-bouffons, ne descendent que jusqu'à mi-cuisses; chez les autres, ils sont tout d'une venue, vont jusqu'au dessous des genoux et sont ouverts en bas et sans jarretières. Leur chaussure se compose de demi-bottes, dont l'ouverture est très-évasée. Un large baudrier en sautoir soutient à leur côté une longue épée qui touche la terre. Un manteau appelé *balandran* couvre souvent le justaucorps et le baudrier.

Les femmes élégantes ont les cheveux tressés et fixés derrière la tête : deux parties de la chevelure descendent des tempes jusqu'au cou, et accompa-

gnent avantageusement le visage. Quelques-unes ont à la tête un escoffion dont les pointes viennent se nouer sous le menton ou sont dénouées et flottent sur les épaules. Une robe, à longues manches, retroussée des deux côtés, et ne passant pas le genou, laisse voir un jupon orné de broderies.

Mais disons encore deux mots sur les perruques, qui, en ce temps-là, n'étaient pas une petite affaire. Il y en avait de toutes sortes : les perruques d'abbés et les petites perruques, les grandes et les perruques in-folio, les perruques à calotte, les perruques de bichon et les perruques à la moutonne.

Les Parisiens de bon ton alors se plantaient une belle perruque sur le crâne, et s'en allaient tous les jours, fort régulièrement, entendre la belle messe aux Feuillants ou aux Minimes. Ils lisaient exactement les historiettes de Barbin, Berherac, Desmarets, le *Mercure galant* et la *Gazette de Hollande*. Le soir, ils risquaient cinq pistoles d'or au jeu, devisaient aux genoux d'une duchesse ou d'une marquise, et, montant dans un carrosse, rentraient gaiement se mettre au lit. C'étaient là, grands et nobles gentilshommes, et tout le reste n'était que racaille.

Quant aux femmes, elles affichaient dans les promenades, dans les soirées, dans les bals, à l'église même, et jusqu'au sein du confessionnal, les toilettes les plus exagérées, et dont la plus grande tendance était de ne se montrer tant, que pour couvrir moins. Les prêtres, en effet, avaient beau

tonner en chaire, et les dévots se cacher la tête dans leurs mains, les femmes n'en étaient que plus folles, plus coquettes, et n'en découvraient que plus leurs gorges aux passants. Avouons que depuis, la mode a fait son chemin, et que si l'on crie beaucoup moins, c'est que l'on se décollète beaucoup plus.

La grande mode alors, avec la perruque pour les hommes, c'était la mouche pour les femmes, mode qui gagnait tout doucement chez le sexe fort.

Une grande mode encore, c'étaient les masques qui revenaient tels qu'on les avait conservés dans le siècle dernier. Mais ce renouveau fut de courte durée pour la cour, le masque déplaisant à madame de Maintenon, qui savait cependant si bien masquer son âme, et par contre à Louis XIV. Le masque n'en continua pas moins à être porté dans les promenades. Il était de velours noir, doublé de taffetas blanc, et aucune ligature ne le fixait au visage. Comment se tenait-il alors ? Par un moyen que nos pères devaient trouver bien simple, sans doute, puisqu'ils l'employaient, mais qui semblerait impossible à nos coquettes d'aujourd'hui. De l'ouverture des lèvres partait une tige de fil d'argent, terminée par une boule de verre grosse comme une noisette, et que l'on gardait dans la bouche. Les précieuses de ce temps étaient, d'ailleurs, enchantées de la boule de verre, car elle ajoutait à la dissimulation du masque en déguisant la voix.

Mais laissons un peu les modes, et voyons ce qui se passait alors sur le continent ; embrassons d'un regard toute la fin du grand siècle de Louis XIV ; le dernier soupir de sœur Louise de la Miséricorde. celle qui fut la superbe et éloquente La Vallière. sera le dernier rayon de soleil de l'épopée évanouie, qui ne réchauffera pas le sourire de la grande dévote.

L'Europe était en feu, avons-nous dit tout à l'heure ; en effet, et pendant que le vieux écoutait pieusement les doctes leçons de la sage madame de Maintenon, pendant que la pauvre La Vallière. pleurant une folle jeunesse, se mourait au fond de sa cellulle, la France, la pauvre France, toujours commandée par des généraux incapables, se faisait battre et perdait en quelques années, le fruit de longues luttes et d'une série de victoires.

Mais Louis XIV, vers la fin de sa vie, époque à laquelle nous sommes arrivé, s'occupait beaucoup moins des défaites de ses généraux que des promesses de ses confesseurs.

Ceux-là étaient alors toute sa préoccupation et toute sa gloire.

Les princes de la cour, élevés à la même école, eurent les mêmes principes, et, entièrement livrés aux pratiques accessoires du catholicisme, ils en négligeaient constamment les principales.

Le fils de Louis XIV, connu sous le nom de *grand dauphin* mettait au rang des plus grands

crimes, l'action de manger gras un jour d'abstinence. Il fit venir secrètement à Choisy une de ses maîtresses, la comédienne *Raisin*, et, parce qu'on était en carême, il la fit cruellement jeûner ; il la régala avec du pain frit dans de l'huile et avec de la salade. « Cette femme en plaisanta, dit la princesse, belle-sœur du roi, dans une de ses lettres. Je demandai au prince à quoi il pensait en traitant ainsi sa maîtresse ? « *Je voulais bien*, répondit-il, *commettre un crime, mais non pas en commettre deux.* »

Dans l'idée de ce prince, un crime évité pouvait expier un crime commis.

Monsieur, frère du roi, en mangeant un biscuit, disait à l'abbé Feuillet, chanoine de Saint-Cloud et un des plus zélés missionnaires : « *Cela n'est pas rompre le jeûne?* » L'abbé lui répondit : « *Mangez un veau, et soyez chrétien.* »

Il est plus facile de s'assujettir à quelques pratiques, à quelques abstinences, que de renoncer à ses habitudes vicieuses.

Le même prince poussait la dévotion pour les pratiques, jusqu'au dernier ridicule. Voici ce que son épouse raconte de lui : « Il avait coutume de porter le soir dans son lit un chapelet garni de médailles, qui lui servait pour y faire ses prières avant de s'endormir. Une nuit, ces prières étant finies, je dormais déjà, lorsque je fus réveillée par un cliquetis assez fort ; je me doutai que c'étaient les médailles ; j'éveillai mon époux, et lui dis :

« *Monsieur, Dieu me pardonne, mais je soupçonne que vous faites promener vos médailles, images et reliques, dans un pays qui leur est inconnu.* » Monsieur me répondit : « *Dormez, dormez, vous ne savez ce que vous dites.* » Je le laissai se rendormir. Le bruit ayant recommencé, je me levai tout doucement, pris une bougie, m'approchai de son lit. et, le saisissant par le bras, je lui dis : « *Pour le coup, vous ne le nierez plus. — Vous avez été huguenote*, me répondit Monsieur, *vous ne savez pas quelle efficacité ont les images et les reliques ; elles garantissent les parties de notre corps qu'elles touchent de maléfices et de malheurs. — Je vous demande bien pardon, monsieur*, lui répliquai-je ; *mais, sans que je veuille vous rien disputer, vous ne me persuaderez jamais que ce soit honorer les saints et les saintes que de laisser ainsi promener leurs images, sur les endroits les moins décents de votre corps ; c'est contre le sens commun.*

L'épouse du duc d'Orléans, de celui qui devint régent, lorsqu'elle avait perdu quelque chose, faisait dire des prières pour une religieuse de Fontevrault, appelée *Boiter*, morte depuis peu de temps. Elle pensait que son âme, tirée du Purgatoire par ses prières, viendrait lui faire retrouver ce qu'elle avait perdu. Véritables païens, ils évoquaient les pythonisses. Le prince de Conti avait une fluxion sur les yeux ; la princesse, sa mère, pour l'en guérir, prit un lavement qui devait, par sympathie, oulager le mal du fils.

Telles étaient les absurdités que les jésuites laissaient croire aux princes, et ses actes ridicules étaient considérés comme la religion chrétienne.

Le père de La Chaise était mort le 25 janvier, à cinq heures du matin, dans la maison de son ordre, rue Saint-Antoine. Il avait atteint sa quatre-vingt-cinquième année, et dirigeait depuis plus de trente-deux ans la conscience du roi.

Les choses vont bien changer; le successeur du père de La Chaise est ce Le Tellier que tout le monde redoute, même au sein de sa compagnie, dit un contemporain.

Louis XIV montrait quelque éloignement pour ce moine d'un caractère âpre, farouche, ardent : mais madame de Maintenon, déjà gagnée par l'aspirant, dit au roi que refuser le père provincial pour confesseur serait contrevenir aux intentions de l'ordre. Cette observation suffit : Sa Majesté, depuis quelques années, n'eut jamais d'autres volontés que celles des jésuites.

Plusieurs courtisans faisaient aussi le métier d'espion, et n'avaient pas honte de recevoir, pour prix des *avis* qu'ils donnaient au roi, des sommes considérables. On trouve dans les *Mémoires* de Dangeau plusieurs exemples de cette turpitude.

Mais c'était la fin du règne, et il ne mourait pas que le père de La Chaise: Bourdaloue, Bossuet, M. de Villeroi et tant d'autres encore ; le pape Innocent XI ; la reine Christine de Suède, dont nos lecteurs se rappellent les mœurs singulières ; M. de

Montausier, le gouverneur du dauphin, un honnête homme au milieu de ce monde corrompu ; Lebrun, un des plus grands peintres de l'époque ; Seignelay, le fils de Colbert, mort à trente-neuf ans, d'une maladie de langueur; Barbezieux, le fils de Louvois, toutes ces morts annonçaient à Louis XIV qu'il devait se préparer aussi et que l'heure ne pouvait pas tarder à sonner pour lui.

———

XVIII

M. de Barbezieux. — Quand il avait trop bu. — Un joueur de billard. — Le père Nicole. — Mignard et Puget. — Le président Achille de Harlay. — Le fils du grand Condé. — Le mort vivant. — Les chasses à courre de Marly, de Saint-Germain et de Fontainebleau. — Messieurs, le chapeau ! — Où Lauzun revient sur l'eau. — Retour de Pignerol. — Les beaux jours de mademoiselle de La Vallière sont passés. — Le camp de Compiègne. — Un nouveau comte de Tessé. — L'empire d'une vieille dévote.

Le marquis de Barbezieux, secrétaire d'Etat de la guerre, tout au contraire de son père, était soutenu contre la répugnance du roi par l'affection que lui portait madame de Maintenon, pour laquelle il avait eu beaucoup de déférence et de respect.

A Barbezieux succéda Chamillard au ministère de la guerre. Ce ministre, dont l'habileté au jeu de billard et d'échecs fit la fortune politique, était un homme probe ; mais cette vertu ne pouvait suffire, quand toute l'Europe était en guerre.

Chamillard était conseiller au Parlement, lorsque sa haute réputation comme joueur de billard le fit appeler à la cour. Il avait été jusqu'alors

magistrat appliqué ; mais, devenu courtisan, les devoirs de sa charge l'occupèrent moins que les plaisirs du roi.

Laissons les vivants ; nous sommes toujours sûr de les retrouver ; finissons-en surtout avec les morts. Nous avions alors à pleurer un grand philosophe, Nicole, le fameux auteur des *Essais de morale*.

Puis, voilà le tour de Mignard et de Puget. Le premier était un grand peintre à quatre-vingts ans. Le second fut à la fois sculpteur, architecte et peintre.

« Hélas ! s'écrie un contemporain, nous sommes arrivés à l'heure de la chronique funéraire. Je vois s'éclaircir de plus en plus les rangs de cette vieille génération qui fut, en même temps que moi, parée des grâces de la jeunesse. »

Au milieu de toutes ces vieillesses et de tous ces débris, deux personnages égayaient la cour où la pauvre La Vallière ne revenait pas, c'était le prince de Condé et la duchesse de Bourgogne.

Que nous sommes loin des splendeurs du grand règne.

Mais ne finissons pas avec le grand siècle sans nous occuper du brave et bizarre gentilhomme que nous avons depuis longtemps abandonné. Nous voulons parler de Lauzun, que nous avons vu, bien avant le petit Fronsac, duc de Richelieu, jouer un grand rôle à la cour, puis conduit à Pignerol et prisonnier avec Fouquet.

Mademoiselle, cependant, était inconsolable de cette longue et dure prison, et faisait toutes les démarches possibles près du roi pour obtenir sa liberté. Le roi songea à la lui accorder, mais en enrichissant son fils bien-aimé le duc du Maine. Il parut donc céder aux instances de Mademoiselle, mais à la condition qu'elle ferait don au jeune prince et à sa postérité du comté d'Eu, du duché d'Aumale et de la principauté de Dombes. Malheureusement, elle avait déjà fait don des deux premiers à Lauzun, ainsi que du duché de Saint-Fargeau et de la belle terre de Thiers, en Auvergne; c'était donc lui qui devait renoncer à Eu et à Aumale, pour que Mademoiselle en disposât, dit un historien. D'ailleurs, c'était une spoliation si patente et surtout si considérable, que Mademoiselle elle-même, quelque désir qu'elle eût de revoir Lauzun, ne pouvait se décider à le revoir à ce prix. D'un autre côté, Louvois et Colbert lui assuraient que, si elle continuait de refuser, Lauzun était prisonnier pour toujours. C'était une vieille vengeance que le roi tirait d'elle : il punissait autant dans Lauzun l'ancienne expédition de Mademoiselle à Orléans et le canon de la Bastille que les impertinences du favori. Mademoiselle comprit qu'il n'y avait effectivement rien à espérer, et elle déclara que cette renonciation ne la regardait pas, mais bien M. de Lauzun, et qu'elle ferait, dans ce cas, ce que M. de Lauzun lui-même déciderait de faire. Or, pour que le duc pût prendre une décision, il fallait qu'il fût libre, ou du

moins, qu'il parût l'être. On lui accorda donc, en 1679, la permission d'aller prendre des bains à Bourbon-l'Archambault, où il devait rencontrer madame de Montespan, et débattre avec elle les conditions de sa sortie. D'ailleurs, sa liberté n'était que factice, M. de Lauzun étant accompagné et gardé par un détachement de mousquetaires commandé par M. de Maupertuis.

Lauzun vit plusieurs fois madame de Montespan; mais, indigné comme l'avait été Mademoiselle de ce grand dépouillement qu'on exigeait de lui, il aima mieux se faire reconduire à Pignerol que de céder. Enfin, l'année suivante, Lauzun fut ramené à Bourbon-l'Archambault, et, soit que les conditions, cette fois, fussent meilleures, soit qu'il se lassât de la prison, il tomba d'accord avec Madame de Montespan. Lauzun obtint alors permission de revenir à Paris et liberté entière, pourvu qu'il se tînt à deux lieues de toute résidence où le roi serait.

Il fit sa rentrée comme il convenait à un homme qui avait rempli un si grand rôle à la cour. Il était encore jeune, plus méchant que jamais, et malgré ses spoliations, presque riche comme un prince. Nous ne pouvons d'ailleurs mieux faire, pour le peindre au complet, que de conclure par une anecdote dont il fut le héros.

Le 16 mai de l'an de grâce 1698, sur un rapport de madame de Maintenon et du père de La Chaise, son confesseur, Louis XIV, se souvenant à propos qu'il était roi, nommait trois ducs à brevets,

plusieurs colonels et lieutenants-généraux dans ses armées, un président à mortier, deux conseillers d'Etat, et donnait le collier de l'ordre à M. le duc de la Trémouille, au comte d'Auvergne et à M. de La Feuillade.

Or, le 16 mai 1698, en l'honneur des nouvelles dignités, charges et distinctions, c'était grande réception à Versailles, résidence de la cour, fête et bal toute la nuit. Madame de Maintenon régnait, et les fêtes étaient rares sous son règne. Plus souvent il était question de sermons, de jeûnes et de mortifications. Le roi était tout à Dieu. Il ne manquait jamais un des sermons de l'Avent et du Carême. La semaine et les grandes fêtes, il faisait toutes ses dévotions, suivait les deux processions du Saint-Sacrement, celles des jours de l'ordre du Saint-Esprit et celle de l'Assomption. A l'église, il se tenait très respectueusement, et au *Sanctus* chacun devait se mettre à genoux, car si quelqu'un y eût failli, le roi n'eût pas manqué de s'en apercevoir et de lui en faire reproche. S'il surprenait le moindre entretien, ou le moindre bruit, il le trouvait mauvais. Le beau et galant Louis XIV était devenu, comme l'on voit, un fort bon maitre d'école.

Cinq fois l'année, il communiait, et toujours en collier de l'ordre, rabat et manteau, le samedi-saint à la paroisse, et les autres jours à la chapelle : ces autres jours étaient la veille de la Pentecôte, jour de l'Assomption, la veille de la Toussaint et la veille de Noël. Le jeudi-saint, il servait les pau-

vres à dîner; aux jubilés, il faisait les stations à pied, et tous les jours de carême où il mangeait maigre, il faisait seulement collation. C'était madame de Maintenon, qui avait sans doute quelques remords sur la conscience, provenant de gros péchés du temps qu'elle n'était que madame Scarron, qui obligeait le roi à ce régime. Or, il ne faut point demander si la jeune noblesse se récréait fort dans cette cour désolée, si pompeuse et si magnifique, il y avait quelques années à peine.

La rayonnante époque de la tendre mademoiselle de La Vallière et les jours superbes de la fière marquise de Montespan avaient été remplacés par de longs jours de deuil consacrés au repentir et à la pensée de Dieu. Une fête à Versailles était donc une occasion trop belle pour que tout ce qu'il y avait à la cour de jeunes et brillants gentilshommes, de jeunes et galantes femmes ne s'y donnassent point rendez-vous. Les plus âgés n'avaient eu garde d'y manquer, par respect du souvenir. Et chacun s'en allait riant de madame de Maintenon, qui enrageait, s'égarant dans les bosquets, sous les massifs, dans les allées ombreuses, foulant le gazon des pelouses et se rafraîchissant aux cascades des eaux jaillissantes.

— C'est ici, disait une vieille dame du palais, que Marie-Thérèse venait promener ses rêveries et se consoler de son abandon.

— C'est là, disait un colonel des gardes-françaises, que le comte de Guiche soupirait aux genoux

de la ravissante Henriette d'Angleterre en l'absence du duc d'Orléans.

— C'est là-bas, le bosquet du miroir qu'affectionnait particulièrement mademoiselle de La Vallière. parce qu'elle avait remarqué que les petits oiseaux y venaient de préférence.

— C'est plus loin le quinconce du Nord où la brise traduisit le premier mot d'amour prononcé par Louis XIV à madame de Soubise.

— C'est ici que madame de Ludre tomba à ses pieds.

C'est là que mademoiselle de Fontanges sentit qu'elle était frappée à mort, le soir, où s'appuyant sur le bras de Sa Majesté : « Sire, dit-elle, dites-moi que vous m'avez assez aimée pour oublier queques jours madame de Montespan, et je mourrai heureuse. »

C'est qu'il n'y avait pas, dans ce grand Versailles, dans ce jardin splendide dont l'établissemsnt avait coûté de si grosses sommes, un bosquet, une allée, un coin de terre, un grain de sable qui n'eût été témoin de rires, de larmes, de propos d'amour, de scènes de galanterie, d'épisodes historiques.

Plusieurs gentilshommes se promenaient, devisant entre eux sur les amours du roi et sur l'élévation soudaine et constante de madame de Maintenon, que chacun haïssait et eût voulu voir à cent pieds sous terre.

— Pardieu ! messieurs, fit un gentilhomme qui s'approcha, je me charge de vous en débarrasser, moi.

— Vous ! exclama-t-on.

Et de jeter les yeux sur le nouveau personnage.

— Morbleu ! s'écria le marquis de Béthune, c'est Lauzun !

— Lauzun ! repéta-t-on ; et de contempler le petit homme blondin qui répondait à ce nom, lequel nom, il y avait vingt ans, était sur toutes les lèvres et avait fait fureur.

— Vous êtes bien jeunes, messieurs, pour me reconnaitre, dit Lauzun, puis onze années de Bastille et neuf d'exil changent un visage.

— Je vous croyais cependant plus vieux, dit le chevalier d'Aigrigny.

— C'est qu'il ne faut pas non plus trop vieillir, fit Lauzun. Et la légitimation de mon mariage avec la grande Mademoiselle... que deviendrait-elle?

— Vous y pensez toujours?

— Toujours, morbleu! La prison ne corrigera jamais Lauzun.

– Et vous nous promettez de nous débarrasser de madame de Maintenon? reprit le vicomte d'Entragues.

Un instant.... pour un jour.

— Un jour, soit ; et le roi l'oubliera?

— Et fera plus. Il ira jusqu'à la pensée d'une infidélité.

Pourquoi pas jusqu'au fait?

— Messieurs, la Bastille n'est qu'à cinq lieues d'ici ; et si j'ai quelque peine dans cette affaire, il est bien juste que j'en sois payé.

— Monsieur de Lauzun, je tiens le pari ! exclama le comte de La Vrillière.

— Deux mille pistoles.

— Deux mille pistoles, soit.

— A dépenser chez la Fillion.

— Oh ! M. de Lauzun, quand donc serez-vous sage ?

— Messieurs, au revoir, à notre prochaine rencontre et à la première occasion !

L'occasion ne se fit pas attendre, et Lauzun songea sérieusement à la mettre à profit. Il n'était question alors que du camp de Compiègne, composé de soixante mille hommes, et où Louis XIV assistait en personne, ainsi que madame de Maintenon, la duchesse de Bourgogne et une partie de la cour.

Lauzun, bien entendu, était au camp de Rambouillet et y faisait merveille, rivalisant de luxe et d'extravagance avec le maréchal de Boufflers. Mais à l'éclat et à la magnificence Lauzun ajoutait un entrain inimitable, et l'entente des plaisirs. A l'exemple de Nicolas Fouquet dans son château de Vaux, il ne se faisait pas faute de réunir sous sa tente société choisie et femmes galantes. Tout bas l'on trinquait à la chute de madame de Maintenon, et tout haut l'on rappelait les exploits du passé. On laissait le roi aller à confesse, et l'on courait au prêche... de Ninon de Lenclos. C'était l'avant-goût de la Régence qui se dessinait. Comme aux premiers jours de la minorité de Louis XIV, la noblesse se liguait contre la vieille. Anne d'Autriche était remplacée, cette fois, par le roi lui-même,

et la prude cour par le père de La Chaise, demain par le père Le Tellier, et par madame de Maintenon triomphante.

Un soir que Lauzun festoyait, on vint lui apprendre que mademoiselle de Villèle était engagée au service de la duchesse de Bourgogne. Tout ce qui arrivait de femmes nouvelles à la cour était du ressort de Lauzun.

— Est-elle jolie? demanda-t-il.

— Admirable, lui fut-il répondu.

Le lendemain, Lauzun se montrait empressé auprès de mademoiselle de Villèle, et la trouvait si charmante en effet, qu'il jugea l'occasion bonne pour gagner son pari. Il fit mander près de lui le comte de Tessé, colonel-général des dragons du roi. Cette charge avait été créée exprès pour Lauzun vers 1665, et Tessé se trouvait toujours en quelque sorte sous la dépendance de l'adroit courtisan.

— Tessé, lui dit Lauzun en l'abordant, le roi ne vous a-t-il pas donné l'ordre de l'attendre demain sur le coup de onze heures, et accompagné de trois officiers, à la tente du maréchal de Lorges?

— A onze heures précises, en effet.

— Il y avait beaucoup de monde, n'est-ce pas, quand le roi vous a parlé?

— Oui, beaucoup; mais où voulez-vous en venir, monsieur le duc?

— Attendez. La duchesse de Bourgogne était auprès du roi?

— Et madame de Maintenon aussi; mais je ne comprends pas.

— Vous dites madame de Maintenon ...

— Mais oui... je ne vois pas...

— Pauvre Tessé !

— Mais, monsieur de Lauzun...

— Madame de Maintenon... et vous ne devinez rien ?

— Rien.

— Homme primitif, cœur naïf, rare nature !

Et Lauzun de paraitre prendre de plus en plus le pauvre colonel en pitié, et celui-ci de tomber de surprise en surprise.

— Expliquez-moi, de grâce...

— Je le veux bien, Tessé, parce que je vous aime ; mais un autre, mordieu ! je le laisserais dans son ignorance.

— Le roi, reprit Lauzun, a l'intention de se rendre à la tente du maréchal de Lorges, lequel d'abord n'y sera pas, pour y nouer une légère intrigue qui ne doit rien moins que le conduire à faire une infidélité à madame de Maintenon.

— Juste ciel ! exclama le comte de Tessé; que m'apprenez-vous là ?

— La vérité.

— Mais comment se fait-il alors ?...

— Nous y voilà. Il fallait que le roi motivât son absence de demain. Vous vous êtes trouvé là, et il a pris l'avance.

— Et cet ordre ?...

— Ruse.

— Ces officiers?...

— Ruse, ruse... Il a pensé que vous comprendriez, et dans le cas contraire, il saura bien vous renvoyer.

— Mais si je n'y allais pas?

— Comptez-vous courir, par exemple! pour faire rire de vous, mon cher.

— Merci, monsieur de Lauzun; si le roi a besoin d'être seul, ce n'est pas moi qui le dérangerai.

— C'est ce qu'il me faut, pensa Lauzun; Tessé, mon bon ami Tessé, ou je ne suis pas un pêcheur maladroit ou tu es un poisson bien avide.

Le lendemain, en lieu et place du comte de Tessé, c'était mademoiselle de Villèle qui occupait la tente du maréchal de Lorges et attendait le roi. Qui parut étonné, ce fut Louis XIV, lequel, comptant rencontrer le comte de Tessé et ses officiers, n'aperçut que le radieux visage de mademoiselle de Villèle. Il s'approcha, et, tout à fait édifié sur la beauté de l'inconnue, lui fit mille questions, auxquelles celle-ci répondit avec grâce.

— Mais comment vous trouvez-vous ici? lui demanda le roi.

— Parce qu'on m'y a amenée.

— Et à qui dois-je cette agréable surprise?

— Mais votre Majesté n'avait-elle pas des instructions à me donner pour le service de Son Altesse la duchesse de Bourgogne?

— Aucune.

— Alors, sire, on m'a trompée; pardonnez-moi.

— Mais on a bien fait de vous tromper, mon enfant, dit Louis XIV, puisque cet innocent mensonge m'a donné le plaisir de vous voir.

— Sire, Votre Majesté...

Et la pauvre fille de perdre la tête. Et le roi d'oublier madame de Maintenon, le père de La Chaise et le cortége des révérends-pères de la Croix.

— Sire, c'est Lauzun...

— Cela ne m'étonne pas, dit le roi : ce n'est pas le premier tour de sa façon dont il daigne m'honorer, et ce n'est pas surtout celui dont la majesté royale aura le plus à se plaindre.

En un moment, le petit-fils de Henri IV oublia qu'il touchait à la cinquante-huitième année de son âge et se ressouvint qu'à vingt ans il aimait tour à tour Olympe Mancini et Marie Mancini, Henriette d'Angleterre et mademoiselle de la Mothe-d'Argencourt, et qu'il courait sur les toits pour tromper la vigilance de la duchesse de Navailles, dame d'honneur et gardienne du troupeau sacré.

S'il n'envoya point Madame de Maintenon en enfer, c'est qu'il la crut au diable, et il prit les mains de mademoiselle de Villèle, comme il les avait prises autrefois aux nièces du cardinal-ministre.

— Dieu! les beaux yeux! pensa le roi.

En ce moment, la draperie se souleva, et un page parut, prévenant Sa Majesté que l'heure du conseil était sonnée et que madame de Maintenon s'inquiétait de son absence.

— C'est juste, se dit le monarque, c'est tout de même quelquefois bien lourd d'être roi... Coquin de Lauzun, va!

Et Louis s'éloigna à grand regret, disant deux mots à l'oreille de mademoiselle de Villèle.

Dans la journée, Lauzun fit de nouveau appeler sous sa tente le complaisant colonel des dragons du roi.

— Tessé, lui dit le fin compère, j'ai vu Sa Majesté.

— Ah! et qu'a-t-elle dit?

— Elle est enchantée de vous, pardieu!... Mais ce n'est pas tout : le roi ce soir a besoin de vos services et vous fait dire de vous trouver seul, à neuf heures précises, dans la grande allée des Saules qui longe la tente royale.

— C'est bien, j'y serai.

— En grande tenue.

— Je ne l'oublierai pas.

— Ah! encore... Quel chapeau aurez-vous?

— Quel chapeau!... mais j'aurai un bonnet.

— Un bonnet! y pensez-vous?... Un colonel-général, allons donc!

— Mais que faut-il donc, monsieur de Lauzun?

— Vous le savez aussi bien que moi, et je ne suis pas votre dupe, Tessé.

— Je vous le jure, monsieur de Lauzun.

— Eh bien! c'est heureux que j'aie songé à ce détail de costume. Pensez donc, quelle affaire, si vous étiez paru devant le roi avec le bonnet de

tous les officiers, lui qui est si rigide sur les choses d'étiquette ! Malheureux Tessé, mais c'est un chapeau gris !

— Un chapeau gris ! exclama le comte de Tessé.

— Gris, très-gris ; c'est la principale distinction du colonel-général des dragons du roi. Je dois le savoir, moi.

— Sans doute. Oh ! monsieur de Lauzun, que je vous remercie ! Voyez, j'ignorais complètement ce détail. Quelle figure j'aurais faite devant le roi avec mon bonnet ! Je vous dois l'honneur, monsieur de Lauzun.

— Et le chapeau gris, si vous voulez.

— Vous avez le vôtre ?

— Ici même, et comme vous n'aurez point le temps avant ce soir d'envoyer à Paris en choisir un, je vous le confie, si vous le permettez.

— Mais c'est avec joie que je l'accepte... Vous êtes mon sauveur, monsieur de Lauzun.

Et le comte de Tessé, tout fier, prit congé de Lauzun riant sous cape, et partit avec le chapeau gris, dont la coupe originale eût dérouté tout autre que le confiant Tessé.

A la demie de huit heures, c'était Lauzun qui se promenait dans l'allée des Saules, et, avisant mademoiselle de Villèle, il courut à elle, et lui prenant le bras :

— Y pensez-vous, mademoiselle, lui dit-il ; mais deux secondes de plus ici et vous êtes perdue.

— Oh ! j'ai eu tort de tout vous dire, monsieur de de Lauzun, soupira mademoiselle de Villèle qui regrettait le rendez-vous royal.

— Grâce au ciel, vous avez parlé, et je puis vous être utile.

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Ce qui est arrivé !... Vous l'ignorez ? Eh bien ! apprenez que madame de Maintenon sait tout.

— Oh ! mon Dieu !

— Elle sait que le roi a conversé avec une femme ce matin, et que cette femme doit se rencontrer avec Sa Majesté ce soir, à neuf heures, dans l'allée des Saules.

— Sauvons-nous, monsieur de Lauzun, sauvons-nous !

— Rusée comme elle l'est, elle n'a fait paraître aucun soupçon, et ce soir le roi doit être suivi.

— Vous m'effrayez !

— Le signalement de la jeune femme doit être pris et remis à madame de Maintenon.

— Elle ignore alors le nom de cette femme ?

— Complètement.

— Sauvons-nous, monsieur de Lauzun, sauvons-nous vite alors. Puisqu'il n'y a pas de mal encore, nous en serons quitte pour courir.

— Je le veux bien, car, franchement, je vous vois en péril.

Et mademoiselle de Villèle d'entrainer elle-même Lauzun loin du rendez-vous du roi, tant le nom de madame de Maintenon la faisait trembler.

— Voyez-vous, lui disait Lauzun tout en courant. il n'y a encore tel qu'un brave garçon, libre de sa personne et de ses actions, pour bien aimer une femme et la rendre heureuse.

— Je suis de votre avis, monsieur de Lauzun, répondait mademoiselle de Villèle revenue des grandeurs royales.

Quelques minutes après, c'était le comte de Tessé qui, en grande tenue, l'épée au côté et le chapeau gris sur la tête, se promenait majestueusement dans l'allée des Saules. En ce moment, le roi arrivait. Il regarda d'abord, ne vit rien et parut contrarié. Il se retourna et aperçut Tessé, qui vint droit à lui. le salua de son chapeau gris, et lui dit :

— Sire, Votre Majesté m'a fait dire de me trouver ici, à cette heure ; je suis à ses ordres.

— Je suis joué, pensa le roi qui pâlit de colère.

Mais soudain, remarquant l'étrange chapeau que Tessé avait à la main, il ne put s'empêcher de rire.

— Monsieur de Tessé, mettez votre chapeau.

— Sire, je n'oserai jamais, répondit Tessé ivre de joie.

— Mettez, je vous prie.

— Puisque Votre Majesté l'exige...

Et le comte de Tessé de se coiffer hardiment et glorieusement du bienheureux chapeau gris.

Le roi partit alors d'un éclat de rire si bruyant que le pauvre gentilhomme en fut tout étourdi.

— Qui vous a coiffé de ce chapeau, monsieur ? demanda le roi, ne pouvant contenir son hilarité.

— Sire, n'est-ce pas le privilége du colonel-général des dragons de porter ce chapeau ?

— Qui vous a conté cela, monsieur ?

— Mais, sire, c'est M. de Lauzun.

— Lauzun s'est moqué de vous, monsieur, et de moi, pensa le roi; mais le drôle me le paiera.

Le lendemain, il n'était question que d'une brouille terrible qui avait eu lieu dans la journée entre le roi et madame de Maintenon. Les fables les plus absurdes se débitaient, les propos les plus contradictoires circulaient ; on ne parlait rien moins que de la disgrâce de la favorite, de son prompt départ de Rambouillet et de la retraite qu'elle se préparait à Saint-Cyr.

Le comte de La Vrillière, sur ces entrefaites, rencontra le duc de Lauzun.

— Vous nous avez tous comblé de joie, lui dit-il, et je tiens deux mille pistoles à votre disposition.

— Au prochain soir, chez la Fililon.

— Soit ! et c'est nous qui vous sommes redevables, car, d'après l'écho, si le caprice n'a duré qu'une heure, la chute de madame de Maintenon pourra durer plus d'un jour.

— N'en croyez rien, cher ami, dit Lauzun ; c'est moi qui vous assure le contraire. Notre roi continuera à se damner pour faire son salut.

Et le lendemain, en effet, soit que Louis XIV eût voulu démentir les bruits qui s'étaient répandus dans le camp et jusque parmi les simples soldats, soit en vertu du proverbe qu'il n'est point de plus beau

ciel qu'après un temps d'orage, il donna à madame de Maintenon des preuves publiques d'amitié et de considération, comme il n'avait jamais osé en manifester.

Le comte de Tessé, qui n'avait plus son chapeau gris, se rapprocha de Lauzun.

Monsieur de Lauzun, lui dit-il à voix basse, vous vous êtes moqué de moi.

— Allons-donc ! fit Lauzun ; vous ne voyez pas que c'est le roi qui se moque de nous !

Le comte de La Vrillière tendit la main à Lauzun. Il paraissait outré.

— Vous avez eu tort, lui dit-il, de souffler au roi mademoiselle de Villèle ; le moyen aurait peut-être réussi.

— Un quart d'heure.

— Pas plus ?

— Non, croyez-moi, il est plus facile d'ébranler le pouvoir de dix ministres que l'empire d'une vieille dévote. Et celle-là enterrera et le confesseur, et le roi, et les princes du sang, et qui sait ? la monarchie. Venez-vous souper, monsieur de La Vaillière ?

XIX

Où l'on retrouve madame de Montespan qui, demandant pardon aux hommes, ne se retrouvera plus qu'avec Dieu. — Les exigences du vieux roi. — Le monarque se fait ermite. — La révolution des robes. — Les Montaubert reviennent sur l'eau. — Un massacre général. — Où la torture ne peut rien. — La mort de Henri de Montaubert.

On se souvient de Maurice de Montaubert, que nous avons abandonné au moment où il suivait le geôlier qui avait verrouillé la porte derrière lui, et où Gaston retrouvait son autre frère, dont le corps, disions-nous, n'offrait plus qu'une horrible plaie.

Accompagné d'un seul gardien, Maurice de Montaubert traversa une foule de corridors, plusieurs cours, franchit cinq à six poternes, passa fièrement devant une douzaine de sentinelles qui ne firent pas même attention à lui, et se trouva bientôt au dehors de la Bastille.

— Diable! pensa-t-il, que veut dire cela? Supprimerait-on pour moi toutes les petites tortures en usage et me conduirait-on immédiatement au bûcher? Si la chose est ainsi, j'avoue que je n'au-

rai point le courage de m'en plaindre, et que je prise fort cette manière d'expédier les gens.

Mais Maurice se souvint de son pauvre frère, et le huguenot eut des larmes aux yeux. Il se tourna vers son gardien.

— Où me menez-vous? lui demanda-t-il.

— Vous le saurez bientôt.

— A la grâce de Dieu, alors.

A quelques pas un carrosse stationnait, tendu de noir et les portières fermées ; on eût dit une voiture de deuil. A la vue de Maurice, le valet qui se tenait sur le marchepied de derrière descendit et se tint droit, respectueusement, comme s'il attendait.

— L'étrange histoire! se dit Maurice qui aperçut le valet, lequel, s'inclinant devant lui, ouvrit une des portières et lui fit signe de monter.

— A quel cimetière me conduisez-vous? demanda-t-il en riant.

— Au cimetière des vivants.

— Tant mieux, mordieu! il fait bon vivre encore.

Et Maurice se jetant sur les banquettes du carrosse, sentit aussitôt qu'il était emporté par deux vigoureux chevaux à qui le fouet déchirait le poitrail.

— Où suis-je ? se disait Maurice, où suis-je? Dans quel but m'a-t-on arraché de ma prison? Suis-je destiné au billot, au bûcher ou à la liberté ?

De toute la nuit le carrosse ne s'arrêta pas d'une seconde. A cinq heures du matin, Maurice fut prié

de descendre. Une auberge ouvrait devant lui sa porte à deux battants. Il entra, et le maître du lieu, flanqué de deux aides de cuisine, lui désigna une table, et se mit à sa disposition pour un excellent déjeuner.

— La chose devient tout à fait fantastique, murmurait à part lui, le huguenot, faisant, ma foi ! honneur aux mets appétissants de maitre Lusikell, cabaretier à l'enseigne du *Cheval poussif* ; si l'on a toujours l'intention de me tenailler les jambes avec un fer rouge, voilà qui sûrement me donnera des forces pour sourire à messieurs du Parlement.

Remonté dans l'intérieur du carrosse, et seul avec lui-même, Maurice redevint triste et songea à son frère Henri.

Il était six heures de l'après-midi que le carrosse roulait toujours. A deux heures, on avait offert à Maurice de prendre de nouveau quelque nourriture, et cette fois, il avait refusé. Seulement, il commençait à trouver un peu long le voyage qu'on lui faisait subir.

— Nous sommes à Bourbon-l'Archambault, lui dit le valet qui vint lui ouvrir la portière.

— Bourbon-l'Archambault ! s'écria Maurice sur qui le nom de ce petit village produisit une étrange sensation.

— Oui, monsieur le comte ; on vous attend.

— Vous dites que l'on m'attend, moi !

— Ignorez-vous que madame de Montespan se meurt ?

— Et c'est elle qui m'a fait appeler?

— Elle-même.

Il était alors près de onze heures. Les rues étaient solitaires. Tout paraissait endormi dans les habitations. On ne distinguait qu'une vague lumière au deuxième étage d'un petit pavillon dépendant d'un magnifique château, situé au milieu d'un immense parc et qu'on entrevoyait au fond d'une longue avenue.

— Qui me conduira près de madame de Montespan? demanda Maurice qui osait à peine articuler.

— Vous n'avez qu'à suivre droit devant vous. Vous ne serez pas plutôt dans l'avenue que vous trouverez les gens du château qui vous introduiront.

Maurice, tout tremblant, suivit l'indication et s'engagea dans l'avenue.

Disons, avant de la rejoindre, quelques mots de l'ancienne favorite.

Retirée aux Filles-de-Saint-Joseph, couvent qui lui devait d'exister, elle avait voulu, par une vie de pénitence, racheter un passé de luxe et de plaisirs. Ne pouvant se résigner à l'obscurité, malgré les prières du père de La Tour, son confesseur, elle avait continué à recevoir le monde et s'était montrée reine jusqu'au dernier jour.

Mais, reine déchue, elle s'humiliait toutes les heures devant la majesté divine qu'elle avait offensée. Elle qui n'avait jamais travaillé s'occupait du matin au soir à des travaux d'aiguille.

C'était elle qui de sa main préparait les vête-

ments des enfants pauvres. Elle présidait un atelier complet, et la plus humble des ouvrières ne finissait pas sa journée plus tard que l'orgueilleuse fille des Mortemart.

Sa table, qu'elle avait toujours aimée somptueusement et abondamment servie dans les jours ordinaires, était devenue d'une frugalité excessive.

Les jeûnes remplaçaient souvent les modestes repas; et à mesure qu'elle avançait en âge, elle redoublait les privations et les mortifications.

Couchant dans des draps de toile grossière, elle portait, sous une chemise assez fine, une autre chemise de toile jaune qui lui déchirait la peau, qu'elle avait toujours d'une sensibilité extrême.

Ne trouvant pas bientôt la pénitence assez dure, elle joignit à la chemise des bracelets, des jarretières et une ceinture de métal garnis de pointes de fer qui lui entraient dans les chairs et qu'elle gardait nuit et jour. Son corps n'était qu'une plaie, et se déformait sous ses macérations de tous les instants.

La seule faiblesse qu'avait conservée madame de Montespan dans son exil était la crainte de la mort. Pleine de santé, elle se voyait mourir.

Dévote comme madame de Maintenon, elle l'était avec sincérité.

Elle ne s'endormait la nuit qu'après s'être bien convaincue que ses femmes veillaient à son chevet, et que toutes les bougies brillaient d'un vif éclat.

Au milieu de la nuit, elle se réveillait en sur

saut; une sueur froide inondait son corps: elle s'assurait alors qu'aucune de ses femmes ne s'était endormie, et exigeait que l'une d'elles prît un livre et lui lût jusqu'au point du jour.

Elle avait essayé de se réconcilier avec le marquis de Montespan, son mari. Dans ses jours de tristesse et d'affliction, elle avait aussi songé à l'homme pour lequel elle avait eu peut-être un attachement sérieux.

Elle avait versé des larmes de regret sur cet amour qui lui avait été fidèle dans la grandeur et dans l'exil.

C'est alors qu'elle fit chercher Maurice arraché à la Bastille par des amis puissants, et celui-ci, la revoyant au moment où elle touchait à l'heure dernière, la retrouvait aussi belle qu'au temps de sa splendeur.

L'heure à laquelle le huguenot parut devant la seule femme qu'il eût jamais aimée était la dernière pour elle. Elle entr'ouvit les yeux et le reconnut. Elle eut des larmes, des soupirs et des sanglots.

— M'avez-vous pardonné?... lui demanda-t-elle.

— Oui, répondit Maurice ému.

— Maurice, murmura l'altière marquise de Montespan devenue la plus humble et la plus douce des femmes, je me meurs; grâce et bonheur pour vous sur la terre!...

« Que c'est peu de chose, la vie, allez, mon ami! Que c'est court, que c'est vide! Que les biens de ce monde sont fragiles! »

Sa tête, qui s'était soulevée, retomba froide sur l'oreiller ; la marquise de Montespan avait vécu.

Rien ne peut être comparé à l'indifférence avec laquelle Paris et Versailles apprirent la mort de madame de Montespan, si ce n'est l'odieuse froideur que tous ses enfants montrèrent dans cette circonstance. D'Antin fut le seul qui écouta les bienséances; il porta le deuil : ni le duc du Maine, ni le comte de Toulouse, ni *madame la duchesse,* ni madame d'Orléans ne l'imitèrent. Tous ces fruits de l'adultère eurent cependant, aux derniers bienfaits de la mourante, une part que d'Antin n'avait point obtenue, mais qu'il s'était faite pour lui-même. Quant à Louis XIV, lorsqu'au moment de partir pour la chasse on lui annonça qu'Athénaïs n'était plus, il dit en faisant jouer négligemment les ressorts de son fusil: « Oh ! oh ! la marquise est morte! je l'aurais crue plus robuste. Êtes-vous prêt, monsieur de La Rochefoucauld? Je crois qu'après cette petite pluie mes chiens rencontreront bien... Partons. » Voilà quels sont à la cour les regrets et les souvenirs de tendresse.

Qui le croirait? ce ne fut pas le roi, ce fut madame de Maintenon qui pleura en apprenant la mort de madame de Montespan. « Les remords de tout ce qu'elle lui avait dû et de la façon dont elle l'en avait payée l'accablèrent tout à coup à cette nouvelle. Le larmes la gagnèrent, que, faute de meilleur asile, elle fut se cacher à sa chaise percée ; madame la duchesse de Bourgogne, qui l'y poursuivit, en

meura sans parole d'étonnement. » C'est Saint-Simon qui peint à vif ce petit tableau de cour.

La dernière maîtresse de Louis XIV fut plus funeste à la France qu'on ne saurait le dire. — Ce fut elle qui amena le faible et superstitieux monarque à signer la révocation de l'édit de Nantes ; ce P. Le Tellier et madame de Maintenon surent lui faire croire que l'intérêt de l'Eglise et le salut de son âme exigeaient la réalisation de cette infâme mesure. Au nom de la religion, le pays fut sacrifié. L'Eglise, triomphante, s'étala dans sa pompe et dans sa gloire, et laissant de côté le sang versé, les horreurs que nous avons décrites, on vit le génie français, incontestable encore, mais d'une supériorité inouïe alors sur celui des autres nations, sortir de la patrie, et s'étendre dans les pays rivaux.

Aujourd'hui, l'Allemagne n'est quelque chose qu'en raison du noyau de protestants français qui s'est réfugié sur son sol ingrat, et a apporté son or, ce qui est peu de chose, mais surtout ses connaissances, et l'éclair unique de notre génie.

Quand les Allemands sont venus récemment en France tuer nos enfants et brûler nos maisons, il y avait à la tête des ces hordes barbares, Teutons féroces qui nous paraissaient d'un autre âge, des généraux portant des noms français, et dont les grands-pères avaient acclamé Henri IV.

C'étaient des Français devenus Allemands par le fait de la révocation de l'édit de Nantes, et qui, grâce à l'activité et au génie du sang qui coulait

dans leurs veines, étaient parvenus aux plus hauts grades chez la nation rivale.

Avouons-le, ils ne furent pas les moins durs et les plus humains pour leurs anciens compatriotes. Ils se souvenaient peut-être des dragonnades, des brodequins et de la chemise de soufre de l'abbé Chayla ; la République de 1870 a payé pour la monarchie du grand roi ; la France aura éternellement à payer la dette de ce roi orgueilleux et sot, que la combinaison des jésuites avait jeté dans les bras d'une épouvantable dévote.

Mais avant de terminer avec Louis XIV, finissons-en avec le héros de cette histoire. Après le départ de Maurice de Montaubert qui allait assister aux derniers moments de madame de Montespan. Gaston, son frère, s'était presque évanoui de douleur. Un soupir étouffé d'Henri le ramena à la réalité de sa situation. Le malheureux souffrait par tout le corps. Gaston, couché sur le même matelas, réchauffait les mains de son frère dans les siennes, et versait des larmes de rage et de désespoir sur son front.

En ce moment la porte s'ouvrit de nouveau.

— Le vicomte Henri de Montaubert ! fit entendre la voix du geôlier.

— Lui ! mais c'est impossible, vous vous trompez, messieurs, c'est du chevalier Gaston qu'il s'agit.

— Le vicomte Henri de Montaubert ! répéta la voix du geôlier.

— Mais il a déjà par deux fois passé à la Chambre rouge.

— C'est lui qu'il nous faut.

— C'est donc pour le conduire au dernier supplice que vous venez chercher mon frère? s'écria Gaston.

Le geôlier, pour réponse, fit signe aux porteurs de se saisir du condamné dont ils avaient ordre de s'emparer.

Gaston était comme un fou.

— Je n'ai point d'armes, fit-il; mais je jure Dieu que pas un de vous n'approchera !

— Ignorez-vous que nous avons le droit de tuer comme un chien tout prisonnier qui se revolte?

— Tuez-moi si vous en avez la force, mais mon frère Henri n'ira pas à la mort avant moi.

— Ohé! l'ami, fit le geôlier qui s'avança, pas de rébellion ou nous tapons! Vous autres, enlevez-moi le condamné; je me charge, pour mon compte, de monseigneur le chevalier.

Les quatre aides se disposaient à obéir, quand Gaston, les devançant, prit l'un d'eux à bras-le-corps, le terrassa, et culbutant le deuxième, les poings en avant, se présenta de front aux trois autres.

M'est avis qu'il serait bon de requérir la force armée, dit celui qui avait déjà proposé l'inspecteur général, et qui, se tenant à l'abri, était vierge encore de toute écorchure.

— Mille tonnerres! point n'est besoin de force armée contre un homme; et celui qui parlait se rua sur Gaston qu'il culbuta. Mais à peine tombé, celui-ci

fut sur pied, et envoya son vainqueur rouler contre la muraille.

— Je suis ma première idée, dit le dernier des quatre aides, qui profita de la circonstance pour s'esquiver.

— Va, poltron, dit le geôlier; mais quand tu reviendras avec tes hommes de garde, l'affaire depuis longtemps sera finie.

Et, se retirant à l'écart, le geôlier tira de sa gaîne de fer un couteau à lame tranchante affilée.

— A nous deux, maintenant!

Gaston un instant se crut perdu.

Mais une idée lui jaillit aussi dans le cerveau: et, courant à la table boiteuse, l'unique meuble de la prison, il la prit par un pied, la brandit au-dessus de sa tête, et, n'attendant pas l'attaque, la laissa retomber de tout son poids sur un des aides qui s'était relevé.

Le geôlier, le voyant encore une fois les mains vides, le poursuivit le couteau en arrêt. Gaston s'échappa, lassant son adversaire, moins léger et moins souple que lui. Ce fut, durant trois à quatre minutes, une poursuite étrange. Chaque fois que le geôlier approchait, il levait son long couteau; Gaston, passant près d'un des aides renversés, se jeta sur lui, lui paralysa le bras par un mouvement nerveux, et lui arracha son couteau de la ceinture.

Celui-ci se débattit et voulut ressaisir son arme. La pointe lui entra de deux pouces dans la poitrine,

et il roula poussant un cri. Le geôlier se jeta alors sur Gaston.

Les deux hommes en se culbutant, renversèrent la lanterne sourde qui éclairait la scène, et la plus grande obscurité soudain envahit la prison.

Le geôlier eut peur et recula.

Mais Gaston ne se connaissait plus. Il le poursuivit à son tour aux quatre coins de la pièce souterraine. On eût dit un lion déchainé secouant sa crinière hérissée. Il se savait condamné, et il voulait vendre chèrement sa vie.

Tout à coup, il sentit un corps qui rampait à ses pieds et le soulevait de dessus terre. Gaston leva son couteau, le laissa retomber, et, perdant l'équilibre, roula sur les dalles. Il se remit avec quelque peine sur ses jambes, le front contusionné et l'épaule meurtrie. Il avait toujours son couteau, mais la lame suintait de sang ; et, se hasardant à avancer, Gaston se heurta contre un corps inerte.

— Je l'ai tué ! se dit-il triomphant.

Mais il n'avait pas fait un autre pas que les deux yeux noirs de son ennemi étincelaient devant les siens, et que celui-ci l'attaquait à l'improviste.

— Tu as achevé un pauvre diable à demi-mort, dit la voix du geôlier; la belle affaire ! A toi, mon petit; tu payeras pour tous. Attends, attends ! voilà monsieur le bourreau qui vient te chercher pour te pendre.

Les deux hommes luttaient de nouveau avec une énergie sans égale.

Dans le corridor, on entendait des pas multipliés qui se rapprochaient et le bruit de plusieurs armes qui s'entrechoquaient.

La lourde porte se rouvrit avec fracas; une escouade armée remplit la prison. L'écho répondit dans l'intérieur par un gémissement. La lumière de plusieurs torches frappa de ses lueurs rougeâtres le théâtre de la révolte. Trois hommes étaient étendus à terre : l'un. étourdi encore de sa chute ; le deuxième, à demi assommé; le troisième, ne donnant plus aucun signe de vie. Dans la pénombre, un autre malheureux se traînait sur un matelas hideux : c'était Henri, sorti de son assoupissement et cherchant à comprendre ce qui s'était passé autour de lui. Droit, au milieu de la prison, les bras croisés sur sa poitrine, deux couteaux à la ceinture, était Gaston, tenant sous son pied le geôlier. Le chef de l'escouade s'avança entre deux haies d'hommes armés.

— Êtes-vous encore, monsieur, décidé à vous défendre? demanda-t-il d'une voix beaucoup plus tremblante qu'impérieuse.

Pour toute réponse, Gaston tira ses deux couteaux et les jeta avec dédain à ses pieds.

— C'est bien, fit celui-ci plus rassuré. Soldats, gardez les issues. et que deux de vous se détachent pour lier les mains du rebelle.

Deux hommes munis de fortes cordes s'approchèrent avec d'immenses précautions.

— S'il bouge, tuez-le sans merci ! cria le chef.

— Maintenant, enlevez l'autre ; son affaire ne sera pas longue, à celui-là : une heure pour la Chambre du conseil, une autre pour sa réconciliation avec le vrai Dieu, et la troisième appartiendra à l'éternité.

— J'aurais pu tous vous tuer; pour un huguenot, je suis bon diable, dit Gaston qui, voyant qu'on se disposait à emmener son frère, sentait de nouveau la rage lui monter au cœur.

— Tous, c'eût été curieux... mais, dans tous les cas, il est trop tard, mon vieux. Bonne nuit, monseigneur ; nous nous reverrons au petit jour.

Un geôlier arrivait tout effaré.

— Un prisonnier s'est évadé ! s'écria-t-il.

— Pas possible ! fit-on; ce n'est pas ici, toujours?

— Ici même ; l'affaire vient de se découvrir.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! je suis perdu !...

— Ne vous désolez pas ainsi.

— Mais on va m'accuser, moi, le plus innocent des hommes !

Gaston, qui écoutait et dont le cœur tressaillait, regarda avec une compassion ironique le pauvre geôlier qui se lamentait, et fut fort étonné de reconnaître celui qui était, il y avait deux heures, effectivement entré dans la prison et avait donné l'ordre à l'aîné de ses frères de le suivre.

— Qui trompe-t-on ici? se demanda-t-il.

En ce moment une grande rumeur se fit entendre dans les corridors.

— La marquise de Maintenon ! cria-t-on de tous côtés.

Un homme vêtu d'un pourpoint noir, la poitrine chamarrée de cordons et dans le plus grand costume de l'étiquette, parut au seuil de la prison.

— Que veut dire tout ce tapage? fit-il; l'affaire de monsieur est belle, et nous règlerons cela demain. Pour le moment, faites disparaître toute trace de révolte que rien ne transpire de ce qui s'est passé.

En un instant le nouveau venu fut obéi, et la porte se refermant, Gaston se trouva de nouveau seul avec son frère, qu'il se félicita d'avoir au moins pour quelques heures arraché au bourreau. Henri alors commençait à balbutier, et cherchait à comprendre ce que lui disait Gaston.

Bientôt un sourire de joie éclaira son front.

— Maurice est sauvé! exclama-t-il d'une voix faible; oh! merci de la bonne nouvelle!

— Oui, dit Gaston, et maintenant, j'ai grand espoir pour nous.

Henri hocha la tête.

— Je l'espère aussi pour toi, fit-il, et ne repousse pas surtout la liberté si elle se présente; moi, je suis comdamné.

Gaston, à deux genoux, couvrit son malheureux frère de caresses. Dans l'impuissance de se servir de ses mains, il appuya son visage brûlant contre celui tout pâle d'Henri.

Cependant, des bruits étranges se faisaient entendre.

C'étaient de lourdes portes qui grinçaient, des chaînes qui se heurtaient, et au milieu de plusieurs

voix que l'écho répétait sous les voûtes, une voix de femme qui dominait.

— Oh ! oui, je sais ce que c'est, dit Gaston ; elle se souvient d'Agnès de Hongrie, fille de l'empereur Albert, qui, vengeant la mort de son père comme on se venge d'un homme sur toute une génération, se baigna les pieds dans le sang de soixante-trois chevaliers innocents qu'elle faisait décapiter sous ses yeux.

— Que veux-tu dire ?

— Qu'elle aussi veut assister aux supplices, nous voir mourir et compter les secondes que le bourreau mesure à notre agonie.

— Elle ! elle!... Mais de quelle femme est-il donc question ?

— Ne te souviens-tu plus de la marquise de Maintenon?

— Elle ici ?... jamais!... jamais! répéta-t-il tremblant de tous ses membres et dans une agitation convulsive.

La porte s'ouvrait lentement, et madame de Maintenon, vêtue de noir, la tête encapuchonnée, le visage rude, sévère et à demi couvert d'un voile de dentelle, apparut sur le seuil.

— Vous dites, monsieur le gouverneur, interrogeait Madame de Maintenon, que nous avons là les plus mauvaises têtes de l'hérésie?

— Oui, Altesse. La torture n'y peut rien.

Et quels sont les noms de ces méchants huguenots ? fit-elle d'une voix ironique, distinguant un

spectre drapé dans un linceul ensanglanté qui se dressait dans l'ombre. — Henri de Montaubert! cria-t-elle tout à coup, se sentant défaillir.

— Moi-même.

— Partons, sortons d'ici ! balbutia-t-elle.

Puis elle se jeta dans sa voiture et commanda : A Saint-Cyr !

— Que les hommes sont ingrats, se dit-elle, ils ne savent pas comme le poids d'une couronne est lourd sur le front d'une femme.

Et le carrosse roula avec fracas sur la route de Versailles.

Mais au moment où elle s'élançait de la prison, le geôlier qui restait s'était approché de Gaston, affaissé dans un coin près du cadavre de son frère.

Celui-ci sentit que les liens qui lui attachaient les mains se desserraient ; il leva la tête.

— Que me voulez-vous ?

— N'êtes-vous donc pas, monseigneur, de la suite de la marquise de Maintenon.

Et il reconnut l'adroit geôlier qui avait sauvé Maurice, et qui s'en était ensuite si habilement défendu.

— Merci, ami, fit-il ; vous voyez bien que mon frère Henri ne peut m'accompagner.

— Il est mort, dit l'homme, et vous ne pouvez rien pour lui.

— Mon devoir n'est-il pas de le suivre dans la tombe ?

— Votre devoir est de répondre à l'appel de votre frère vivant.

Gaston se pencha sur le corps d'Henri et colla ses lèvres sur son front décoloré.

— Venez, monseigneur, mais venez vite ; il en est temps encore.

Gaston hésitait.

— Si j'emportais le cadavre de mon frère sur mes épaules ? fit-il.

— Les forces vous trahiraient et vous me perdriez sans vous sauver. Venez, fit le geôlier : il y a à vingt pas d'ici une femme qui se meurt et que votre vue ressuscitera.

Quelques minutes après, le geôlier, dont toutes les dispositions étaient prises, se disposait à mettre entre la Bastille et lui le plus de terrain possible, et Gaston de Montaubert, fou et brisé, tombait dans les bras de Louise de Lansac.

XX

Un dernier portrait de Louise de Lavallière. — Comment le roi prend la nouvelle de sa mort, comment il s'en console. — Trente-six ans aux Carmélites. — Pas même une goutte d'eau. — Le dernier soupir de Louise de Lavallière. — Où l'heure sonne pour le demi-dieu. — La gangrène se déclare. — Les drogues d'un empirique. — Le dernier rendez-vous de Louis XIV. — Où les louanges du roi vivant se changent en insultes pour le roi mort. — La légende de Louise de Lavallière. — L'oiseau sinistre et le génie fait homme. — VIVE LA RÉGENCE !...

Le château de Versailles détachait sa masse colossale sur l'immense hauteur qui domine la ville. Les appartements grandioses, divisés avec art, ouvraient à deux battants leurs portes sculptées à la plus riche noblesse du monde. Les eaux jouaient et faisaient l'admiration de l'Europe entière. Le parc, à la grandeur duquel avaient concouru les premiers artistes du temps, depuis Coysevox jusqu'aux Keller, depuis Girardon jusqu'aux deux Coustou, étendait ses ramifications jusqu'à la ménagerie, à mi-chemin de Saint-Cyr. C'était la plus magnifique résidence royale que monarque français eût jamais possédée.

Colbert était mort... Le grand ministre, abandonné par son roi, par l'homme qu'il avait sauvé de la ruine et de désastres sans nombre, mourut dépopularisé et haï de tous les partis.

Puis Louvois était mort comme Colbert... C'est-à-dire que, pas plus regretté que lui, il était de toute probabilité qu'il avait été empoisonné par les ordres de la Maintenon qu'il gênait dans ses calculs, et qui lui en voulait pour s'être opposé à son mariage.

Que d'autres encore étaient partis !...

La Grande Mademoiselle elle-même n'était plus ; et le beau Lauzun, vieilli et dépossédé, voyageait par le monde en quête de nouvelles aventures.

Marie-Thérèse, Henriette d'Angleterre, mademoiselle de La Vallière, la marquise de Montespan, la duchesse de Fontanges, toutes les têtes folles étaient tombées au vent des hivers. La famille royale, décimée par la mort, ne s'était multipliée que pour se voir chaque jour amoindrir. Bientôt Louis XIV allait rester seul sur son vieux trône. transformé en confessionnal.

Le père de La Chaise était mort à l'âge de quatre-vingts ans ; le père Le Tellier l'avait remplacé près du roi. Madame de Maintenon régnait.

C'était une belle ville que Versailles, un beau monument que son château, un admirable site que son parc ; mais la ville, le château et le parc ne se peuplaient que des fantômes d'une autre époque. Aux heures nocturnes, le passé s'y donnait

rendez-vous. Ce n'étaient que de vastes solitudes, où la brise seule faisait tapage. Au lieu de femmes jeunes et belles, c'étaient des moines qu'on y rencontrait.

Un soir des dernières années du règne, un vieillard se promenait solitaire et pensif, foulant le sol fécond en souvenirs et attristé par le présent en deuil. Ce vieillard, c'était le comte Maurice de Montaubert. Tous les jours, à l'heure où le soleil déclinant dans sa course s'enveloppait majestueusement dans les plis nuageux de son linceul de pourpre, il traversait, rêveur, les jardins de Versailles, se perdait vers Saint-Cyr, et, pénétrant sous les massifs épais d'une double rangée de chênes et d'ormes centenaires, tombait à genoux sur la pierre froide d'une tombe.

Là, reposait depuis bien des années déjà Henri de Montaubert, et, depuis trois ou quatre ans à peine, Gaston, son frère, et Louise de Lansac, mariés en l'église Notre-Dame à Versailles ; ils s'étaient aimés de cet amour immense et puissant que l'âge ne peut éteindre. Ils s'étaient endormis tous deux dans les bras l'un de l'autre.

Quant à Mme de Maintenon, elle voyait la mort faire de grands vides autour d'elle ; mais elle résistait aux infirmités de l'âge ; elle avait vu Ninon de Lenclos, son amie, témoin de ses premières faiblesses, quitter la vie, les hôtels d'Albret et de Richelieu se dépeupler, et elle n'avait plus qu'une pensée, celle de dominer Louis XIV d'une façon absolue. Le

pauvre roi ! Tout continuait à mourir autour de lui. Le dauphin et la dauphine, Monsieur, frère du roi, le duc et la duchesse de Bourgogne achevaient cette danse macabre, secouant un linceul funèbre sur la vie de Louis XIV, en expiation des gracieux ballets dansés à Saint-Germain et à Versailles.

Mais souvenons-nous du nom qui a porté bonheur à ce livre, et revenons à mademoiselle de La Vallière, dont nous avons décrit la vie luxueuse, que nous avons enterrée vivante, mais que nous n'avons point encore vue mourir.

Mademoiselle de La Vallière s'était jetée cœur et âme dans la pénitence, avec une vocation à nulle autre pareille, raconte un de ses historiens. Sœur Louise de la Miséricorde suivait les règles austères de son ordre : les macérations, les jeûnes, les veilles de nuit. Peu à peu elle s'était séparée du monde, des visites de la cour, de sa famille même, pour se consacrer entièrement à Dieu. Ses traits, fort beaux jusqu'à l'âge de cinquante ans, s'étaient altérés ; la maladie, les souffrances étaient venues défigurer la distinction de sa figure ; puis la mort à soixante-huit ans.

La vie de sœur Louise de la Miséricorde, au couvent des Carmélites, avait été exemplaire. Il semblait même que cette vie seule lui convenait, que seule elle était adaptée à son cœur, à son esprit : « Si, disait-elle, dès mes premières années, je m'étais consacrée au service de Dieu, j'aurais acquis la douce habitude de glorifier son saint nom,

sans qu'aucun objet eût pu me distraire de mon Seigneur et de mon Dieu ; mais loin d'écouter sa voix qui se faisait entendre à mon cœur, j'ai mis ma confiance en moi-même et les richesses de sa grâce ont fondu dans mes mains. »

Mademoiselle de La Vallière était là tout entière dans ses souvenirs. La mère Agnès, supérieure des Carmélites, dit en parlant d'elle : « Je l'ai vue dans les dernières années de sa vie et je l'ai entendue, avec un son de voix qui allait jusqu'au cœur, dire des choses admirables de son état. »

Voltaire n'a pu échapper au charme de cette sainte et gracieuse physionomie. Sa conversion fut aussi célèbre que sa tendresse ; elle se fit carmélite à Paris et y persévéra. Se couvrir d'un cilice, marcher pieds nus, jeûner rigoureusement, chanter la nuit au chœur dans une langue inconnue, tout cela ne rebute pas la délicatesse d'une femme accoutumée à tant de jours de mollesse et de plaisirs ; elle vécut dans ces austérités depuis 1674 jusqu'en 1710, sous le seul nom de sœur Louise de la Miséricorde. Un roi qui punirait ainsi une femme coupable serait un tyran ; et c'est ainsi que tant de femmes se sont punies d'avoir aimé. »

Un soir, madame de Maintenon dit au roi avec une grande apparence de tristesse :

— Sœur Louise de la Miséricorde est morte, sire ; elle reçoit maintenant au ciel la récompense des longues mortifications qu'elle s'était imposées...

Louis XIV ne répondit rien.

Mademoiselle de La Vallière avait vécu trente-six ans aux Carmélites. Comment s'était terminée cette longue existence? On raconte qu'un vendredi-saint, étant au réfectoire, elle se ressouvint que, dans le temps qu'elle était à la cour, elle se trouva, dans une partie de chasse, pressée par une soif ardente; elle s'était fait apporter et avait savouré avec un inexprimable plaisir des rafraichissements exquis et des liqueurs délicieuses. En expiation de cette sensualité, elle s'imposa la pénitence de ne plus boire une seule goutte d'eau, ce qu'elle fit pendant trois semaines. Au bout de ce temps, elle passa trois mois entiers, s'imposant de n'en boire que la valeur d'un demi-verre par jour. Cette affreuse pénitence ayant enfin été découverte, une des sœurs lui demanda si elle avait cru pouvoir la faire sans permission et de son propre mouvement :

— J'ai agi sans réflexion, répondit-elle ; je n'étais occupée que du désir de satisfaire à la justice de Dieu.

Dieu n'en exige pas tant, et qui sait si, sous l'humilité, mademoiselle de La Vallière ne donnait point les preuves d'un immense orgueil. Mais ne dépouillons point notre héroïne de sa couronne de martyre, et laissons chacun de nos lecteurs juge de son appréciation.

L'heure de la mort était venue.

Le 4 juin, elle était apparue si pâle, qu'on s'était demandé si son corps n'appartenait pas déjà à la

tombe. Le lendemain, elle ne changea rien à ses habitudes et se leva à trois heures du matin ; mais elle ne put arriver jusqu'au chœur de la chapelle et s'évanouit en route. On la transporta à l'infirmerie : elle y passa la journée et y rendit le dernier soupir, suivant des lèvres les prières que les Carmélites, agenouillées autour de son lit, avaient dites toute la nuit, et jetant un dernier regard à sa fille, la princesse de Conti, accourue à l'appel suprême. Le lendemain, son corps fut exposé à la grande grille du chœur, et tout Paris vint pour saluer les dépouilles de l'illustre pénitente.

Elle était morte, la légende commença.

Mais finissons-en avec l'histoire. Louis XIV, à son tour, allait payer son tribut à la mort. L'heure sonnait pour le demi-dieu. Le 12 août, Louis XIV sentit augmenter beaucoup la sciatique qu'il éprouvait à la jambe et à la cuisse, le roi ne sortit pas de son appartement.

Jusqu'au 15, l'indisposition n'offrit aucun caractère grave ; seulement, il était survenu une grande altération. Ce même jour, le roi dîna sur son lit à une heure : il mangea d'assez bon appétit. Du 16 au 24, le monarque eut des alternatives de mieux et de pire qui laissèrent apercevoir peu d'accroissement dans sa maladie.

Cependant, les médecins commençaient à s'inquiéter ; la douleur devenait très-forte : on craignait la gangrène, qui commençait à se manifester par des taches noires sur la jambe. La nuit du 24

au 25 fut mauvaise. Les hommes de l'art déclarèrent que le danger augmentait avec rapidité.

Madame de Maintenon proposa au roi de recevoir les sacrements. « C'est encore de bonne heure, » répondit-il.

Cependant, il se confessa le 25. Dans l'après-diner, ses souffrances devinrent très-fortes. Il rentra dans son appartement où il reçut le viatique et l'extrême-onction.

Le 26 au matin, le roi manda le duc d'Orléans auprès de son lit.

— Mon neveu, lui dit-il, vos droits à la régence sont reconnus par mon testament. Je vous recommande le royaume et la personne du roi futur... S'il vient à manquer, vous serez le maître, et la couronne vous appartiendra.

Le 27, Louis XIV rassembla tous les dignitaires, tous les officiers de sa maison, et leur parla d'une voix éteinte en présence de madame de Maintenon et du père Le Tellier.

Sur les deux heures, il manda le chancelier à qui il fit remettre une cassette remplie de papiers. Il lui ordonna d'en brûler une partie, et lui donna des instructions pour la destination du surplus. Dans la soirée, ce fut le tour de M. de Pontchartrain, auquel il dit :

— Dès que je serai mort, vous expédierez un ordre pour faire porter mon cœur à la maison professe des jésuites. Aussitôt que j'aurai rendu le dernier soupir, et qu'on aura annoncé ma mort sur

le balcon de ma chambre, selon la forme accoutumée, le *roi* sera conduit à Vincennes.

La nuit du 27 au 28 fut très-agitée ; Louis XIV ne reposa point... Il récita tout haut ses prières et répéta plusieurs fois le *Confiteor*.

Louis XIV ordonna, dans la journée du 29, qu'on fît entrer tous les seigneurs. « Messieurs, leur dit-il, je vous fais mes adieux. » Cela fut prononcé sans émotion. Ce fut également d'un œil sec que le roi prit un éternel congé du dauphin, de ses enfants naturels, des princes et princesses du sang. Toute la famille royale s'étant un peu éloignée, Louis XI enfin attendri, dit à Madame de Maintenon :

— Je ne regrette que vous. Mais ce qui me console en vous quittant, c'est l'espérance que nous nous rejoindrons bientôt dans l'éternité.

La marquise se retira après ces paroles du roi, et l'on croit lui avoir entendu dire en sortant :

— Voyez, le rendez-vous qu'il me donne... Cet homme n'a jamais aimé que lui.

Le dimanche 1er septembre, à huit heures et quelques minutes, le roi, qui avait passé la nuit en prières, presque toutes récitées à haute voix, dit tout à coup : « Allons, voici le moment... je sens que la vie m'échappe... j'avais cru qu'il était plus difficile de mourir... » On entendit un soupir prolongé... Louis XIV avait vécu.

A neuf heures, les salons du duc d'Orléans ne purent pas contenir la foule qui s'y porta.

Tandis qu'on ensevelissait le feu roi, la nouvelle

de sa mort se répandait dans la capitale, où elle excitait une satisfaction telle qu'on eût dit que la France venait d'être délivrée d'un fléau. Le peuple se réjouit, dansa, chanta ; une joie délirante éclata de toutes parts.

Le 9 septembre, dans la soirée, le cortége funèbre partit silencieusement de Versailles, traversa le bois de Boulogne et gagna la plaine de Saint-Denis par des chemins détournés. Les obsèques de Louis XIV furent tellement simples, qu'il ne se trouva pas au convoi six personnes qui n'y fussent point appelées par leurs fonctions... Malgré les précautions qu'on avait prises pour éviter que la dépouille mortelle du roi fût insultée, la population qui occupait la plaine faisait retentir les airs de ses chansons et de ses éclats de joie. Des tentes dressées sur le chemin étaient remplies de curieux qui, le verre en main, chargeaient d'épigrammes et de sarcasmes la mémoire de Louis XIV.

Nous avons terminé l'histoire, concluons par quelques mots sur la légende. Lorsque, en 1767, Claude Lequeux publia pour la première fois les *Lettres* de madame de La Vallière, cette publication témoigna, par son succès, des sympathies que cette femme avait fait naître dans la postérité.

Vers la fin du XVIIIe siècle, en 1788, et ensuite à l'époque du Consulat, l'attention publique fut de nouveau reportée sur la personne de madame de La Vallière, soit par des écrits historiques, soit par des écrits romanesques. Madame de Genlis fit paraî-

tre, en 1804, l'histoire de mademoiselle de La Vallière, sous la forme d'un roman.

On se passionna, au commencement du premier Empire, pour la figure historique de madame de La Vallière ; mais l'engouement de la société française et de l'aristocratie de ce temps se reporta plutôt vers la première période de la vie de mademoiselle de La Vallière. Toutes les femmes, en 1804 et 1805, avaient le roman de madame de Genlis près de leur lit, et rêvaient le rôle de La Vallière à la cour de Napoléon.

Une sorte d'ivresse ou d'encouragement s'attacha au nom de La Vallière ; la poésie et la musique s'emparèrent de cette douce mémoire.

Deux êtres survivaient : madame de Maintenon, planant au-dessus des tombes, comme l'oiseau sinistre ; et le génie incarné fait homme, le grand, l'immense, l'incomparable Voltaire, que ni Milton, ni Shakespeare, ni Gœthe, ni Corneille, ni Molière lui-même n'égalèrent jamais; Voltaire, que les écrivains de la réaction attaquent encore aujourd'hui, insultant à ses dépouilles, tant il est resté grand dans la mort, puissant dans son linceul, défiant le vieux monde, qu'il a bouleversé ; et de son esprit, qui a tout embrassé, préparant l'ère nouvelle et la république triomphante.

Mais madame de Maintenon avait fait son œuvre, elle allait mourir ; Voltaire commençait la sienne, il allait vivre. Oublions la grande dévote ; termi-

nons-en avec un règne dont les pompes du début ne peuvent suffire à voiler le deuil des derniers jours; oublions cette cour triste et sombre, où l'on ne savait plus ni rire ni aimer. Foin des gentilshommes compassés, des moines encapuchonnés, des femmes embéguinées! Allumons les lustres, et revivons à l'éclat des lumières de la jeunesse et de l'amour.

Louis XIV est mort et enterré ; madame de Maintenon a fui Versailles, emportant le crucifix d'ivoire dans les plis de sa robe noire; et soudain la vie renaît, l'écho apporte le bruit des chansons joyeuses : c'est l'heure de la note amoureuse et des refrains gaillards.

Plus de roi! celui qui sera un jour Louis XV est un pauvre et chétif enfant, qui ne sait rien de ce monde, et ne saura jamais rien de la vie. A la tête des affaires est un homme jeune, fort, vaillant, aimant le vin vieux, les femmes belles et les nuits folles.

Autour de lui est un essaim de gentilshommes qui ont hâte de jouir, et qui, dans cet appétit de la vie, dans cette avidité de jouissances, vont saper le vieux monde, se jeter en avant dans la vie moderne, s'affichant, se ruinant, se démocratisant, amenant le règne de Louis XV, qui sera le dernier mot de la décrépitude, et l'ère de 89, qui sera la revanche du travailleur et du pauvre, la revanche d'un grand peuple sur une poignée de privilégiés.

Et ce sera plaisir de les voir se perdant eux-

mêmes, se préparant à disparaître, pour faire place à la grande foule qui surgit de tous les coins de la terre où la toile se tisse, où le fer se tord, où la forge mugit...

Et ce sera d'autant plus plaisir, qu'ils disparaîtront gaiement, fêtant joyeusement les derniers jours de leur puissance, enterrant, le rire et la chanson aux lèvres, la dernière heure de leur ivresse et de leur fortune.

Vive la Régence, qui fut le grand coup d'aile porté à la royauté ! Pour la première fois, en effet, on oublia les titres, les honneurs et on vola après l'or. Cet or, on ne l'attendit plus d'un souverain, mais de soi-même. On en demanda au crédit, à la spéculation, au papier ; l'agio fut créé ; les grands seigneurs devinrent des banquiers, et les banquiers des grands seigneurs.

Les femmes voulurent aussi être de la curée, et s'en donnèrent à cœur joie ; l'esprit courut les rues et monta dans les salons par les antichambres, avec Figaro ; l'or tomba des nues, et l'artisan, devenu bourgeois, commença à défier la noblesse, la veille encore si arrogante et si insolente. La France eut la fièvre de l'or ; la cour du Régent eut celle des plaisirs et de l'amour. « Ils chantent, ils paieront, » avait dit Mazarin ; la foule chanta, paya, et les grands seigneurs menèrent la vie folle.

Ce fut le commencement de la fin ; nous voyons aujourd'hui poindre l'ère nouvelle. Le grand Louis XIV, si admiré et si encensé, fait rire les

hommes de notre temps, le dernier des rois de France s'est évanoui pour jamais, un grand peuple seul reste, un grand peuple qui, vaincu, sanglant, mutilé, redresse la tête dans la sérénité de ses droits et de sa conscience, un grand peuple qui, debout sur les ruines du passé, oublie la vieille légende royale, pour ne se souvenir que de l'heure décisive qui se prépare.

FIN



TABLE DES MATIÈRES

ŒUVRES PRINCIPALES

D'EUGÈNE MORET

FORMAT GRAND IN-18

Confession d'une jolie Femme.......... ..... (épuisé).	1	vol.
Les Nuits de l'Opéra......... .... (épuisé).	1	—
Le Médecin des Femmes	2	—
Histoires amoureuses..................................	1	—
Les Femmes au cœur d'or.......	1	—
Les Amours d'un Garde-Française....	1	—
Les Femmes sous la Terreur.....	1	—
Les Miettes de la Science	1	—
Le Médecin confesseur	1	—
Les Millionnaires de Paris...........	1	—
Voyage dans les Mers du Sud	1	—
La Juive du Marché-Neuf..............................	1	—
L'Ingénue de Province	2	—
Confessions de Mlle de La Vallière	2	—

FORMAT GRAND IN-8°

Les Mystères de la Saint-Barthélemy........	1	vol.
Confessions de Ninon de Lenclos.......................	1	—
Mémoires de Gabrielle d'Estrées	1	—
Confessions de Madame de Pompadour................	1	—
Confessions de la Comtesse Dubarry..........	1	—

SOUS PRESSE

La grande Mondaine....................................	1	vol.
Les Femmes du grand siècle..........................	2	—
Les Messagères de l'amour............	1	—
Les Forçats de la vie Parisienne	1	—

Bordeaux. — Typ. BORD, rue Porte-Dijeaux, 91.

